
ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO

ESSAI
SUR LA NATURE
ET LE TRAITEMENT
DE LA PHTHISIE PULMONAIRE,

Avec un Supplément sur l'usage et les effets de l'émétique fréquemment répété,

Par THOMAS REID, M. D. F. A. S.

Mis en Français par MM. DUMAS et PETIT-DARSSON, Docteurs-Médecins de l'Université de Montpellier.

On a joint à l'Édition Française un Discours préliminaire et des Notes.

A LYON,

Chez J. B. Delamolliere.

1792.

fxu

A MONSIEUR

LEMONNIER,

Premier Médecin de LOUIS XVI, Roi des Français.

MONSIEUR,

Lorsque vous daignates agréer l'hommage de notre traduction, votre ame se ferma sans doute à tout sentiment de gloire et d'amour-propre, pour ne s'ouvrir qu'à l'espoir d'être utile. Attaché au sort de cet ouvrage, votre nom doit remplacer, dans l'opinion publique, tous les titres qui nous manquent pour l'accréditer. Mais en vous conformant à nos vœux, vous n'avez pas seulement voulu concourir à nos succès, vous avez en même temps réussi à prouver qu'un médecin chargé des bienfaits et de la confiance des Rois, peut mettre encore quelque prix aux distinc-

fxu

A MONSIEUR

LEMONNIER,

Premier Médecin de LOUIS XVI, ROI DES FRANÇAIS.

MONSIEUR,

Lorsque vous daignates agréer l'hommage de notre traduction, votre ame se ferma sans doute à tout sentiment de gloire et d'amour-propre, pour ne s'ouvrir qu'à l'espoir d'être utile. Attaché au sort de cet ouvrage, votre nom doit remplacer, dans l'opinion publique, tous les titres qui nous manquent pour l'accréditer. Mais en vous conformant à nos vœux, vous n'avez pas seulement voulu concourir à nos succès, vous avez en même temps réussi à prouver qu'un médecin chargé des bienfaits et de la confiance des Rois, peut mettre encore quelque prix aux distinc-

tions et à l'estime qu'il obtient de ses confrères.

Je n'ai différé, Monsieur, la publication de ces essais, annoncés depuis long temps, qu'afin de pouvoir vous adresser une offrande simple, pure et digne de vous. Il me convenait peu, je crois, de paraître sous vos auspices, au milieu des circonstances malheureuses qui me rendaient votre justice et vos bontés également nécessaires. Trop fier pour descendre à solliciter par de petits moyens, ce que j'osais espérer comme une restitution équitable à la suite de mes travaux, j'ai voulu, pour vous nommer mon Mécène, attendre que mon sort ne dépendît plus de vous. Trop plein du sentiment qui m'animait, pour laisser aucun doute sur ses véritables motifs, j'aurais craint qu'on pût attribuer au besoin de vos secours, l'hommage que mon cœur n'adresse qu'à vos vertus.

C. L. DUMAS, M. D.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE,

AJOUTÉ A LA TRADUCTION,

Dans lequel on examine comment nos connaissances sur les maladies chroniques en général, et sur la Phthisie en particulier, sont devenues plus complètes et plus sûres qu'elles ne l'ont jamais été.

Par M. DUMAS.

Lorsqu'après une longue suite de siècles passés au sein de l'ignorance ou de l'erreur, la médecine reçut enfin une impulsion favorable en Europe, toutes les parties qui la composent n'éprouvèrent pas également cette révivification salutaire. Celles que l'on trouva traitées et éclaircies dans les ouvrages des anciens, sortirent les premières de l'oubli général, et, seules, elles occupèrent, long-

temps l'esprit de ceux qui les en avoient tirées. Les autres furent dédaignées ou du moins négligées, et l'on ne les vit paraître avec quelque éclat, qu'après de lentes et sérieuses méditations. Il fallut surmonter de grands obstacles, combattre des difficultés jusqu'alors victorieuses, secouer le joug de l'esprit dominant du siècle, briser les entraves du despotisme des écoles, écarter les préjugés dont la paresse et l'habitude s'étaient formé de commodes axiomes ; il fallut renverser à la fois les forces réunies du temps et de l'autorité, avant que d'introduire dans la science de l'homme, la plus belle des sciences, une manière de philosopher nouvelle ; avant que de pouvoir rassembler et réunir toutes ses parties incohérentes, détachées et souvent dissemblables, pour en tirer des résultats susceptibles d'être réduits en principes ou notions générales : et dès-lors isolées, séparées les unes des autres, sans liaison, sans suite, ces parties de la médecine ne pouvaient être considérées comme les élémens d'une véritable science, puisque les divers objets de nos connaissances, de quelque genre qu'ils

soient, ne sont admis à former une science, qu'autant qu'un enchaînement mutuel les lie et les embrasse selon l'ordre de leurs rapports analysés et connus.

On ne devrait donc dater l'origine d'une science, que du moment où elle peut se présenter sous cette forme, exclure du nombre de ses parties constituantes toutes celles qui ne sont pas susceptibles de concourir à perfectionner cet ensemble de principes, cette unité systématique qui la caractérise. Tout le reste ne saurait lui appartenir que comme des matériaux qui, pour la constituer, ont besoin d'être mis en œuvre par l'esprit de philosophie, de système ou de méthode, seul capable de créer l'ordre dans ce qui est déjà fait, et de préparer le génie aux grandes productions de ce qui reste encore à faire. Ce genre d'esprit le plus précieux, le moins connu, le plus mal défini, considéré dans la généalogie des facultés intellectuelles, se développe le dernier pour achever l'entendement; de même que dans la progression naturelle des lumières, les objets de son ressort viennent se ranger à la dernière place, pour im-

primer le sceau de la perfection au siècle qui les voit naître.

L'autorité exerce toujours son empire au détriment de la raison. L'une finit de commander où l'autre commence à se faire entendre, et le règne de celle-ci ne s'élève jamais qu'au moment où la puissance de celle-là s'éteint. On croit d'abord ce que les anciens ont cru ; on pense ce qu'ils ont pensé ; on reçoit, on adopte les opinions de leur esprit, pour cela seul qu'elles étaient les leurs ; et c'est assez qu'une chose ait été admise pendant long-temps, pour qu'elle le soit encore sans contradiction et sans examen. Comme si l'erreur ou l'ignorance cessaient d'être condamnables par l'ancienneté de leur origine ! comme si le temps pouvait imprimer aux opinions humaines le caractère auguste de la vérité qui leur manque.

Pour peu qu'on veuille réfléchir à cette manière de procéder, on a lieu de se convaincre qu'elle empêche également de constater les découvertes anciennes, et de découvrir des vérités nouvelles. Elle laisse la science au point où elle l'a prise, et les ouvrages dont

elle semble l'enrichir ne sont que des copies plus ou moins adroitement serviles. La nature, qui ne laisse pénétrer ses secrets que pressée par le nombre et la nouveauté des observations ou des expériences, demeure cachée sous les efforts des préventions et de la coutume favorables à son obscurité. C'est par le vice d'une semblable méthode; c'est pour s'être trop renfermé dans les bornes des idées anciennement reçues; c'est pour n'avoir point assez réfléchi par eux-mêmes sur les grands objets de la science, que les médecins, après avoir dissipé la barbarie des siècles précédens, tombèrent dans un état plus dangereux peut-être que l'ignorance même d'où ils sortaient. Un petit nombre de manuscrits échappés aux ruines d'Alexandrie, tirés principalement de la bibliothéque du roi Attalus, traduits d'abord en syriaque, puis en arabe, détériorés par une version infidelle, furent le fondement et le soutien unique de la médecine renouvelée; elle y puisa ses principes, ses dogmes, ses régles et ses lois, que le respect et la superstition des peuples transformèrent bientôt en oracles divins. Le besoin de consulter souvent

les seuls livres qui restaient, la nécessité d'admettre toutes leurs décisions, l'impuissance de les examiner avec soin, pour les comparer avec d'autres, le crédit illimité qu'ils obtinrent, tout cela fit naître une foule de préjugés également contraires au progrès de la science, à la gloire des savans et au bien général des hommes.

C'est cependant à travers ce désordre et ce pernicieux état des connaissances médicinales, que la raison, élevant sa voix victorieuse, est enfin venue à bout d'établir son domaine sur les ruines du despotime honteux qu'exerçait l'opinion. Il serait intéressant de suivre l'histoire des révolutions qui, de l'état où se trouvait la médecine alors, ont dû l'amener au point où elle paraît être aujourd'hui. En partant du terme moyen que nous venons d'indiquer, il serait facile de voir et de saisir toutes les transitions successives, toutes les époques intermédiaires qu'elle a dû parcourir avant d'atteindre le terme de sa position actuelle. Les recherches de cette nature peuvent seules donner la solution d'un grand nombre de problèmes que les médecins s'efforcent inutilement

de résoudre. Il n'en est aucun qui dût en retirer autant d'avantage que celui dont nous nous sommes proposés l'éclaircissement dans ce discours ; car, comment déterminer avec quelque justesse les raisons qui rendent nos connaissances, sur une classe entière de maladies, plus complètes et plus sûres qu'elles ne l'ont jamais été, si l'on ne remonte à la source de cette différence, si l'on ne cherche à comparer la médecine des siècles passés à la médecine du siècle présent ; si l'on ne fixe enfin l'origine des nouvelles découvertes de l'art, en montrant l'influence qu'ont eue sur elles des époques qui ne sont déjà plus, comme elles en auront à leur tour sur d'autres qui ne sont point encore.

Ce n'est pas qu'il faille admettre une liaison intime, nécessaire entre ce que nous savons et ce que nos prédécesseurs ont su, entre nos erreurs particulières et celles qui régnaient avant nous, puisqu'il est possible de concevoir un assemblage de circonstances qui favorisât tellement la marche de l'esprit humain dans chaque science, qu'il lui épargnerait tous les pas inutiles qu'elle a dû faire dans un ordre

de choses moins heureux, moins bien assorti. Mais il semble que la marche lente et progressive des connaissances médicinales, une fois bien connue, on a quelque raison de remonter aux états antérieurs de cette science, lorsqu'il s'agit d'indiquer le moment où elle a pu avec avantage diriger ses lumières vers l'étude des maladies chroniques. Il semble qu'on ne connaîtra jamais par quel enchaînement de découvertes ces maladies, longtemps inconnues et négligées, ont enfin pu s'éclaircir et présenter des notions exactes, si l'on ne marque précisément les révolutions majeures et les grandes époques de l'art : tel est du moins le plan que nous allons suivre (*).

(*) Ce discours préliminaire renferme le germe d'un ouvrage considérable, dont je pourrai peut-être un jour suivre le vaste dessein, lorsque le temps et l'étude auront élevé mes forces au niveau d'une entreprise qui m'épouvante aujourd'hui. Ce serait une comparaison exacte, impartiale de la médecine ancienne avec la médecine moderne, dans laquelle on tâcherait d'apprécier leurs avantages respectifs sans taire leurs vices réciproques. On aurait soin d'établir une distinction qui n'a

La première chose qu'aient dû consulter ceux qui ont voulu poser les fondemens d'une science, c'est l'observation simple et dénuée de toute interprétation étrangère ; d'où il suit que, dans le principe, chaque science se borne à présenter un plus ou moins grand nombre de faits observables et de son ressort.

---

point encore été faite, en séparant les différences qu'ont dû produire les changemens survenus dans le système des maladies, de celles qu'on doit rapporter aux changemens qui se sont faits dans le système de nos connaissances, ou dans l'exercice de notre art. Il résulterait delà un fonds précieux, pour servir à une histoire raisonnée, qui, en présentant avec ordre tous les faits médicinaux, aurait une supériorité bien réelle sur toutes les autres qui n'en présentent que les opinions ; car il s'agit bien plus de savoir ce que nos ancêtres ont vu et connu de vrai, que d'apprendre ce qu'ils ont imaginé ou pensé sur les objets de leurs sensations et de leurs connaissances. La meilleure manière d'étudier l'histoire d'une science, la seule peut-être qui doive en agrandir le champ, serait, je crois, de considérer toujours ses états antérieurs dans ses rapports, avec son état présent, de rechercher dans ce qu'elle fut la raison ou la cause de ce qu'elle paraît être, de suivre toutes les modifications de son objet à travers la rapide succession des siècles, et de comparer enfin

Ses premières idées contiennent l'énoncé exact de ces faits, et ne vont pas au-delà ; aussi demeurent-elles inébranlables comme la base qui les soutient, et leur simplicité ne s'altère qu'en passant par la réflexion et la mémoire des hommes. Il serait facile de prouver que les premières conceptions auxquelles se sont élevés les observateurs dans chaque science, paraissent être les plus saines, les plus raisonnables et les plus complétement dégagées d'erreur. De telles idées, quelque multipliées qu'on les suppose, forment une collection de

---

l'ensemble des faits qui la composent, avec la suite de ceux qui en formaient la base dans des temps plus reculés. Cette comparaison embrassant à la fois les différences et les rapports de l'une et l'autre médecine, offrirait une partie qui manque à l'ouvrage estimable de M. Barer, dans lequel il semble avoir voulu opposer la pratique d'Hippocrate, de Galien, à celle de Sydenham, de Boerhaave, plutôt qu'il n'a comparé l'esprit de la médecine ancienne à l'esprit de la médecine moderne. C'est avec une sorte de jouissance que je parcours dans le lointain l'exécution pénible de ce grand travail, qui serait digne des plus grands maîtres et des plus savantes sociétés.

vérités sensibles, mais ne constituent pas une science. Il faut qu'elles soient successivement travaillées par toutes les forces de l'esprit qui les rapproche, les compare, les combine et en tire des inductions générales. C'est d'ici que sortent les fausses vues, les principes arbitraires, les hypothèses gratuites, les opinions de toute espèce; c'est d'ici que s'étend et circule une source inépuisable d'erreurs. Il y a bien loin de-là au perfectionnement réel qu'éprouve une science, lorsque ses principes, réduits à un petit nombre, prennent un ensemble, un corps, une organisation permanente qui détermine son ton, ses allures, son véritable génie. Parvenue à ce dernier état, la science demande sans doute d'autres secours, d'autres moyens qui ne sont pas nécessaires, qui seraient même nuisibles au premier, voué complétement à la seule observation.

On peut donc diviser la durée totale d'une science en trois époques distinctes et séparées; l'une commence avec elle, et embrasse tout le temps consacré à l'acquisition des faits, des idées simples, élémentaires, qui ne sont

point encore susceptibles d'être rangées sous une forme systématique et rationelle ; l'autre s'étend depuis les premières apparences de cette forme, jusqu'à ce qu'elle soit pleinement achevée ; la dernière enfin comprend et fixe le terme de sa perfection propre.

La première ne contient que des idées simples sur lesquelles on ne peut nous tromper, puisque c'est d'après le calcul même de nos sensations, qu'elles acquièrent de la certitude et de l'étendue. La seconde offre des principes, des notions générales auxquelles l'esprit particulier de chaque nation, de chaque siècle, de chaque auteur se mêle nécessairement. Ce mélange inquiète, embarrasse ceux qui, prenant la science à cette époque, veulent s'aider des travaux de leurs prédécesseurs. Il est impossible de la pousser plus loin, tant qu'on s'asservit trop rigoureusement aux idées de ceux qui l'ont laissée là. Car, comment discerner les faits de la science d'avec les suppositions des auteurs, ses principes réels d'avec les idées de leur imagination, le vrai d'avec le faux, à travers ce choc perpétuel de principes et de conséquences imparfaitement liées,

liées, et qui ne tendent pas encore à un centre commun, l'unité systématique. La dernière époque renferme un ordre, une chaîne d'inductions érigées en principes qui embrassent, sous un seul et même ensemble, toute la série des faits dont la science est composée. Il en résulte un certain nombre d'idées générales, qui, comme autant de théorêmes mathématiques, peuvent se transmettre par voie de tradition sans examen et sans réserve. Cette consistance, cette stabilité fixe, une fois bien établies, on a des données infaillibles pour connaître, pour éviter, pour repousser les erreurs des autres, parce que les objets, les vérités de chaque science prennent une détermination précise au moyen des rapports connus qui les lient, les coordonnent et les tiennent dans une mutuelle dépendance.

Toutes les sciences n'arrivent point à ce terme désirable avec une égale facilité; plusieurs d'entre elles n'y arrivent pas du tout: il en est même qui en sont incessamment repoussées par la nature de leur objet. D'autres n'y parviennent qu'avec lenteur; quelques-unes y sont déjà irrévocablement fixées; et, si l'on

en croit la révolution heureuse que nous préparent les savans du Nord, la médecine touche peut-être au moment d'en augmenter le nombre.

Les anciens Grecs et les Romains avaient déjà poussé la médecine au-delà du premier période que nous venons d'indiquer, lorsque, par les soins des Arabes, elle fut rappelée en Europe, d'où la barbarie des peuples l'avait chassée. Munie, dès la plus haute antiquité, d'observations précieuses, elle demandait alors qu'on la réduisît en système, qu'on lui donnât une forme fixe et déterminée. Or, l'accomplisseement de ce dessein, l'établissement de cette forme ne pouvaient qu'être empêchés ou du moins ralentis par le vague des opinions anciennes et la contrainte de l'autorité. L'opinion et l'autorité, voilà quels furent cependant ses seuls maîtres; c'est de-là que partirent les lois qui ont servi long-temps à la diriger.

Ce qui était connu des anciens, vrai ou faux, devint donc à la renaissance de la médecine un objet unique de méditations et d'études; et tout ce qu'ils avaient ignoré ou

peu approfondi, se trouva négligé ou méconnu. On vit reparaître ces prétentions outrées sur le choc des quatre élémens, sur l'équilibration des principes, sur la puissance des astres et des nombres, sur les intempéries naturelles et les cacochimies. On entreprit de borner les ressources de l'art à combattre toujours le contraire par le contraire, et l'on fournit à Vanhelmont de nouveaux motifs pour renverser la doctrine des écoles qu'il attaqua dans la suite avec cette fureur, cet acharnement qui lui étaient ordinaires, et qui, à travers le divin enthousiasme dont il est possédé, ne laisse voir au sage que les élans tumultueux du génie transformé en délire. On revint encore aux qualités de tempérament dont les anciens avaient donné une signification qui fut mal saisie, et que l'on réduisit aux idées reçues alors sur les effets physiques et nécessaires de ces qualités naturelles. Le règne de la pathologie humorale, qui était celle des anciens, se prolongea, et tous les inconvéniens, attachés aux vices d'une doctrine bornée, furent les suites de cette adoption exclusive. On commit également des fautes dans

la pratique de l'art, et pour avoir trop accordé aux altérations des humeurs, et pour n'avoir point assez tenu compte des modifications vicieuses imprimées au système des solides. L'état de langueur où les sciences physiques étaient tombées, la négligence qu'on apportait dans l'étude de l'anatomie des animaux, le peu de lumières répandues par les anatomistes sur la nature et les fonctions des viscères, le défaut d'instrumens et de procédés commodes pour faire des expériences physico-médicales, l'ignorance de la circulation du sang, dont la découverte fut retardée, contestée même sur la foi et le crédit des anciens, les préjugés reçus en faveur des remèdes secrets et des moyens héroïques, la grande confiance accordée au mouvement et à la marche des astres, tout cela établit et entretint dans la médecine moderne les mêmes erreurs, les mêmes idées qui avaient déparé l'ancienne.

A côté de ces erreurs puisées dans les ouvrages des anciens, vinrent se placer des connaissances exactes, essentielles, qui, par leur précision même, attestaient l'ancienneté de

leur origine. Le pouvoir indéfini de la nature dans la production et dans la cure des maladies, la loi inviolable de respecter ce pouvoir en s'appliquant à le bien diriger, la division des temps ou des périodes d'une maladie, les rapports véritables de ces périodes entre eux, la nécessité des actes de coction, pour déterminer une bonne crise, et la subordination de tout effort critique à ces actes préliminaires, la distinction nette des temps où le médecin doit agir, et de ceux où il doit se renfermer dans les bornes d'une expectation prudente, l'identité de causes communes à plusieurs affections dont les formes et l'apparence diffèrent, le grand principe de chercher, d'étudier la nature ou l'essence d'une maladie dans le traitement qui lui convient, le calcul rigoureux des jours critiques et la preuve de leur influence sur le sort des malades ou l'effet des remèdes, tous ces objets furent examinés, connus, jugés, admis par ceux qui renouvelèrent la médecine, comme ils l'avaient précédemment été. Telles furent les bases sur lesquelles s'élevèrent les nouveaux principes de l'art. Elles sont demeurées inébranlables depuis, malgré le choc per-

pétuel des hypothèses nombreuses qui ont retardé les progrès de la science, et dont l'étonnante succession fera la gloire des anciens, la honte des modernes et le découragement de ceux qui viendront après.

Mais, en ne consultant ainsi d'autres maîtres que leurs prédécesseurs, les médecins de ces temps, encore barbares, apprirent à connaître les maladies moins dans la nature que dans les livres. S'ils ne furent pas toujours aussi raisonnables que leurs maîtres, ils ne se montrèrent jamais plus pénétrans qu'eux, et ils se trompèrent pour le moins aussi souvent. Il est remarquable que les traités de maladies écrits à cette époque présentent des idées précieuses sur toutes celles qui dépendent des vices de la bile, et que l'histoire de cette dégénération s'y trouve développée et suivie d'une manière vraiment supérieure, tandis qu'il n'est aucune autre classe de maladies qui, à beaucoup près, soit examinée avec le même soin, et traitée avec la même perfection. Or, il est facile de se convaincre par la lecture des anciens, que les maladies bilieuses sont celles qu'ils ont le mieux connues; et le

père de la médecine lui-meme en avait tellement multiplié les observations, qu'il était venu à regarder la bile comme la cause unique des fièvres.

Mais pourquoi chercher dans des objets éloignés les preuves d'une vérité dont nous trouvons des témoignages suffisans dans ceux mêmes de la question qui nous occupe ici? Les maladies chroniques n'ont été bien connues que depuis peu de temps. C'est un fait dont les médecins instruits conviennent tous avec la même franchise. Les anciens n'en avaient que des idées très-imparfaites, et l'on ne trouve rien dans leurs livres qui puisse en développer pleinement la nature. Les Asclépiades firent une étude particulière des maladies internes, en négligeant les maladies chroniques, dont les prêtres leurs prédécesseurs s'étaient spécialement occupés. Hippocrate a fait un traité *de victu in acutis*; et par le mot de maladies aiguës, il entend en général toutes celles qui se compliquent de symptômes graves, et qui sont menacées d'une terminaison prompte et pernicieuse. On ne trouve dans ses ouvrages que très-peu de

choses sur les maladies chroniques, et tout ce qu'on y rencontre ne paraît pas y tenir une place importante et essentielle. Galien n'établissait aucune différence entre les maladies chroniques et les affections aiguës, et il ne parlait des premières que lorsqu'il développait toutes les circonstances, tous les états variables des altérations humorales qui peuvent occasionner les secondes. Il admettait donc dans les maladies chroniques des intempéries absolument semblables aux dégénérations humorales qui donnent lieu aux affections aiguës. Il admettait une *intempérie* chronique analogue à celle qui existe dans les maladies aiguës ardentes, et que les anciens désignaient sous le nom d'intempérie bilieuse ou sèche et ardente. Il admettait une autre espèce d'intempérie chronique analogue à celle qui constitue les maladies aiguës catarrhales, et c'est aux intempéries de cette nature qu'il semblait rapporter le scorbut. Galien ne connaissait donc les maladies chroniques, qu'en tant qu'elles peuvent, sous certains rapports, se confondre avec les affections aiguës; et toutes les circonstances particulières qui les

distinguent n'entraient point encore dans le cercle d'idées qu'il s'en était formées. Ce n'est qu'à l'époque que se montra la secte des Méthodistes, que l'on vit paraître la distinction qui supposait une connaissance plus exacte, plus approfondie des unes et des autres. Thémison est le premier, au rapport de Cælius-Aurelianus, qui ait écrit en particulier sur les maladies longues et chroniques. Cælius assure même que, de tous les médecins qui étaient venus avant Thémison, les uns n'avaient rien dit de ces maladies, soit qu'ils les jugeassent incapables de céder aux remèdes de l'art, soit qu'ils aimassent mieux les placer sous la dépendance des baigneux que sous le domaine des médecins ; les autres n'en avaient traité que d'une manière vague, peu détaillée, et en même temps qu'ils parlaient des maladies aiguës ; ce qui prouve directement qu'elles étaient, ou moins fréquentes, ou moins connues qu'elles ne le sont aujourd'hui. Celse annonce un préjugé qui subsistait, même de son temps, et qui ne pouvait manquer de rendre les progrès des connaissances sur les affections chroniques, plus lents et moins

assurés. Il dit que les maladies longues, formées par le temps, ne doivent être guéries que par le temps. « *In longis morbis quos* » *tempus ut facit, ita solvit.* » (Celse, liv. 3, chap. 1).

Si c'est un fait constant que les anciens ont négligé l'étude des affections chroniques, on voit déjà, par ce que nous venons de dire, que leur ignorance sur ce sujet vient en grande partie de ce qu'elles étaient plus rares qu'elles ne le sont de nos jours. Les maladies nerveuses qui comprennent une classe considérable d'affections chroniques, n'occupaient qu'une très-petite place dans le système pathologique des anciens; ce qui dépend sans doute de ce que nos corps jouissaient anciennement de facultés et de forces qu'ils ont perdues. Un effet immédiat du dépérissement dans lequel la constitution physique du corps de l'homme est tombée, a dû être de nous rendre plus susceptibles des affections chroniques et lentes, puisque c'est uniquement l'état des forces qui fixe et détermine la forme et les allures d'une maladie. C'est lui qui la décide à être aiguë ou chronique, selon qu'il s'assortit et

s'applique plus ou moins heureusement à la cause de la maladie, pour en ralentir ou en accélérer les progrès, pour en circonscrire ou en étendre la durée.

Maintenant la diminution relative de forces dont nous parlons, est un fait constaté par l'histoire, et sur lequel il n'est pas permis d'élever un doute raisonnable. Qui ne sait combien la continuité des fatigues et des travaux corporels était familière à nos ancêtres? N'est-ce pas chez eux qu'il faut chercher ces exemples de force et de courage qui nous étonnent aujourd'hui? Que trouve-t-on chez les modernes qui soit digne d'être opposé aux exercices barbares de ces anciens athlètes, qui, vainqueurs des animaux les plus féroces, se portaient à de nouveaux combats, pour se disputer entre eux le droit de supériorité physique? On chercherait en vain, dans les fastes de l'histoire moderne, le tableau de ces luttes, de ces courses, de ces combats dont les anciens faisaient leurs exercices ordinaires. Voyez les modèles de sculpture que les artistes de ce temps-là nous ont laissés. Comme l'appareil musculaire est bien exprimé! comme les

formes durement prononcées de leurs membres en décèlent la vigueur ! Quelles attitudes majestueuses et terribles ! Quelle fermeté imposante ! Quel aplomb solide dans les mouvemens qu'ils semblent exécuter ! Comme tout y porte l'empreinte d'une vigoureuse constitution ! Comme tout y respire le sentiment profond de leurs forces et de leur puissance corporelle ! Les hommes, que ces modèles représentent, avaient sans doute acquis une force dont l'espèce n'est plus capable. Aussi remarque-t-on que les maladies marchaient avec plus de véhémence; que les crises s'obtenaient avec plus de facilité, moins de lenteur ; que les affections nerveuses étaient plus rares, les remèdes fortifians ou toniques moins multipliés, et les rechutes moins fréquentes.

Des causes morales et physiques ont dû concourir à cet affaiblissement de l'espèce. Il n'est pas douteux que l'état de contrainte et d'angoisse, dans lequel on vit au sein de nos sociétés actuelles, ne puisse énerver à la longue les constitutions les plus robustes. Eh ! comment les hommes auraient-ils conservé leur première vigueur au milieu des passions

qui se choquent et s'entre-croisent sans cesse, des désirs ambitieux qui les subjuguent, des intérêts qui les divisent, des chagrins qui les consument et des obstacles multipliés que l'état habituel de leur ame oppose continuellement au libre exercice de leurs facultés? C'est un fait acquis par une observation journalière, que le chagrin retarde l'accroissement des organes, et rétrécit en quelque sorte le cercle de leurs mouvemens. L'ambition qui nous porte sans cesse à former loin de nous des projets dont la fortune rit et dispose, n'est pas seulement une source d'erreurs et de faiblesses dangereuses pour nos esprits; elle est aussi une des principales causes du dépérissement de nos corps qu'elle jette peu à peu dans l'inertie et la langueur : car, les obstacles multipliés qui s'opposent à nos inclinations et à nos désirs, reviennent trop souvent pour que les fonctions vitales n'en soient pas empêchées ou interrompues. Les ames ambitieuses ont moins d'existence que les autres; les sensations factices se multiplient à leur égard aux dépens des sensations réelles; une force étrangère les pousse continuellement

hors d'elles-mêmes, et ne leur permet pas de se sentir exister.

Je ne répéterai point ce que les moralistes ont dit sur le nombre prodigieux de maux que les hommes se sont donnés eux-mêmes en perfectionnant le commerce social. Un philosophe célébre qui a reçu d'une nation éclairée autant d'honneurs après sa mort qu'il éprouva de persécutions pendant sa vie, Rousseau, a pensé que l'on ferait aisément l'histoire des maladies humaines en suivant celle des sociétés civiles. Je laisse à d'autres le soin de décider si l'homme s'est réellement procuré plus de maux par les passions factices qu'il s'est créées, que la nature ne lui a fait de bien par les passions simples et douces qu'elle lui a imprimées. Je remarquerai seulement qu'il existe un grand nombre de maladies dont les personnes soustraites aux influences sociales paraissent complétement exemptes, et qui ne cessent de tourmenter les sujets que ces pernicieuses influences peuvent atteindre. Telles sont les affections nerveuses que les gens de la campagne ne connaissent pas, et dont les habitans des villes sont assaillis d'une manière également

incommode pour eux et pour les médecins. On observe que les domestiques accoutumés à vivre dans les campagnes, deviennent sujets aux maladies de ce genre, lorsqu'ils se sont transportés à la ville. Nous pourrions ajouter que le goût des lettres, si généralement répandu dans ce siècle, est encore pour un grand nombre d'hommes une source d'affaiblissement qui leur attire des maladies longues, et qui rapproche pour eux le terme ordinaire de la vie. Il y a peu d'exemples d'hommes de lettres parvenus à une longue vieillesse, et l'illustre Fontenelle ne fait pas moins la surprise des médecins que l'admiration des beaux esprits philosophes. On sait combien il est dangereux d'exercer de trop bonne heure les facultés intellectuelles des enfans, parce que les forces abandonnant le corps au profit de l'intelligence, ses organes tombent dans l'abattement et l'inertie, lorsque l'esprit se développe, s'agrandit et s'élève.

Telles sont à peu près les causes morales capables d'affaiblir notre constitution physique, et de modifier notre tempérament de manière à rendre les affections chroniques plus

fréquentes. Il n'y a qu'un gouvernement sage, dans lequel les lois agiraient en sens contraire de ces causes, qui puisse en arrêter l'effet et prévenir l'énervation qui doit en être la suite. C'était le principe du célébre Montesquieu, de combiner toujours les résultats des lois avec l'effet des passions, des caractères, des tempéramens, des climats, afin de réprimer par des institutions sociales ce que ces choses naturelles pourraient avoir de vicieux et de nuisible. Telles furent aussi les idées du père de la médecine, qui, dans un ouvrage étonnant, (*de aer. aq. et loc.*) donne aux politiques des leçons que les législateurs de la France ne désavoueraient pas. Tel sera le caractère de notre constitution sublime, qui, laissant moins d'essor aux passions humaines, et ne donnant de l'avantage qu'aux talens et aux vertus, éloignera de nous ces causes multipliées de maladies et de douleurs que les hommes trouvaient dans les raffinemens extérieurs du luxe, ou dans les écarts de leurs propres inclinations. Nos corps ne seront plus comme autrefois énervés par l'esclavage et la mollesse ; nos membres acquerront cette

roideur

roideur inflexible dont se glorifiaient nos aïeux, et que nous leur avons envié quelquefois, pour en faire usage contre les ennemis de notre liberté; les affections de nos corps deviendront plus simples comme celles de nos ames; celles-ci ne serviront plus à alimenter, à nourir les premières, et il nous sera moins difficile de nous conserver sains et robustes, lorsque notre constitution politique nous appelle à être heureux et sages.

Tous les changemens que l'Assemblée nationale vient d'introduire dans la situation politique des Français, toutes les vertus que ces changemens feront naître, tous les avantages d'une révolution bienfaisante semblent être favorables à la santé des hommes qui sont appelés à en jouir. Je ne doute pas qu'il ne vienne un jour dans l'esprit de quelque médecin philosophe de composer un ouvrage pour examiner les influences de la nouvelle constitution Française sur le tempérament ou la constitution physique des Français. Hippocrate nous a donné l'exemple d'un travail de ce genre dans son Traité *sur les airs, les eaux et les lieux*, où il revient sans cesse à examiner

ce que peuvent les forces du gouvernement et des lois, pour altérer ou perfectionner les facultés physiques et morales des peuples. Il a vu que beaucoup de vices naturels et de dispositions maladives, prennent leur source dans les institutions sociales, que la force et le courage appartiennent aux peuples qui vivent affranchis du pouvoir absolu des rois (*),

(*) En comparant les forces et les mœurs des Asiatiques avec celles des Européens, Hippocrate dit : « Quas ob causas mihi Asiaticorum genus imbecille et timidum videtur, atque adhuc ampliùs propter leges. Multò enim maxima Asiæ pars regum imperio regitur. Ubi verò homines suî potestatem non habent, neque sui juris sunt, sed dominis subditi, ii probè ac viriliter non se gerunt, nec fortes nec bellicosi sunt. -- Ut si quis etiàm naturâ virilis et animosus sit, à legibus invertatur. -- Quicumque in Asiâ Græci et Barbari dominis minimè sunt subditi, sed liberi, ii omnium fortissimi ac bellicosissimi sunt. --- Hos quidem (Asiaticos) generosiores, illos verò degeneres esse comperies... »; et en parlant des Européens « : In Europâ hominum formas magnas esse par est, tum ad laborem, tum ad robur optimè comparatas. -- Ibi enim duros, robustos, articulis discretos, nervosos et hirsutos homines cernas. -- Hi verò qui Europam in-

et qu'à tout prendre, les hommes les plus libres sont aussi les plus sains. Les relations des voyageurs attestent combien les tempéramens sont plus vigoureux et plus forts, les maladies plus rares et plus simples chez les nations libres qui connaissent, qui suivent les lois de la nature, en comparaison de celles qui s'en écartent ou qui les oublient. En suivant les rapports qui existent entre ces sortes d'exemples et les principes de notre constitution actuelle, on parviendrait peut-être à former une suite d'inductions raisonnables qui prouveraient que les législateurs de la France, en assurant à chaque individu la meilleure existence politique et morale, se sont occupés en même temps d'améliorer et d'affermir son existence physique et matérielle. Ainsi, après avoir montré que notre constitution s'assortit et s'allie mieux qu'aucune autre aux droits de l'homme et de la nature, aux règles de la logique et de la raison, aux principes de la

colunt, regum imperio non parent ut Asiatici. -- Suis legibus viventes, sibi non aliis ad gravia feruntur, etc. etc. Vid. Hipp. de aer. aq. et loc. cap. 9. 12. »

politique et de la morale, aux dogmes de la religion, aux loix de l'évangile et du sacerdoce, il serait doux, il serait consolant de prouver qu'elle est aussi celle qui s'accorde le mieux avec les vues que la nature s'est proposées dans la formation de nos corps, avec les moyens qu'elle emploie pour les conserver, et avec les lumières d'un art qui s'applique à prolonger ou à défendre leur fugitive existence.

Mais les changemens qui ont altéré d'une manière notable la constitution physique de l'espèce humaine, tiennent sans doute encore à de grandes révolutions survenues dans l'ordre des causes physiques qui agissent sur les êtres vivans, pour en modifier l'économie particulière. C'est un beau spectacle pour tous les sages qui s'occupent de l'homme, quelle que soit la diversité des rapports sous lesquels ils le considèrent, de le voir modifié lentement par l'action puissante du climat, du sol, de la nourriture, prendre peu à peu une teinte des objets extérieurs au milieu desquels il est placé, changer d'habitudes comme de situation, de facultés comme de manière de vivre,

présenter une structure vicieuse ou convenable, une organisation forte ou faible, des qualités bonnes ou mauvaises, selon que la nature le plie à tel ou tel ordre de circonstances.

Ces causes physiques dont nous parlons sont d'une bien plus grande importance pour le médecin qui ne doit s'attacher qu'aux phénomènes des maladies susceptibles de céder aux ressources de son art, puisque le but unique de ses travaux étant de guérir tout ce qui ne conduit pas à ce terme, tout ce qui n'est pas à la portée de ses moyens, doit être de moindre valeur à ses regards que les choses sur lesquelles il peut exercer son pouvoir.

Une des principales causes physiques dont l'affaiblissement de l'espèce humaine, et par conséquent sa plus grande propension aux maladies chroniques puisse se déduire, est, sans contredit, le régime, c'est-à-dire, la manière de régler l'usage des choses nécessaires à la conservation et à la nourriture du corps. Notre régime serait toujours bon, si nous le laissions toujours diriger par notre instinct naturel; et c'est une raison qui préserve les simples habitans des campagnes de toutes les

maladies que nous puisons au sein de la sensualité et de la débauche qui règnent dans les villes. On sait combien l'art de cuisinier nous a rendus habiles à dénaturer les substances alimentaires, et à irriter nos désirs au-delà du besoin ; en sorte que l'instinct qui conduit surement l'espèce entière, lorsqu'il demeure livré à lui-même dans la simplicité de ses penchans primitifs, égare presque toujours l'individu, parce qu'il se trouve sollicité, inquiété, troublé par les impulsions factices et les inclinations corrompues auxquelles chaque homme obéit en secret. Il serait curieux de remonter aux sources du mélange et des apprêts que l'on fait subir aux alimens dans nos cuisines. La découverte des grandes Indes nous a fourni sans doute un grand nombre d'ingrédiens dangereux par les applications que nous en avons faites à la manière de préparer nos alimens.

Les substances alimentaires doivent remplir deux objets principaux, fortifier et nourrir ; *corroborrat et incarnat*, disait Hippocrate, *de aliment.* Il est assez ordinaire que l'on sacrifie le premier de ces effets à la variété

et à la délicatesse des assaisonnemens. On préfère les viandes tendres, délicates, légères, les ragoûts chargés d'épiceries, les substances agaçantes, savoureuses aux matières dures, tenaces, et qui contiennent beaucoup de sucs nutritifs sous un petit volume. On aime à surcharger l'estomac du poids incommode d'alimens qui nourrissent mal, et qui, dépourvus de toute action fortifiante, ne peuvent exciter les forces des organes digestifs, ni relever celles des autres parties qui leur correspondent. De pareilles substances glissent à demi-digérées dans les viscères, et leur occasionnent une dépense considérable de forces, sans rien fournir au corps pour les réparer. M. Leclerc a très-bien dit que le régime le plus dur, le plus grossier, quand il est volontaire, est celui qui convient le mieux à l'homme robuste. Mais il est certainement plus nécessaire encore aux personnes d'une constitution affaiblie, énervée, chez qui les maladies prennent un caractère de lenteur qui en prolonge la durée. Le rôti, les viandes grillées, les végétaux, tout ce qui peut légérement exciter les fibres nerveuses, remplira donc pour elles

les principales indications du régime. M. Grantz attribue la cause des dangers dont les fièvres catarrheuses s'accompagnent en Angleterre, à ce que l'on y fait un usage immodéré de viandes et de liqueurs fermentées. M. de Haën rapporte aussi l'affection scorbutique qui désole les peuples septentrionaux voisins de la mer, à ce qu'ils manquent de végétaux fortifians auxquels ils sont obligés de substituer la viande de poisson qui les amollit et les énerve. M. Kœmpf met au nombre des causes qui préparent les affections nerveuses des organes digestifs, la mauvaise habitude où l'on est de se nourrir trop délicatement, et l'abus des substances succulentes mais légères, qui ne peuvent fournir à l'estomac un *lest* suffisant, et à toutes les forces un moyen d'excitation convenable. Hippocrate avait déjà reconnu combien un régime de ce genre peut nuire aux tempéramens les plus robustes. « *Juscula tenuia, alimenta mollia* » *partes solidas effeminant.* » Vallesius, en donnant d'excellentes règles sur le régime, interdit les alimens légers aux personnes qui ont l'habitude des fluxions, des rhumatismes

ou d'autres affections chroniques. « *Qui labo-* » *rant tenuissimis fluxionibus ut ad thoracem,* » *ad ventrem, ad oculum, ad articulos, non* » *gaudent cibis tenuissimis sed crassis.* » Nous devons reconnaître avec le père de la médecine, qu'il est des constitutions, des tempéramens auxquels une eau plus dure, plus chargée de substances absorbantes, n'est pas aussi contraire que l'on serait tenté de le croire. « Les » cacochimes, les pituiteux, ceux qui ont les » ventres naturellement trop humides, se » trouveront assez bien, dit-il, des eaux » dures, difficiles de coction et un peu salées. » Elles constipent et resserrent le ventre. Leur » usage sera donc fort contraire à ceux qui » ont les entrailles échauffées et irritables, qui » ont le ventre sec et qui vont difficilement » à la garde-robe, etc. etc. etc. »

Ces causes puissantes d'énervation n'agissaient pas chez les anciens au même degré qu'elles agissent sur les modernes ; et dès-lors, il n'est pas étonnant que nous ne puissions plus résister à l'établissement des maladies chroniques avec autant d'énergie et d'efficacité qu'autrefois. Nous avons d'ailleurs laissé tomber dans

l'oubli certaines pratiques fort usitées chez nos ancêtres, et qui ne contribuaient pas peu à entretenir leur robuste vigueur, et à éloigner d'eux le germe des affections lentes. Telle est la pratique de se baigner avant et après le repas, qui composait une partie essentielle de la diététique des anciens. C'est une chose reconnue que les bains communiquent aux fibres musculaires un mouvement de tension et d'éréthisme qui les fortifie. La contraction spasmodique qu'ils opèrent sur l'organe de la peau, rapproche fortement les parties des muscles, et ajoute à leur consistance qui devient plus ferme et plus compacte. On sait combien MM. Witt et Tissot en ont recommandé l'usage aux personnes attaquées de consomption ou épuisées par les plaisirs vénériens. On connaît leur utilité dans les affections rachitiques dont ils arrêtent les progrès et suspendent le danger. M. Cullen rapporte que depuis long-temps l'usage s'est introduit en Ecosse de laver les enfans dans l'eau froide dès leur naissance, et même de les plonger entièrement chaque jour dans un bain d'eau froide. Il assure qu'il a peu ren-

contré d'exemples de rachitis par-tout où cette pratique est bien observée.

On peut ranger dans la même classe l'avantage des frictions sèches dont les anciens avaient aussi contracté l'habitude. Ils se frictionnaient toutes les parties du corps avec des baumes, des onguens, des substances fortifiantes ; et par ce moyen ils imprimaient à l'organe de la peau un degré de force, de ton, de *robur*, qui se communiquait sympathiquement à toute la machine. L'utilité des frictions pour exciter, animer les mouvemens de la vie, paraissait si réelle à l'illustre chancelier d'Angleterre, qu'il a cru devoir les placer au nombre des moyens propres à en prolonger la durée. *Silv. silv.*

L'oubli de cette pratique dont les anciens connaissaient mieux l'importance, a donc été pour nous une nouvelle cause de dégénération et d'affaiblissement. Ajoutez à cela l'habitude des exercices modérés, que nous avons perdue au sein des plaisirs et de la mollesse. Les anciens croyaient l'exercice tellement nécessaire à la conservation de la santé, qu'ils en avaient fait un objet de législation. C'est chez

eux que l'on trouve les préceptes les plus sages et les plus solides à cet égard. C'était une loi chez certains peuples de l'antiquité, tels que les Perses, de ne pas manger sans avoir exercé le corps par quelque genre de travail.

Les moyens de la médecine se joignaient encore chez les anciens à ceux de la diététique, pour abréger le cours des maladies et arrêter la pente qu'elles ont à devenir chroniques. On sait combien était hardie, entreprenante la médecine des anciens, et avec quel art ils maîtrisaient la nature par des remèdes violens dont nous avons laissé perdre l'usage; parce que moins attentifs à suivre la marche de la nature, nous avons cru qu'il fallait respecter jusqu'à ses erreurs, et nous avons dédaigné l'emploi de ces grands moyens comme contraires aux intentions que nous lui avons supposées toujours réfléchies et pures.

Les changemens survenus dans nos climats, et les grandes révolutions opérées dans le système général du monde ou dans l'étendue circonscrite de quelques contrées particulières, ont dû porter des altérations notables dans la nature de l'homme, et changer à la longue

l'ordre de ses affections maladives. Or, en étudiant l'histoire de ces révolutions, il semble qu'elles ont toutes été favorables à l'établissement ou à la multiplication des maladies chroniques. Réunies à tant d'autres causes, elles en ont rendu les effets plus sensibles et plus sûrs.

MM. de Buffon et Bailly ont trouvé que la chaleur du globe a subi une diminution qui est devenue générale, en se propageant depuis les pôles jusqu'à l'équateur. C'est le résultat le plus évident où ils aient été conduits par tous les faits qu'ils ont rassemblés pour assurer l'existence *d'un feu central, d'une chaleur intérieure* dont ils prétendent que la terre est pénétrée ; chaleur qu'ils regardent comme distinguée, indépendante de celles que nous envoient les rayons solaires, et qui suffirait seule à l'entretien des êtres que la terre nourrit dans son sein, malgré les déperditions journalières qu'elle éprouve. Je me garderai bien de m'engager dans le détail des preuves d'après lesquelles ces deux grands écrivains ont cru pouvoir consigner ce phénomène dans les fastes de l'histoire du monde. Cet objet tient

à être traité avec plus d'étendue et plus de soin, que les bornes d'un discours ne nous permettent d'en donner. Je ne me laisserai pas arrêter davantage sur des causes que ces auteurs ont imaginées pour rendre raison de ce fait, parce qu'elles sont toutes prises sur la supposition du feu central, dont l'existence n'est pas encore suffisamment démontrée. Cette diminution de chaleur, quelle que soit la manière dont elle a été produite, peut être considérée, ou comme s'étant fait sentir à la masse totale du globe, ou comme ayant intéressé certains lieux, certaines portions du globe en particulier. Sous le premier rapport, elle procède des causes générales qui exercent une continuelle action sur la structure physique de la terre. Sous le second rapport, elle dérive des causes particulières dont l'effet se borne à certaines localités circonscrites.

La précession des équinoxes, ou le mouvement insensible en vertu duquel les équinoxes sont, comme les pôles et les solstices transportés d'orient en occident contre l'ordre des signes, et de manière à s'éloigner de plus en plus du soleil, serait-elle capable d'altérer à

la longue la chaleur du globe en le mettant sans cesse à des distances inégales du feu qui le vivifie ? Les physiciens conviennent que la terre est emportée par un mouvement progressif qui, au bout d'un certain temps, change la direction de son axe en faisant varier son degré d'inclinaison primitive. Ce mouvement d'inclinaison auquel est attachée l'inondation successive du continent par les eaux de la mer, a paru suffire pour dessécher quelques parties du globe et en submerger d'autres. La chaleur de certaines régions ne doit-elle pas être affaiblie par un mouvement de cette sorte, qui détourne et interrompt sans cesse l'ordre de leurs relations avec l'astre qui les échauffe et les éclaire ? On sait que les montagnes s'affaissent et perdent peu à peu de leur élévation naturelle. Il en résulte une perte proportionnée de chaleur dans les contrées voisines, par rapport auxquelles les concavités réfléchissantes des hautes montagnes font l'effet d'un miroir ardent. Car, rien ne favorise mieux l'abord, la concentration des rayons solaires que ces cavités des hautes montagnes, dans le centre desquelles ils s'ac-

cumulent et se pressent pour se réfléchir au loin dans la plaine.

Les causes locales qui font varier la chaleur et le froid d'une contrée particulière, se présentent sous des formes si variées, qu'il est bien difficile de les soumettre aux règles d'un calcul rigoureux. La nature, la forme et même la couleur du terrein qui réfléchit ou absorbe plus ou moins de rayons lumineux, l'état de l'athmosphère qui les affaiblit ou les concentre, selon qu'elle en multiplie ou en limite les réfractions, le voisinage des montagnes qui favorise la chute des pluies et la formation des glaces, etc., voilà sans doute des causes puissantes qui doivent ajouter en certains lieux à l'affaiblissement général de chaleur que la terre semble avoir éprouvé.

Mais pour augmenter le nombre des affections chroniques parmi nous, ce ne serait pas assez que le globe eût essuyé un réfroidissement progressif, puisque les pays les plus froids ne sont pas ceux où les maladies de ce genre s'observent le plus fréquemment. Il fallait qu'il survînt plus d'humidité dans notre température, et que la terre s'ouvrît à des inondations

inondations plus abondantes et plus répétées. Dans les climats humides, les maladies ont une marche plus lente, plus chronique, des crises plus rares, moins complètes ; elles pèchent par défaut plutôt que par excès de fièvre ; la médecine agissante y paraît préférable à celle de l'expectation, et les remèdes excitans y trouvent plus souvent leur place que ceux dont l'objet serait de suspendre ou de ralentir l'ordre des mouvemens et des phénomènes maladifs. C'est au moins ce qu'on a lieu d'observer dans les pays marécageux qui demeurent sans cesse enveloppés de vapeurs humides et délétères. Or, il y a d'excellentes raisons pour croire que nos climats sont devenus plus humides qu'ils ne l'étaient autrefois. Toutes les températures décrites par les médecins ou les historiens de l'antiquité, comme celle de quelques parties de la Grèce par Hippocrate, celle de l'Italie par Pline, celle des Gaules par César, contenaient moins d'humidité de leurs temps, qu'elles n'en contiennent aujourd'hui. Mais sans remonter à des époques si reculées, il semble que même de nos jours il se fait une augmentation pro-

gressive d'humidité dans la température des climats que nous habitons ; en sorte que la quantité d'eau qui tombe en pluie sur la terre y est devenue sensiblement plus considérable dans un espace de temps assez court. Ce qu'il est facile de démontrer en faisant le relevé des observations météréologiques, et en comparant celles des pays méridionaux avec d'autres qui ont été suivies dans les contrées septentrionales de l'Europe.

On trouve dans les mémoires de l'Académie des Sciences, le calcul des pluies tombées depuis 1702 jusqu'en 1757. Le nombre des jours secs pendant le cours de chaque année y est mis à côté des jours humides et pluvieux pendant le même espace de temps. En partant de la quantité totale de pluie tombée dans le courant de l'année 1702, on voit que, dans la suite, le nombre des années où les pluies ont été plus copieuses, surpasse de beaucoup celui où elles l'ont été moins. Ainsi, dans l'intervalle de 1702 à 1757, il y a eu 34 années où les pluies ont été plus abondantes qu'en 1702, sur 22 seulement où elles se sont trouvées moins copieuses : encore est-il à re-

marquer que les différences en plus l'emportent sur les différences en moins. Car les premières vont fréquemment de 16, qui est le terme de comparaison, à 21, à 22, à 23, tandis que les secondes vont presque toujours de ce terme à 14, à 13, quelquefois à 12, et même, quoique rarement, à 10 ou à 9.

En prenant pour terme moyen la quantité de pluie tombée pendant plusieurs années comprises dans cet espace, on voit qu'elles présentent un accroissement progressif de quantité ; en sorte que celle des dernières années marquent une augmentation considérable par rapport à celles des années précédentes. Ainsi, l'addition des pluies tombées depuis 1702, jusqu'en 1711, donne 18 pouces, tandis que celle de 1751, jusqu'en 1757, donne 20 pouces. La chute des pluies n'a pas été moindre pendant les années subséquentes. Le thermomètre de Réaumur était à 24 degrés au commencement de septembre 1758 ; l'humidité l'abaissa presque subitement jusqu'au 18. Elle devint donc, à cette époque, plus sensible encore qu'elle ne l'était auparavant.

S'il est vrai que la température de nos con-

trées soit devenue plus froide et plus humide, c'est une conséquence naturelle que les affections longues et chroniques soient devenues plus communes. Il n'y a, en effet, rien qui aille à ralentir la marche, à prolonger le cours d'une maladie, comme ces deux modifications de température dont l'accroissement proportionnel nous a paru du moins très-probable aujourd'hui. Sydenham, Grantz et d'autres observateurs ont sur-tout rendu cette vérité sensible, en suivant les formes qu'impriment aux fièvres d'accès toutes les circonstances de température qui approchent le plus de ces deux-là; car ils ont vu que les fièvres d'accès qui surviennent pendant l'automne, tendent à se prolonger et à dégénérer en affections chroniques, tandis qu'au contraire celles qui paraissent au printemps vont toujours en abrégeant leurs intervalles, et prennent toutes les allures d'une maladie aiguë.

Le premier effet du froid et de l'humidité sur le corps vivant paraît être de l'affaiblir et de le rendre incapable des efforts auxquels il pourrait se porter sous une constitution du ciel plus heureuse. Hippocrate rapporte que

les habitans du Phase, qui vivaient habituellement dans une athmosphère grasse et humide, avaient tous des figures pâles, livides, bouffies, des voix graves et étouffées, des articulations peu apparentes, des membres inhabiles aux exercices violens et au travail. Il observe en même temps que les hommes qui respirent un air froid et sec, ont une taille haute, des membres robustes, de larges vaisseaux et toutes les marques extérieures de la virilité et de la force. D'un autre côté, Galien assure que les Nègres placés sous des climats ardens ont le pouls presque toujours vif, fort et accéléré. C'est par cette raison sans doute que dans les pays chauds les fièvres prennent une forme plus aiguë, une marche plus précipitée, des symptômes plus violens, tandis que dans les régions froides et humides, les fièvres dont le caractère est de se développer avec véhémence, changent bientôt de manières, et s'annoncent sous des signes manifestes d'inertie et de langueur. Stoll a vu que des maladies éminemment inflammatoires changeaient de caractère lorsque le ciel était humide, et qu'elles dégénéraient en fièvres putrides avec prostration

radicale des forces. Dans de pareilles circonstances, Houlier défendait la saignée aux malades affectés de pleurésie, et Pringle recommandait de recourir promptement aux vessicatoires pour arrêter les progrès de l'inflammation. Car c'est sur-tout au système vasculaire que se fait sentir l'impression de faiblesse occasionnée par une température froide et humide, et c'est aussi l'inertie profonde de ce système qui détermine le génie des affections chroniques, et qui, par l'absence de la fièvre, les distingue des maladies aiguës. L'inactivité du système vasculaire dans le plus grand nombre des affections chroniques, est suffisamment prouvée par l'effet avantageux de tous les moyens qui agissent sur ce système pour l'exciter, et qui peuvent développer ou augmenter les mouvemens fébriles, comme j'ai eu occasion de l'exposer ailleurs.

Un second effet non moins puissant du froid et de l'humidité réunis dans la même température, c'est d'empêcher ou de suspendre les crises des maladies qui en sont susceptibles. La première constitution épidémique, décrite par Hippocrate, nous en fournit une preuve

évidente, puisque la température froide, humide et venteuse, qui régna pendant toute cette constitution, ne produisit que des maladies longues, rebelles, irrégulières et incapables de se juger complétement par des crises. Ludwig nous a donné la description d'une fièvre putride, dans laquelle l'usage de l'acide vitriolique nuisait en arrêtant les mouvemens critiques devenus difficiles par la circonstance de se déployer sous un ciel très-humide. Le froid et l'humidité opposent donc des obstacles réels au développement des efforts critiques salutaires; d'où il suit que ces efforts sont devenus moins communs, moins parfaits et moins utiles aujourd'hui que nos contrées paraissent plus humides et plus froides; et parce que tout ce qui peut s'opposer aux crises naturelles des maladies aiguës doit être regardé comme cause d'affections chroniques, on peut dire aussi que ces dernières se sont étendues et multipliées proportionnellement à l'augmentation de froid et d'humidité qu'on observe dans nos climats.

Ainsi donc, des causes morales et physiques ont agi, soit sur la nature de l'homme, soit

sur les élémens du globe qu'il habite, pour changer ou dénaturer sensiblement le système des maladies qui affectent son corps. Les effets les plus considérables de ces causes se sont montrés d'une manière bien distincte vers le commencement du quinzième siècle, où les praticiens attentifs eurent lieu d'observer une diminution rétrogade des maladies bilieuses qui prirent toutes, à cette époque, une teinte plus ou moins foncée des affections catarrhales et pituiteuses. C'est alors qu'on vit paraître des maladies qui, pour se montrer avec évidence, avaient besoin sans doute que la constitution pituiteuse prédominât. Tel fut le mal vénérien qui prit un degré de violence si extraordinaire, qu'on fut tenté de lui supposer une origine nouvelle par l'intensité et le nombre de ses ravages. Cette apparition d'une maladie dont le caractère pituiteux est bien prononcé, vint peut-être de ce que sa cause matérielle recevait en ce moment un surcroît de vigueur et d'empire, si toutefois il n'est pas plus juste au contraire de rapporter l'accroissement ou la prédominance du génie pituiteux à l'apparition du mal vénérien lui-même; ce qui

n'est point une chose facile à déterminer. Il est remarquable cependant que toutes les maladies qui, à compter de la même époque, ont redoublé de violence, semblent être de la même nature, et dépendre d'un seul et même changement. Tel est le rachitis dont les effets n'ont commencé à être bien connus qu'au milieu du seizième siécle. Or, l'influence de la dégénération muqueuse ou pituiteuse sur la production du rachitis, est si bien prouvée, que la plupart des auteurs le font consister *dans une distribution inégale des sucs pituiteux surabondans, partagés aux différentes parties du corps avec si peu de régularité, que les unes en regorgent tandis que les autres en sont dépourvues. Voy. Encyc. art. Rachit.* Il s'y joint encore, comme dans les affections catarrhales, une faiblesse profonde qui, ressentie principalement dans le système osseux, empêche qu'il puisse prêter un appui convenable, une résistance suffisante à la masse du corps.

Un des changemens les plus notables, produit par le concours de causes que nous avons assigné, est celui qui a rendu la constitution

pituiteuse ou catarrhale plus commune parmi nous qu'elle ne l'était autrefois. Nous voyons, en effet, que toutes les circonstances qui peuvent la favoriser se rencontrent réunies dans le nombre des causes qui nous paraissent avoir agi sur l'espèce humaine, pour la changer en l'affaiblissant. Voulez-vous examiner en détail les causes extérieures qui occasionnent les maladies attachées à cette constitution? Cherchez-les parmi celles qui concourent à énerver le tempérament et à introduire une débilité relative dans le système de ses forces. Telles sont la fin de l'automne et le commencement de l'hiver, une température froide et humide, l'habitation des pays constamment environnés de nuages, les excès dans le régime, l'usage des alimens farineux, des substances molles, flatueuses et difficiles à digérer, etc. Voulez-vous connaître les dispositions qui y préparent? Elles portent toutes l'empreinte de l'affaiblissement qui les caractérise, lorsqu'elles sont formées : les maladies de cette classe affectent donc les femmes plutôt que les hommes; et parmi ceux-ci, les enfans ou les vieillards par préférence à ceux qui sont

dans la vigueur de l'âge. Les constitutions fermes et robustes en sont exemptes, tandis que les tempéramens faibles et délicats en éprouvent de fréquens retours. Une vie sédentaire et oisive, des passions tristes et long-temps soutenues, des maladies longues, les fièvres intermittentes d'automne sont autant de causes qui peuvent ajouter à ces dispositions malheureuses, lorsqu'elles agissent sur des corps débiles et énervés.

L'examen des signes qui annoncent les affections pituiteuses et catarrhales, ne laisse aucun doute sur l'affaiblissement dont elles s'accompagnent ; et dès-lors il confirme tout ce que nous avons dit sur leur multiplication progressive, occasionnée par les causes énervantes dont nous avons présenté le tableau. Toutes les affections pituiteuses ont cela de commun, qu'elles se préparent d'une manière lente, incertaine, et qu'elles ne parviennent qu'à la longue à avoir une forme exacte et déterminée. Leur marche reste long-temps faible, timide et mal assurée. Celle des fonctions vitales demeure embarrassée, contrainte et comme suspendue ; les organes digestifs

tombent dans l'abattement et la langueur. La sanguification s'opère mal, et il n'en résulte qu'un sang pâle, dissous et incapable de dilater convenablement le diamètre des vaisseaux ; d'où proviennent la molesse, la lenteur et la petitesse du pouls. Les muscles se refusent à exécuter leurs mouvemens ordinaires ; les lassitudes spontanées, l'engourdissement des articulations, le dégoût, la prostration des forces, le marasme même composent une suite de symptômes qui leur est familière. Aussi n'est-il pas rare de compter parmi les accidens qu'elles laissent après elles, plusieurs maladies caractérisées par la consomption des organes et la fonte des humeurs. Hippocrate, en faisant l'énumération des maladies que les fluxions catarrhales mènent à leur suite, en indique trois principales, le *tabes*, l'hydropisie et la sciatique. *Vid. Prosp. Mart. p.* 49. La phthisie qui succède aux engorgemens catarrheux devient une des espèces les plus communes, et tous les praticiens attentifs l'observent chaque jour plus fréquemment, à mesure que les autres affections catarrheuses se multiplient davantage. C'est pour cela sans

doute que les phthisies de cette espèce sont celles dont la nature et le traitement semblent le mieux connus, et sur le compte desquelles l'art obtient les plus précieuses observations, les plus intéressantes découvertes ; et cette vérité de fait peut se prouver par la lecture de l'ouvrage de M. Reid, qui paraît s'être spécialement occupé des phthisies catarrhales, auxquelles sa méthode de traitement s'assortit et s'applique avec plus d'avantage qu'à toutes les autres.

Mais il y a, je pense encore, une raison beaucoup meilleure à faire valoir pour démontrer dans ces maladies la faiblesse dont nous accumulons ici les preuves, c'est la nature des moyens qui peuvent les prévenir avant qu'elles soient formées, ou les dissiper lorsqu'elles sont une fois établies. C'est une bonne pratique de recommander aux personnes qui viennent d'essuyer un catarrhe, l'usage des remèdes propres à fortifier toute l'habitude du corps, et à donner aux poumons en particulier l'élasticité qu'ils ont perdue. Tels sont le quina, les vins de bonne qualité, les martiaux, les bains froids et tout ce qui peut

fortifier sans charger les organes digestifs d'un poids inutile et incommode. M. Grantz assure qu'il est sur-tout nécessaire d'observer ces précautions pour les jeunes gens qui n'ont pas encore atteint l'âge de vingt-cinq ans, et dont le tempérament n'a point acquis toute la consistance qu'il doit avoir. Vogel mettait à l'abri des catarrhes les personnes qui en étaient menacées, en leur faisant prendre, dans l'intervalle des constitutions catarrheuses, quelques préparations de quina dont il augmentait la dose du moment où le ciel commençait à se charger d'humidité et de nuages. Tissot croit le quina insuffisant dans les cas pareils, et il propose de marier à son usage celui des bains froids et des toniques appropriés. Manget a avancé que l'effet tonique du quina n'est jamais plus certain que lorsqu'à l'indication de ce remède se joint celle des incisifs, des esprits volatils et des autres médicamens indiqués par l'état catarrheux. Huxham s'élève fortement contre la pratique de ceux qui, sous prétexte de favoriser l'expectoration, prétendent traiter les catarrhes rebelles par des substances douces, oléagineuses, émollientes,

capables de relâcher le corps et d'agraver la maladie, en ajoutant à la faiblesse de l'organe qui en est le siége. Il conseille d'insister au contraire sur les excitans, les épipastiques, les cordiaux ; et dans la vue de fortifier les poumons, il vante beaucoup une décoction de quina avec le bois de gaïac. L'hipecacuhana à petites doses est un remède précieux dans tous les cas de cette espèce, et j'en ai vu moi-même de surprenans effets en le donnant ou seul en substance, ou combiné sous forme de sirop avec d'autres substances incisives, telles que le *poligala*, *le lichen pyxidatus*, *l'iris*, etc. etc.

La multiplication des maladies pituiteuses ou catarrhales a dû être incessamment sollicitée et pleinement confirmée par tant de révolutions qui lui étaient favorables. Il en est résulté dans nos tempéramens une disposition qui les a rendus plus susceptibles de prendre le caractère pituiteux, et d'en imprimer les traits aux maladies même qui en sont le plus éloignées. Ce nombre considérable d'affections pituiteuses observées de nos jours, a souvent trompé les médecins sur la nature de

certaines maladies qu'ils ont crues nouvelles, quoique dans le fait il n'y eût de nouveau que leur forme et leur multiplicité, et que la dégénération pituiteuse dont elles dépendaient fût développée et connue depuis long-temps. Sydenham, Ramazini et d'autres observateurs, nous ont laissé des exemples de méprises pareilles ; et nous pouvons conclure de là pourquoi les fièvres catarrhales, comparées aux fièvres inflammatoires et aux fièvres bilieuses, sont devenues plus communes qu'elles ne l'ont jamais été. Phénomène dont les causes ont paru être assez importantes pour fixer l'attention d'une académie qui honore également les sciences et les lettres (*).

(*) L'académie des sciences, belles lettres et arts de Dijon, avait proposé la question suivante, pour sujet d'un prix qui devait être distribué dans sa séance publique, du 25 août de l'année 1788. « Les fièvres catar-
» rheuses deviennent aujourd'hui plus fréquentes qu'elles
» ne l'ont jamais été ; les fièvres inflammatoires devien-
» nent extrêmement rares ; les fièvres bilieuses sont moins
» communes. Déterminer les raisons qui ont pu donner
» lieu à ces révolutions dans nos climats et dans nos
» tempéramens ? » Parmi les ouvrages envoyés au con-

Or,

Or, il me semble, 1°. que beaucoup de maladies chroniques prennent leur source dans la constitution pituiteuse des humeurs, puisqu'elle forme la cause ordinaire des engorgemens, *des infarctus*, des obstructions, des

---

cours, l'académie honora d'une distinction exclusive le mémoire portant pour épigraphe cette sentence d'Hippocrate : « Præterita discito, præsentia cognito, prædicito » futura : hæc meditabor. » Cet ouvrage, dont je suis l'auteur, avait, au rapport de l'académie, la supériorité sur tous les autres : mais désirant sur cette matière un travail plus complet, elle jugea convenable de proposer le même sujet pour le prix de 1791 : elle retint toutefois mon mémoire avec cette distinction flatteuse, qu'il reparaîtrait au concours tel qu'il était alors ; et m'invita néanmoins dans les papiers publics à le perfectionner selon ses vues particulières. Mais une suite de circonstances fâcheuses, dont le détail serait inutile, m'a empêché de me conformer aux intentions de l'académie, et je me résigne d'avance au jugement qu'elle portera sur moi. La dispute de la chaire vacante dans l'Université de Montpellier, absorbait seule tout l'emploi de mes forces et de mon temps. Les sacrifices que je me suis imposés pour elle ne sont rien en comparaison du plaisir que j'attachais à mériter la distinction consolante dont mes juges m'ont honoré.

cachexies, des humeurs froides, indolentes, des écoulemens habituels et de toutes les affections qui en dérivent. Il me semble, 2°. que les fièvres catarrhales ont un grand rapport, une filiation manifeste avec les maladies de poitrine qu'on nomme phthisies pulmonaires; en sorte que si les fièvres de ce genre se sont multipliées, c'est une suite nécessaire que le nombre des phthisies ait éprouvé une multiplication proportionnelle; car la phthisie, comme l'a bien vu notre auteur, tire souvent son origine d'un catarrhe prolongé ou mal traité. Il existe la plus grande analogie entre la série des mouvemens qui constituent la fièvre hectique, dont s'accompagne l'une, et la série des mouvemens qui décident la fièvre catarrhale, dont l'autre peut être le symptôme ou la cause. L'impression du froid et de l'humidité sur l'organe pulmonaire y attire une grande quantité de fluides pituiteux ou lymphatiques, qui ne pouvant être repompés par les vaisseaux absorbans, dont le froid enchaîne l'action, s'y accumulent, s'y ramassent et acquièrent un caractère d'épaississement qui occasionne bientôt une roideur douloureuse dans les mus-

cles de la poitrine, une grande gêne dans les mouvemens de la respiration, un sentiment pénible de sécheresse et d'ardeur dans les bronches, et dans les membranes qui s'étendent depuis les poumons et la trachée-artère jusqu'au siége de l'odorat, des douleurs vagues et changeantes, des maux de tête, des inquiétudes, des pesanteurs, de l'accablement et tous les autres accidens du catarrhe. L'organe pulmonaire se trouve alors surchargé et opprimé, sa substance parenchymateuse s'étend et se dilate, les membranes sont irritées par la présence d'une humeur étrangère qui les engorge, le mouvement progressif du sang ne s'exécute plus avec la même liberté, les vaisseaux tombent dans l'inertie et dans l'impuissance; en sorte que le tissu parenchymateux de l'organe pulmonaire doit, à la longue, s'altérer, se rompre, se dissoudre et perdre, en quelque façon, la vitalité qui l'animait, pour céder à l'action des causes capables de le décomposer ou d'en précipiter la dégénération purulente.

Mais non-seulement le catarrhe donne lieu à la phthisie, les fièvres catarrhales ont aussi

la plus grande affinité avec la fièvre hectique pulmonaire, au moins quant à la manière dont elles procèdent, comme on pourra s'en convaincre en comparant *l'éthiologie* que nous allons donner des premières avec celle que M. *Reid* a proposée pour expliquer la seconde.

Les fièvres catarrhales sont presque toujours précédées par un dérangement dans la transpiration insensible : tout ce qui s'oppose à l'écoulement libre des sueurs les favorise et les aggrave ; elles s'établissent plus particulièrement sur des sujets pleins de nourriture et de sucs qui, à raison de leur abondance, ne peuvent être complétement assimilés ; d'où résultent deux causes manifestes de ces fièvres; savoir, 1°. le fluide de la transpiration insensible, accumulé et retenu ; 2°. le suc nourricier produit dans les premiers actes de la digestion, devenu, par son exubérance, incapable de passer au-delà du système absorbant et du tissu cellulaire, et dès-lors obligé de flotter dans la sphère bornée de ce système, sans subir d'assimilation parfaite. Si l'on fait attention maintenant que ces fièvres produisent des troubles vagues et indéterminés, avant

que d'intéresser aucun organe en particulier, qu'elles s'accompagnent toujours des signes de plénitude, de réplétion ou de turgescence, qu'elles appuient et portent successivement sur toutes les parties du corps, qu'elles passent de l'une à l'autre avec la plus grande liberté; si l'on observe que les engorgemens catarrheux se placent spécialement autour des organes les plus fournis de tissu cellulaire, en allant toutefois de l'extérieur à l'intérieur, et qu'ils ne peuvent se déposer sur quelque viscère qu'après un certain nombre de révolutions fébriles, on sera conduit à expliquer le mécanisme d'une fièvre catarrhale par le reflux de l'humeur séreuse perspirable, et du suc nourricier surabondant repoussé de la circonférence au centre où sont situés les viscères. Puisque, d'un côté, les sucs nourriciers surabondans, présentés aux différentes parties du corps y trouvent d'autres sucs ramassés par des digestions antérieures qui les rejettent et les obligent de se promener dans le tissu cellulaire; tandis que, d'une autre part, l'humeur aqueuse ou séreuse qui leur sert de véhicule est arrêtée, dans le même lieu, par les causes

qui agissent sur l'organe de la peau pour empêcher la transpiration et les sueurs. Il est donc indispensable que ces fluides reviennent sur eux-mêmes, et qu'ils regagnent les organes intérieurs par une série de mouvemens rétrogrades. Or, c'est l'appareil de mouvemens que la nature établit pour transporter ainsi ces fluides accumulés, et pour en diriger le reflux, qui devient la cause essentielle et constituante des fièvres catarrheuses : de là l'utilité des sudorifiques qui, en imprimant aux forces une direction contraire, ouvrent à la matière perspirable ses voies de décharge naturelles, et rendent les efforts que la nature fait pour en opérer le reflux, impuissans ou inutiles : de là les redoublemens que ces fièvres éprouvent pendant la nuit, parce que les forces qui abandonnent alors les organes extérieurs pour se porter sur les viscères (*somnus labor visceribus*), prennent une direction, une pente favorable à celle qui les constitue; parce que le corps, pendant la nuit, est plus disposé à exercer sa force d'absorption sur les vapeurs humides répandues dans l'athmosphère, qu'il ne l'est à rejeter, par l'excrétion cutanée,

les fluides hétérogènes qui flottent dans son sein : de là l'espèce de rémission qui a lieu le matin, lorsque l'impression vivifiante du soleil levant attire les forces à la peau, et décide une sueur légère : de là l'efficacité des purgatifs doux qui appellent sur les intestins une partie des matières dont le corps est surchargé, et qui suppléent, par des évacuations alvines, au défaut d'excrétion que la nature aurait besoin de procurer par les sueurs. Toutes les circonstances, tous les phénomènes des fièvres catarrheuses peuvent s'expliquer avec un égal avantage par cette éthiologie nouvelle que nous avons déjà exposée ailleurs. On pourrait comparer les mouvemens de ces fièvres à ceux de la fièvre puerpérale, qui reconnaissent aussi pour cause le transport ou la métastase du lait, comme l'a bien vu l'illustre M. Selle. *Congestio vel potius metastatica lymphæ et lactis in his partibus coacervatio summo jure pro causâ materiali habenda est.* Rudim. Pireth. p. 284.

Cette éthiologie des fièvres catarrheuses, rapprochée de celle que M. *Reid* a proposée sur la fièvre hectique, nous montre le plus grand rapport dans leur manière de procéder.

Après avoir calculé la grande quantité de matière perspirable qui s'échappe par la surface extérieure des poumons, M. *Reid* suppose qu'une portion considérable de ce fluide, retenue par l'état de l'organe pulmonaire frappé d'inflammation ou affecté de tubercules, se ramasse et séjourne dans le corps, jusqu'à ce qu'un autre émonctoire en procure l'évacuation: et comme les poumons ne peuvent plus lui livrer un libre passage, il faut qu'elle reflue sur elle-même, et que, par un mouvement rétrograde, elle vienne se frayer une issue à travers l'organe de la peau. Or, c'est ce mouvement particulier qui, dans la doctrine de M. *Reid*, semble constituer la fièvre hectique pulmonaire, dont le fluide perspirable accumulé et retenu forme la principale cause. Voy. chap. 5. Il est inutile de faire remarquer ici combien cette cause et cette marche ressemblent à la cause et à la marche que l'observation nous force d'admettre dans les fièvres catarrheuses. Or, les traits de ressemblance qui existent entre ces deux genres de fièvres annoncent assez qu'elles doivent se multiplier dans une proportion à peu près parallèle. Dès-

lors, si les exemples de fièvres catarrhales sont devenus plus communs de nos jours, les exemples de fièvres hectiques doivent se produire aussi plus fréquemment qu'autrefois. C'est par cette raison, sans doute, que l'on voit souvent la phthisie accompagnée de fièvre hectique, succéder à une fièvre catarrhale négligée ou mal traitée; sur-tout lorsque celle-ci, dans son principe, portait spécialement son influence et ses ravages sur le poumon.

J'ai tâché de faire sentir les obstacles que les préjugés en faveur des anciens ont opposés pendant long-temps au progrès de nos connaissances en médecine; et j'ai rappelé quelques-unes de leurs idées sur les maladies chroniques, pour prouver qu'elles ont eu, plus qu'aucun objet de la science, à souffrir de l'ignorance ou des erreurs de nos premiers maîtres : j'ai ensuite développé les causes physiques et morales qui ont affaibli ou vicié nos tempéramens de manière à les rendre plus susceptibles d'affections lentes : j'ai enfin suivi les changemens qui, dans nos climats, ont dû faire prédominer certaines constitutions humorales, d'où la génération de plusieurs

maladies chroniques, et en particulier de la phthisie, peut facilement se déduire. Il suit de cet exposé que les observations des maladies chroniques, plus rares et plus imparfaites chez les anciens, se sont perfectionnées et agrandies, selon l'accroissement progressif que le nombre de ces maladies semble avoir éprouvé parmi nous. Il suit encore que, la connaissance peu approfondie ou presque nulle qu'en avaient les pères de la médecine tenant à ce qu'ils manquaient d'occasions pour les observer, elles sont devenues plus complètes et plus sûres, par cela seul que les observations en paraissent aujourd'hui plus communes et plus faciles.

INTRODUCTION.

On a regardé la consomption pulmonaire comme une maladie endémique particulière aux habitans de l'Angleterre ; soit qu'elle y puisse trouver son origine dans les variations multipliées ou changemens brusques de température qui agitent cette contrée, soit dans sa situation insulaire, soit dans la manière d'y vivre, soit enfin dans ces différentes causes séparées ou réunies ; ce qu'on ne peut aisément déterminer. Quoi qu'il en soit, cette maladie s'y rencontre si fréquemment (1), que peu de

(1) A Londres, les relevés de mortalité font monter le nombre des personnes mortes de consomption pendant l'espace d'une année, à quatre ou cinq mille, abstraction faite de celles qui ne sont pas ensevelies dans les églises paroissiales, ou qui périssent dans les autres parties du royaume. Quoique la manière de former ces régistres soit sujette à tant d'incertitude qu'elle demande fortement à être corrigée, et que le terme *Consomption* soit étendu à plusieurs maladies différentes, ils servent néanmoins à prouver que cette maladie enlève annuellement à Londres un nombre prodigieux d'individus.

D'après un régistre mortuaire de la paroisse d'Holycross dans Salop, depuis l'année 1770 jusqu'à 1780, par le rév. mr. William Gorsuch, il paraît qu'il est mort 311 personnes dans ces dix années, soit par maladie, soit par accidens, dont 62 de consomption, 64 de décadence naturelle, sans maladies caractérisées, et 13 de mort violente ; de sorte que la consomption en a emporté un peu plus d'un sur quatre. D'après le dénombrement des habitans de cette paroisse, fait en 1780, le nombre se montoit à 1113. Philosoph. Trans. vol. 72 pour 1782.

familles échappent à ses atteintes ; ce qui semble autoriser à croire que l'on a dû chez notre nation découvrir contre elle des moyens de guérison supérieurs aux méthodes purement palliatives. Je crains cependant d'être forcé de reconnaître pour une vérité incontestable, qu'il y a rarement de cure radicale et complète à attendre, lorsqu'une fois elle est bien confirmée.

Les auteurs qui se sont exercés sur les maladies pulmonaires sont aussi respectables que nombreux ; chacun a proposé une méthode curative, conforme aux idées qu'il s'était faites sur leur cause génératrice et prochaine. Les opinions qu'ils établissent sur ce point paraissent si variées et si différentes les unes des autres, qu'on les prendrait quelquefois plutôt pour un jeu de l'imagination que pour le produit réel de savantes et profondes recherches. L'un rend raison de la fièvre hectique (2) en supposant que la force des muscles est diminuée dans une proportion plus forte, relativement à celle du cœur ; en sorte que d'après cette supposition, rien ne paraît mieux indiqué, pour la combattre, que d'augmenter la première en diminuant la seconde dans un rapport proportionnel. D'autres l'ont attribuée à l'action irritante d'un stimulus causé par des animalcules fixés sur les poumons, et ils ont recommandé en conséquence le mercure et les préparations martiales (3). Mais depuis que

(2) Robinson on consumption.
(3) Ma.ten. Desault, etc.

l'on connaît la phthisiologie du savant Morton, les auteurs s'accordent généralement à croire que la fièvre hectique et la diarrhée subséquente dépendent l'une et l'autre de ce que les vaisseaux absorbent la matière du pus qui opprime l'organe pulmonaire, pour la mêler à la masse des fluides soumis aux lois générales de la circulation : de là lui est venu le nom de fièvre putride. Cette hypothèse qu'ont embrassé les plus modernes écrivains, est, si je ne me trompe, un point de doctrine qu'admettent sans beaucoup d'exception les plus célébres médecins de nos jours. On a cependant, en quelque sorte, abandonné la pratique fondée sur la théorie de la putridité; mais les esprits ne sont point encore complétement dégagés de l'impression qu'elle leur avait faite, et les victimes de la maladie se multiplient comme autrefois dans le même rapport. Le temps et l'expérience décideront jusqu'à quel point la méthode que je propose dans ce traité mérite la préférence, et combien l'art de guérir doit se défendre de la doctrine généralement adoptée.

Des raisons particulières ayant dirigé mon attention d'une manière spéciale vers les maladies de poitrine, dans le cours de vingt ans d'une pratique assez étendue, j'ai eu souvent occasion de voir et d'étudier la phthisie dans tous ses périodes et dans les circonstances différentes d'âge, de sexe ou de tempérament. Convaincu par une douloureuse observation del'inefficacité des moyens qu'on a coutume

de lui opposer, j'ai osé présenter, avec la défiance que m'inspirent mes lumières et le respect dû aux auteurs que je combats, une méthode dont les avantages portent sur plusieurs années de succès.

Les occasions multipliées où j'ai pu suivre la marche de cette maladie, en me fournissant celle de rappeler à un examen réfléchi la variété des symptômes et la succession des changemens qui en marquent les divers périodes, ont servi à me convaincre que l'on a mis trop peu de réserve et de sévérité en adoptant l'opinion générale dans laquelle on attribue la fièvre qui s'accompagne au caractère acrimonieux et putride de la matière purulente absorbée des poumons et livrée au grand système de la circulation. Les personnes de l'art qui voudront porter une attention réfléchie dans l'analyse de ce dogme ancien, auront lieu de se convaincre sans peine que les principes sur lesquels il s'étaie sont absolument étrangers aux lois de l'économie animale. Quelque tranchante et hardie que puisse paraître cette assertion, j'ose me flatter qu'après avoir développé les raisons qui lui servent de base, je pourrais, sans craindre que l'on m'accuse de présomption et de témérité, expliquer l'origine de la fièvre lente ou hectique, et de la diarrhée qui marque le dernier période de la phthisie pulmonaire d'une manière plus satisfaisante et plus conforme à ce que nous savons sur la physique de l'homme vivant, qu'on ne l'a fait jusqu'à présent.

Celui qui s'impose la tâche d'écrire, doit présenter son sujet revêtu de tous les caractères qu'il a reconnus propres à opérer la conviction de son esprit ; on est autorisé à exiger de lui qu'il expose avec franchise les opinions qui lui sont propres, quelques contraires qu'elles soient à celles des auteurs qui l'ont précédé. Une telle conduite s'acorde également avec les lois qu'il faut observer envers le public, soit que la doctrine que l'on avance s'appuie sur des principes vrais, soit qu'elle émane d'une imagination trop fertile en conjectures.

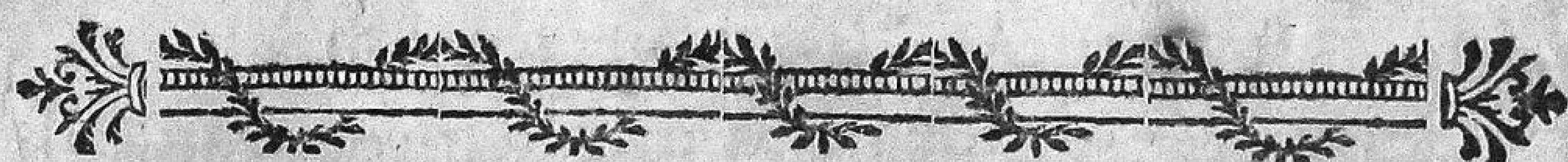
La méthode de traitement que je recommande, est avouée par l'expérience ; et ce sont les résultats heureux qu'elle m'a donnés dans les divers périodes de cette maladie que je vais essayer de rapporter avec quelque précision. Il eût été peut-être plus raisonnable d'en citer quelques exemples, pour attacher á mon travail le mérite d'une plus sévère exactitude. Mais si l'on considère combien il est facile d'assortir et de plier les faits à toutes les espèces de théorie, et combien sont faux et gratuitement supposés ceux que l'on rapporte avec tant de complaisance, on sera conduit à croire qu'il ne résulte de l'assemblage d'un grand nombre de faits qu'un dégré d'évidence peu capable de produire nécessairement la conviction.

Les apologies et les justifications données par les jeunes auteurs sont devenues si communes, on les a tellement prodiguées pour satisfaire à la forme, qu'il serait ridicule

aujourd'hui d'en attendre quelque effet : peut-être ne viennent-elles pas toujours d'une conviction intime de sa faiblesse, ou d'une défiance véritable de ses propres forces. Le désir de perfectionner le traitement d'une maladie dangereuse et trop souvent incurable, m'a fait concevoir le dessein de publier cet essai. S'il contribue, sous quelques rapports, à me faire atteindre cet objet de mes voeux, et si la théorie que j'y expose peut faire naître à de plus habiles quelques idées plus heureuses, ma justification devient inutile : si cet avantage lui manque, qu'il demeure livré au mépris des hommes, et qu'il aille grossir dans l'obscurité le grand nombre d'ouvrages qui l'ont précédé.

Dans un siècle qui sera nommé, avec raison, celui des recherches philosophiques, où l'esprit humain s'enrichit chaque jour de nouvelles lumières, je ne doute pas qu'un essai quelconque, dont le but est de faciliter les progrès d'une science aussi rigoureusement essentielle à l'humanité, ne soit reçu avec indulgence et jugé avec impartialité.

CHAPITRE



ESSAI SUR LA NATURE ET LE TRAITEMENT DE LA PHTHISIE PULMONAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Dessein de l'ouvrage. --- Définition de la phthisie pulmonaire. --- Les personnes les plus sujettes à ses atteintes. -- Blancheur des dents n'est pas un caractère constant. -- Danger de donner pour symptômes pathognomoniques des signes incertains. -- Origine et symptômes. -- Premier période ou période inflammatoire. -- Second période commence à l'époque où la maladie est confirmée. -- Troisième période marqué par la diarrhée. -- Affaiblissement des facultés morales. -- Terminaison.

Mon dessein n'est pas de donner ici l'énumération détaillée de tous les symptômes propres à la phthisie pulmonaire, ni de toutes

les causes prédisposantes qui la préparent de loin ; leur nombre égale leur incertitude ; l'on peut les trouver d'ailleurs exposés, avec la plus scrupuleuse exactitude, dans presque tous les auteurs qui ont traité de cette matière. Il me suffira, pour remplir mon objet, de jeter un aperçu rapide sur les symptômes généraux et les progrès de la maladie, ainsi que sur celles d'entre ses causes qui peuvent être déterminées et constatées avec la plus sévère précision ; de rappeler et d'analyser la méthode curative que l'on est dans l'usage de lui opposer, et d'offrir enfin au public le tableau de mes observations, telles qu'elles se sont offertes à moi-même chez des sujets attaqués d'une aussi funeste maladie.

En traitant une matière qui a fixé les méditations des plus célébres écrivains, je ne peux manquer de me rencontrer souvent avec eux par une adoption involontaire de leurs pensées et de la tournure même de leurs expressions. Mais j'ai eu soin d'avertir le lecteur toutes les fois que je me suis aidé d'un semblable secours : tel est le motif véritable des citations fréquemment répandues dans cet ouvrage, qui pourraient bien être blâmées comme une affectation de pédan-

tisme, ou un vain étalage d'érudition, manière d'écrire qui contraste trop fortement avec la mienne. Et comme mes idées sur la nature, les causes et le traitement de la phthisie diffèrent non-seulement de celles qu'ont défendues les auteurs anciens, mais encore de celles qu'ont publiées et suivies les auteurs du siècle présent, je déclare que je n'oppose mes opinions aux leurs qu'avec le respect et la déférence dus aux rares talens qui les distinguent.

Les consomptions, selon la diversité de leurs causes, ont été rangées sous différens chefs principaux ; on les a distinguées en symptomatiques, scrophuleuses, scorbutiques, vénériennes, hépatiques, asthmatiques, etc. (1) Je me bornerai à traiter de la phthisie vraie ou consomption pulmonaire, le plus ordinairement dépendante de tubercules, quoiqu'elle provienne néanmoins quelquefois d'une hémoptysie ou crachement de sang.

Il n'est aucune partie de science où la pré-

(1) Morton phthisiologia, lib. 3, an. 1689.....

Gedeon Harvey, morbus Anglicus, an. 1674, distingue vingt espèces différentes de consomptions, au nombre desquelles il cite celles par amour et par maléfice.......

cision soit une condition plus importante pour le général des hommes, que celle dont la médecine est le sujet, et je ne connois rien qui la rende plus indispensable que la matière de ce traité. Le début de la phthisie est difficile à saisir, au point que, si l'on en croit l'observation d'un auteur, « elle » donne la mort aux malades avant qu'ils » puissent s'en croire atteints. » (2) La phthisie pulmonaire arrivée à son terme de confirmation véritable pourrait se définir, l'expectoration d'une matière purulente, arrachée des poumons par les efforts répétés d'une toux pénible qu'accompagne une fiévre d'un genre particulier, laquelle décide des sueurs le matin, éprouve des rémissions dans l'aprés-midi, et entraîne bientôt une perte considérable de force et d'embonpoint.

Cette maladie attaque ordinairement les personnes d'une délicate et foible constitution, qui ont la fibre musculaire très-lâche et la capacité de la poitrine fort resserrée ; et comme il n'est pas rare de voir les conformations de ce genre particulièrement affectées à certaines familles, on pourrait, sous ce point de vue, être fondé à l'appeler une

(2) Clift. Wintringham Bar. com. §. 34, an. 1782.

maladie héréditaire ; mais cette circonstance d'être héréditaire ne doit pas se prendre dans le même sens que par rapport à la goutte, aux écrouelles, à la lèpre et autres affections de cette nature, qui se transmettent presque toujours et comme par une loi nécessaire de la génération, des pères aux enfans, qu'il est à peine possible de soustraire à leur influence. Tous les âges sont indifféremment soumis à ses atteintes ; mais la quinzième année, l'instant de la puberté, l'âge de trente-six ans, forment les époques de la vie où elle se déclare par préférence. On a vu des enfans naître avec une toux violente, un corps faible et émacié, mourir dans l'espace d'un mois au milieu des symptômes qu'amène la phthisie confirmée.

On la rencontre plus communément parmi les jeunes gens d'une stature haute, élancée, dont le corps a jeté un accroissement rapide (3), et qui, à l'étroite capacité de la poitrine, joignent une complexion faible, un teint délicat, la peau fine, les pommettes

(3) « Adolescentes, qui pectoris et corporis ferè » totius musculos graciles, tenues et laxos habent, » ut plurimùm in tabem delabuntur. »
Clift. Wintringham Bar. com. §. 28, an. 1782.

rouges et saillantes. La projection des omoplates en avant, que les auteurs ont comparées à des ailes, en les donnant comme un signe caractéristique, se trouve liée aux dimensions vicieuses de la poitrine ; car les épaules, portées plus en avant par l'effet de son étroitesse, doivent nécessairement rendre la saillie des omoplates plus sensible. C'est donc à tort que l'on donne le nom de symptôme à ce résultat nécessaire d'une conformation prédisposante.

Un auteur ingénieux, qui a tout récemment traité le même sujet (4), assure que la blancheur et la transparence des dents sont le caractère distinctif de la phthisie pulmonaire, ou du moins qu'elles y disposent éminemment. Je dois avouer ici que, malgré les occasions multipliées où j'ai eu lieu d'observer ce signe chez des phthisiques, je n'ai pu me convaincre encore qu'il leur appartienne d'une manière exclusive. Depuis la première édition de cet ouvrage, j'ai suivi un assez grand nombre de consomptions pulmonaires, et je n'ai laissé passer aucun cas, sans examiner s'il y a quelque chose de vraiment caractéristique dans ce symptôme;

(4) Simmon's on consumption, p. 13, an. 1780.

mais l'analogie des faits n'a pu répondre pleinement à mon attente. Il serait curieux de déterminer jusqu'à quel point un symptôme isolé peut, en même temps, caractériser une maladie, lorsqu'elle existe, ou l'annoncer, lorsqu'elle se prépare. Ce problème surpasse mes forces et mes prétentions (5); un signe unique et détaché me paraît emporter trop d'incertitude pour imprimer un caractère vraiment distinctif.

Comme le plus grand danger, dans les affections de la poitrine, vient de ce que les malades, rassurés par leur fréquence même, se reposent au sein d'une sécurité dangereuse, et de ce qu'ils perdent de vue leur véritable situation, masquée sous l'apparence d'un rhume ordinaire, qu'un petit nombre de moyens simples doit éloigner, il importe d'assigner un ensemble de symptômes tranchans, patognomoniques, dont la présence ou l'absence pourront éclairer les malades sur le danger,

---

(5) « La disposition à une manière d'être particulière » quelconque doit être moindre que l'affection vers » laquelle se fait cette tendance, et incapable de ma- » nifester, par aucun signe, un état qui n'est pas encore » décidé. » Millman on Scurvy and putrid dis. p. 57, an. 1782.

ou les tranquilliser sur l'objet de leur crainte.

Les personnes du sexe sont plus souvent affligées de cette maladie que les hommes, soit qu'il faille en rechercher la cause dans la vie sédentaire qu'elles ont coutume de mener, soit qu'il vaille mieux l'attribuer à la structure et à la conformation de leur corps, soit enfin qu'on veuille la déduire de quelqu'autre circonstance particulière. Combien, parmi ses victimes, ai-je vu de jeunes personnes qui réunissaient, par un heureux accord, la beauté et l'élégance des formes, aux grâces les plus touchantes de la physionomie! Egalement favorisées par les charmes de l'esprit auquel leur corps semble communiquer je ne sais quoi de sa délicatesse, elles se montrent douées, avant l'âge, d'une imagination pénétrante et d'une vive sensibilité; la molle faiblesse de leurs organes délicats ajoute encore à la douceur et aux agrémens de leurs manières. L'intérêt douloureux qu'elles inspirent ne laisse point le cœur exempt de cette compassion tendre qui avive le besoin de soulager.

La manière étrange dont s'habillent les jeunes personnes du sexe, l'usage absurde de les introduire dans le monde (comme on dit communément) à un âge trop tendre, avant

que leur corps ait acquis le degré de ton et de force nécessaires, le genre de vie dont les personnes de distinction, les gens riches, et même ceux d'une classe inférieure, contractent la pernicieuse habitude, sont les causes aussi puissantes que communes de la phthisie: mais nous reviendrons ailleurs plus spécialement sur cet objet.

L'origine de la vraie phthisie pulmonaire pourrait généralement se déduire de l'hémoptysie ou crachement de sang, de ce que l'on appelle communément rhume, et quelquefois enfin, d'ulcérations faites dans la substance du poumon par des agens extérieurs; mais parvenue à un certain degré d'accroissement, elle fournit à-peu-près les mêmes indications à remplir, quelque différence qu'il y ait eu d'abord dans l'ordre et la nature des symptômes.

Une toux plus ou moins incommode, qui ne laisse pas de repos pendant la nuit, ordinairement sèche, accompagnée de douleurs et de déchiremens dans la poitrine, les côtes et la tête, de légers frissons et quelques degrés de chaleur fébrile, avec un sentiment douloureux dans les articulations et les membres, sont les effets ordinaires du rhume: on a regardé cet ensemble de symptômes, comme

constituant le premier période de la phthisie. Le traitement convenable, dans ce cas, est bien connu : se tenir chaudement, prendre des boissons délayantes, des pectoraux adoucissans, de doux apéritifs, quelques saignées, selon la violence des symptômes, le tout accompagné d'un régime sévère, tels sont en général les moyens qui suffisent pour compléter la cure en peu de jours. Le savant Sydenham pense que l'on peut satisfaire à toutes les indications en observant bien la dernière de ces maximes. (6). Certainement la fréquence de pareilles indispositions, et la facilité avec laquelle on les arrête, ne contribuent pas peu à entretenir l'espèce d'insouciance et de tranquillité que montrent les personnes qui les éprouvent ; en sorte que par une bizarrerie de l'esprit humain, qui nous fait négliger ce que nous pouvons faire à volonté, on laisse échapper le moment de mettre en usage des moyens dont l'application eût été utile dans le début, mais qui différés et

---

(6) « Si tussis nondùm febrim, atque alia symptomata, quæ ut plurimùm se adjungere solere diximus, accerseverat, satis esse arbitrabar, ægrum à carnibus et liquoribus quibuscumque arcere. » Sydenham tuss. epid. an. 1675.

remis à un terme trop avancé du mal, deviennent nuls et sans effet, par la seule circonstance d'être placés trop tard.

Les symptômes prennent de l'intensité : la toux se montre plus violente, plus laborieuse, plus sèche et moins susceptible de rémission, le repos de la nuit est complétement enlevé; les douleurs de poitrine sont plus fixes et plus déchirantes; les mouvemens de la respiration plus précipités et plus difficiles; l'expectoration écumeuse et peu abondante; le pouls vîte, dur, quelquefois tendu comme une corde, d'autrefois plein et embarrassé; tout annonce dans la maladie un progrès d'accroissement fatal; la langue devient blanche, et sa partie dorsale ou supérieure se couvre d'une matière jaunâtre; les yeux se ternissent; le teint contracte une pâleur languissante; l'appétit se perd; l'estomac s'affaiblit; les alimens excitent des nausées et quelquefois le vomissement (7); cependant le malade con-

---

(7) « Tussi phthisicæ sicuti ferè semper inappetentia » et sitis accedunt, ità etiam post cibum vomitio ferè » supervenire solet; adeò uti æger à pastu continuò » ferè tussire soleat, donec cibus tandèm vomitione » fuerit rejectus.

» Atque quidèm hæc vomendi dispositio cum tussi

tinue de mener son genre de vie ordinaire ; ce n'est encore qu'un rhume, une toux facile à dissiper, et qui, ne lui présentant rien de redoutable pour les suites, ne paraît pas devoir l'assujettir à aucune règle. Heureux, si par l'avis de quelques bonnes femmes, il se décide à prendre un remède secret de famille, avec une grande quantité de forts bouillons et de petit lait au vin, pour soutenir et réparer ses forces !

Si le malade est une personne du sexe, dans toute l'ardeur, la vivacité et l'inexpérience de la jeunesse, on peut attendre d'elle, qu'après s'être enveloppée le matin dans ce que parmi les personnes à étiquette on appelle un déshabillé, elle ira le soir, quel que puisse être l'état de l'atmosphère, endurer alternativement, à moitié nue (car alors elle sera habillée), la glaçante humidité du froid de la nuit, et les impressions contraires de l'atmosphère échauffée d'un sallon de compa-

» conjuncta mihi est certissima signa pathognomica tussis » phthisicæ... Etsi enim aliquot laborantes phthisi (ubi » scilicet conjuncta febris admodùm mitis fuerit) appe- » titu ferè integro uti noverim, vix tamen ulli absque » hac vomendi dispositione, unà cum tussi conjunctâ, » à sumpto cibo reperiebantur. » Morton, phthisiologia, p. 102, an. 1689.

gnie, d'une salle de spectacle infectée par les différentes émanations qui s'élèvent d'une multitude entassée, et qu'elle poursuivra le cercle de ses amusemens nocturnes, aussi long-temps que ses forces pourront le lui permettre. Devons-nous donc être surpris des progrès rapides et inattendus de cette maladie chez les personnes qui règlent leur vie d'après un tel plan ?

C'est une chose de la plus grande importance et de la plus difficile exécution, que de bien fixer l'époque, le terme où les affections de poitrine doivent rentrer dans la classe des phthisies ou consomptions. Quoique je ne puisse pas prétendre remplir cette tâche avec l'exactitude que l'on a apportée dans le tableau distinctif des autres maladies, il est néanmoins indispensable d'en tracer les premiers linéamens.

La toux accompagnée de douleur, de tiraillement dans la poitrine, la difficulté de respirer et la chaleur fébrile, ne suffisent pas pour caractériser et établir le premier période de la phthisie, (quoique cet état paraisse devoir y conduire et y arriver communément); parce que ces symptômes cèdent au secours de l'art sans difficulté : l'application mal entendue et trop peu réservée du mot phthisie

au seul ensemble de symptômes rapportés plus haut, est une source d'inconvéniens pour les personnes qui en sont véritablement atteintes ; car, s'abandonnant à des remèdes éprouvés avec succès par d'autres, dans des cas où la phthisie n'était point encore décidée, elles atteignent, elles passent, à leur insu, le terme fatal où la maladie ne laisse plus ni ressource ni espoir.

Les symptômes dont j'ai fait l'énumération, peuvent, avec assez de fondement, être notés comme signes précurseurs de la phthisie, si on ne les écarte promptement par les secours appropriés ; mais lorsqu'une toux sèche, sonore, qui éloigne le sommeil, sur-tout si elle entraîne une chute considérable d'embonpoint, annonce l'existence des tubercules, quoique peu formés encore : alors commence le premier période, le période inflammatoire de la phthisie.

Bientôt la fièvre devient plus forte, avec des accès dans l'après-midi ou le soir ; la poitrine et les parties supérieures se couvrent le matin d'une légère transpiration qui soulage les symptômes : alors succède une rémission qui dure tout le matin. La toux ne perd rien de sa violence, et la situation horizontale du lit ne sert qu'à l'aggraver. L'insomnie qu'elle

traîne à sa suite se prolonge jusqu'au matin suivant, qui ramène la sueur. Les produits de l'expectoration deviennent alors plus abondans, écumeux, et quelquefois striés de filamens sanguins. Les joues, pendant la fièvre, se couvrent d'une tache circonscrite d'un rouge éclatant, les lèvres et les glandes situées aux angles des orbites, se colorent d'un rouge plus foncé que dans l'état sain; la chaleur fébrile s'élève après le repas, et sur-tout si le malade a mangé des alimens solides ou pris de l'exercice; des bouffées de chaleur et de rougeur montent subitement au visage, et une ardeur sèche et brûlante se fait sentir dans la paume des mains et à la plante des pieds. Il ne faut point attribuer, comme on le fait ordinairement, l'augmentation de chaleur fébrile, que l'on observe après le repas, à l'introduction d'un chyle nouveau dans la masse du sang, parce qu'elle se laisse apercevoir sitôt que les alimens ont été introduits dans l'estomac, souvent même avant qu'ils y pénètrent, et toujours bien antérieurement aux actes de la fermentation digestive; il n'y a d'ailleurs aucune accélération, du moins sensible, dans les mouvemens fébriles, lorsque ces mêmes substances alimentaires sont prises le matin pendant l'in-

tervalle de repos ou de rémittence. Il paraît plus raisonnable de rapporter ce phénomène au stimulus que produisent les alimens sur l'estomac, lequel se répétant par voie de sympathie sur tout le corps, sollicite à l'action les forces toniques des fibres musculaires.

La fièvre se rapproche du type continu, proportionnellement aux progrès de la maladie, et les stades de rémission cessent d'être aussi bien prononcés ; l'accès se déclare vers le milieu du jour, augmente jusqu'au soir, se prolonge avec assez de violence bien avant dans la nuit, et ne se dissipe qu'aux approches du matin, par la transpiration salutaire qui se déclare alors. Des auteurs ont avancé qu'il y a un second redoublement le soir (8) ; mais je n'ai jamais observé ce phénomène comme un symptôme général. Le matin les malades se trouvent mieux ; mais pâles et languissans, ils quittent le lit où ils n'ont goûté qu'un sommeil qui ne les a ni rafraîchis ni délassés.

Quoique le pouls soit toujours plus précipité dans ses mouvemens que dans l'état naturel, il est facile cependant de reconnaître une rémission bien réelle de la fièvre et des

(8) Cullen's first lines, §. 858. ed. 4. an. 1783.

symptômes pendant quelques heures de la matinée. L'expectoration devient de plus en plus copieuse, et le matin les crachats sont mêlés d'une matière purulente, en petites masses globulaires, quelquefois désagréables au goût, jaunes, verdâtres, et qui se teignent d'une couleur cendrée à mesure que la maladie avance vers son dernier période.

A mesure que la matière de l'expectoration devient plus fluide, la toux perd de sa force sans qu'elle devienne cependant moins fréquente; les poumons frappés de secousses moins fortes, les douleurs de la tête et de la poitrine sont moins vivement ressenties, ou elles sont réellement moins fortes; ces circonstances ne servent pas peu à nourrir la trompeuse espérance qui soutient les malades dans les divers périodes de cette accablante maladie. Toujours bercés par l'attente, que dis-je, par la certitude même d'une prochaine guérison, ils se croient toujours plus près d'elle qu'ils ne le sont véritablement. Ils paraissent très-ingénieux à *apprécier en leur faveur* chaque accès de la fièvre ou exacerbation des autres symptômes. Ils n'hésitent jamais d'en attribuer la rémission à la vertu de quelques remèdes pris par ordre du médecin ou par le conseil de leurs amis; car, ce n'est

pas un des moindres dangers attachés à cette maladie, que cette fureur qui entraîne chacun à proposer quelque remède de sa façon, et d'une efficacité reconnue, que les malades, par la crainte du péril, sont trop souvent disposés à accueillir et à éprouver. C'est un caractère de l'esprit humain, qui n'est point particulier au peuple et aux gens peu instruits, de préférer à des moyens d'où raisonnablement ils pourraient attendre du succès, ceux dont la manière d'agir offre quelque chose d'incompréhensible et de merveilleux.

Passé ce période où la fièvre hectique a ses rémissions bien marquées et bien régulières, où l'excrétion par la sueur a lieu tous les matins, où les crachats viennent facilement, quelque petite que soit la quantité de pus expectorée, on peut alors, je crois, regarder la maladie comme une phthisie pulmonaire confirmée.

Le système entier des organes est alors frappé par l'empreinte du ravage et de la destruction; les corps graisseux qui remplissent les trous orbitaires, et qui, servant de support aux yeux, contribuent à leur donner l'éclat et la vivacité dont ils brillent, se fondent et s'évanouissent; une humeur dégoûtante distille de ces organes devenus mornes et lan-

guissans ; les pommettes des joues s'avancent et font saillie ; le nez s'alonge ; les tempes se dépriment ; un amaigrissement et un desséchement général s'emparent de tout le corps dont les forces tombent dans un anéantissement rapide et considérable ; la toux se fait sentir d'une manière plus fatigante vers le commencement de la nuit ; la respiration est courte, précipitée, et l'haleine d'une odeur désagréable ; le peu de sommeil que goûtent les malades est agité et interrompu ; les sueurs du matin deviennent colliquatives et abondantes ; l'intensité de la chaleur augmente, et les rémissions sont plus courtes et moins marquées ; les crachats sont mêlés d'une plus grande proportion de pus ; ils sortent avec plus de facilité et d'abondance ; quelquefois la quantité en est portée à la valeur d'une pinte en vingt-quatre heures. Je regarde alors la maladie comme à son second période, tant qu'il reste quelque étincelle de vigueur, tant que les forces digestives conservent encore assez d'énergie pour être capables d'assimiler les sucs nutritifs dont le corps a besoin.

Dès le début de la maladie, l'appétit ne diminue point en rapport de l'intensité et de la multiplicité des symptômes ; les malades sont presque toujours dans un état de cons-

tipation, sur-tout après la crise qui décide la sueur du matin; les urines paraissent généralement teintes d'une couleur vive; elles déposent un sédiment rouge, et quelquefois d'une matière blanchâtre. A cette époque, l'évacuation périodique se supprime chez les femmes, ce qui devient pour elles une nouvelle source d'espérance, parce qu'elles se croient raisonnablement fondées, dans la suite, à regarder tous leurs accidens comme dépendans de cette suppression, et qu'il n'est pas possible de leur persuader (il seroit même cruel de le faire), qu'elles ne doivent y voir qu'un effet nécessaire, produit par la diminution des forces motrices des fibres, et par l'affaiblissement de tout le système.

Le troisième et dernier période de cette triste scène s'annonce par un cours de ventre. Quoiqu'il soit vrai de dire, en général, que la diarrhée ne manque pas de survenir à la fin de la maladie, quand la mort en doit être l'issue, il est des cas néanmoins où ce symptôme manifeste à peine sa présence. J'ai vu dernièrement un exemple de cette nature; le canal intestinal étoit si peu affecté, que le malade, quoique parvenu déjà au dernier terme, ne rendoit qu'une selle par jour. A l'état de constipation, symptôme général,

deux premiers périodes, succèdent alors de fréquentes évacuations qui dégénèrent bientôt en diarrhée confirmée ; les alimens ne font plus qu'un rapide séjour dans l'estomac, et le canal intestinal leur ouvre bientôt une facile issue. Dès que cet accident s'unit aux autres symptômes, la chaleur fébrile et les sueurs subissent une diminution sensible ; mais la toux persiste à être fatigante pendant la nuit, en éloignant les approches du sommeil, que les opiates ont à peine le pouvoir de procurer. La langue paraît alors nette et d'un rouge vif vers sa racine ; quelquefois couverte d'aphthes, et généralement douloureuse et fort sensible. La voix donne des sons rauques et entrecoupés par des inspirations et des expirations courtes, et par le hoquet ; ces deux symptômes sont au nombre de ceux qui fatiguent le plus les malades ; leurs extrémités inférieures se pressent d'un gonflement œdémateux, qui rend sensible l'impression du doigt.

C'est une chose vraiment digne de surprise, qu'à ce degré de la maladie, et quelquefois plutôt, l'appétit se soutienne et passe même son mode naturel ; de sorte que les malades se gorgeraient d'alimens, si l'on ne s'opposait à leur désir. Ce symptôme, que j'ai fré-

quemment observé, est rapporté par Hippocrate (9); mais en général les auteurs qui en font mention sont en petit nombre. Comme le retour et l'augmentation de l'appétit sont en général un signe de convalescence, ce phénomène mérite une attention particulière, en ce qu'il peut conduire à un faux pronostic le praticien qui agirait sans réflexion.

Les malades abusés ne cessent d'espérer une crise, un événement favorable; moins tourmentés, dans le réel, que les parens infortunés qui les environnent, et qui, consacrant leurs veilles inutiles aux soins d'une femme chérie ou d'un héritier unique, les voient consumés lentement sous leurs yeux par une maladie incurable qui les enlève au sein même de l'espoir et dans l'ignorance de leur propre danger.

La diarrhée devient de plus en plus violente, la chaleur et les sueurs du matin se ralentissent, les crachats sont en beaucoup moindre quantité, sur-tout pendant le jour; les forces s'énervent peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin elles se refusent à l'exercice des moindres mouvemens. Le moral partage bien-

---

(9) « Quantò verò magis tempus progreditur, tantò » magis pus sincerum spuit, et febres acutiores fiunt. »

tôt l'affaiblissement du physique; la mémoire s'affaiblit au point, qu'après une nuit passée dans l'agitation et l'insomnie, les malades ne se rappellent pas de ce qui s'est passé en leur présence le jour précédent, peut-être de ce qu'ils viennent de faire eux-mêmes peu d'heures auparavant; les plus douces affections, les sensations les plus chéries de leur ame les abandonnent. Cet état d'insensibilité est une circonstance bien heureuse pour les malades qui ressentent d'autant moins l'amertume de leur sort; mais elle offre une source de touchans regrets et de profondes réflexions au génie perçant de l'observateur, d'autant qu'il y trouve quelque raison pour croire que l'ame ou le principe sensitif est lié à la force des muscles et à la conformation matérielle du corps (10).

---

(10) Cet affaiblissement des facultés morales peut s'observer dans toutes les maladies qui frappent de débilité le système musculaire, telles que les affections appelées putrides, le scorbut, la dissenterie, etc.; mais il a lieu plus particulièrement chez les personnes âgées, qui, en général, ont joui d'une bonne santé: ces mêmes individus tombent malades sans être atteints d'aucune maladie bien caractérisée; ils ne voient qu'avec une humeur chagrine tout ce qui les entoure; dans une agitation, une inquiétude continuelle, ils changent à

A mesure qu'ils approchent de l'instant fatal, les malades ont de fréquens et longs évanouissemens ; leurs ongles se contournent à l'extrémité des doigts ; le hoquet se montre pénible ; il paraît quelquefois de légères convulsions ; la langue devient vacillante, et n'articule plus ses sons qu'avec difficulté ; la mort termine enfin cette triste scène, et les enlève avec douceur, et à leurs souffrances, et à l'espoir qui les a soutenus jusqu'à la dernière heure.

---

chaque instant de place. Bientôt ils deviennent calmes, doux et plus traitables ; également insensibles à leur propre situation et à tout ce qui leur est attaché par les liens du sang et de l'amitié, leur ame semble se fermer à toutes les affections naturelles, et ils descendent au tombeau avec une apathie plus que stoïque, sans aucun sentiment intime de douleur ou d'anxiété. Ce pouvoir, ce principe vivifiant qui est en nous, cet agent toujours actif, appelé ame, qui s'élève alors vers le ciel, abandonnant le globe terrestre comme un séjour trop borné pour la sphère de ses excursions, n'est-il donc qu'une pure modification de vaisseaux ! Son existence ne tient-elle qu'à un assemblage si frêle et si périssable ! ou n'est-il pas plutôt, suivant les principes d'une théologie orthodoxe, l'émanation du créateur universel incréé, dont l'existence touche à l'éternité ! Ce point de recherches curieux, et qui doit nous pénétrer d'une terreur religieuse, surpasse la puissance circonscrite et bornée de nos facultés et de nos moyens.

Il ne faut pas s'attendre à voir toujours les symptômes marcher et se remplacer suivant l'ordre de succession dans lequel ils sont ici tracés ; ils varient au contraire chez presque tous les individus. En faisant le tableau rapide des phénomènes de cette maladie, je n'ai pu esquisser que les traits les plus saillans, et ceux qui peuvent fournir quelques indications, quelques aperçus précieux : un plus long détail n'eût servi qu'à grossir le volume sans instruire le lecteur. Dans certains cas, la maladie fait de rapides progrès ; on la nomme alors consomption, *galloping*. * Dans d'autres, et c'est le plus grand nombre, elle a une marche moins précipitée. L'espace ordinaire qui en mesure la durée, se prolonge depuis six mois jusqu'à deux ans, relativement à la jeunesse, aux forces du malade et à la saison de l'année. Chez quelques individus, la fièvre et les autres symptômes se montrent avec plus de violence que chez d'autres, toujours relativement à la constitution et au degré de forces toniques des fibres musculaires ; ainsi, chez les hommes, les symptô-

---

* Le mot anglais *galloping* répond à cette manière d'être, cette modification d'une maladie qui parcourt rapidement et avec impétuosité ses divers périodes.

mes se déploient avec beaucoup plus de véhémence que chez les femmes ; mais chez ces dernières, la maladie fait ordinairement des progrès considérables avant d'être reconnue, souvent au point d'atteindre l'époque de l'incurabilité. J'ai eu lieu de voir plusieurs de ces tristes exemples, principalement dans des maisons d'éducation, où les personnes préposées au soin des élèves par un motif bien intentionné, mais mal vu, craignant d'alarmer les parens, ne les avertissent et n'appellent du secours qu'après la confirmation de la maladie, qu'elles ont long-temps considérée comme un rhume ordinaire. Je saisirai cette occasion pour engager les pères et mères et ceux qui se dévouent aux soins de la jeunesse, à ne pas négliger les toux et les autres affections de poitrine, et à s'en défier, comme dangereuses jusqu'à l'entière disparution de leurs symptômes ; car, il serait à craindre qu'en attachant trop peu de conséquence à ces maladies, et en insistant, selon l'usage, sur les émulsions huileuses et les remèdes doux et insipides que l'on a coutume de prodiguer dans ces cas-là, on ne perdît sans utilité un temps qu'il serait plus sage d'employer à suivre une méthode raisonnée de traitement, seule capable d'écarter le germe d'un éternel regret.

CHAPITRE II.

Causes communes de la phthisie. -- Effet du froid et de l'humidité. -- Altération que subissent les vaisseaux exhalans. -- La lymphe susceptible d'être convertie en pus. -- Polypes bronchiques -- A quoi l'on a affecté cette dénomination. -- La phthisie pulmonaire n'est pas une affection glanduleuse. — Le sang extravasé, privé du contact de l'air, ne peut être changé en pus. — L'obstruction des glandes n'est pas l'origine des tubercules. — Comment ils sont formés. -- Moyens pour distinguer le pus du mucus de l'expectoration. -- Production du pus.

Ce serait une tâche bien difficile à remplir, dont l'exécution deviendrait même peut-être impossible, que d'apporter une raison de tous les phénomènes qui constituent la phthisie pulmonaire. L'histoire de sa violence et de ses progrès, comme celle de bien d'autres maladies, tient à des circonstances dont il

ne nous est pas donné de pénétrer la profondeur, parce que les unes surpassent la sphère de nos connaissances acquises sur les lois, d'après lesquelles sont réglées toutes les opérations de l'économie vivante, et que, par rapport à d'autres, nous manquons de l'expérience qui pourrait nous les rendre familières. Les exercices violens, l'intempérance dans les alimens et la boisson, les passions fortes, la suppression brusque des évacuations habituelles par l'impression du froid extérieur ou par celle d'une liqueur froide sur un corps échauffé, l'influence d'une température humide et froide, voilà quelles sont à-peu-près les causes qui communément donnent naissance à la phthisie.

On n'a pas encore levé le voile de l'incertitude, qui nous dérobe la manière dont les maladies s'engendrent dans le corps humain; et malgré les travaux immenses de plusieurs savans et ingénieux physiologistes, il y a bien peu de circonstances où l'on puisse expliquer d'une manière claire et démonstrative comment s'opère le changement de l'état sain à l'état malade, le passage d'un bien-être parfait aux angoisses de la douleur. L'objet que nous allons examiner ici, quelque générale que soit sa puissance sur la production

des maladies, particulièrement dans notre climat variable et changeant, reste toujours enveloppé d'épaisses ténèbres. Ne pourrait-on pas soupçonner que, trompés par la trop grande habitude de voir ce genre d'affection, les médecins et les malades trop familiarisés d'ailleurs avec les accidens qui en dérivent, se contentent de la cause qu'on lui assigne vulgairement, et n'ont pas pensé qu'il fût nécessaire de s'assurer, par des recherches ultérieures, si cette cause s'accordait bien avec les lois sur lesquelles reposent la base et le nœud du système vivant? Je n'ai pas l'orgueil de prétendre éclairer cette matière d'un nouveau jour; mais comme le développement de mes idées sur ce point forme une partie essentielle de mon plan, le lecteur a des droits sur ce travail que je lui abandonne plutôt à titre de conjecture qu'à titre de démonstration rigoureuse.

L'impression du froid sur le corps, portée à un degré modéré, ne décide point de maladie. Une personne peut, au sortir d'un lit chaud, se plonger impunément dans un bain froid, quoique les pores soient, dans ce cas-là, plus fortement intéressés que dans toute autre circonstance. Mais si le corps est soumis à l'action du froid porté à un degré de violence

considérable, il en ressentira les terribles effets par l'engourdissement, la mortification, la mort qui finit tout. Des exemples multipliés prouvent que le froid soutenu à un certain degré, agit comme les médicamens soporifiques, ou qu'il produit du moins des effets manifestement analogues, puisque l'on a vu des personnes plongées par lui seul dans un état d'engourdissement et de sommeil qui duraient jusqu'à ce qu'elles fussent soustraites à son impression.

Le concours simultané du froid et de l'humidité, donne naissance à un grand nombre d'affections différentes, soit qu'il agisse sur les plans extérieurs de la peau, soit que l'action combinée de ces deux agens frappe, par la voie de la respiration, la surface interne des organes pulmonaires. On attribue communément ces effets à la suppression de la transpiration sensible ou insensible que l'on suppose être la suite immédiate et nécessaire de l'action du froid (1). Les symptômes qui

---

(1) « Animadvertendum est, effluvia ista quæ à sanguinis massâ per insensibilem transpirationem obligari solent, à frigore cutis spiracula subitò contrahente introverti, et in pulmones deponi, quos irritando tussim mox excitant. » Sydenham, tuss. epid. p. 207.

se déclarent d'abord sont des douleurs dans les membres, dans les articulations et dans la tête; des maux de gorge; de légers frissons, avec chaleur et rougeur au visage : si de pareils symptômes dépendaient uniquement de la rétention d'une quantité de fluide perspirable, égale à celle qui se serait échappée pendant le temps de leur existence, on devrait espérer avec fondement de les dissiper en facilitant l'ouverture des pores, et en procurant à la transpiration une facile issue. Or, cette conséquence, donnée par l'hypothèse, est démentie par l'observation journalière, qui ne nous présente rien de semblable. Il n'est pas rare au contraire de voir la fièvre et les douleurs prendre un surcroît d'intensité, et se prolonger fort long-temps encore, quoique les sueurs coulent en telle abondance, que les malades semblent étendus dans leurs lits comme dans un bain; en sorte que ces accidens ne cèdent qu'à l'usage des évacuans appropriés, des boissons délayantes et des antiphlogistiques. C'est une loi invariable de l'économie animale, qu'une sécrétion ne

---

Keil, on animal sécretion, p. 272, a trouvé qu'en gagnant du froid et la toux, sa transpiration n'avait pas diminué : an. 1738.

peut diminuer sans amener, par une suite nécessaire, l'augmentation proportionnelle de quelqu'autre : si la transpiration est beaucoup moins copieuse pendant une matinée froide, l'excrétion des urines augmente suivant les rapports d'une progression inverse. Un courant d'air froid, reçu par une porte ou par une fenêtre, occasionnera des douleurs fixes dans une partie limitée et circonscrite des muscles, telles qu'une douleur d'épaule, le torticolis, etc. sans frapper d'aucune altération sensible le système général. J'ai vu le souffle momentané d'un air glacé décider le gonflement et l'inflammation des glandes de la gorge d'un seul côté, sans aucun autre accident ultérieur. Supposer une rétention, une suppression locale de la matière transpirable, ne suffit point pour donner une explication raisonnable de ces phénomènes.

Ne pourrait-on pas dire que les vaisseaux exhalans, dont la fonction est de séparer le fluide qui entretient et conserve un degré d'humidité convenable dans les fibres musculaires et dans les interstices des muscles, frappés par l'application subite d'un froid partiel, se modifient de telle manière, que le fluide contenu dans leurs cavités, de clair et transparent qu'il était, reçoit un caractère de

de viscosité, qui rend nulles, pour lui, les forces absorbantes du système lymphatique; en sorte que cette lymphe épaisse, fixément arrêtée, occasionne, par son séjour, cette roideur douloureuse qui s'empare des parties exposées quelque temps à de pareils courans d'air frais. Cette théorie trouve un bien solide appui dans l'énumération des moyens employés avec succès pour combattre les accidens de ce genre, puisqu'ils produisent tous leurs effets, en rappelant la lymphe à son mode de fluidité naturelle, et en lui rendant sa susceptibilité de céder aux forces d'absorption qui agissent sur elle. Les bains chauds, les fomentations et tous les moyens possibles d'exciter et d'entretenir une chaleur modérée, remplissent ces vues (2).

(2) Cette idée des vaisseaux exhalans altérés, modifiés par la maladie de telle manière qu'ils ne séparent plus qu'un fluide très-visqueux et fort épais, relativement à ce qu'il devrait être dans l'état de santé, cette idée, dis-je, semble tirer un nouvel appui de la sensation appelée soif. Lorsque nous avons mangé des mets salés et fortement assaisonnés, que nous nous sommes livrés à un violent exercice, ou que nous avons éprouvé l'action d'une forte chaleur, soit intérieurement, soit extérieurement, la salive et la lymphe séparées dans la bouche et les fauces, cessent non-seulement d'être versées en aussi grande quantité, mais encore elles acquièrent un degré considérable d'épaississement; en sorte qu'au lieu

Je dois avouer cependant que cette manière de rendre raison des effets du froid, n'a pu produire sur mon esprit cette conviction absolue qui m'avoit déjà manqué dans les autres théories offertes à mon imagination, et surtout dans celles qui paraissent les plus répandues et les mieux accréditées. Mon intention n'est pas d'entrer dans de plus longs détails sur cette matière ; un point de recherche pareil, quoique lié à mon sujet, ne l'est pas d'une manière nécessaire à l'exécution de mon plan.

Il se distribue dans toutes les cavités du corps un grand nombre de vaisseaux exhalans

---

d'un fluide clair et transparent, les conduits excrétoires de la salive ne laissent plus échapper qu'une humeur visqueuse et tenace ; quand ces effets sont dus à l'impression de la chaleur ou aux agitations d'un violent exercice, on pourrait supposer qu'ils viennent de ce que la partie la plus essentiellement fluide de la lymphe est dissipée ; mais ils se manifestent aussi et le plus souvent après le repas, même après avoir pris une quantité de boissons plus grande que de coutume, et ils se continuent pendant quelque temps. Cet épaississement de la lymphe, de l'humeur salivaire ne se rapporterait-il pas aux impressions qu'excitent sur l'estomac les alimens et les boissons qui se répètent par voie de sympathie sur l'œsophage et la bouche, de sorte qu'ils resserrent, crispent les conduits excréteurs des glandes salivaires et les petites bouches des vaisseaux exhalans ? Certaines passions de l'ame peuvent donner lieu aux mêmes effets.

qui s'ouvrent à leur partie interne; ils ont pour objet d'y verser un fluide qui conserve les membranes, entretient leur humidité et leur souplesse, et prévient, en lubrifiant la surface des différens viscères, les frottemens et les blessures qui pourraient résulter des mouvemens divers qu'ils exécutent les uns sur les autres. Dans les poumons, ces vaisseaux exercent une fonction plus noble; ils font l'office d'organe sécrétoire, et séparent une quantité considérable de lymphe que l'air de la respiration dissout et entraîne au dehors. « Toute » cause irritante, capable de produire l'inflammation peut imprimer aux orifices exhalans » de ces vaisseaux une altération, une modification vicieuse, telle qu'il n'en sorte plus » autre chose qu'une humeur visqueuse, comparable, sous bien des rapports, à cette » croûte couenneuse et tenace, qui, dans les » affections inflammatoires, se montre à la » superficie du sang. On a vu les différentes » cavités du corps tapissées de cette espèce » d'humeur, de croûte glutineuse, dont les » surfaces externes et même internes du cœur » ne sont pas toujours exemptes. La lymphe » fournie par les vaisseaux exhalans, ainsi » intervertis dans leur fonction, a sans doute » la propriété de se coaguler immédiatement » après qu'elle s'est répandue, puisque, sans

» cela, elle serait bientôt entraînée par le
» mouvement continuel du sang qui s'oppo-
» serait bien à ce qu'il se formât de sembla-
» bles concrétions dans les cavités internes du
» cœur. Il est encore extrêmement probable
» que, par le fait de la maladie, ces vaisseaux
» acquièrent la faculté de transformer en ma-
» tière purulente l'humeur lymphatique qu'ils
» charient, comme semble l'indiquer la grande
» quantité de pus qu'on trouve quelquefois
» dans les différentes cavités, sans aucune
» trace, aucun indice antérieur d'ulcères ou
» d'abscès, d'où ces sortes de dépôts pus-
» sent provenir (3) ». Que l'on suppose les vaisseaux exhalans des poumons, dont les extrémités s'ouvrent dans les vésicules aériennes, frappés de cette altération qui imprime à la lymphe un caractère de viscosité qui ne leur permet pas d'en faire une sécrétion aussi abondante; que, par l'impression du froid et de l'humidité, la transpiration cutanée s'arrête, et qu'une partie de ses produits excrémentitiels refoulent sur les poumons, cet organe se trouvera surchargé et opprimé, sa substance parenchymateuse acquierra plus de densité et perdra de la force élastique qui l'anime, le diamètre des différentes ramifications pulmonaires, arté-

(3) V. Hewson on the lymphatics.

rielles et veineuses, sera diminué, rétréci par la pression des matières ramassées, cantonnées autour d'elles; ce qui, par une suite nécessaire, opposera un obstacle soutenu à la liberté du mouvement progressif du sang à travers la substance des poumons.

Cette cause matérielle de maladie, une fois établie sur l'organe pulmonaire, gêne et précipite ses mouvemens respiratoires; il en résulte un sentiment de douleur et de pesanteur dans différentes parties de la poitrine, avec un embarras et une sensation de plénitude, lorsque les poumons se prêtent à de profondes inspirations. L'humeur épaisse qui tapisse et engorge les ramifications bronchiques, met en jeu la sensibilité de leurs membranes qu'elle irrite, et donne naissance à de fréquentes toux, quelquefois même à l'inflammation. La toux, dans ces circonstances, est une chose vraiment alarmante, car elle se soutient, sans relâche, jusqu'à ce que la cause irritante soit évacuée par l'expectoration; et nous avons plusieurs exemples dans lesquels la viscosité et l'épaississement de l'humeur lymphatique paraissent être tels, qu'elle peut retenir la forme des cavités qui la reçoivent. Sortes de concrétions auxquelles on a donné le nom de polypes bronchiques, avant que l'on

eût fait des recherches approfondies sur leur nature (4).

Dans un rhume récent, la matière de l'expectoration ne se détache qu'avec beaucoup de difficulté, et sort avec peu d'abondance; elle est blanche, visqueuse, insipide. Mais à mesure que l'inflammation et les autres symptômes perdent de leur intensité, elle prend une teinte jaunâtre, un goût désagréable, et l'évacuation plus copieuse s'en fait avec beaucoup plus de facilité. Ce mucus conserve des rapports si frappans avec la matière du pus, qu'il serait impossible, sans un examen long et scrupuleux, de saisir au juste les caractères qui les différencient. Nous donnerons ailleurs la manière de procéder à cette recherche. Les cures nombreuses de phthisies confirmées que l'on nous cite, n'en imposent souvent et ne

(4) Le célèbre docteur Warren a consigné un cas très-curieux de cette nature dans les Trans. med. vol. 1. an. 1772.

Voyez encore les Trans philos. ab. vol. 3. p. 68.

On a trouvé la liqueur qui arrose l'intérieur du péricarde tellement condensée, qu'elle pouvait être coupée avec un couteau.

M. du Martell. abrégé des Trans. philos. vol. 3. p. 69.

On rencontre plusieurs exemples semblables dans Morgagni. sed. et caus. morb. lib. 2. epit. 21. art. 20.

s'accréditent qu'à la faveur d'une méprise qui a fait confondre le mucus avec le pus lui-même ; si réellement les guérisons de cette maladie étoient fréquentes et faciles, comme on nous le rapporte, il serait complétement inutile de revenir sur un pareil sujet.

N'est-il pas probable qu'un état semblable à celui dont nous avons parlé plus haut dans les vaisseaux exhalans des poumons, constitue la toux férine ou coqueluche, dont les accès marchent avec violence et ne cèdent qu'à l'excrétion d'un phlegme épais et glaireux? Un fait acquis par une longue expérience ajoute à cette opinion un surcroît de probabilité : dans ces cas, il est à propos de faciliter l'excrétion par l'émétique fréquemment répété; le changement d'air n'est pas moins avantageux ; car comme, par l'appareil des symptômes, on peut raisonnablement soupçonner un peu d'affection spasmodique, ou du moins une disposition, telle que les nerfs des poumons reçoivent des impressions vives par l'effet des plus légères causes qui agissent sur leur sensibilité, il n'est pas étonnant que la circonstance de respirer un air plus pur, plus déphlogistiqué, soit suivie d'une favorable issue. Je rapporterai en note un exemple très-singulier de cette nature (5).

---

(5) Un gentilhomme sujet à de fréquentes attaques

Un tel changement une fois opéré dans les extrémités excrétoires des vaisseaux exhalans, et la lymphe une fois amenée à cet état d'é-

---

d'asthme spasmodique, en éprouva soudainement une des plus violentes vers l'été de 1783; il était alors dans le voisinage de Park, place * près Henley, dans le Comté d'Oxford. Sa respiration était extrêmement laborieuse, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté, et soutenu par un aide, qu'il eut la force de faire quelques pas dans le jardin où il éprouva l'accès, pour arriver à l'entrée d'un passage souterrain, où il se proposait de se reposer; il n'eut pas avancé quelques toises de chemin, qu'à son grand étonnement, il se sentit parfaitement soulagé, et son oppression fut entièrement dissipée, quoiqu'il lui fût impossible de former trois pas de suite, sans s'arrêter pour reprendre haleine, un instant avant de toucher au souterrain. Il put alors le traverser dans toute sa longueur sans la moindre difficulté ni le moindre accident, d'un pas même assez rapide. Quand il s'exposa de nouveau à l'air commun, la difficulté de respirer revint, et l'accès continua sa marche ordinaire. Le même soulagement eut lieu, mais à un degré moins sensible, dans une espèce de cave taillée dans un roc calcaire, à Ingerest, dans le Comté de Kent.

* Ce passage pratiqué sous une montagne de pierres calcaires et de cailloux, a 85 toises de long, 7 pieds de haut et 5 de large. L'épaisseur de la montagne qui répond au centre, est de 11 toises. La direction est du nord au sud: l'extrémité au nord est la plus élevée. Je l'ai examiné dans le mois de décembre: le thermomètre marquait en plein 38 d. et au milieu du passage 43.

paissississement et de consistance, la même cause continuant d'agir, la viscosité de l'humeur lymphatique se renforcera au point d'engorger, de boucher les extrémités des vaisseaux, et de former ces petites concrétions qui se trouvent abondamment répandues dans toute la substance des poumons, et que l'on a appelées *tubercules*. Presque tous les auteurs ont rapporté l'origine de ces tubercules à l'affection des glandes lymphatiques situées dans la substance intérieure des poumons (6); et ils ont avancé que les glandes ainsi engorgées suivaient la même marche, le même ordre de développement et de progression qu'affectent les phlegmons ou les bubons placés sur les

(6) « Phthisis pulmonalis : oritur obstructio sæpissimè » in glandulis per pulmonis substantiam disseminatis, vel » arteriis bronchialibus : aliquandò etiam in minutissimis » arteriæ pulmonalis vasculis. » Home princip. med. p. 134. an. 1762.

« Une lymphe trop dense, qui a dégénéré de son » caractère, engorge les glandes et les points glanduleux » qui sont très-multipliés dans les poumons ; il en ré- » sulte des abscès, des tubercules qui s'enflamment suc- » cessivement, forment des ulcères dont le pus résorbé » en partie dans la masse des liquides, la met dans le » désordre, la pervertit et produit un marasme général » qui bientôt débilite toutes les fonctions et les éteint. » Traité de la Phthisie pulmonaire, par M. Raulin, M. D. Paris, 1782, 8 vol.

parties extérieures du corps, qu'elles passaient par les mêmes nuances d'altération, de gonflement, d'inflammation, de maturation et de suppuration. Ceci étant regardé comme prouvé, ils ont rangé la phthisie dans l'ordre des affections glanduleuses ; et comme ces maladies tiennent pour la plupart du génie scrophuleux, ou peuvent en prendre plus ou moins le caractère, ils ont supposé que toutes les consomptions pulmonaires participaient aussi de cette nature, ou s'en rapprochaient du moins sensiblement. On a donc élevé une théorie sur des principes regardés comme incontestables, mais qui n'ont jamais eu de preuves suffisantes. La nullité de ces principes bien démontrée, tout ce vain échafaudage doit s'écrouler et se dissiper de lui-même. Qu'une personne affectée de diathèse scrophuleuse, avec gonflement et induration des organes glanduleux, soit en même temps atteinte de phthisie pulmonaire, cela ne prouve pas plus l'identité de cette dernière maladie avec la nature des écrouelles, que la circonstance de se rencontrer chez des sujets atteints du vice cancéreux, n'autorise à confondre son caractère avec celui de ce virus. Si l'on examine les poumons affectés de tubercules, qui n'ont point encore suppuré, on les trouvera répandus dans la substance de ce viscère, avec

une telle profusion, qu'elle supposerait dans les poumons une structure décidément glanduleuse, s'ils étaient de vraies glandes engorgées. L'anatomie de ce viscère, lorsqu'il est sain, n'offre rien qui puisse y faire soupçonner un système glanduleux ; et nous n'avons encore aucune preuve de son existence. Au moins par rapport aux glandes lymphatiques, elles n'ont jamais été prouvées, et je ne crois pas même qu'on ait tenté de l'entreprendre. C'est une de ces assertions vagues et générales dont fourmillent les auteurs de médecine, qui égarent l'esprit du commençant, et trompent l'espoir du praticien consommé. D'après mes recherches particulières sur ce sujet, je suis venu à croire que les poumons sont absolument dénués de glandes ; et je suis d'autant plus affermi dans cette opinion, qu'elle m'est commune avec un ingénieux et célèbre anatomiste de nos jours (7). Toutes les opérations de la nature portent l'empreinte de la plus frappante simplicité et de l'harmonie la mieux conçue. S'il existait des glandes lymphatiques dans les poumons, il y aurait aussi des vaisseaux du même genre, qui, par leur nombre et leur grandeur, se laisseraient facilement apercevoir, lorsque traversant d'une glande à une

(7) Hewson on the lymphatics.

autre, ils iraient se perdre dans leur substance, comme ils font dans les autres parties du corps. Mais les poumons n'ont jamais offert aucune trace de vaisseaux lymphatiques, et cela par la meilleure de toutes les raisons possibles; c'est qu'ils y seraient complétement inutiles, l'air, introduit au moyen de la respiration, remplissant les usages des vaisseaux absorbans; tant il est vrai que le doute est d'une grande importance en médecine comme dans les autres branches de philosophie.

Quand la phthisie succède à l'hémoptysie ou crachement de sang par les poumons, on suppose, d'après une opinion générale et gratuite, que le sang extravasé et retenu dans la texture des poumons, s'altère, se décompose par la maturation, et se putréfie de manière à être converti en pus; mais aucun fait ne vient en preuve de cela; on a trouvé au contraire, dans des cas semblables, le sang épanché en grande masse, sans la moindre apparence d'altération purulente (8).

---

(8) L'anatomie d'un sujet mort d'hémoptysie, après trois semaines de maladies, a présenté les faits suivans. « On rencontra de larges grumeaux de sang dans les » poumons des deux côtés de la poitrine, et en plus » grande abondance sur-tout à la partie qui répond au » dos; la membrane étoit couverte d'une ecchymose » universelle, et les cavités contenaient plus d'une livre

On a encore supposé gratuitement que l'ulcération des poumons devait aussi quelquefois son origine à l'engorgement des ramifications les plus petites des vaisseaux, par la partie rouge du sang qui forme ce qu'on appelle *error loci*, allume l'inflammation, et se convertit en une substance fluide qu'on appelle *pus*, et que toutes les inflammations donnent en dernier résultat. La portion rouge du sang, extravasée, n'importe en quelle partie, soit dans le tissu cellulaire, soit dans les cavités du corps, ne peut se transformer en pus, ni même subir aucun degré de corruption, si elle est privée du contact de l'air extérieur. L'endurcissement de différentes parties qui ont été le sujet de pareilles extravasations chez des personnes atteintes de scorbut, les ecchy-

» de sang épanché. Il est à remarquer que tout ce sang » extravasé n'offrait, dans aucun endroit, le moindre » indice de corruption. »

« Mais d'après tous les faits d'observation que pré» sentèrent les poumons de ce sujet, dans lesquels » on apercevait une confusion entière de fibres et » de sang, il est à croire que l'hémoptysie ne dut » sa cause qu'à l'écartement et à la rupture des » fibres vasculaires, ce qui permit au sang de s'épan» cher dans les interstices de ces mêmes vaisseaux, » ainsi que dans les cavités de la poitrine et dans » les bronches. » Clossy obs. p. 50. anno 1763.

moses, formées par quelques espèces d'anévrisme, fournissent la preuve de cette vérité, en faveur de laquelle nous pourrions citer plusieurs autres témoignages (9).

D'après les considérations précédentes, il ne paraîtra pas invraisemblable de rapporter l'origine des tubercules à l'engorgement des extrémités des vaisseaux exhalans, décidé par l'effet nécessaire de la dégénération visqueuse, de l'humeur qu'ils contiennent. Cette opinion offrira de plus grandes probabilités après la description très-détaillée de ces tubercules que je vais emprunter du Dr Stark. L'examen attentif que j'ai souvent fait des poumons affectés de cette maladie, m'en constate la vérité et l'exactitude.

« Les tubercules que l'on découvre, à l'aide » de la dissection, dans les poumons des sujets » morts de phthisie, sont de différens volumes » depuis celui des plus petites granules, jusqu'à

---

(9) « Que le sang pur épanché de ses vaisseaux, par » l'effet de quelques causes violentes extérieures, et » soustrait à l'action de l'air, ne peut se convertir en » pus; c'est un fait démontré, je pense, d'une manière » incontestable par les exemples multipliés, soit d'anévrisme à la suite d'une piqûre de l'artère, soit de » règles supprimées et retenues chez les femmes imperforées, soit enfin d'ecchymoses de toute espèce. » Pott's Work, 4 ed. p. 24. an. 1775.

» la grosseur d'une petite fève, et communé-
» ment ramassées en pelotons fort serrés. Le
» scalpel plongé dans l'intérieur de leur subs-
» tance, montre qu'elle est cartilagineuse,
» blanche et lisse. Les plus petits ne sont
» percés d'aucune cavité intérieurement, ni
» d'aucune ouverture extérieure; ceux d'une
» dimension plus sensible laissent apercevoir,
» lorsqu'on enlève les plans les plus superfi-
» ciels, de petits trous dont le diamètre égale
» celui que ferait une épingle. Ceux enfin qui
» sont parvenus à une grosseur plus considé-
» rable encore, présentent une ou plusieurs
» cavités dans lesquelles est renfermé un fluide
» qui a des rapports frappans avec la matière
» du pus. Quand on a bien épuisé l'humeur
» que recèlent ces cavités, on aperçoit dans
» leur fond plusieurs petites ouvertures dé-
» liées, semblables à de petits trous, desquelles
» on peut faire sortir, en soumettant le tuber-
» cule à une certaine pression, une matière
» de même nature que celle des cavités; les
» plus volumineux, pleinement vidés de cette
» humeur, ressemblent à de petites capsules
» dans lesquelles pénétrerait une ramification
» de la trachée-artère.

» On donne à ces tubercules le nom de
» *vomique*, pour les désigner dans leur état
» d'accroissement. Les vomiques sont aussi

» de différente grandeur, depuis un demi-
» pouce jusqu'à deux ou trois de diamètre;
» elles affectent communément la forme ova-
» laire, si on les rencontre dans toute leur
» intégrité, avant qu'elles aient laissé échap-
» per, par aucune rupture, le fluide qui s'y
» accumule successivement; on trouve alors
» ce fluide blanc, jaune, de couleur cendrée,
» verdâtre, et quelquefois d'un caractère pu-
» rulent et fétide. Quand elles ont déjà sup-
» puré, le pus est teint d'une nuance plus
» ou moins rougeâtre. Plusieurs ramifications
» bronchiques s'ouvrent dans ces vomiques,
» et elles communiquent encore avec celles
» qui sont contiguës; les ouvertures de celles-
» là, inégales, irrégulières et comme déchi-
» rées, contrastent avec les orifices ronds et
» lisses des premières. Les vomiques d'une
» grande capacité sont ordinairement vides,
» mais elles jettent du pus dans les bronches,
» pour peu que l'on comprime les poumons.
» On trouve les ramifications de l'artère et
» de la veine pulmonaire, qui rampent sur
» les vomiques, retrécies dans le diamètre
» qui mesure leur largeur, quelquefois pleines
» d'une substance fibreuse, et complétement
» bouchées par une bourbe épaisse qui recou-
» vre leurs extrémités flottantes à travers les
» cavités de ces sacs purulens. Nous voyons

» d'après

» d'après ce sage mécanisme, pourquoi l'hé-
» moptysie n'arrive point, dans tous les cas
» où une très-grande partie de la substance
» des poumons est détruite, et comment les
» ouvertures des vaisseaux sanguins se refer-
» ment et s'effacent d'elles-mêmes, lorsqu'elles
» ont pu s'établir une fois.

» Les parties du poumon contiguës aux
» vomiques, sont ordinairement enflammées,
» d'une solidité plus ou moins grande, et inac-
» cessibles à l'air introduit par la trachée-
» artère; parce que, les vomiques ainsi disten-
» dues par le fluide purulent qu'elles recèlent,
» les parties voisines demeurent comprimées;
» les vomiques subissent la même privation
» d'air, ou n'en reçoivent au moins qu'en très-
» petite quantité.

» Lorsqu'il n'y a, dans la masse pulmonaire,
» qu'une affection circonscrite et locale, c'est
» toujours aux parties supérieures et posté-
» rieures qu'est placé le siége de la maladie,
» tandis que les parties antérieures et infé-
» rieures demeurent saines. Lorsque la maladie
» s'étend sur la totalité du viscère, c'est la
» partie supérieure qui paraît la plus grièvement
» ment affectée. Le lobe gauche présente aussi
» généralement des altérations moins fortes
» que la partie droite.

» Les vomiques ou les tubercules adhèrent

» constamment, et dans tous les cas, aux
» parois des poumons qui leur sont contigus.
» Toute communication de leur cavité avec
» celle du thorax, se trouve, par ce moyen,
» pleinement effacée (10). »

Nous avons déjà fait observer que la maladie ayant frappé les vaisseaux exhalans de différens degrés d'altération, ceux-ci peuvent imprimer à l'humeur qu'ils contiennent, des modifications capables de changer son état de lymphe purement aqueuse, pour la faire passer à celui d'un fluide visqueux, dont la coagulation suive immédiatement la sécrétion, et même de convertir cette lymphe en un pus de différentes qualités; car le pus, dans son état naturel, dépouillé de la portion d'air qu'il s'est combiné, forme un fluide onctueux, doux et sans odeur, composé de globules semblables à ceux du lait; mais la nature de l'inflammation qui a précédé, la circonstance d'avoir été en contact avec l'air extérieur peuvent le rendre fétide, clair, sanieux, tel qu'en fournissent les ulcères phagédéniques et ceux d'un caractère cancéreux. Maintenant, si les tubercules sont formés par l'engorgement de ces vaisseaux, par l'état de viscosité de la lymphe; si le pus est le produit d'une véri-

(10) Dr. Stark's ms. med. commun. 1785.

table sécrétion, et non point un résultat de fermentation, comme on l'a supposé, il paraît probable que les petites ouvertures, comparables à des trous d'épingles, dont nous avons suivi la progresion dans la substance des tubercules, sont les conduits des vaisseaux exhalans, et que le pus trouvé dans les cavités de ces mêmes tubercules, et qui s'échappe à travers ces ouvertures par la compression, n'est autre chose que la lymphe dégénérée et convertie de cette sorte. « Si le pus, dans » ces cas-là, n'est qu'un simple produit de » sécrétion, il semblerait également probable » que celui des abcès, avec déperdition de » substance, n'est point dû à la fonte des » solides, mais au pus lui-même séparé dans » les membranes cellulaires, où, soit par la » pression qu'il exerce sur les solides, soit » par d'autres causes, il ronge et dissout leur » texture. Ceci est confirmé par un fait d'ob» servation, d'aprés lequel il conste qu'un » morceau de viande placé sur un ulcère, de » façon à le couvrir, est bientôt détruit et » liquéfié par la nature dissolvante du pus » qui en retire un nouveau degré de féti» dité » (11).

Il est facile, après tout cela, de donner

(11) Hewson on the lymphátick systems, chap. VII.

une explication raisonnable de la destruction de la substance intime des tubercules qui ne se rapporte qu'à l'action dissolvante du pus que les vaisseaux exhalans y déposent. Ces mêmes tubercules, par la sécrétion continuelle qui se fait dans leur cavité, augmentent de volume jusqu'à ce qu'ils crèvent dans l'intérieur des ramifications bronchiques. La substance parenchymateuse des poumons, comprimée, endurcie par les efforts de leur volume augmenté, et soustraite, pour ainsi dire, à l'influence vitale, acquiert par-là la susceptibilité d'être dissoute et convertie en pus.

Dans cette maladie, la quantité et la qualité de la matière de l'expectoration sont les bases sur lesquelles on peut asseoir le pronostic le plus certain; il importe de considérer cette partie de mon sujet avec une attention bien réfléchie.

Au commencement, la matière rendue par la voie de l'expectoration n'est qu'une humeur muqueuse, qui enduit les parois des vaisseaux bronchiques de la trachée, mêlée d'une grande quantité d'air, comme on peut s'en convaincre en la mettant sous le récipient de la machine pneumatique, et en opérant le vide; mais à mesure que la maladie empire, la matière expectorée change graduellement de proportion, de consistance, de couleur, d'odeur et

de goût. Les crachats deviennent épais, de nature visqueuse, de couleur cendrée, avec une teinte légèrement verdâtre, et quelquefois sanguinolente; ils sortent en petites masses sphériques, analogues au pus. On a avancé que l'expectoration « fournie par une suppu-» ration glanduleuse, ou par l'érosion des » poumons, avait communément un goût » douceâtre, et que celle produite par la » rupture d'un kiste était fétide et désagréa-» ble » (12). Comme nous avons essayé de prouver qu'il n'existe pas de glandes lymphatiques dans la substance des poumons, la première partie de ce *critérion* tombe d'elle-même; quant à l'autre, il semble probable que la différence dans les qualités du pus, tient et à l'état d'inflammation et à la dimension du kiste, ainsi qu'au plus ou moins long séjour de la matière purulente dans sa cavité.

Le pus mêlé avec de l'eau, et agité dans un bassin, se combine très-facilement; mais après quelques heures de repos, l'on aperçoit au fond du vase un précipité granuleux. L'union de l'humeur muqueuse avec l'eau est plus difficile à obtenir, et demande une agitation plus long-temps soutenue; mais quand

(12) Gilchrist on the use of sea voyages. p. 130. an. 1750.

les deux fluides bien mêlés ne forment plus qu'un tout uniforme, on a beau les laisser reposer un certain temps, il ne paraît point de précipité, lorsqu'on décante la liqueur doucement et par filets détachés (13).

Il faut que ces expériences soient suivies avec beaucoup de précautions, pour ne pas induire en erreur; ainsi il n'est pas sage de s'en rapporter aux malades ni aux personnes qui les entourent. Les produits de l'expectoration sont quelquefois des masses d'un phlegme dur et condensé, d'une couleur grise, qui se précipitent d'abord au fond de l'eau, mais remontent à sa surface dès qu'elles sont ramollies et dissoutes. Le pus mêlé d'une grande partie de mucus ou de phlegme, peut aussi être soutenu à la superficie de l'eau par ce même mucus qui contient beaucoup d'air; mais l'agitation l'en sépare et le précipite. C'est une nécessité que la matière soumise à l'ex-

---

(13) Hippoc. Aretœus, Cap. Celsus, etc. Ils employaient, dans ces expériences, de l'eau salée.

Ch. Benedicti theat. tabid, p. 104. an. 1656.

Van Swieten. comm. aph. Boerh.

Morgagni de sed. et caus. morb. lib. 2. ep. 22.

C. Darwin's experiments.

Cullen's first Lines of practice, vol. 2. §. 856. ed. 4. an. 1784.

Dr. Stark med. commun. an. 1785.

périence soit expectorée la nuit ou le matin de bonne heure; car, si le pus séparé pendant la nuit a été rendu le matin par l'effet du vomissement, ou expectoré par les secousses réitérées de la toux, l'expectoration qui a lieu durant le jour ne donne, pour l'ordinaire, autre chose qu'un mucus blanc, sans mélange de pus, ou qui en contient à peine une très-petite portion de temps à autre. J'ai vu une personne, au dernier période de cette maladie, ne rendre, pendant plusieurs heures de la journée, rien qui eût l'apparence d'une matière purulente. Si l'on eût pris pour sujet d'expérience ce que le malade rendait dans ces momens, il est clair que l'on eût été conduit à une fausse conclusion.

Voilà sans doute un phénomène singulier, et dont il n'est pas facile de rendre raison; serait-ce que le repos est nécessaire à la sécrétion du pus, et que, pendant la nuit, les vaisseaux tombent dans un état de relâchement? ou bien l'agitation de l'esprit et l'exercice de la parole opposeraient-ils, pendant le jour, des obstacles à son introduction dans les bronches? Un auteur de quelque réputation sur ces matières (14), paraît avoir été trompé

---

(14) « Si interdiù sputa semper depurata projiciantur, » licèt noctu malè colorata et constituta videantur, nil

relativement à la nature de l'expectoration qui s'observe pendant le jour, lorsqu'il dit que tout danger cesse quand les crachats rendus alors sont blancs, quel que soit leur caractère pendant la nuit. Il est cependant d'une utilité majeure pour le malade et pour le médecin, qu'il ne se glisse pas d'erreurs dans ces circonstances; car si le malade rend le pus par la voie des crachats, que ce soit pendant le jour ou durant la nuit, la maladie n'en est pas moins au terme fatal qui détermine la phthisie confirmée.

Il n'existe point de signes absolument certains, point de caractères tranchans, d'après lesquels on puisse prononcer sur la présence des tubercules dans les poumons. C'est un objet nouveau et important que l'expérience future parviendra peut-être à éclaircir. On peut cependant les soupçonner avec quelque vraisemblance, si la toux est violente et les accès marqués par de courtes intermissions, principalement la nuit; si elle trouble et empêche le repos du sommeil; si le son en est dur et sonore; si elle s'accompagne enfin d'une expectoration de matière visqueuse phlegmatique.

» desesperandum : de die etenim sputa benè subacta et » alba sanitatem reducem pollicentur. » Christ. Benedicti theat. tab. p. 122.

Mais si à la toux se joignent des frissons suivis de fièvre, et l'excrétion d'une matière qui se précipite au fond de l'eau, il n'y a plus de doute sur l'existence des tubercules, peut-être même des vomiques, et dans tous les cas la phthisie est confirmée.

Un auteur moderne, autant estimé par l'étendue de ses connaissances, que par son humanité et la douceur de ses mœurs, a dit : « tant que l'appétit se soutient, et que le » sommeil procure du rafraîchissement, je ne » conçois pas la maladie capable de devenir » dangereuse; je cite ces circonstances préfé- » rablement à l'absence de la fièvre, de la » douleur et de l'oppression de la poitrine, » parce que toutes les fois qu'il y a ces symp- » tômes, ils emportent nécessairement le dé- » faut de sommeil et d'appétit » (15). Mais la maladie, dans cet état de simplicité, et si voisine encore du premier début, inspire ordinairement une malheureuse confiance qui empêche trop souvent de recourir aux secours de l'art.

---

(15) Musgrave, Gulstonian lectures, p. 99.

CHAPITRE III.

Description de la fièvre hectique suivant les auteurs. -- Nature de la fièvre dans le début du premier période de la phthisie. -- Pourrait être appelée hectique pulmonaire. -- A été supposée tirer son origine de la résorption du pus dans la masse des fluides, et appelée putride. -- Examen et réfutation de cette doctrine. -- Considération sur l'acrimonie. -- Putridité étrangère à la fièvre hectique.

Avant de décrire la série des phénomènes dont l'ensemble constitue la fièvre hectique qui accompagne la phthisie pulmonaire, il importe de faire l'énumération et l'examen des idées que l'on a généralement attachées au mot hectique, afin d'éviter l'erreur que j'ai essayé d'indiquer, c'est-à-dire, d'employer des termes généraux, indéfinis, qui n'emportent aucune signification précise et déterminée.

Il m'a semblé que les auteurs anciens et quelques modernes, d'une grande réputation, n'ont pas regardé la fièvre hectique comme spécialement bornée aux maladies de la poitrine, mais qu'ils la considèrent, dans leurs

descriptions, comme une fièvre habituelle, d'un degré d'intensité très-faible et résultant de plusieurs causes différentes. Si je puis appuyer cette assertion de preuves décisives, j'aurais trouvé, jusqu'à un certain point, la solution d'un grand problème de médecine; je veux parler de la diversité fatale des méthodes de traitement dirigées contre la maladie qui fait le sujet de ce traité. Si les termes usités dans l'histoire des maladies, n'étaient regardés que comme des signes conventionnels, pour les différencier les unes des autres, il serait peu important de leur donner une bonne ou mauvaise application; mais ils ont, dans la pratique, une influence qui va bien au-delà de ce que l'on croit communément. La méthode de traitement est quelquefois adaptée au nom de la maladie, et point du tout à la nature des symptômes. La fièvre dont s'accompagne la phthisie pulmonaire en est un exemple bien triste, comme on le verra quand nous discuterons jusqu'à quel point elle mérite la dénomination de fièvre putride.

Les anciens entendaient par fièvre hectique une fièvre continue; les ouvrages des plus célèbres auteurs ne laissent aucun doute sur cet article (1). Un d'entre eux, particulière-

---

(1) « In febribus autem hecticis nunquam aliqua

ment, la distingue des fièvres continues putrides, par la circonstance de n'avoir ni accroissement ni déclin.

La description de la fièvre hectique, donnée par les auteurs Anglais du dernier siècle, est conforme aux précédentes. Un auteur du nombre de ces derniers va même plus loin : « Je pourrais, dit-il, conclure avec assurance » qu'il y a plusieurs phthisies pulmonaires sans » aucun signe manifeste de fièvre hectique, » c'est-à-dire, sans cette chaleur mordante » également disseminée sur toute l'habitude » du corps, cette ardeur ressentie dans les » extrémités une heure ou deux après le repas, » la petitesse et la vélocité du pouls, etc. » Je puis assurer avoir vu plusieurs consomp- » tions qui n'étaient accompagnées d'aucuns » de ces symptômes, quoiqu'il existât réelle-

---

» accessio conspicitur, sed perpetuò cernitur una febris » continua, ut illa quæ synochos appellatur. Ea tamen » quandam veluti flammam plurimùm admoventi manum » possidet occursantem : pulsusque edit celerrimos, fre- » quentissimos atque maximos in hecticis autem, etc. » Gal. de diff. feb. l. 1. cap. 9. ad. A. Lucara, an. 1643. ibid. l. 2. cap. 9. id. de meth. med. l. 10. de Marasm. l. 1. vid. Alex. Trallian, ed. Hall. liv. 12. cap. 4. an. 1772. vid. Gedeon Harvey, morbus Anglicus, p. 27. 2. ed. an. 1674. ibid. p. 69. -- Morton. phthisiol. liv. 2. cap. 4. an. 1689.

» ment une fièvre hectique, dont la présence
» ne se manifestait par aucun caractère tran-
» chant. — Il sera facile, d'après cela, de
» saisir ce que j'entends par fièvre hectique,
» laquelle, dans mon opinion, n'est qu'une
» exaltation de la chaleur innée, convertie
» en un feu destructeur, qui absorbe avec
» violence l'huile et l'humidité radicale, au
» moyen du contact des vapeurs salines, dont
» le mélange contraire excite dans les li-
» queurs balsamiques une ardente fermen-
» tation analogue aux effets produits par
» l'union de l'acide vitriolique avec l'huile de
» tartre, ou de l'eau avec la chaux. » Cette dernière idée est un échantillon curieux de celles que l'on avait alors sur la physique de l'homme.

Le judicieux Morton, qui semble avoir étendu ses connaissances sur cet objet, bien au-delà de ce qu'elles étaient parmi ses contemporains, et dont on a suivi, presque dans tous ses points, la théorie et la pratique, au sein desquelles le plus grand nombre des médecins célèbres de nos jours cherche encore aujourd'hui leur règle et leur guide, Morton, dis-je, considère la fièvre hectique comme une fièvre continue, sans redoublement, sinon après le repas. Il semble, d'après la description qu'il nous en a laissée, qu'elle soit le prélude de

la fièvre putride qu'il fait dépendre de l'absorption du pus qui surcharge les poumons. Il assure même que des personnes en consomption, dont le tempérament est froid et pituiteux, n'éprouvent, pour l'ordinaire, aucune altération dans le pouls, ni aucun dérangement dans les autres fonctions, si ce n'est après qu'elles ont pris des alimens.

Un célèbre et savant médecin de nos jours a composé un traité *ex professo*, sur la fièvre hectique ; il a cru pouvoir lui reconnaître beaucoup de rapports avec les intermittentes vraies : « Le frisson, dit-il, est suivi quelquefois » du période de chaleur, quelquefois aussi » les sueurs arrivent sans que le malade ait » passé par cet état intermédiaire; d'autrefois » la chaleur s'établit sans qu'elle soit précédée » d'aucun frisson antérieur et sensible ; et il » n'est pas sans exemple, enfin, de voir les » frissons se dissiper sans que, ni la chaleur, » ni la sueur les remplacent. La fièvre ne » laisse pas quelquefois de continuer, lorsque » la sueur a cessé de couler, et les frissons » reparaissent de nouveau sous l'influence » même des mouvemens fébriles, ce qui est » une preuve certaine de l'empire puissant » que ce phénomène exerce sur la totalité de » la maladie. La fièvre hectique assujettit, » avec une rigoureuse précision, sa marche

» et ses retours au type quotidien, ternaire » ou quaternaire, mais seulement durant » l'espace de deux ou trois accès; car je ne » me souviens pas lui avoir vu conserver le » même mouvement pendant quatre accès » consécutifs. Les retours périodiques de la » fièvre, de temps à autre, ne se manifestent » quelquefois qu'au bout de dix ou douze » jours, tandis que d'autres fois, sur-tout » quand le malade est en danger, les accès » reviennent si fréquemment dans le même » jour, que le moment où finit la sueur de » l'un, est immédiatement suivi du frisson qui » commence l'autre. » Ce savant auteur observe qu'elle attaque quelquefois d'une manière soudaine les personnes qui jouissent d'une assez bonne santé, s'élève bientôt à un degré de violence considérable, et précipite les malades, en peu de temps, dans le péril le plus imminent. Quelque diminution qu'il y ait dans les symptômes, la fièvre ne cesse néanmoins qu'à la mort; mais il est plus ordinaire qu'elle marche avec lenteur; la vélocité du pouls est le signe qui l'annonce, quoiqu'il ne faille pas toujours attacher trop de confiance à ce caractère; « car la vingtième partie des malades » ne présente, au moment même de la » mort, aucun degré de vélocité, ni aucune » autre sorte d'irrégularité dans le pouls,

» malgré tous les symptômes mortels d'une
» maladie incurable, qui tend, par une pente
» irrésistible, à détruire le principe de la vie. »
Elle se déclare, observe l'auteur, dans tous les cas où une quantité considérable de pus se ramasse autour de quelques parties du corps, mais sur-tout dans l'inflammation des glandes squirreuses. — Les femmes qui meurent en couche sont en général emportées par cette fièvre. — Les femmes de cinquante ans et au-dessus semblent y être plus spécialement sujettes. -- Les personnes qui boivent avec excès partagent aussi cette fatale disposition; « mais je ne me
» rappelle pas avoir retiré le moindre avan-
» tage du quina dans cette fièvre, quand elle
» n'étoit pas compliquée d'un ulcère appa-
» rent. — Je dois avouer, avec la même
» franchise, que cette écorce, dans ces cas-
» là, et même dans bien d'autres, n'a produit
» aucun mauvais effet, à moins qu'on ne
» veuille regarder comme tels l'effet légère-
» ment purgatif, et le mal-aise sans consé-
» quence qui survenaient lorsque ce remède
» ne pouvait pas sympathiser avec l'estomac,
» ou que ce viscère en était surchargé, soit
» par le défaut d'une administration trop
» prompte, soit par celui d'une préparation
» vicieuse, comme serait, par exemple, des bols
» secs, enveloppés dans du pain à cacheter.
» — Mais

» — Mais en mettant de côté la fatigue et
» plusieurs autres inconvéniens inséparables
» d'un voyage entrepris par une personne
» mourante, les eaux de Bath sont d'un usage
» directement pernicieux dans cette fièvre ;
» elles ne manquent jamais de l'accroître en
» même temps que les souffrances du malade
» dont elles hâtent les derniers momens » (2).

La célébrité justement acquise de ce savant et illustre auteur, servira d'excuse à la digression un peu longue que nous venons de faire sur son ouvrage. J'ai dû mettre tout ce soin à l'examiner, non-seulement parce que c'est le dernier traité *ex professo* sur la fièvre hectique, qui ait paru dans cette contrée, mais aussi parce qu'il établit des différences bien frappantes entre les symptômes de cette fièvre et tous les caractères qui spécifient celle dont s'accompagne la phthisie pulmonaire. La différence des époques de l'accès, l'irrégularité qu'affectent ses retours, l'exemption, chez certains sujets, de toute espèce d'altération sensible dans le pouls, la manière d'être différente, sous bien des rapports, des individus qui en sont atteints, la facilité de céder à l'action du quina quand elle est accompagnée d'un

(2) Heberden on hectic fever, med. Trans. vol. 2, an. 1772.

ulcère extérieur, voilà des circonstances qui la distinguent suffisamment de celle que nous allons décrire.

Les autorités respectables sur lesquelles je m'appuie m'autorisent à conclure, avec une entière conviction, que le mot hectique employé pour spécifier l'état d'un malade, ou pour caractériser une fièvre, ne doit pas toujours, et d'une manière rigoureuse, s'appliquer à celle qui appartient à la phthisie pulmonaire, mais qu'il a été usité par des auteurs justement célébres, pour signifier, pour peindre une fiévre bien différente dans ses symptômes et son origine, et qui affecte ordinairement le type continu (3).

---

(3) « La fièvre lente ou hectique est une espèce de fièvre » continue très-légère, peu marquée dans son commen- » cement, peu considérable même dans une partie de » son cours, mais dont les suites n'en sont pas moins » redoutables et presque toujours funestes. » M. Fournier, sur la fièvre hectique, Dijon, 1781, 8 vol.

« La fièvre hectique n'a point d'intermittence; ses » symptômes sont toujours les mêmes dans les intervalles » des exacerbations, au lieu que les symptômes des » fièvres intermittentes ne se manifestent que pendant » la durée des accès. Lorsque la fièvre hectique est éta- » blie, elle l'est constamment jusqu'à la convalescence » ou jusqu'au dernier moment du malade. La cause de » cette fièvre étant toujours la même, elle doit, en » général produire les mêmes effets. » « C'est ainsi que

Je vais actuellement procéder à la description de la fièvre propre à la phthisie pulmonaire. Je tâcherai d'indiquer les caractères qui la placent dans un ordre différent de celui de toutes les autres auxquelles on a donné le nom d'hectique; je ferai ensuite quelques recherches sur sa nature et son origine, et je m'étendrai avec préférence sur cette doctrine ancienne, généralement répandue et trop implicitement adoptée de l'absorption, de l'acrimonie et de la putridité.

Dans le début du premier période de la phthisie pulmonaire, la fièvre est continue; si elle paraît ressentir des exacerbations vers le soir, c'est plus à la fatigue du jour qu'à toute autre cause qu'il faut l'attribuer : un sentiment de frisson, ou plutôt une sensibilité viciée, qui prête aux sensations accoutumées de froid une violence qu'elles n'ont point, forme un des caractères les plus ordinaires. A cet état succède le période de chaleur dont la progression se fait en allant vers les parties supérieures. Je n'ai jamais observé un frisson semblable à celui qui prélude l'accès des fièvres intermittentes. Pendant l'accroissement de la

---

» le chyle contracte une qualité purulente par son mélange » avec le pus des ulcères, dont la masse du sang est imbue, » et dont elle a déjà pris le caractère. » M. Raulin, de phthis. pulm. Paris, 1782.

maladie, la fièvre présente de légères exacerbations vers le milieu du jour, et se prolonge avec plus ou moins d'intensité jusqu'au matin suivant ; alors la poitrine et les autres parties supérieures se couvrent d'une douce transpiration plutôt que d'une véritable sueur, et cette excrétion cutanée se soutient trois ou quatre heures au grand soulagement de tous les symptômes. Le malade reste presque entièrement libre de fièvre, depuis le matin jusqu'à midi, où un nouvel accès se déclare. Dans ce premier période, avant que l'expectoration présente aucun indice de pus, même lorsque le malade ne rend, au moyen d'une toux fréquente, mais peu forte, qu'une très-petite quantité de phlegme, la fièvre, malgré sa faiblesse, affecte de la régularité dans ses retours, et conserve dans sa marche l'ordre que j'ai indiqué, à-peu-près aussi exactement qu'une fièvre quotidienne. Mais comme les sensations de chaleur et de soif ne se font pas ressentir avec beaucoup de violence, et que les malades ne veulent point s'astreindre à un régime convenable, il n'est pas surprenant que le caractère particulier de la fièvre échappe : les malades eux-mêmes ne s'aperçoivent pas, ou ne portent pas une attention suffisante à la régularité de ses retours ; mais ils sont aisément saisis par le praticien attentif,

pour qui de pareils signes sont une preuve des plus décisives de l'altération établie dans l'organe pulmonaire, altération à laquelle il est encore au pouvoir de l'art de remédier.

En suivant les progrès de la maladie, on voit la fièvre devenir beaucoup plus forte, les sueurs du matin couler avec plus d'abondance, et les stades de rémission paraître mieux tranchés ; l'intervalle qui les sépare diminue graduellement, quoique le pouls conserve même, dans ces momens de rémission, une vélocité plus considérable que dans l'état naturel. J'ai souvent été porté à croire que la maladie une fois parvenue à ce période avancé, consumait l'habitude entière du corps par une fièvre toujours existante, et par une autre fièvre surajoutée à la première, qui se partage en accès réguliers. L'une de ces deux fièvres reconnaît pour cause l'état inflammatoire de l'organe pulmonaire ; l'autre tient à des circonstances que nous tâcherons de développer dans la suite.

Dans le dernier période, déterminé par l'apparition de la diarrhée, il se fait une diminution sensible dans l'intensité de la chaleur, ainsi que dans la somme habituelle du produit de l'excrétion cutanée ; mais le pouls ne perd rien de sa petitesse et de sa vélocité ; ses pulsations sont rarement au-dessous de

120 à 130 par minute. Ces circonstances ne sont pas d'une petite force pour conclure la tendance de la maladie vers une terminaison fatale, quoique les symptômes semblent s'affaiblir, l'appétit augmenter, et que les malades eux-mêmes se persuadent sentir un changement favorable. Ce sentiment qui, dans la plupart des autres maladies, peut annoncer un mieux réel, trompe presque toujours dans celle-ci, et ne mérite aucune confiance.

Afin d'isoler de plus en plus, et d'une manière plus distincte, cette fièvre de toutes les autres qui ont reçu le nom de fièvres hectiques, je la désignerai dans la suite sous celui d'hectique pulmonaire.

Tous les auteurs, depuis Morton jusqu'à nos jours, se sont accordés à faire dépendre la fièvre hectique pulmonaire de l'absorption du pus fourni par l'ulcère ou l'abcès du poumon, et porté dans les voies de la circulation; de-là elle a été appelée fièvre putride. On a tellement étendu l'acception de ce mot *fièvre putride*, que toutes celles qui paraissent attaquer le *vis vitæ*, ont été rangées sous cette dénomination.

L'effet ordinaire de la putréfaction sur les corps organisés, est de rompre l'attraction, le lien de cohésion qui unit et retient dans un rapport mutuel leurs molécules constituantes,

et de ramener par-là chaque partie à ses élémens, à ses principes premiers, la terre, l'eau, les sels et l'huile. Si cette définition est juste, il est évident que toutes les fois qu'il s'établira une pareille altération dans les fluides du corps humain, la vie ne peut manquer d'être absolument détruite.

Ainsi donc, sans nous écarter de la déférence due aux idées des autres auteurs, concluons que les termes, *putride* et *putréfaction*, suivant l'acception ordinaire de ces mots, ne peuvent, sous aucun aspect, être appliqués dans un sens propre aux fluides actuellement en circulation, encore moins à la maladie dont il s'agit dans ce traité, quelle que soit la force des autorités (4) qui étaient cette doctrine et l'universalité des suffrages qu'elle a reçus. Je suis persuadé, et j'en ai de bien tristes exemples, que cette opinion, accueillie

(4) « Ici je dois observer que, dans toutes les fièvres » de cette nature, putrides, pestilentielles, le sang est » toujours excessivement incohérent, dissous, et qu'il » contracte enfin un caractère très-décidé d'acrimonie, » comme de nature sanieuse et putride. » Huxham on fevers, p. 299. an. 1757.

« Que les humeurs sont déjà enflammées ou putréfiées, » acrimonieuses ou arsénicales, et que les solides et les » organes des sens sont ruinés, relâchés ou corrompus. » Cheyne, dis. body and mind p. 211. an. 1742.

sans aucun examen, a souvent fait adopter une méthode de traitement, qui, loin de soulager les malades, en a précipité plusieurs dans le dernier période de la phthisie pulmonaire. Je m'étendrai avec des détails plus longs et plus particuliers sur ce point, quand je traiterai de la méthode curative.

Un judicieux et savant auteur observe : « Si » la putridité s'établissait dans les humeurs » vitales, la destruction de leurs molécules » constituantes suivrait, d'une manière aussi » prompte que certaine, sa première impres- » sion, comme cela arrive dans les autres » parties du corps où cette altération a lieu, » et le sang ne tarderait point à perdre la » propriété de se coaguler (5). » Il est naturel de croire que dans les maladies les plus éminemment putrides, ou au moins reconnues pour telles, il y a une infinité de circonstances où cet état de dissolution du sang devrait se manifester par des caractères apparens. Un médecin célébre (6) a saigné des malades dans les divers périodes du scorbut de mer, et le sang lui a toujours paru conserver sa tendance à la coagulation, et n'a pas donné plus de signes de putridité que celui des personnes

(5) Millman on putrid diseases, an. 1782.

(6) Lind on the Scurvy, an. 1757. ed. 2.

attaquées de pleurésie. Le fameux Sydenham a tiré plusieurs fois du sang à des sujets frappés de la peste, et il n'a jamais cessé d'y trouver les marques sensibles du génie inflammatoire. Les meilleurs détails qui soient parvenus à ma connaissance sur la contagion pestilentielle qui a ravagé dernièrement la Turquie et la Crimée Russienne, ne contiennent aucune idée de dissolution dans les fluides (7). Si l'on examine le sang dans les différens périodes de la consomption pulmonaire, on verra que, loin d'offrir des phénomènes de décomposition, il en présente d'un état contraire, tels qu'une croûte couenneuse, ferme, épaisse, et un *crassamentum* tenace dont il est constamment revêtu. Il y a plus, les partisans de cette doctrine sont si peu d'accord avec eux-mêmes, qu'ils regardent la couenne qui se forme à la surface du sang, et le degré de cohésion de ses molécules, comme une indication de répéter la saignée ; et conformément à cette maxime, on a souvent versé du sang sans aucune nécessité. La phthisie pulmonaire, considérée dans ses différens périodes, n'a aucun des symptômes qui caractérisent les maladies que l'on appelle communément putrides : on n'observe point de pétéchies, de

(7) Duncan's med. com. for 1782 and 1783.

vibices ; les dents ne sont point tapissées d'une croûte noire et sordide ; le sang ne coule ni des gencives ni d'aucune autre partie du corps. Ce n'est pas que je regarde ces symptômes comme des signes incontestables de la putridité dans les fluides ; mais leur présence pourrait justifier, en quelque façon, par voie d'analogie, l'application du mot *putride* à la phthisie. Le lecteur qui désire connaître un traité complet sur cette matière, peut consulter l'excellent ouvrage cité, p. 171, n° 7.

Une autre cause générale d'un même ordre, à laquelle plusieurs auteurs ont attribué l'origine de la fièvre hectique pulmonaire, ainsi que de plusieurs autres, c'est l'acrimonie (8) communiquée aux humeurs par l'absorption

---

(8) « Acre irritans in ipsa liquida inductum usu sex » rerum non naturalium tolli vel corrigi potest et debet, » pro suâ indole variâ cognitâ, variis auxiliis. » Boerhaav. Aph. §. 605. « Synochus dicta fuit quæ debetur » causis, -- acrimonia verò acutiori. » Ibid. §. 730.

La putridité et l'acrimonie sont le grand cheval de bataille des médecins théoristes. On représente ces causes de destruction comme impétueuses et terribles dans leur marche, et l'on nous apprend qu'elles font des milliers de victimes : mais un examen plus attentif nous découvre que ces êtres d'imagination n'ont point d'existence réelle, et que la théorie nous les montre plus dangereux qu'ils ne le sont en effet.

du pus formé dans les poumons ; d'où elle a pris le nom d'acrimonie putride (9). C'est encore là une de ces expressions vagues et génériques, que l'on rencontre souvent dans les auteurs de médecine, et qui n'emportent avec elles aucun sens positif et déterminé.

Si par acrimonie on entend une qualité âcre, mordante ou analogue à l'impression des substances salines ; si par ce mot on veut exprimer la manière d'agir de certaines

---

(9) « La fièvre hectique dont j'ai donné la description » en tant qu'elle accompagne l'état de purulence des » poumons, est peut-être le cas dans lequel elle se montre » le plus communément ; mais je ne l'ai jamais vu dans » aucune circonstance où il n'y avait pas évidemment, » et où l'on ne pouvait pas soupçonner, avec raison, » une purulence permanente, une ulcération dans quel- » que partie intérieure ou extérieure. Elle me paraît être » constamment l'effet d'une acrimonie absorbée de quelque » abcès ou ulcère, mais elle n'est pas le produit de toutes » sortes d'acrimonie ; car les acrimonies scorbutiques, » cancéreuses, etc. subsistent long-temps dans les hu- » meurs sans la décider. Quelle est précisément la nature » de l'acrimonie qui donne naissance à la fièvre ? Je ne » saurais le déterminer ; mais il semble que c'est sur- » tout celle d'une purulence viciée. » Cullen first lines. §. 861. ed. 4. an. 1784.

« Cùm mulierum mammas, ex scirrho malè se habentes, » abscindere necesse fuit, hujusmodi ægræ ex pure re- » sorpto tabi maximè sunt objectæ. » Clift. Winter. com. §. 380. an. 1782.

molécules anguleuses, aiguës, capables d'irriter, de corroder, de détruire les parties avec lesquelles elles entrent en contact, j'avoue que le pus (en supposant qu'il puisse être absorbé et admis dans les grandes voies de la circulation), ne me semble posséder aucune de ces qualités. On ne peut estimer au juste ce qu'il est, que par la comparaison de ses effets dans des parties où il a séjourné long-temps. On l'a trouvé ramassé en masses considérables dans les différentes cavités du corps. « On trouve quelquefois à l'ouverture » des cavités de la plèvre, du péricarde, une » quantité considérable de pus, sans la moin» dre apparence d'ulcération. J'ai vu plusieurs » exemples de cette nature. J'ai trouvé dans » le péricarde d'un sujet trois pintes de vrai » pus, quoique cette membrane et le cœur » fussent également sains. Dans un autre, » la cavité droite de la poitrine était pleine » d'une matière purulente, qui avait plutôt » l'odeur du petit lait que celle d'un fluide » putréfié; les poumons comprimés occupaient » un espace très-étroit; mais je n'aperçus au» cun indice d'ulcère ni d'érosion, soit dans » l'organe pulmonaire, soit dans la plèvre; le » pus cachait seulement une croûte mince » formée d'une lymphe coagulable (10). » Le

(10) Hewson on the lymphatick system, p. 117.

docteur Lind a goûté le *serum* du sang des malades scorbutiques, et il n'a laissé sur sa langue d'autre impression qu'un goût insipide, comme celui du blanc d'œuf. Dans la rupture des abcès de la bouche, et dans les expectorations de matières purulentes, je n'ai jamais entendu les malades se plaindre d'aucune sensation d'acreté, quoique je les aie engagés à y faire attention ; le pus leur a toujours semblé doux, onctueux et complétement exempt d'acrimonie.

On a publié dernièrement quelque cas de fractures composées, qui ont été traitées d'une manière neuve et judicieuse (11); on y observe que le membre pris de fracture, enveloppé et défendu du contact de l'air extérieur, par de fréquentes lotions de baume traumatique, faites sur le bandage, ayant été mis en liberté le dix-septième jour, donna la valeur d'une cuillerée de pus qui s'était cantonné à l'endroit de la blessure, sans que les chairs granuleuses, vives et parfaitement saines fussent affectées d'aucune apparence de corrosion. L'ouverture des tumeurs externes, de celles même qui pénètrent dans les cavités du corps, lorsqu'il n'y a point d'autre cause de maladie qui affecte l'idiosyncrasie générale, apaise tout d'un coup

(11) Mudge on catarrh.

les douleurs et l'inflammation, en sorte qu'il ne reste plus aucun signe d'acrimonie. Délayez et agitez du pus dans de l'eau chaude, de manière à former un tout en apparence homogène, vous apercevrez très-distinctement, à l'aide d'une bonne loupe, les molécules sphériques du pus, ainsi que l'espace qui les sépare les unes des autres.

D'après ces exemples recueillis sur des autorités de personnes dont la véracité et l'exactitude ne peuvent être le sujet d'un doute raisonnable, je crois qu'il reste démontré que le pus, ou la matière purulente dans son état naturel, ne possède aucune qualité corrosive ou acrimonieuse, au moins lorsqu'elle occupe les cavités du corps, ou que toute espèce de communication avec l'air lui est interdite : combien, à plus forte raison, en serait-elle exempte, si, soustraite à l'inertie d'un continuel repos, divisée en molécules très-petites, au lieu d'être ramassée, accumulée en masse, elle partageait le mouvement progressif et circulatoire du sang. Que l'on cite tant que l'on voudra le morceau de viande qui, placé sur un ulcère, est dissous par le pus dont il augmente la fétidité : il faut considérer, dans ce cas, la substance soumise à l'action du pus, comme un corps privé de vie, masse inerte, grossière, qui ne pouvant, sous aucun rapport

être assimilée à un organe quelconque du corps vivant, doit apporter dès-lors une disposition bien différente et toute passive à percevoir l'effet des mêmes causes. La substance des tubercules et le tissu parenchymateux de l'organe pulmonaire, arrivé par un degré de compression considérable, et longtemps soutenu à ce point d'induration qui s'oppose, avec une égale résistance, et à l'entrée de l'air et au passage du sang, partagent, en quelque sorte, cette condition, cette négation de vitalité du morceau de chair; par conséquent ils peuvent céder, ainsi que lui, et cèdent effectivement à la force dissolvante du pus (12). Si ce raisonnement est fondé, il semblerait que la vitalité doit être détruite dans une partie organique quelconque du corps, avant de pouvoir subir la dégénération purulente (13).

Un des principaux motifs qui m'ont déterminé à publier cet essai, est d'écarter, autant

---

(12) « Il est à-peu-près certain que le pus est séparé » par les membranes muqueuses, frappées d'inflammation, » et qu'il se forme par le travail des vaisseaux exhalans, » modifiés comme nous l'avons dit plus haut. Dans les » ophthalmies violentes et dans la gonorrhée, il y a un » véritable écoulement de pus, quoiqu'il n'y ait point » d'ulcération. »

(13) Hewson on the lymphátick.

que mes faibles efforts pourront le permettre, de la théorie médicinale, toute idée de putridité et d'acrimonie, comme cause de la fièvre hectique pulmonaire. Je ne saurais donc avoir trop insisté sur cette partie de mon sujet; car, comme l'observe sagement Celse, en parlant des théoristes, « *neque enim credunt, posse* » *eum scire, quomodò morbos curare con-* » *veniat, qui undè hi sint ignoret* (14). » Si l'emploi des termes, *putridité* et *acrimonie*, n'était qu'une ruse adroite pour cacher l'ignorance et favoriser la paresse, il ne serait pas digne de faire l'objet d'une recherche aussi sérieuse; mais ainsi que bien d'autres termes généraux, inintelligibles et sans signification déterminée, nous les adoptons sans examen, nous élevons sur de pareilles bases de pompeuses théories qui servent d'appui à des méthodes de traitement dont il ne serait pas raisonnable d'attendre aucun motif de confiance pour nous, ni aucun moyen de soulagement pour les malades. Afin d'éloigner de vaines déclamations, et d'éviter l'erreur que je prétends combattre, j'atteste ici, pour preuve de ces vérités, la méthode ordinairement suivie dans la cure des fièvres appelées putrides, dans celle de la phthisie pulmonaire

(14) Cels. præf.

et

et de la triste et nombreuse cohorte des maladies de nerfs.

Toutes ces considérations m'amènent à conclure, 1°. que le mot *putride*, dans son acception ordinaire, ne peut, à proprement parler, s'appliquer à la fièvre hectique pulmonaire. Il ne sera pas sans doute déplacé de faire une observation qui confirme ce sentiment; c'est que les moyens usités avec le plus de succès dans les maladies connues sous le nom de *putride*, tels que le quina, la serpentaire, le camphre, les substances volatiles, les cordiaux, le vin, etc. décident les accidens les plus graves, et entraînent les plus irréparables dangers, lorsqu'ils sont mis en usage dans la fièvre hectique pulmonaire, conformément aux principes de ceux qui défendent cette doctrine; 2°. que la substance appelée pus ou matière louable par les chirurgiens, est un fluide doux, bien mêlé, onctueux, blanc ou jaune, de la consistance de la crême, et tout-à-fait exempt d'acrimonie et de putridité; que celle dont les malades se déchargent par la voie de l'expectoration dans la phthisie confirmée, pouvant être semblable, sous tous les rapports, à ce même pus louable des chirurgiens, ne participe pas davantage au caractère acrimonieux et putride, et qu'à raison de ces quotités, il est incapable d'exciter et

d'entretenir la fièvre hectique pulmonaire, dans le cas même où il serait absorbé et réuni à la masse totale des fluides en circulation.

CHAPITRE IV.

Fièvre hectique ne dépend pas de l'absorption du pus et de son mélange avec le sang. — L'absorption décide une fièvre continue. — Fonction des glandes lymphatiques. — Il ne se fait dans les poumons aucune absorption. — Produits excrétoires de l'organe pulmonaire.

J'ai essayé, dans le chapitre précédent, de réfuter la doctrine communément reçue de la putréfaction et de l'acrimonie en général, et en particulier comme n'étant point applicable à la maladie qui fait le sujet de ce traité. Ayant, si je ne me trompe, convaincu le lecteur que de tels principes n'existent que dans l'imagination des théoristes, je vais procéder à l'examen de l'hypothèse qui admet l'absorption du pus et son mélange avec la masse des fluides, cette opinion étant la base et le fondement des deux autres points de doctrine que je viens de réfuter.

Les plus anciens auteurs qui soient parvenus à ma connaissance, rendent raison de la fièvre hectique pulmonaire, en l'attribuant à l'action d'un certain archée, d'une fermentation excitée dans l'habitude générale du corps (1). Le savant

---

(1) « La fièvre hectique ou habituelle, est une effer- » vescence, un état d'agitation, d'inquiétude de *l'archæus* » *membrorum* ou esprit vital inné dans les parties solides, » due à l'action de quelque cause nuisible; ce qui dis- » sipe, détruit l'humidité radicale du corps, et oppose » des obstacles aux effets de la nutrition. » Mayn Waringe on consumptions, p. 54. an. 1668.

« Mais le sang vicié par l'humeur purulente qu'il ren- » contre en traversant la substance des poumons, affecte » à son tour cet organe sur lequel il réagit toujours » par l'impression de l'humeur dont il est pénétré, parce » que le sang veineux, dans chaque période de circula- » tion, recevant une certaine quantité de pus, le dépose » dans les conduits artériels, d'où ne pouvant être évacué » entièrement par les voies de la sueur et des urines, » le résidu est repris par les artères pulmonaires qui le » séparent du sang et le distribuent à toute la substance » des poumons, aux vésicules aériennes de la trachée, » et aux plus petites ramifications des vaisseaux; de » sorte qu'à la fin toute la texture intérieure des pou- » mons, imbibée, engorgée, se prête en plusieurs endroits » à la formation des ruptures ou ulcères, et à l'intro- » duction d'une bourbe écumeuse purulente dans toutes » les cavités. » Willis on consumption, an. 1684.

« Atque hanc febrem putridam intermittentem inter » certissima signa pathognomica phthiseos confirmatæ

auteur de la phthisiologie semble avoir plus approché de la vraisemblance, en supposant que la matière purulente, contenue dans les poumons, est absorbée et entraînée dans le courant des humeurs où elle produit une fièvre de nature putride. Cette opinion a été généralement

---

» semper habere soleo ; quippe, quæ, sicuti à pure in
» pulmonibus confecto ortum ducit, ità purulentiæ pul-
» monalis index est certissimus. Indèque provenit, quòd
» hæc febris putrida intermittens phthisim (quoties hunc
» morbum fatalem esse contingit) in extremum usque
» diem comitari soleat.

» Sanguine enim, purulentis particulis sibi à maturatis
» tuberculis in circulatione per pulmones communicatis,
» perpetuò jam contaminato, natura ejusmodi hetero-
» geneis particulis in tantum onusta atque pressa, uti
» ampliùs eas ferre non possit, insurgit contrà, pugnamque
» (seu paroxismum febrilem) in earum extrusionem ins-
» tituit, atque in dies renovat. » Morton phthisiologia, pag. 113. an. 1689.

« Lorsque les tubercules viennent à suppuration, ou
» que, trop distendus par l'humeur purulente, ils crèvent
» et s'ulcèrent, ces petits animaux qui, sous la forme
» de vers, causaient tous les accidens, tous les désor-
» dres rapportés jusqu'ici, pourraient bien, sans invrai-
» semblance, prendre alors dans ces ulcères, comme
» dans une matrice convenable, des formes différentes de
» celles qu'ils avaient d'abord ; et à l'aide de leurs or-
» ganes ou aiguillons différens et nouveaux, devenir
» capables d'irriter avec plus de fureur les parties qu'ils
» touchent, et d'augmenter l'étendue des ulcères en

adoptée par les auteurs qui l'ont suivie. Entreprendre de les citer tous, serait le moyen de grossir ce volume sans nécessité et sans avantage; ce serait abuser sans dessein du temps et de la patience du lecteur. Quelques citations d'ouvrages pris à des époques différentes, suffiront pour prouver combien cette doctrine s'est perpétuée et soutenue depuis son auteur jusqu'à nous.

» dénaturant et rongeant les extrémités des vaisseaux qui » y aboutissent; et ne serait-il pas possible enfin que » cette forme nouvelle leur facilitât les moyens de s'in» troduire dans la masse du sang et des autres humeurs, » et d'y causer des altérations différentes de celles qu'ils » occasionnaient auparavant, comme de stimuler avec » force toutes les fibres nerveuses des petits vaisseaux, » et de décider par-là les frissons, les horripilations qui » annoncent les accès des fièvres putrides intermittentes? » Martin on consumption, p. 69. an. 1722.

« La fièvre hectique est occasionnée par des molécules » de pus introduites dans la circulation générale, contre » lesquelles la nature déploie des efforts qui puissent les » expulser; elle dérive immédiatement de ce combat. » Blackmore on consump. an. 1724. Home principia med. 1762.

« Mais quand la putridité reconnaît pour cause le pus » continuellement versé dans le sang par la rupture des » vaisseaux, il faut s'interdire toute espèce de moyens » irritans quelconques. » Fothergill on phthis. pulm. med. obs. vol. 5. p. 353. 1776.

Il n'est pas peu surprenant que cette opinion ait régné sans restriction pendant un siècle, révérée par les auteurs comme une succession héréditaire qu'ils se transmettaient des uns aux autres, sans qu'aucun d'eux ait osé faire la moindre recherche pour constater la vérité ou la fausseté du fait : car je ne me rappelle pas avoir jamais vu cette opinion prouvée

---

« La fièvre hectique qui accompagne cette maladie, ainsi » que plusieurs autres affections chroniques, est évidem- » ment l'effet d'une acrimonie ; la plus commune est celle » du pus absorbé et entraîné dans la circulation. -- La » consomption pulmonaire au moins dans son troisième » période, a bien certainement pour symptôme conco- » mitant une fièvre de nature putride. » Simmons on consumption, an. 1780.

« La fièvre hectique est causée et entretenue par le » pus des ulcères qui étant résorbé dans les vaisseaux du » sang et de la lymphe, fait dégénérer ces précieux li- » quides, les corrompt et les réduit enfin en humeurs » purulentes, qui conduisent les malades à une fin fatale. » Traité de la Phthisie pulmonaire, par M. Raulin, M. D. Paris, 1782. 8 vol.

« Balsamica, antiseptica, non modò propter viscerum » vomicas hecticam symptomaticam causantes (de quâ, » ut alibi dixi, non agitur), sed etiam ad universæ hu- » morum massæ putredinem, quam subindè hectica citra » ulcera inducit, vel externorum certè ulcerum sanies » resorpta, vel alius quivis pravus humor in cachecticis, » suppeditat, prævertendam, haud exiguæ sunt utilitatis :

dans aucun ouvrage, soit par le raisonnement soit par l'observation. Comme il est de la plus grande importance, dans la cure de cette maladie, d'écarter toute idée de putridité et d'établir une méthode de traitement, sinon fondée sur une raison plus juste, au moins toute différente, je dois mettre de côté, en discutant cette matière, tout ce que les idées anciennes

---

» cujusmodi sint agrimonia hedera terrestris, virga au- » rea, veronica, etc. » Winceslai Trnka Hist. feb. hecticæ, p. 271. Vindobonæ, 8 vol. an. 1783.

« Les circonstances qui me tinrent long-temps dans » l'incertitude, furent les divers symptômes hectiques » dont je ne pouvois trouver une cause plus vraisem- » blable que l'absorption du pus fourni par quelque ulcère » situé dans les poumons; et réellement l'aspect que » présentaient les produits de l'expectoration parfaitement » semblables au pus fourni par un abcès, étaient bien » suffisans pour fortifier ce soupçon. » -- Et ailleurs, « jusqu'à ce que cela cependant pût être effectué, on » pouvait raisonnablement croire que l'absorption avait » lieu, quand l'excrétion, par la voie de l'expectoration, » venait à se supprimer; et comme chaque nuit amenait » la suspension des crachats, cette circonstance portait » fortement à conclure qu'une partie du pus dont l'éva- » cuation était ainsi interrompue, cédait aux forces d'ab- » sorption, et décidait ces symptômes hectiques dont » l'apparition suivait immédiatement la cessation des sueurs » colliquatives. » Dr. Chapman on pulmonary complaints. med. commun. p. 272. 290. an. 1784.

lui donnent d'imposant : « car rien n'emporte » dans la pratique de la médecine de si dan- » gereuses conséquences, que de déduire la » cause des maladies d'une base imagi- » naire. » (2)

Il est un axiome dont, je crois, on ne me disputera pas la vérité, c'est que des effets semblables doivent se rapporter toujours à des causes de même nature.

Si donc la fièvre qui accompagne la phthisie pulmonaire était la suite de l'absorption du pus et de son mélange avec le sang, il y aurait une fièvre de même caractère dans tous les cas d'absorption semblable, quoique le poumon ne fût pas le siége de l'ulcère. Or, tout praticien observateur doit avoir reconnu le contraire.

Les abcès du foie, ceux qui ont leur siége dans le muscle psoas, les abcès des reins et autres organes intérieurs (3), occasionnent

---

(2) Stephens on consumption, p. 131. an. 1761.

(3) « Dans un abcès où toute la surface interne de » l'os ileum était rongée par la carie, une fièvre lente » continue, jointe à une suppuration abondante, condui- » sit en peu de temps le malade au tombeau. » -- En parlant d'un abcès de grande étendue, qui avait son siége sur le périnée, et qui tenait depus l'os ischion jusqu'au pubis, il dit : « la fièvre était continue, la fièvre ne » l'abandonna jamais. » Le dran's observ. p. 266. 238. an. 1740.

une fièvre dont la continuité est bien prononcée, avec des frissons qui paraissent à des périodes irrégulieres, sans qu'il y ait de rémissions réglées ni de sueur le matin. Si l'on m'objecte que, dans ces cas-là, le pus est différent de celui qui se forme par l'ulcération des poumons, je répondrai que le pus, dans son état de simplicité naturelle, semble toujours, et dans tous les cas, à peu près de même nature, c'est-à-dire, ce que les chirurgiens appellent matière louable, mais que sa qualité peut varier selon le degré d'inflammation, le ton de la fibre et la situation de l'abcès, et que même dans la phthisie pulmonaire la matière de l'expectoration offre des variétés de couleur, de consistence, etc. dans les différentes périodes de son cours, sans qu'il survienne pour cela aucun changement au caractère de la fièvre.

Avant la formation des engorgemens tuberculeux, lorsque l'affection des poumons est encore récente, et que leur substance est enflammée, la fièvre reste continue, et retient assez sensiblement les caractères de celle qui

---

« Cette affection chronique (l'hepatitis) s'établit souvent sans donner aucun signe manifeste de sa présence : » après la mort on découvre des abcès considérables » dans le foie. » Cullen first lines, §. 414. ed. 4. an. 1784.

accompagne les inflammations de la plèvre et des autres organes. Elle change de type et de nature dès que l'altération des organes parvient à un plus haut degré, que les tubercules se forment ou sont déjà formés, et que la substance des poumons se trouve comprimée de manière à ne permettre qu'un accès plus ou moins libre à l'air ; elle change sans qu'il se soit manifesté encore aucune apparence de pus dans l'expectoration ; elle devient alors sujette à des rémissions mieux prononcées, qui se font le matin, et durent quelques heures ; le redoublement qui se déclare à midi ou le soir se prolonge toute la nuit, et se termine vers les quatre heures du matin suivant par une sueur dont se couvrent la poitrine et les autres parties supérieures. Si la fièvre hectique pulmonaire reconnaissait véritablement pour cause l'acrimonie corrosive du pus absorbé des poumons, comment pourrait-il arriver qu'elle précédât la suppuration des tubercules et l'existence de la matière purulente dans la substance des poumons ? Car il est de fait que, dès le commencement de la maladie, avant l'apparition d'aucun symptôme qui indique la présence du pus et d'aucune altération de ce genre dans les crachats, lors même que les malades ne rendent encore qu'un phlegme blanchâtre en très-petite quan-

tité, la fièvre a déjà pris une forme complète et déterminée, comme peut le certifier ici l'expérience de tous les praticiens qui ont eu occasion de suivre et d'observer cette maladie dans son premier période. Telle m'a paru cette fièvre dans un grand nombre de circonstances, telle l'ont vu plusieurs de mes confrères avec lesquels je me suis entretenu de cet objet; car on ne peut pas douter qu'elle existe, malgré qu'elle échappe souvent aux praticiens peu attentifs, et qu'elle ne soit communément regardée que comme un symptôme de rhume.

D'un autre côté, si la fièvre hectique pulmonaire était réellement dépendante de l'absorption, elle n'éprouverait pas des intervalles de repos tant que la matière de l'expectoration serait de nature purulente; cependant des observations faites par des auteurs de l'autorité la plus respectable, prouvent qu'il est possible d'expectorer le pus par la rupture d'une simple vomique pendant plusieurs années, sans aucun symptôme de fièvre hectique, et même sans que le système général des fonctions soit endommagé (4). Si l'absorption était

---

(4) Le Dr. Clossy rapporte l'observation d'un abcès au foie, où le pus était évacué par le moyen de l'expectoration, et dont la quantité se montait à la valeur

un acte ordinaire et commun de la nature, comment expliquer l'absence de ses effets dans ces différens cas ? Dirons-nous que les poumons n'étant pas altérés au point de fermer le passage à l'air, continuaient sans obstacle leurs excrétions accoutumées ?

Si la fièvre hectique devait son origine à l'absorption du pus, il serait raisonnable de l'attendre, et l'on devrait la rencontrer toutes les fois qu'une quantité considérable de cette matière s'est répandue dans quelques cavités du corps, comme nous en avons cité des observations. Une partie du fluide épanché devrait être pompée par les vaisseaux absorbans, et la suite de son mélange avec le sang serait une fièvre semblable à la fièvre hectique, c'est-à-dire, avec des rémissions et des sueurs le matin, un desséchement général, symptôme

---

d'une pinte par jour; une portion de pus s'échappait aussi par le canal intestinal avec une odeur fétide et une consistance épaisse. Il n'y eut point de fièvre hectique, et le malade recouvra la santé sans aucune altération subséquente des poumons. Cette affection hépatique dura depuis la fin de janvier jusqu'au mois d'avril. Voyez Clossy obs. sect. 3. an. 1763.

Galenus, methodus medendi. Lib. 5.

Cullen first lines §. 854. ed. 4. an. 1784.

Willis on vomicæ.

Voyez le cas rapporté à la fin du chap. 8 de cet essai.

que je regarde comme caractéristique de l'hectique pulmonaire : mais ici l'expérience contredit encore le raisonnement. On a des exemples de pus ainsi déposé dans différentes parties, sans aucune espèce de fièvres subséquentes.

La fracture compliquée que nous avons rapporté plus haut, où le pus a été retenu sur la plaie pendant l'espace de dix-sept jours, ne fut suivie d'aucune fièvre concomitante quelconque.

Dans les abcès qui ont leur siége fixé sur les parties extérieures du corps, et dont le pus coule en abondance ; dans les amputations des extrémités inférieures qui présentent une surface très-étendue, recouverte d'une couche épaisse de matière purulente, il se développe une fièvre symptomatique souvent très-forte, qui n'est liée par aucune sorte de rapport même très-éloigné avec la fièvre hectique pulmonaire.

J'ai vu un cas très-extraordinaire de fracture du crâne, occasionnée par la roue d'un chariot chargé qui passa sur la tête du sujet de l'observation ; tout le péricrâne du côté droit était enlevé ; la fracture occupait un espace très-étendu, pénétrait jusqu'à la base du crâne, et formait dans les os une large dépression, une plaie fort étendue avec perte

considérable de substance. On touchait à la fin de juillet, au moment des plus grandes chaleurs ; la fièvre symptômatique fut très-violente ; à raison de la chaleur et de l'ydiosincrasie particulière du sujet ; il eut au mois d'août suivant deux attaques d'une fièvre décidément inflammatoire et continue. Il sortait de la plaie une matière abondante, qui changeait de caractère suivant les variations survenues dans l'état du malade. D'aprés l'examen attentif de toutes ces circonstances, n'était-on pas autorisé à attendre une absorption, si cet acte était lié aux lois de l'économie animale ? Il ne parut cependant aucun signe de fièvre hectique, prise même dans l'acception la plus étendue de ce mot. Dix semaines suffirent pour consolider la plaie et dissiper tous les accidens.

Ces faits médités et approfondis nous mènent à conclure que l'absorption du pus, au moyen des vaisseaux absorbans, lorsqu'elle peut se faire dans la masse des fluides en circulation, détermine une fièvre continue, essentiellement différente de la fièvre hectique pulmonaire, et que cette dernière constitue une fièvre *sui generis*, qui procède d'une cause particulière.

Quand le virus vénérien est absorbé par les vaisseaux lymphatiques, il s'arrête dans les

glandes situées au plis de la cuisse, et y produit des bubons. Voilà un cas de cette nature observé dans un hôpital d'accouchement. Une matrone en délivrant une femme infectée du virus vénérien en fut inoculée; le virus arrêté dans les glandes axillaires y produisit une tumeur considérable et une violente inflammation au bras. Quand la matière des ulcères et des cautères de la jambe est absorbée, elle s'arrête dans les glandes situées à la région des aines. On a vu quelques-unes des petites glandes placées aux environs de la côte qui répond à la partie inférieure de l'omoplate, se gonfler par l'absorption de la matière qui s'échappait d'un vésicatoire appliqué sur le dos (5). Dans cette maladie déplorable, le cancer des mamelles, il est assez commun de voir les glandes axillaires affectées d'engorgement. Les engorgemens laiteux des mamelles occasionnent aussi très-souvent la tuméfaction de ces mêmes glandes axillaires. Après l'inoculation de la petite vérole, les glandes axillaires du bras où l'on a fait l'insertion se tuméfient et deviennent douloureuses, avant même que la fièvre générale se soit déclarée. Enfin, quelle que soit la

(5) Hewson on the lymphatics.

partie où se fait l'absorption du pus, par les lymphatiques, il s'arrête dans les glandes semées sur le trajet que font ces mêmes vaisseaux pour aller vers le canal thorachique, le réservoir commun du chyle et de la lymphe.

« Les vaisseaux lymphatiques des poumons » se réunissent en deux branches ; l'une rampe » le long de la partie postérieure des deux » lobes, près de l'endroit où elle s'insère dans » le canal thorachique, vers le milieu de la » poitrine ; l'autre sort de la partie antérieure » des deux lobes, et se plonge dans la jugu- » laire et la veine sous-clavière. Quelques » ramifications des vaisseaux lymphatiques de » la partie postérieure du lobe gauche, pas- » sent sous l'artère aorte, pour aller gagner » le canal commun (6). »

Il n'est pas nécessaire de mettre en problème si les extrémités des veines sont douées de forces absorbantes ; je crois que le général des auteurs penche vers la négative. Le pus ne peut donc être admis dans la circulation par cette voie ; et si les vaisseaux lymphatiques des autres parties du corps sont capables de l'absorber, il me semble que les glandes placées par la nature sur le trajet de chacun

---

(6) Hewson on the lymphatics.

de

de ces vaisseaux agissent à la manière des filtres, et ont pour usage d'arrêter, de retenir les substances hétérogènes nuisibles qui s'y glisseraient. Le pus ne peut donc agir comme *stimulus* sur le cœur, et produire la fièvre.

Si les vaisseaux lymphatiques des poumons, particulièrement ceux qui sortent de la partie supérieure où se fait la première invasion du mal, absorbaient le pus, n'est-il pas probable qu'il serait retenu par les glandes logées aux environs des clavicules (comme nous l'avons indiqué) et que le gonflement de ces glandes formerait un des symptômes propres à cette maladie ? Cependant il n'y a guère que les constitutions scrophuleuses où ce phénomène puisse se remarquer.

Un ingénieux et jeune médecin de ces derniers temps (7), d'une ardeur infatigable pour les recherches de médecine, en ouvrant un sujet pour examiner la poitrine, gratta plusieurs fois ses doigts avec l'extrémité d'une côte rompue ; le lendemain il fit l'ouverture d'un autre cadavre qui avait eu quelques symptômes de maladie vénérienne ; il ressentit bientôt après des douleurs fatigantes dans ses doigts, qui durèrent pendant quelque temps, et qui provenaient sans doute de l'absorption

(7) Dr. Stark.

d'une humeur viciée fournie par l'un de ces sujets. Alors survint le gonflement des glandes situées à la partie externe de la main, aux aisselles et sous la machoire inférieure. Les glandes de la main, ainsi que les maxillaires, furent fréquemment ouvertes, et cela aussi souvent qu'il y avait de nouveaux signes d'engorgement. Les autres symptômes résistèrent pendant deux années à l'application de toute sorte de moyens ; la santé durant cet intervalle ne souffrit pas de dérangement sensible, sinon par l'effet des remèdes employés pour détruire le germe d'une affection aussi fatigante.

Quelle que fût la matière absorbée dans ce cas, ou du pus, ou du *serum* putride, ou un miasme flottant dans les humeurs des sujets soumis à la dissection, il est constant qu'elle se trouva interceptée par les glandes, et qu'elle ne franchit pas ses barrières ; car, si elle eût pénétré dans les voies de la circulation sanguine, il n'est pas douteux qu'elle eût excité une fièvre de mauvais caractère ; et comme il ne s'en déclara d'aucune espèce, on doit conclure que la matière virulente ne se mêla point au sang, mais qu'elle fut arrêtée par les glandes auxquelles se bornèrent les effets de sa funeste influence. L'infiniment sage ordonnateur de la machine animale, semble avoir placé les

glandes lymphatiques comme autant de sentinelles dont l'emploi est de défendre l'entrée de la circulation à tout ce qui pourrait apporter du désordre dans l'économie vivante, qui, sans cette précaution bien entendue, serait incessamment exposée à recevoir de grands dommages, non-seulement de la part des miasmes putrides et nuisibles qui flottent dans l'athmosphère, mais aussi des substances qui nous paraissent les plus agréables.

Dans les fièvres avec prostration de forces, communément appelées putrides, j'ai souvent observé la tuméfaction des glandes inguinales, quoiqu'il n'y eût aucune raison de soupçonner un vice vénérien; ces mêmes glandes étaient enflammées, douloureuses, et se dissipaient quelquefois par résolution; elles ont suppuré d'autrefois et se sont cicatrisées sans peine. Les bubons dans la peste et dans les autres maladies qui se produisent sous cette forme, affectent peut-être le même mode de développement.

D'après les exemples que je viens de rapporter, on peut conclure avec certitude que le pus ou les miasmes pernicieux absorbés par le système lymphatique, portent le plus souvent leur impression sur les glandes qui remplissent l'espace compris entre le lieu où s'est faite l'absorption et le canal thoracique; ainsi,

comme dans la consomption pulmonaire et la fièvre hectique qui l'accompagne les glandes que traversent les lymphatiques pulmonaires en se dirigeant vers le coù et les environs des clavicules, ne sont point frappées d'engorgement, il faut croire que ces mêmes vaisseaux n'absorbent et ne tirent des poumons, ni pus, ni matière purulente d'aucune espèce.

C'est un fait donné par l'observation, que le fluide résultant de l'exhalation des vaisseaux dans les différentes cavités du corps (à l'exception du cerveau) et l'humeur contenue dans le système lymphatique, se ressemblent sous beaucoup de rapports : ces deux fluides sont également susceptibles de prendre un certain degré de concrescibilité, lorsqu'on les expose à l'air le même espace de temps ; la maladie communique à tous deux les mêmes altérations et au même degré. Le fluide qui s'exhale des poumons dans la respiration, comparé à celui des vaisseaux lymphatiques, n'offre d'autres traits d'analogie avec lui, que sa limpidité et sa ténuité naturelle ; car, exposé à l'air, il ne se coagule pas, il conserve toujours le même mode de consistance, il varie seulement dans ses proportions, suivant le degré de chaleur du corps et l'état de l'athmosphère.

Une grande quantité de ce fluide est entraîné

au dehors par les actes de respiration : conclurons-nous de là qu'un système particulier de vaisseaux sépare et jette ce même fluide dans les vésicules aériennes des poumons, ou que les lymphatiques répandus à travers la substance de ces organes, si toutefois il est vrai qu'il en existe malgré mes doutes, soient inhabiles, impropres à l'absorber?

Plus nous faisons de pas dans l'étude de la structure de l'économie vivante, plus nous trouvons à nous convaincre que chaque organe, chaque partie a été appelée par le sage ordonnateur des choses, à remplir des vues circonscrites et déterminées; en sorte qu'aucun autre organe ne se prête à les exécuter avec autant d'avantage et de succès. L'air de la respiration qui se soutient par un mouvement non interrompu pendant tout le cours de la vie, agit comme force exhalante sur le fluide séparé dans les vésicules aériennes des poumons, et destiné à être chassé au dehors peut-être comme véhicule d'un autre principe, le phlogistique; il rend dès-lors inutile tout système de vaisseaux qui aurait pour usage de le ramener dans la masse du sang, d'où il s'en est fait une avantageuse sécrétion. Les organes du corps animal présentent une disposition telle, que les excrétions et les sécrétions empêchées ou supprimées sont toujours

remplacées par le travail auxiliaire d'un autre système de vaisseaux qui agit pour prévenir les effets pernicieux de ces dérangemens : mais l'excrétion pulmonaire ne peut s'interrompre tant que l'animal vit et respire, puisqu'elle est essentiellement liée aux actes de respiration qui se continuent sans cesse : de pareils organes secondaires, s'ils existaient, indiqueraient donc une superfluité surabondante, dont nous n'avons pas d'exemples.

J'ai tâché de combattre et de renverser la doctrine anciennement reçue de la putréfaction, de l'acrimonie et de l'absorption du pus des poumons, comme cause de la fièvre hectique pulmonaire, et je crois l'avoir fait avec quelque degré d'évidence. Il ne m'appartient pas de songer au mérite d'un tel dessein, quelle que soit la manière dont je l'ai exécuté; mais personne ne me contestera la nouveauté de l'entreprise. C'est aux observations futures à marquer la justesse des principes sur lesquels j'ai fondé mes prétentions.

CHAPITRE V.

Théorie nouvelle de la fièvre hectique pulmonaire. — Ce qu'il reste des poumons quand la mort termine la maladie. — L'air phlogistiqué par la respiration. — Phlogistique, quel est ce principe? — Est emporté au dehors dans l'acte de respiration. — Expérience sur les différentes espèces d'air.

Les raisons que j'ai apportées dans les deux chapitres précédens, ont prouvé, je crois, d'une manière victorieuse, que le passage de la matière purulente des poumons dans le sang, que la putridité ou l'acrimonie de ce même fluide ne contribuent en rien à décider et à entretenir la fièvre hectique pulmonaire, comme nous avons appris à le penser d'aprés des autorités de la première force en médecine. On a encore tâché d'assigner à la fièvre hectique différentes sources beaucoup moins généralement adoptées : telles sont les animalcules (1), la destruction inégale de la force musculaire relativement à celle de la

(1) Marten on consumption, p. 40. an 1722.

faculté contractile du cœur, et bien d'autres; mais elles paraissent si bizarres et si peu conformes aux idées reçues aujourd'hui en pathologie, sur laquelle nous avons des connaissances moins bornées qu'autrefois, qu'elles ne méritent pas une attention sérieuse. Je vais donc exposer, en réclamant l'indulgence des lecteurs, mes idées sur la cause de cette fièvre. Il ne m'appartient pas de prononcer jusqu'à quel point la théorie que j'avance obtiendra sur toutes celles qu'on a proposées jusqu'à ce jour l'avantage de paraître plus raisonnable, plus juste et mieux assortie aux idées d'une saine doctrine pathologique; c'est à l'expérience qu'appartient le droit de décider cette question, comme au juge le plus sûr et le plus vrai des préceptes de médecine. Un mérite qui lui est propre, le seul qu'elle doive revendiquer, est celui d'être avancée pour la première fois. N'ayant rencontré dans les auteurs aucune idée semblable, et ne m'étant proposé que le perfectionnement de la méthode curative d'une dangereuse maladie, pour but de mes travaux, je me résigne, en vérité et conscience, à faire le sacrifice de mon opinion, si l'on apporte de bonne foi contre elle des preuves et des raisonnemens justes; quant aux objections vagues, inintelligibles, dictées par la fureur des critiques, elles ne méritent

aucune attention de ma part, et je ne leur accorde ni importance ni considération.

On a calculé qu'il s'échappe des poumons une quantité plus considérable de matière perspirable, que de tous les autres points de la surface du corps (2). Le fluide de l'insen-

---

(2) « Mais en calculant les sommes, les produits de » la transpiration qui s'échappent du corps pendant une » année, soit par l'organe de la peau, soit par les pou- » mons, on voit que, dans la grande Bretagne, ils » excèdent de quarante onces par jour la quantité d'ab- » sorption. Quoique cette quantité ait passé pour être » le total de la transpiration, elle n'est, dans le fait, » que l'excédent de cette même transpiration sur le fluide » pompé par les veines absorbantes de la peau, des *fauces* » et des poumons. » Whytt, motion on the fluids, p. 250. ed. in-4°. an. 1768.

« Quand nous essayons d'expirer de toutes nos forces, » la surface entière des vésicules aériennes des poumons » supporte une pression égale à un poids de 420 livres. » Whytt on vital motion.

Le Dr. Hales (hæmest. vol. 2.) met en fait que l'étendue des surfaces intérieures des petites vésicules aériennes des poumons, égale 150 pieds carrés : ce qui surpasse de beaucoup l'évaluation de celle de la surface cutanée que l'on a portée à 15 pieds carrés. Il avance que deux *gall ns* (*) d'air soumis pendant deux minutes et demie à l'alternative des mouvemens d'expiration et

(*) Le *gallon* est une mesure d'Angleterre qui fait environ quatre pintes de Paris.

sible transpiration est rejeté au dehors à travers les pores cutanés, sans exciter aucune sensation qui puisse déceler l'évacuation habituelle qui s'en fait; mais quand il survient une augmentation sensible du produit de cette excrétion, soit par l'exercice, la chaleur, l'usage des boissons spiritueuses, soit par l'effet

---

d'inspiration, perdent toutes les qualités qui les rendaient respirables; cette mesure d'air est égale à 522 pouces cubiques. Il put faire cinquante inspirations pendant les deux minutes et demie. L'humidité absorbée des poumons pendant ce nombre de mouvemens, se trouva égale au poids de 17 grains; ce qui se monterait en 24 heures à 20 onces, 3 gros et 12 grains. Mais ce résultat doit varier selon la plus ou moins grande activité de la circulation et l'état de l'athmosphère qui peut être plus ou moins susceptible de dissoudre et d'absorber l'humidité des poumons : car, d'après le professeur Hamilton, dans ses essais philosophiques, l'air de l'athmosphère a la propriété de dissoudre l'humidité, de la même manière que l'eau dissout le sucre et les sels. L'air agité est capable de se saturer d'une plus grande quantité de parties aqueuses; et quand l'eau est ainsi fondue dans l'air, la transparence de ce dernier dépend de la quantité de chaleur qu'il tient en combinaison; car le froid précipite l'humidité sous forme de vapeur et de brouillard, comme on peut s'en convaincre en respirant par reprises alternatives dans un appartement chaud et dans un air condensé par le froid; dans le dernier cas, l'haleine est sensiblement apparente, dans le premier on ne peut l'apercevoir.

des remèdes sudorifiques ou autres échauffans, la vîtesse du pouls augmente, et un léger mouvement de fièvre se fait sentir.

Lorsque les poumons frappés d'inflammation, travaillés par la formation des tubercules et des vomiques, ne permettent plus un libre accès à l'air dans une partie considérable de leur tissu, il faut que la quantité habituelle du fluide évacué dans l'acte de la respiration diminue, et qu'une somme proportionnelle soit retenue dans l'habitude générale du corps où elle séjourne, jusqu'à ce qu'un autre émonctoire en procure l'évacuation. C'est la portion de fluide ainsi retenue, jointe au phlogistique surabondant, que je reconnais pour être la cause majeure et principale de la fièvre hectique pulmonaire, laquelle diminue infailliblement d'intensité, sitôt que la perspiration pulmonaire est complétée au moyen des pores de la peau ; mais tant que l'organe pulmonaire continue d'opposer un obstacle à ce qu'elle s'évacue entièrement et sans contrainte, la fièvre se soutient et reparaît chaque jour, afin de décharger le système général de l'accumulation surabondante qu'il en reçoit. L'impuissance des poumons pour exhaler la quantité convenable de fluide lymphatique, augmentant avec la maladie, les sueurs du matin et la violence de la fièvre augmentent suivant

les lois d'une progression semblable. Il n'y a de changement dans cette marche que vers le dernier période, lorsque le malade est plongé dans un état d'épuisement radical, lorsque les forces musculaires et l'action des vaisseaux sont tellement affaissées, qu'elles ne peuvent plus se prêter aux efforts de mouvemens fébriles suffisans pour jeter ce fluide à la circonférence, et le forcer de s'ouvrir une issue par les pores de la peau : alors il se détourne et se dirige sur les intestins, appelé par les influences sympathiques bien connues qui lient les affections de ces deux organes, ce qui décide la diarrhée : alors se déclare une diminution notable de la fièvre, des sueurs et de l'expectoration ; et s'il arrive que la diarrhée ne termine pas la maladie (comme on en a des exemples), ou que du moins elle demeure susceptible de céder sans résistance aux plus doux astringens, rien ne peut arrêter le cours de la fièvre et de la transpiration qui, dans ce cas, ne finissent qu'avec la vie. Quoi qu'il en soit, la diminution de la quantité ordinaire des crachats ne doit pas être rapportée, comme on l'a prétendu, au refoulement de la matière purulente sur les intestins, mais à la destruction d'une partie volumineuse de la substance pulmonaire, qui, ainsi réduite, n'est plus en état de fournir à l'expec-

toration la même abondance de matière par le produit habituel d'une décomposition trop avancée. Car, quoique le pus soit un résultat de sécrétion, il arrive néanmoins que la substance pulmonaire, par les engorgemens tuberculeux et les vomiques, acquiert un certain degré d'induration qui la soustrait à l'influence de la vie et la rend susceptible de dégénération purulente, par l'action seule du pus en contact avec elle, comme nous l'avons suffisamment prouvé dans un des premiers chapitres. Ajoutez à cela que les malades affaiblis, épuisés vers les derniers jours de cette cruelle maladie, semblent manquer des forces nécessaires pour expulser, au moyen des crachats, le fluide purulent qui inonde les poumons.

Dans les sujets morts de phthisie pulmonaire, la portion des poumons qui est restée accessible et perméable à l'air, paraît être quelquefois d'un si petit volume, qu'elle n'égale pas un quatrième degré de l'organe entier.

En donnant la description de la fièvre hectique pulmonaire, j'ai fait observer que, quoique les crachats abondans et les sueurs du matin fassent considérablement tomber la fièvre, il reste néanmoins même durant la rémission un certain degré de vélocité dans le pouls. Ce symptôme est probablement l'effet de l'inflammation et de la formation progressive

et successive des tubercules, ce dont les malades s'aperçoivent souvent eux-mêmes par la douleur et la difficulté qu'ils éprouvent, sur-tout dans une profonde inspiration et même au moindre mouvement de la poitrine.

Depuis que les hommes ont commencé à raisonner sur les causes et les effets, c'est une chose reconnue que l'air fréquemment respiré devient impropre à l'objet de la respiration, par la seule circonstance d'avoir passé plusieurs fois à travers le tissu des poumons, et qu'il donne la mort aux personnes qui continuent de le respirer; de sorte que si l'on isole un animal dans une masse d'air donnée, dont la communication avec l'athmosphère soit parfaitement interceptée, il cessera bientôt de vivre, soit qu'il ait enlevé quelques qualités à l'air, soit que l'air ait lui-même retiré quelques principes de l'animal (3). On a donné

(3) D'après quelques expériences ingénieuses, publiées dernièrement, il conste qu'une personne, en respirant pendant une heure, dans un bocal qui contient 3 pintes et demie d'air, laisse échapper pendant ce temps-là 124 grains d'humidité: ce qui fait 6 onces, 1 gros, 36 grains en 24 heures.

Il faut observer que les trois pintes et demie d'air se saturent assez vîte d'humidité, et que, quoique cette humidité tende à se condenser et se condense en effet sur les parois du vase, il arrive cependant que l'air

bien des explications différentes de ce phénomène; la première qui se présente, est de l'attribuer à l'humidité dont l'air se charge et se pénètre dans les poumons : idée simple et facile que les personnes de l'intelligence la plus commune peuvent saisir. Les savans ont enchéri sur elle en admettant un certain *pabulum vitæ*, extrait de l'air et mêlé au sang, qui tire sa couleur rouge et vermeille de lui.

---

libre ou extérieur se précipitant sans cesse dans l'intérieur du bocal, en déplace l'air qui s'y trouve, et qui conséquemment doit en sortir pour se répandre au dehors. Or, comme toute l'humidité ne se condense pas instantanément, il doit s'en perdre une grande partie par ce moyen : d'où il suit que la respiration laisse échapper une plus grande quantité d'humidité que celle que l'expérience indique. Voyez Cruikshank letter on absorption to p. clarc p. 116.

L'abbé Fontana n'a pu respirer que 40 fois dans 352 pouces cubiques d'air. (Phil. Trans. v. 69.) En supposant que nous expirions 20 fois dans une minute, après une heure d'inspiration et d'expiration, près de 50 *gallons* d'air doivent avoir successivement passé dans le bocal. Mais si nous accordons que les poumons attirent dans chaque inspiration 30 pouces cubiques d'air (*), la quantité d'excrétion évaluée tout à l'heure sera trois fois plus considérable que nous ne le disions.

(*) Cavallo on air, p. 391.

Les expériences faites sur l'air avec un degré d'exactitude étonnante, auxquelles plusieurs célébres Physiciens de nos jours ont consacré leur temps et leur application, contribuent beaucoup à éclaircir cette partie de mon sujet. On a réussi par elles, non-seulement à déterminer les propriétés de l'air, mais encore à évaluer la masse respective de chacune de

---

Depuis que l'on a reconnu dans l'air introduit à travers les poumons des qualités analogues à celles de l'air gâté par la putréfaction animale, il est probable qu'un des usages de ces organes est de procurer l'expulsion de vapeurs putrides qui, si elles n'étaient chassées au dehors, porteraient peut-être le germe de la putréfaction dans les corps vivans comme dans les corps privés de vie. Priestley on air 1776 to 1778.

Dans des cas de maladies générales, les poumons exhalent des vapeurs vraiment putrides. Cavallo on air.

Un homme transpire dans un jour les cinq huitièmes de ce qu'il boit et mange. Sanctorius med. stat. aph. 6. sect. I.

L'ingénieux M. Cruikshank, en renfermant sa main dans un récipient, a recueilli 30 gr. d'eau dans l'espace d'une heure; ce qui monte, selon son calcul, à 7 liv. 6 onces par jour, en supposant qu'il se fasse une transpiration égale par toutes les parties de la surface cutanée: il était tranquille, et le thermomètre de sa chambre marquait 71 degrés; lorsqu'il eut pris de l'exercice, le produit montait à 12 livres par jour; le soir il répéta l'expérience, le thermomètre était à 62, et il n'obtint que 12 grains dans une heure.

ses

ses parties constituantes ; de sorte qu'il est aussi facile de reconnaître le degré d'insalubrité de différens lieux, de déterminer dans quelles proportions la partie insalubre est mêlée avec la partie respirable, que de faire d'autres expériences sur les fluides qui tombent le plus facilement sous nos sens.

L'utilité principale de la respiration ; (dit un ingénieux et savant auteur), « est de débarrasser le sang de la partie surabondante » de phlogistique qu'il acquiert dans son mou- » vement progressif à travers toutes les parties » du corps (4). » Le phlogistique est un principe de la nature généralement répandu dans tous les corps, où il se trouve dans un état d'inertie ; mais il devient visible dans la combustion dont il est l'aliment et le soutien : l'air saturé de ce principe est ennemi de la vie. Une chandelle renfermée sous un bocal de verre s'éteint en peu de minutes, comme si elle avait été plongée dans l'eau ; car l'air est susceptible de recevoir et de dissoudre une certaine proportion de ce principe dont il se sature de la même manière qu'il se charge d'humidité, avec cette différence cependant que l'air retient le phlogistique jusqu'à ce qu'il se présente à lui des corps d'une affinité plus

(4) Priestley.

grande, tandis qu'il précipite l'eau dans toutes les circonstances possibles. L'air pénétré de phlogistique tue les animaux et éteint le feu et la flamme des bougies.

Pour déterminer la présence du phlogistique dans l'air expiré des poumons, j'ai fait les expériences suivantes, aidé d'un trés-ingenieux professeur de physique (5). Quoiqu'il me fût bien connu qu'elles avaient déjà été tentées, j'ai cru devoir les épéter pour établir sur des fondemens plus solides les conséquences qu'elles pourraient me fournir.

1. Ayant soumis pendant quelque temps aux actes alternatifs d'inspiration et d'expiration l'air renfermé dans un bocal, il éteignit une chandelle allumée dès qu'il fut mis en contact avec elle. J'ai placé ensuite dans ce même air vicié quelques morceaux de menthe verte, et j'ai renversé le vase sur l'eau : dans l'espace d'une heure l'air s'est montré de nouveau propre à nourrir la flamme d'une bougie plongée jusqu'au fond du bocal.

2. J'ai introduit dans un tube de verre deux parties d'air commun de l'athmosphère ; j'ai ajouté une partie d'air nitreux ; il s'est aussitôt manifesté une effervescence de vapeurs brunes ; et après trois minutes, le total de l'air

---

(5) M. Walker.

était diminué d'un vingt-septième, c'est-à-dire, que l'air athmosphérique avait absorbé l'air phlogistique, et qu'il s'était opéré une diminution : par ce moyen, cette expérience fut véritablement une épreuve.

3. J'ai respiré à travers un siphon de verre une pinte d'air que contenait un bocal plongé dans l'eau (après avoir eu la précaution de me boucher le nez). La sixième inspiration qui fut la dernière, ne put se faire qu'avec beaucoup de difficulté ; une douleur et une oppression de poitrine considérables. J'ai mêlé deux parties de cet air et une d'air nitreux : comme dans l'expérience précédente, l'eau s'est élevée en trois minutes seulement à la cinq vingt-septième partie au-dessous du terme fixe ; cet air ainsi respiré était donc des six vingt-septièmes moins propre à la respiration ou plus phlogistiqué que ne l'est celui de l'athmosphère.

4. J'ai expiré à travers une masse de mercure une quantité d'air des poumons ; après une expiration aussi prolongée que mes forces purent me le permettre, afin de n'introduire que les dernières parties dans lesquelles on a reconnu une proportion plus grande d'air fixe que n'en contiennent les premières ; après avoir agité fortement le tout dans l'eau, nous avons observé une diminution d'un septième ;

l'air fixe, à raison de sa grande tendance à s'unir avec l'eau, opéra la diminution en se combinant. L'air expiré, par le moyen d'un siphon dans de l'eau de chaux, lui communique une couleur laiteuse, et précipite la chaux qui reprend alors sa nature première de terre calcaire susceptible de fermenter par son union avec les acides.

5. J'ai laissé ma main enfermée dans une vessie attachée fortement autour de mon poignet l'espace d'une heure, après laquelle, ayant introduit l'air qu'elle renfermait sous un bocal de verre qui plongeait dans l'eau, j'ai obtenu avec deux parties de cet air et une d'air nitreux le même résultat que m'avait donné l'air athmosphérique dans la seconde expérience. Le principe phlogistique de l'air n'ayant point éprouvé d'augmentation, comme il conste par le fait de l'expérience, il est clair qu'il ne s'en est point échappé par les pores de ma main (6).

---

(6) Il ne s'échappe point d'air fixe des pores cutanés, comme l'assurent le Dr. Ingenhousz et M. Crui shanks; après un examen de leurs expériences, et d'après plusieurs autres qui lui sont propres, le Dr. Priestley conclut : « J'ai toutes les raisons de croire, comme je l'ai » déjà avancé, que c'est seulement la respiration et non » la transpiration opérée par les pores de la peau qui vicie » l'air atmosphérique. » Priestley on air, vol. 5. p. 107.

Les témoignages les plus authentiques ne permettent pas de douter que les poumons dans l'acte de la respiration laissent échapper une grande quantité de lymphe ou fluide transparent. Il est facile à tout le monde de s'en convaincre en expirant contre une glace ou tout autre corps dense, poli et froid. La troisième expérience prouve que l'air, après avoir servi à la respiration, est plus phlogistiqué dans la proportion de six vingt-septièmes, c. a. d. un peu moins que la quatrième partie, il est évident qu'une grande quantité de phlogistique est attirée au dehors par l'air de la respiration. Les quantités de phlogistique et de fluide lymphatique dont se charge l'air qui pénètre les poumons, doivent varier dans leurs proportions respectives et dans leur somme totale, selon l'état de l'atmosphère, la chaleur du corps, etc. Maintenant il est clair que l'expulsion, l'excrétion de ces deux fluides doit s'affaiblir et diminuer proportionnellement à l'imperméabilité des organes pulmonaires et à la destruction de leur substance. C'est aux fluides ainsi retenus par défaut d'excrétion suffisante, que je rapporte comme à sa cause efficiente la fièvre hectique pulmonaire.

Nier qu'un agent aussi puissant et doué d'autant d'activité que le phlogistique, soit capable de déranger, d'altérer les fonctions

lorsqu'il est ainsi retenu dans l'habitude générale du corps, ce serait fermer les yeux à la vue des plus sensibles effets. La quantité de fluides perspirables, dont l'évacuation est empêchée, augmentant comme l'étendue de l'affection des poumons et la déperdition de substance qu'ils éprouvent, la fièvre et les sueurs qui l'accompagnent doivent subir, ainsi qu'on l'observe, un accroissement analogue, et prendre une intensité proportionnelle. C'est pourquoi, dans la première période de la maladie, la fièvre hectique est déjà bien caractérisée et complète, avant qu'il y ait dans les crachats aucun indice de pus; et selon toute probabilité, avant même qu'il s'en fasse la moindre sécrétion dans la substance pulmonaire : que les tubercules soient alors formées, je ne crois pas qu'il soit permis d'en douter; et quoique l'établissement des tubercules ne me paraisse point impossible lorsque la fièvre hectique n'existe pas, je pense néanmoins être fondé à prononcer qu'il y a des tubercules toutes les fois que la fièvre hectique se manifeste.

Le phlogistique, comme nous l'avons observé, est répandu dans tous les corps, mais particulièrement dans les substances animales; nous le recevons de l'air, des alimens et de toutes les choses qui servent à nos usages. La nature est dans un mouvement de flux et

de reflux perpétuel, par lequel elle tend toujours à maintenir l'équilibre. La partie surabondante qui se trouve accumulée dans nos corps, est dissoute par l'air de la respiration introduit dans les vésicules aériennes, où il agit à la maniére des menstrues sur ce principe du sang dont il s'empare lorsqu'il circule à travers l'organe pulmonaire. Nous ne pouvons déterminer la cause ou le *comment* d'un tel effet; il est à présumer cependant qu'il est produit par le simple contact à peu près comme il arrive au fluide électrique qui n'a pas même autant de subtilité que lui (7).

Vainement objecterait-on contre cette théo-

---

(7) « Six parties d'air nitreux et deux d'air déphlogistiqué, unies et agitées dans de l'eau de chaux, ont » donné le résultat suivant; la chaux a été précipitée » et la somme totale de l'air réduite à un dixième; de » sorte que, dans cette expérience, les neuf dixièmes » de l'air déphlogistiqué furent évidemment convertis en » air fixe; et puisque l'air fixe ne préexiste pas dans » l'air déphlogistiqué, il fut bien assurément produit par » l'union du phlogistique de l'air nitreux, avec la partie » vraiment déphlogistiquée, de l'air déphlogistiqué. » Kirwan in Philos. Trans. vol. 72. partie 1. an. 1782.

On suppose qu'un procédé analogue a lieu dans les poumons, le phlogistique du sang s'unit à la partie déphlogistiquée de l'air de l'atmosphère, et forme l'air fixe qui est mis au dehors pendant la respiration.

rie, que, dans les cas où la maladie obtient une terminaison heureuse, où les poumons, après une déperdition considérable de substance, viennent à se cicatriser, le sang devrait être encore sujet aux accumulations, aux engorgemens du même genre, et la matière perspirable refoulée et retenue dans le système général du corps, puisque l'expérience journalière atteste les ressources infinies et merveilleuses de la nature, qui ne cesse de travailler au grand œuvre de sa conservation, et qui se plie, s'accommode d'elle-même à toutes ces sortes de dispositions particulières. Les preuves de cette vérité éclatent non-seulement dans la structure des animaux, elles se produisent encore d'une manière frappante jusque dans les productions végétales.

Quel que soit le point de vue sous lequel on envisage ce sujet, je crois que l'on n'élèvera aucun doute sur la justesse de mes conclusions : car, soit que l'air respiré absorbe le phlogistique du sang, soit qu'il fournisse au contraire un principe, un *pabulum vitæ* au sang, pour se conformer à l'ancienne opinion, soit enfin qu'il se charge seulement d'une certaine portion d'humidité : dans tous les cas, le principe enlevé ou communiqué au sang par l'air de l'atmosphère pendant la respiration, quel qu'il puisse être, doit diminuer de

quantité, suivant le rapport établi entre les vésicules des poumons qui se refuseront à l'entrée de l'air. Examinez ce raisonnement sous toutes les faces : comme il est absolument indispensable, pour la conservation de la vie, que le sang, après avoir reçu le chyle et la lymphe versés par le canal thoracique dans la veine sous-clavière, passe à travers les poumons, il est certain que le contact de l'air avec le sang embrassera moins de parties, lorsque, par le fait d'une affection organique, ce viscère ne peut plus se prêter aussi librement au passage accoutumé ; et s'il est vrai, comme nous avons essayé de le prouver, que, par le mécanisme de la respiration, certains fluides sont jetés au dehors, il y aura dans l'excrétion habituelle de cette matière une diminution proportionnelle à l'étendue de ce vice organique, et je crois qu'il paraîtra juste de conclure qu'une telle matière d'excrétion, ainsi retenue, doit suffire pour exciter la fièvre qui accompagne la phthisie pulmonaire.

On a attribué la diarrhée qui a coutume de survenir vers la dernière période de la phthisie, au pus repompé et porté sur les intestins. A cette époque, la substance pulmonaire est considérablement diminuée, et quelquefois plus de la moitié de cet organe a été rongé et converti en pus que le malade a rendu par

la voie des crachats. Supposé que les vaisseaux lymphatiques absorbent véritablement le pus des poumons, ces mêmes vaisseaux doivent être sans doute alors détruits comme eux et suivant les mêmes rapports : supposons encore que la diarrhée vient de l'absorption de l'humeur purulente, comment arrive-t-il qu'elle n'ait pas lieu plutôt, lorsqu'une plus grande abondance de pus engorge les poumons, et qu'un plus grand nombre de vaisseaux lymphatiques demeurent intacts et capables d'agir? Cependant ce symptôme ne se montre qu'après une continuation fort long-temps prolongée de la fièvre hectique et des sueurs colliquatives, après que les poumons ruinés par une perte considérable de substance sont comme inondés de matière purulente. Je le demande au sectateur de l'ancienne doctrine, si l'absorption avait réellement lieu dans ce cas, comment ne serait-elle pas plus abondante quand le système des vaisseaux qui l'opèrent est encore dans un état d'intégrité et de vigueur parfaite, plutôt que lorsqu'ils sont détruits dans la proportion de trois sur quatre? Je laisse aux esprits justes le soin de peser toutes ces considérations ; et s'ils daignent apporter toute l'attention que mérite ce sujet, ils auront la liberté d'en déduire eux-mêmes des consé-

quences qui ne sauraient, je pense, être défavorables à mon hypothèse.

En admettant l'absorption du pus pour cause de la fièvre hectique pulmonaire, je ne crois pas nécessaire de revenir davantage sur ses qualités d'acrimonie et de putridité; il resterait à demander d'où vient l'ordre régulier des intermissions et des exacerbations qui se succèdent et se remplacent mutuellement? Est-ce que les vaisseaux lymphatiques ne seraient pas toujours propres à absorber le pus qui est incessamment en contact avec leurs extrémités? Comme il est raisonnable de supposer à ces mêmes vaisseaux plus de vigueur et d'activité quand le malade reste au lit, quand les poumons agités par une toux continuelle forcent, pour ainsi dire, la matière purulente de pénétrer dans leurs bouches; quand le pus est ramassé en plus grande quantité autour des ramifications bronchiques, ne devrait-on pas s'attendre à trouver en conséquence la fièvre plus violente dans la matinée? Le contraire est cependant prouvé par l'observation: la fièvre se dissipe ou du moins tombe beaucoup vers les quatre ou cinq heures du matin, et la rémission se soutient jusqu'à midi, c'est-à-dire, l'espace de cinq ou six heures. Le matin les malades rendent une quantité copieuse de pus, soit par la toux,

soit par l'effet d'un émétique ; ils en expectorent très-peu le reste du jour, si toutefois ils en rendent, quelque violente que soit la toux ; la fièvre cependant a régulièrement un retour l'après-midi, quoiqu'il se soit écoulé six heures sans aucune possibilité d'absorbtion. Comment expliquer cette inertie du système absorbant, quand les poumons étaient chargés d'une accumulation si abondante de pus ? Certainement si ces vaisseaux avaient la faculté d'absorber le pus, ils ne cesseraient de l'exercer tant qu'il y aurait de ce fluide appliqué à leurs extrémités ; et si la fièvre hectique dépendait d'une telle absorption, il n'y a pas de raison pourquoi elle ne se développerait point par un mouvement continu comme sa cause.

Une remarque vraiment digne d'attention, qui pourrait servir encore à confirmer la théorie de la sécrétion du pus, c'est que vers l'époque de cette maladie où elle commence à prendre le caractère d'une phthisie décidée, la toux est plus fréquente, plus violente la nuit et vers le matin, et elle ne donne par l'expectoration qu'une matière phlegmatique ou muqueuse en très-petite quantité ; quand ensuite le pus commence à charger les crachats, il s'échappe alors en ruisseaux presque continuels par un seul effort de toux, par le seul

râlement qui précède le crachement, ou simplement au moyen d'une position favorable, ce qui est bien acquis par l'expérience. Les secousses de la toux sont-elles nécessaires pour faire pénétrer le pus des vomiques dans les ramifications bronchiques, ou bien sont-elles invinciblement liées au mécanisme de sa formation et de sa sécrétion? Quelques légères et frivoles que puissent paraître ces circonstances aux praticiens ou aux lecteurs superficiels, elles méritent la plus sérieuse attention: car, si nous avons acquis quelques connaissances sur les causes des maladies, nous n'en sommes redevables qu'à une attention constante et exacte de leurs moindres phénomènes.

Nous avons exposé dans un des premiers chapitres quelques faits qui prouvent que le pus ou des miasmes délétères, introduits par voie d'absorption dans le système général, s'arrêtent dans les premières glandes lymphatiques situées entre le lieu où s'est faite l'absorption et le conduit thoracique. Mais que devient donc le pus absorbé des poumons? Aucune des glandes qui se rencontrent sur le trajet de leurs vaisseaux lymphatiques ne paraît engorgée, et la matière de la transpiration n'offre pas la moindre marque de dégénération purulente. Un auteur très-célè-

bre (8) a dit que le pus est formé dans le sang, d'où il est versé dans les bronches ; mais je ne présume pas que le lecteur attende la réfutation d'une idée si peu fondée et si contraire à tout ce que nous avons acquis de connaissances positives sur l'économie animale.

Si l'on considère que le pus est un fluide opaque, visqueux, ténace, spécifiquement plus pesant que l'eau, il paraîtra peu susceptible d'être reçu dans les vaisseaux capillaires, dont les orifices sont d'un si petit diamètre, que dans les intestins où ces extrémités vasculaires viennent s'ouvrir en très-grand nombre, elles ne sont pas visibles à l'œil armé du meilleur microscope.

D'un autre côté, on a calculé qu'une personne en santé rejette par les poumons plus de vingt onces de fluide en vingt-quatre heures. Si ce viscère dégradé s'oppose à l'excrétion d'une quantité considérable de ce fluide, refoulée dans le système général, n'est-il pas conforme à la saine pathologie de penser qu'il s'élèvera une fièvre pour le pousser vers le couloir le plus commun, celui de la transpiration, et que les mouvemens fébriles se soutiendront jusqu'à ce qu'ils aient écarté la cause essentielle dont ils dérivent ? d'où il

(8) De Haen ratio medendi.

suit que c'est aux sueurs du matin qu'il faut rapporter la chute de la fièvre et la rémission qui se prolonge pendant quelques heures, et qui cesse lorsque la première cause accumulée de nouveau et par la même raison dans le système général, rappelle encore la fièvre et la force de parcourir le même ordre de révolution. L'affection des poumons, à mesure qu'elle s'aggrave, ferme l'issue à une plus grande portion de matière perspirable, et nous observons en même temps que la fièvre et les sueurs du matin répondent à cette augmentation par un accroissement semblable de violence et durée. Ce n'est qu'après une extinction des facultés physiques telle que, devenues incapables du degré de fièvre nécessaire pour pousser à la peau l'humeur étrangère, celle-ci se jette sur les intestins en vertu des lois de sympathie qui les unissent avec l'organe cutané; et telle est la cause efficiente de la diarrhée. Alors la fièvre et les sueurs n'étant plus d'une nécessité absolue, diminuent considérablement tout à coup; mais quand la diarrhée ne se déclare pas, elles persistent et se soutiennent au même degré de violence jusqu'au dernier moment.

Cette manière me paraît la plus simple, la plus facile et la plus naturelle d'expliquer la présence et la nature de la fièvre hectique

pulmonaire, ainsi que de la diarrhée subséquente. J'aurais été bien malheureux dans mes raisonnemens et dans les inductions qu'ils m'ont fournies, si le lecteur ne reste pas convaincu que le passage du pus dans la masse du sang n'a, ni ne peut avoir lieu, et qu'ainsi il ne concourt nullement à décider et à entretenir la fièvre hectique et la diarrhée; mais que l'origine de ces symptômes et leur prolongement reconnaissent pour cause la rétention d'une certaine quantité de fluide lymphatique et de phlogistique, qui, réjeté dans l'atmosphère, préviendrait l'état maladif des poumons : car son expulsion par l'organe pulmonaire est absolument nécessaire à la santé.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Exposé des moyens qui font la base de la méthode de traitement que l'on oppose communément à la phthisie. — La saignée. — Les substances chalybées. — Les médicamens pénètrent-ils dans les voies de la circulation ? — Les causes matérielles des maladies ont-elles leur siége dans le fluide sanguin ? — Les baumes et les substances gommeuses. — Les cautères, les caustiques et différens autres exutoires. — L'écorce du Pérou. — Pratique suivie aux eaux de Bristol.

AVANT d'entrer dans aucune considération sur le traitement de la phthisie pulmonaire, il est important de donner un aperçu rapide des moyens qui ont été et qui sont le plus généralement employés contre cette maladie. Les principaux sont la saignée, les vésicatoires, les cautères, les caustiques et les exutoires de toute espèce; le quina et les autres toniques; les huileux, les balsamiques et les pectoraux.

De toutes les maladies dont le corps humain est le sujet, aucune n'a été aussi généralement combattue par des saignées fréquemment répétées dans un temps donné, que celle dont nous traitons (1), et je crains bien que l'on

---

(1) « Super omnia verò, venæsectione, eâque satis tempestivè, frequenter et copiosè, adhibita, ut ut macilentus, » et tabidus fuerit æger. » Morton phthisiol. lib. 2. cap. 4. an. 1689.

« Si nihil reliqua proficiunt, sanguis mittendus est, » sed paulatim quotidieque pluribus diebus, cum eo; ut » cætera quoque eodem modo serventur. » Celsus, lib. 3. cap. 22.

« Des saignées peu copieuses et souvent répétées. » Fothergill med. obs. et inq. vol. 4. p. 300. an. 1770.

« In pleuritide, peripneumonia, et hujusmodi inflammatoriis pulmonum morbis, si in sanguine è vena extracto non appareat in superficie crusta alba, quæ » necessariò apparere debet, pessimum; materies namque » illa crustam efficiens in pulmone remanet, eumque » insarcit; undè paulò post crescunt febris, inflammatio, » spirandi difficultas, et reliqua symptomata; si verò » in alterâ sanguinis missione incipiat apparere bonum; » contrà si in secundâ nequidèm apparebit, abstinato » statim à sanguinis missione, aliter interficies ægrotantem, quia per repetitam tunc sanguinis missionem, » sanguis spoliatur parte volatiliori, undè major eidem » ad coagulationes via præbetur, ut mihi retulit pro

ait trop souvent vérifié l'ancienne observation, « que la lancette tue plus de monde » que la lance. »

S'il arrive que, dès le début de la première période de cette maladie, la toux soit sèche, dure, fréquente, qu'il s'y joigne un sentiment de douleur, d'embarras et de tiraillement dans les différentes parties de la poitrine, que le pouls paraisse dur, vîte et plein, la respiration courte et laborieuse, la saignée offre un moyen très-approprié, et peut être, selon l'urgence des symptômes, répétée plusieurs fois avec le plus grand avantage et sans le moindre inconvénient à redouter. Mais recourir à cette opération deux ou trois fois, et même plus souvent dans une semaine, comme l'attestent des exemples fréquens, ce n'est pas se conduire d'après un plan sagement conçu, et il n'en peut résulter rien d'avantageux pour le malade; c'est au contraire travailler à l'affaiblir et le priver de cette énergie qui lui est tant nécessaire pour pouvoir luter contre les forces de la maladie; c'est accélérer, c'est précipiter de beaucoup la fatale et derniere période.

Quand les crachats sont mêlés de matière purulente, que la fièvre hectique pulmonaire,

---

» humanitate suâ vir doctissimus Dom. Lancisius amicus » noster. » Baglivi oper. cap. de pleuritide, an. 1704.

avec des sueurs et des rémissions vers le matin, est bien prononcée, que l'embonpoint se perd et que les forces sont manifestement affaiblies, employer la lancette serait vouloir arracher au malade la vie avec son sang, quelle qu'ait été d'ailleurs la nature de ce fluide dans les premières opérations.

Le célèbre Boerhaave et d'autres auteurs distingués recommandent de répéter la saignée tant que le sang sorti de la veine se couvre d'une croûte couenneuse, ce phénomène constituant toujours à leurs yeux un symptôme d'inflammation (2) : une telle pratique a été généralement adoptée et suivie, sur-tout par l'ordre subalterne des médecins. Cette croûte du sang est le plus équivoque de tous les signes, puisque le même sang reçu dans des vases différens, porte ou ne porte pas ce caractère, selon qu'il est versé dans

---

(2) « Curatur (hæmoptysis) venæ sectione largâ, „ tertio quoque die ad quartam usque vicem repetitâ, „ vel donec crusta inflammatoria integrè disparuit. » Boerhaave aph. §. 1200.

« Cette croûte dense et couenneuse du sang avec un „ pouls fort et dur, indique et autorise la saignée, qu'il „ faut répéter jusqu'à ce qu'enfin la respiration devienne „ plus facile et plus libre. » Huxham on fevers, pag. 180. an. 1757.

des vases de telle ou telle forme (3). Il est souvent dépouillé de cette couenne dans les pleurésies, quoique l'affection inflammatoire se soutienne au même degré et se continue avec la même vigueur (4). Dans la grossesse,

---

(3) « Un tel sang (couenneux) est appelé communément inflammatoire ; cependant il est connu que ce » phénomène ne se montre pas quelquefois après la première saignée, même dans les maladies les plus éminemment inflammatoires, et qu'au contraire le sang » tiré dans des maladies où la saignée est condamnée, » le présente souvent. Ballonius Ephem. L. II, p. 126, » assure que le sang chez certaines constitutions des plus » saines, offre un mauvais caractère, tandis qu'il a la » meilleure apparence chez des sujets dont les viscères » portent l'empreinte d'un état maladif bien décidé. » Heberden med. Trans. pag. 499. an. 1772.

« In quocunque morbi genere sanguinis missi et refrigerati, superficies, pellis albæ, duræ, similitudinem » induit, indolem inflammatione comitatam denunciat, » et raro sine repetitâ hujusmodi exinanitione sanatur » iste æger; cæterique paribus, ex hac solâ re cognoscatur aliquo modo inflammationis gradus. » Cl. Wintringham. com. §. 62. an. 1782.

(4) « J'ai recueilli à dessein un grand nombre d'exemples » très-variés sur la couleur du sang reçu dans différens » vases, et j'ai trouvé que rarement il présentait les » mêmes apparences dans chacun des vases, et qu'alternativement le premier, le second ou le troisième » différait totalement des autres. Le plus communément » une surface visqueuse couvre la superficie du sang qui

même dans celles qui sont exemptes de toute altération de la santé, le sang est très-souvent revêtu de cette croûte couenneuse : ainsi il s'en faut de beaucoup que ce caractère soit une preuve incontestable du mode inflammatoire (5).

En parcourant les ouvrages de médecine, on rencontre fréquemment les termes de viscosité, lenteur, glutinosité appliquées au sang en circulation, et l'on y traite aussi des moyens propres à combattre de telles causes maladives. Mais existe-t-il en effet un tel état, une semblable disposition du sang ? Ce fluide peut-il contracter un degré d'épaississement capable d'en empêcher la libre circulation dans les vaisseaux qui le contiennent ? Je ne le crois

---

» sort le premier par l'ouverture du vaisseau ; mais j'ai » vu aussi les huit premières onces de sang exemptes de » cette croûte, tandis que les dernières onces reçues » dans des vaisseaux étaient recouvertes d'une couenne » membraneuse très-épaisse. Hewson on the Blood.

« Il y a beaucoup de personnes qui n'ont pas de maladies » dans lesquelles le sang présente cette croûte » couenneuse. » Fothergill med. obs. et inq. vol. 4. pag. 301. an. 1770.

(5) « Laquelle cependant (la croûte couenneuse) ne » paraît très-souvent qu'à la seconde ou la troisième » saignée, quoique les symptômes annoncent un degré » considérable d'inflammation. » Huxham on perip. pag. 179. an. 1757.

point, excepté dans les cas d'empoisonnement et de morsure d'animaux vénimeux ; encore n'ai-je à ma connaissance aucun fait de ce genre qui le prouve.

Il est une vérité de fait qui contraste bien fortement avec l'opinion généralement reçue, c'est que, dans les inflammations, le sang et particulièrement la lymphe coagulable acquièrent plus de fluidité ; en sorte que la partie rouge ou la matière colorante peut plus facilement se précipiter au fond du vase, tandis que la lymphe gagne la partie supérieure, s'y coagule et forme ainsi cette croûte que l'on appelle *couenne*, d'autant plus dense à proportion qu'elle était antérieurement plus fluide. On a supposé qu'elle se formait par l'action des vaisseaux sur le sang.

L'accélération du mouvement circulatoire du sang dans les maladies, vient probablement de l'action de divers *stimulus* appliqués avec différens degrés d'énergie sur les parois des vaisseaux, et suscités au moyen du système nerveux, plutôt que d'aucune manière d'être particulière, d'aucune condition des molécules sanguines ; et quelle que soit l'utilité de la saignée dans le début des maladies où par la diminution de la pléthore elle procure du soulagement, je suis néanmoins convaincu que son effet le plus ordinaire consiste à affaiblir

le ton et l'action des fibres musculeuses.

Les avantages passagers que l'on retire des saignées multipliées dans les dernières périodes de la phthisie pulmonaire, sont dus au vide qu'elle opère dans les vaisseaux; ce qui facilite pour le moment le jeu de la respiration : et comme elle épuise le système général des forces, il faut bien que l'action des vaisseaux soit ralentie en proportion, et que les mouvemens de circulation éprouvent une diminution de vîtesse momentanée.

Comme dès les temps les plus reculés de la médecine jusqu'à nos jours, les auteurs et professeurs de médecine se sont généralement accordés à placer le siége des maladies dans le sang en circulation, il semble qu'il devrait être facile de déterminer quand et comment ce fluide reçoit divers degrés d'altération des causes maladives, comment il s'y développe de la putridité, des acrimonies ou différentes humeurs qui se mêlent avec lui. Mais puisqu'ils ont gardé le silence sur ce point important de doctrine, et qu'au lieu de prouver une opinion si essentielle à la pratique de l'art, ils ont toujours supposé l'affirmative, sans avancer aucun fait, aucun raisonnement décisif. Je crains fort qu'ici, comme dans bien d'autres cas, on ait élevé une théorie sur des bases imaginaires, sur des termes vagues, gé-

néraux, qui n'emportent et ne peuvent emporter aucune signification précise.

Que le sang livré aux actes de la circulation soit susceptible de se changer ou de s'altérer diversement, c'est un fait dont il est facile de se convaincre par l'examen de ses parties constituantes, soit dans l'état de maladie, soit dans celui de santé. Les maladies d'inanition, de consomption ou autres affections lentes, dans lesquelles le corps a souffert de fortes évacuations qui n'ont point été suivies de réparations suffisantes, sont remarquables par la plus grande fluidité du sang dont la partie rouge est en moins grande quantité que dans l'état sain. L'intempérance, un genre de vie aisée, la tranquillité de l'ame et des passions, communiquent à ce fluide des qualités bien différentes. Ces changemens dépendent des maladies mais ne les causent pas (6). Je ne crois point que la consistance du sang puisse prendre un degré de viscosité et d'épaississe-

---

(6) « Le sang dans la petite vérole et dans la fièvre » hectique dépendante d'abcès fixé sur les poumons ou » sur d'autres parties, offre les caractères d'une inflam- » mation proportionnelle à l'intensité de la fièvre con- » comitante ; mais on n'y aperçoit rien qui se rapporte » à la cause matérielle qui la produit. » Millman on putrid. diseases, p. 133. an. 1782.

ment capable de gêner sa circulation, de former des obstacles, des engorgemens dans les plus petites ramifications vasculaires, et de devenir ainsi cause de maladies. (7), quoique les autorités sur lesquelles s'etaie cette opinion soient infiniment respectables.

Dans les maladies inflammatoires les mieux caractérisées, le sang, loin d'avoir ce degré d'épaississement et de viscosité, perd si peu la liberté de circuler, que la vitesse du pouls et la chaleur animale prennent un accroissement notable; et l'inspection du sang versé dans ces circonstances prouve au contraire

---

(7) In sanguine visciditatem, pallorem, immeabilitatem, in vasis obstructiones, concretiones, urinam pallidam vix olentem, salivam lentam, tumorem album, impeditas secretiones, defectum subtiliorum, sic minimorum canalium coalitum facit. Boerhaave aph. §. 72.

Le sang d'un malade pris pendant l'éruption de la petite vérole, et inoculé à une personne saine, lui communiquerait-il cette maladie ? Celui d'une personne atteinte de vice vénérien, déciderait-il par la seule inoculation un vice pareil chez un sujet en santé ? Ces expériences faites avec l'exactitude et la bonne foi nécessaires, résoudraient, je pense, le problème de déterminer si les causes matérielles des maladies existent dans le sang. Il est aisé de tenter la première ; mais l'amour de la science et le désir d'en reculer les bornes ne seront jamais peut-être des motifs assez impérieux pour engager à pratiquer la seconde.

qu'il est beaucoup plus fluide, quoique la proportion des molécules solides du *crassamentum* ne soit pas diminuée. C'est la lymphe coagulable seule qui éprouve cette plus grande fluidité, et qui occasionne la précipitation des parties colorantes, comme nous l'avons observé plus haut.

Dans plusieurs maladies telles que la peste, le scorbut de mer, celles qu'amène un usage long-temps continué des mercuriaux, on a supposé l'union des mollécules sanguines, rompue et dans un état de dissolution, comme putride qui détruit la tendance qu'elles ont à se coaguler. Le plus scrupuleux examen n'a rien découvert de semblable, mais au contraire le *crassamentum* s'est montré aussi ferme, aussi consistant qu'il l'est toujours dans les affections les plus décidément inflammatoires (8).

Depuis que Leeuwenhoek a publié ses observations microscopiques, on nous représente les parties rouges du sang sous la forme globulaire, comme étant la plus commode pour circuler librement dans les vaisseaux de différens diamètres. Mais les expériences exactes d'un ingénieux et grand anatomiste nous conduisent à croire qu'elles ont la forme de

---

(8) Sydenham in the plague. an. 1675.
Lind on the scurvy. an. 1757. ed. 2.

vessies aplaties construites autour d'un point central fixe, qu'elles circulent sous cette forme dans les vaisseaux artériels et veineux, et qu'elles ne se changent en globules que séparées du corps et livrées aux agens physiques de corruption. L'anatomiste cité prend cette forme pour un attribut essentiel de la vie, parce qu'il l'a rencontré dans le sang de tous les animaux (9).

En partant de l'opinion, que le sang peut subir quelques altérations dans ses parties constituantes, et devenir cause de maladies, on a introduit dans la pratique de l'art différens moyens relatifs à ces causes supposées : de là s'est formé l'énorme catalogue de remèdes antiputrides, antiscorbutiques, antihectiques, adoucissans, altérans, etc. etc. Mais les expériences modernes ont bien prouvé que la majeure partie, sinon la totalité des substances données dans ces différentes vues, ne pénètrent pas jusqu'aux grandes voies de la circulation ; et qu'à parler strictement, il n'y a point de remèdes pris intérieurement, qui jouissent de qualités antiseptiques.

Le sang des personnes qui ont usé longtemps des préparations martiales, ne paraît contenir aucun atome de fer lorsqu'on le traite

(9) Hewson on the Blood.

par la teinture de noix de Galle. Mais si l'on y verse d'abord un peu d'une dissolution de sel de Mars, la partie séreuse prend aussitôt une teinte noire par l'affusion de quelques gouttes de la même teinture (10).

Les cathartiques et les émétiques bornent leur action à l'estomac et aux intestins. Tous les médicamens amers et astringens, ou dans la composition desquels entrent quelques substances minérales, n'exercent pas leur effet direct au-delà du canal alimentaire.

On a cru assez généralement que le mercure pénétrait dans tous les points de la substance des organes, qu'il divisait, atténuait la masse du sang, dissolvait ses globules et les rendait incapables de se coaguler; qu'il pouvait même se glisser dans le tissu cellulaire des os. Cependant, d'après des expériences qui me sont propres, et d'autres qui ont été publiées dernièrement (11), je suis porté à croire que

(10) Philos. Trans. vol. 5. part. 2. p. 595.

Le Dr. Friend nous apprend (emmenalog. c. XIV) qu'ayant injecté dans la jugulaire d'un chien une décoction d'écorce du Pérou, l'animal fut aussitôt saisi de violentes palpitations, de convulsions et de la mort. Voyez A. Fothergill's Letter to Dr. Saunders.

(11) Les différentes expériences qui ont été tentées par un ingénieux et très-exact anatomiste sur le sang dans divers états, sur la salive et sur les urines, pendant

l'action de ce métal s'exprime principalement, sinon entièrement, sur le système lymphatique; et il me paraît très-douteux qu'il puisse, dans son état de mercure coulant, participer à la circulation du sang.

On voit, d'après cela, que malgré la multiplicité des découvertes qui ont été faites de nos jours sur cette partie de la physiologie,

---

l'usage du mercure, afin de découvrir les traces de ce métal dans ces différens fluides, semblent le faire pencher pour la négative. Il observe « que le changement „ par lequel le sublimé corrosif revient à l'état métallique, „ s'opère probablement dans les vaisseaux sanguins, » pag. 144. -- Je suis porté (dit-il ensuite) « à penser avec „ M. Hunter que le mercure dans les fluides animés est „ sous la forme d'un sel particulier, puisque l'or et les „ autres métaux ne peuvent être combinés avec ces fluides „ obtenus dans des circonstances où il était raisonnable „ de les supposer saturés (pour ainsi dire) de mercurre, » pag. 219. -- Enfin il conclut : « sous quelque état que „ soit le mercure dans le corps vivant, je suis persuadé „ qu'il se réduit toujours, quand son action est achevée, „ sous la forme de mercure coulant, et que, loin d'être „ décomposé, il se charge d'une quantité du phlogistique „ contenu dans les fluides, » pag. 223.

Si j'ai bien saisi cet auteur, le mercure introduit dans le corps sous la forme de sel est rappelé à son état naturel de mercure coulant dans les vaisseaux rouges : là, pour opérer son effet sur la cause morbifique, il prend de nouveau les propriétés salines, mais celles d'un sel particulier, et il s'en dépouille encore après avoir pro-

nous sommes bien éloignés d'avoir acquis des connaissances satisfaisantes sur la nature et les parties constituantes de ce fluide vital. le sang renferme le principe de la vie, et la nature a sagement prévu lorsqu'elle a placé d'innombrables barrières pour empêcher tout corps étranger de se mêler au fluide qui circule, à l'exception cependant des humeurs propres à l'alimenter et à l'entretenir; et comme il paraît n'avoir qu'une très-légère influence, si même il en a quelqu'une (12) sur la pro-

---

duit son effet, pour prendre une seconde fois la forme métallique. Je dois l'avouer, je ne pense pas que des changemens si rapides, des transformations si répétées soient d'accord avec la simplicité ordinaire des opérations de la nature : il est probable (telle est du moins mon opinion, qui peut-être ne sera celle de personne), que l'action du mercure se porte exclusivement sur les vaisseaux lymphatiques, et que ce métal ne pénètre d'aucune manière dans la circulation du sang ; car, si il y était véritablement admis sous forme de métal coulant, il eût donné dans les expériences tentées à ce sujet des signes de sa présence. Voy. Cruikshanks's Letter on absorption to p. Clare.

(12) « Plus nous agrandissons la sphère de nos con-
» naissances sur l'économie animale, plus nous sommes
» fondés à croire que les causes matérielles des maladies
» ne résident pas dans le sang qui, à raison de ses qualités
» sensibles, ne paraît conserver aucun rapport avec elles. »
Heberden med. Trans. vol. 2. Queries. an. 1772.
Robinson on consumpt. part. I. p. 111. an. 1727.

duction des maladies, il faut nécessairement que tout médecin s'affranchisse un peu de la routine et de l'usage; il faut qu'il s'écarte des routes battues, et qu'il travaille à nouveaux frais pour découvrir quelque chose de satisfaisant sur le siége des maladies. Quant à l'acrimonie, la putridité et les acides caustiques dont nous avons été si long-temps entretenus, on ne doit les soupçonner que dans l'estomac, les intestins et les viscères du bas ventre, où les faits pourront montrer bien nettement leur existence.

Je n'entends pas insinuer ici que la saignée n'est jamais admissible quand l'expectoration commence à devenir purulente. Il y a beaucoup de cas et de circonstances qui peuvent en faire un moyen très-précieux. Mais en traitant ce sujet en général (et il m'est impossible d'entrer dans l'énumération détaillée des symptômes variés à l'infini) je me propose de développer les précautions avec lesquelles on doit l'employer, et de m'élever encore avec plus de chaleur contre l'usage de ceux qui abusent par une répétition trop fréquente d'un moyen qu'ils croient toujours curatif. Ceci s'adresse sur-tout aux jeunes médecins, et plus particulièrement encore aux ministres subalternes de la santé.

Il m'est douloureux de ne pouvoir assortir mes

mes idées à celles des médecins les plus célébres, également distingués par l'étendue de leurs lumières, leur humanité et leur désintéressement. Ce sont-là sans doute des titres à l'estime de tout le monde. Mais si l'on se laissoit toujours subjuguer par des autorités, même par celles des personnes les plus respectables et les plus puissantes dans l'opinion, on interdirait toute espèce d'avancement aux sciences, et comme les arts chez les Chinois, elles ne parviendraient jamais à franchir le terme de leur imperfection.

La saignée est sans doute un moyen très-efficace et très-puissant dans cette maladie, comme dans bien d'autres. Mais il y a si peu d'affections vraiment inflammatoires dans cette grande ville, que l'on ne saurait trop blâmer l'usage peu modéré qu'on a coutume d'en faire sans distinction, sans but, mais seulement par forme et pour agir de quelque manière.

L'évacuation par la saignée, plus qu'aucune autre, diminue les forces du malade, relâche les fibres musculaires, énerve le principe de la vie selon la quantité de sang qu'on tire et la répétition qu'on en fait : l'on ne devrait donc l'employer qu'avec une extrême retenue, et ne la répéter jamais sans une nécessité évidente. Ce n'est point telle ou telle qualité apparente du sang qu'il faut consulter en la faisant,

puisque la couleur et la consistance de ce fluide tiennent à des causes totalement distinctes de la maladie. Les médecins devraient toujours avoir présent à l'esprit cet admirable précepte de Celse. « *Interest enim non quæ* » *œtas sit, neque quid in corpore intus gera-* » *tur, sed quæ vires sint* » (13).

Lorsqu'on se fut une fois formé l'idée d'un ulcère dans les poumons, il parut naturel d'attribuer aux matières gommeuses et balsaniques prises intérieurement, les mêmes effets salutaires que produit leur application topique sur des ulcères extérieurs. D'après ce principe, l'emploi des baumes et des remèdes pectoraux a été constamment prodigué dans toutes les affections des poumons. Les personnes de l'art qui ont eu la facilité d'examiner les sujets morts de phthisie pulmonaire, doivent s'être convaincus qu'il n'existe aucune sorte d'affinité entre un ulcère situé extérieurement et cette altération particulière des poumons dans laquelle il se fait une véritable sécrétion de pus. Nous avons observé, dans la première partie de cet ouvrage, que le pus de l'expectoration n'était pas uniquement fourni par les tubercules et les vomiques, mais que la substance parenchimateuse des poumons compri-

(13) Celsus Liv. 2. cap. 6.

mée par ces mêmes tubercules, était soustraite à l'influence de la vie, et devenait susceptible de se dissoudre et de se convertir en matière purulente. Quand l'affection des poumons prend une issue favorable, la partie du viscère qui a été détruite ne se régénère pas, comme il arrive dans les ulcères extérieurs, mais les restes se rapprochent, se réunissent, les extrémités vasculaires s'oblitèrent, et la portion subsistante des poumons se trouve chargée de la fonction à laquelle participait le système entier de cet organe. Ainsi la guérison semble plutôt appartenir à l'enlèvement de la cause morbifique, et aux efforts que l'on a faits pour suspendre les progrès de la maladie, qu'au travail même dont la nature s'est imposé la loi dans les ulcères externes, où elle régénère la substance détruite, recouvre les parties d'une nouvelle peau; et, à l'aide d'une forte cicatrice, les rétablit à peu près dans le même mode de structures et d'organisations précédentes. L'écoulement d'une matière purulente et la perte d'une substance organique forment les seuls traits d'analogie qui rapprochent ces affections différentes d'ailleurs sous bien d'autres rapports.

Le catalogue des remèdes pectoraux adoucissans, atténuans, incrassans, est si étendu chez quelques auteurs, même d'un grand nom,

qu'ils semblent plutôt avoir copié toute la matière médicale, que choisi un petit nombre de remèdes appropriés à la nature particulière de cette maladie. Les bons effets de ces remèdes sont cités avec tant d'assurance, qu'on croirait ne devoir éprouver d'autres difficultés que celles du choix. Il est curieux d'observer comme ils se sont conservés avec peu de changement, transmis par les auteurs des uns aux autres pendant les deux derniers siècles.

La conformité des méthodes de traitement anciennes et actuelles, fournit une preuve bien évidente et bien triste du peu de progrès qu'a fait l'art durant cet espace de temps.

Il n'est pas nécessaire de prouver que la méthode curative généralement employée dans les maladies de poitrine, s'est toujours bornée aux différentes sortes de remèdes cités plus haut. Or, tout praticien doit être convaincu qu'ils ne remplissent jamais la fin qu'on se propose, et je suis porté à croire que non-seulement ils sont inutiles, mais que les huiles, les émulsions grasses, les électuaires employés sans distinction et sans règle ne manquent pas d'avoir les plus mauvaises suites. Les malades se reposant sur leur efficacité supposée, négligent des moyens de guérison plus assurés. Ces substances d'ailleurs relâchent et détruisent le ton de l'estomac ; et disposées à

contracter dans ce viscère de la rancidité et de l'âcreté, elles aggravent par leur *stimulus* l'affection que l'on a dessein de combattre. On a avancé « que les substances » huileuses, les électuaires et les remèdes » anodins agissent (14) dans ces cas en fournissant un moyen de défense artificielle » propre à remplacer le mucus de la trachée-» artère, dont la perte rend cet organe ex-» trêmement susceptible des impressions de » l'air froid et de l'humeur chaude, acrimo-» nieuse qu'y versent les glandes voisines. » Cette manière de voir la plus générale paraît d'abord la plus plausible. Mais un examen réfléchi démontrera combien elle est peu fondée, sur-tout si l'on veut faire attention au trajet que ces remèdes doivent parcourir avant d'arriver au siége du mal. Nous savons par expérience que le plus petit corps étranger introduit dans l'épiglote, excite une irritation violente et une toux forte qui ne s'arrêtent qu'après l'expulsion entière du *stimulus* qui l'a décidé. On ne peut certainement pas imaginer que ces médicamens traversent les voies générales de la circulation pour pénétrer dans la trachée.

---

(14) Barry. p. 218. an. 1727. ed. 2. Fuller on med. art. lohoch. an 1740. edit. 5.

Dans les toux catarrhales accompagnées de chatouillemens à la gorge, il se fait une distillation continuelle d'humeur âcre, qui tombant sur le fond de la gorge et la trachée-artère, irrite ces organes, et excite des toux fréquentes par les secousses desquelles le mucus de ces parties est enlevé. Les remèdes doux et huileux, loin de remplacer ce mucus et de garantir la surface de ces parties contre l'impression de l'air, pourraient bien avoir un effet tout contraire. On prescrit ordinairement ces remèdes sous forme d'émulsions huileuses, d'électuaires, de mixtures où entre le blanc de baleine, etc. Mais comme ces mélanges sont toujours plus ou moins pernicieux à l'estomac, je préfère d'employer une simple solution de gomme arabique ou de mucilage de semence de coing, avec suffisante quantité d'une préparation calmante appropriée. Il n'en faut pas davantage pour remplir les indications qui autorisent l'emploi des substances huileuses dépouillées de leurs qualités malfaisantes. Je ne présume pas qu'à l'exception de ce mélange simple, tout ce fatras de remèdes pectoraux soit d'aucune utilité réelle dans les affections de poitrine. Ils peuvent bien procurer un certain soulagement, lorsqu'ils passent à travers l'œsophage pour aller dans l'estomac, où la sensation de

froid qu'ils décident peut devenir un *stimulus* puissant pour aider l'action de la trachée ; mais en suivant la série de leurs effets, on voit bientôt qu'ils ne produisent aucun avantage constant et durable. Ils entrent directement dans l'estomac, où ils s'unissent aux différentes matières qu'ils y rencontrent ; de là ils passent dans les intestins où s'ouvrent les vaisseaux lactés, qui, en supposant qu'ils en absorbent quelques molécules, ne peuvent certainement en introduire dans la circulation une assez grande quantité pour agir sur les poumons à la manière des baumes cicatrisans.

La théorie d'après laquelle on accorde aux substances huileuses et aux corps visqueux la propriété de recouvrir et d'envelopper les molécules des matières âcres et mordantes logées dans l'estomac ou les intestins, de manière à prévenir et à empêcher l'irritation et les picotemens qu'elles occasionnent sur les fibres de ces organes, me semble plutôt le fruit de l'imagination, que le simple résultat des faits observés. Cela est particulièrement vrai de l'estomac où la succession continuelle des substances liquides et solides qui y abordent et qui en sortent à tout moment, s'opposerait à ce qu'une petite quantité de médicamens pût, par son action immédiate, produire un tel effet. Car, si quelques onces

d'émulsions huileuses ou d'électuaires prises dans le cours d'une journée, suffisaient pour envelopper la portion légère d'humeur âcre et offensante qui s'y rencontre; celle-ci serait incapable de causer aucune altération sensible. Mais si elle était en plus grande abondance, il vaudrait mieux recourir à l'usage des émétiques ou des purgatifs, comme au moyen le plus sûr et le plus prompt.

Une expérience constamment heureuse m'a fait connaître l'utilité et les bons effets des préparations de scille, dans les toux et les asthmes par cause humorale sans complication inflammatoire, comme on l'ordonne ordinairement, mêlées avec l'opium : on doit rapporter une partie du succès qu'elles ont, à la vertu anodyne et antispasmodique de ce dernier. Quant à la manière dont elles décident l'expectoration, c'est, je crois, en stimulant l'estomac et en le sollicitant même quelquefois à vomir.

Les baumes térébenthinés et les gommes entraînent les mêmes inconvéniens que les huileux, ne pénétrant qu'en très-petite proportion dans le sang; et la nature chaude et stimulante de leurs principes les rend plus propres à aggraver qu'à alléger le mal. Les succès qu'on en a peut-être obtenus dans quelques cas d'asthme viennent sans doute de

la chaleur ressentie par l'estomac qui les reçoit, laquelle se répète par voie de sympathie sur les poumons qui en reçoivent à leur tour un agréable *stimulus :* ils agissent aussi quelquefois par leur qualité purgative.

Les médecins instruits pourraient regarder ces observations comme inutiles et surabondantes à une époque où la science semble avoir étendu ses limites au loin, dans un moment où l'emploi des baumes chauds et des substances térébenthinées est devenu si rare dans le traitement des maladies pulmonaires dont il ne forme plus le moyen curatif essentiel. Mais j'ai vu, il n'y a pas long-temps, plus d'une fois des malades avec un degré considérable d'inflammation dans la poitrine, des resserremens, de la douleur, de la toux, une difficulté de respirer, un pouls plein et précipité, avaler des bols de baume de Lucatelli, et cela par leur propre caprice ou par le conseil de quelque ami. Ce baume est un composé d'huile d'olive, de cire et de térébenthine qui s'y trouvent mêlées dans la proportion d'un sur quatre. J'ai eu besoin de voir le médicament et de me l'entendre assurer par les malades eux-mêmes, pour me convaincre (malgré ma facile croyance dans les matières de cette espèce) que l'on pût jamais donner une pareille composition sous forme de remé-

des, et sur-tout dans une semblable circonstance.

En partant des considérations précédentes, j'ai conclu que les médicamens huileux et balsamiques, loin de procurer un avantage réel et durable aux sujets affectés de phthisie, doivent, par leurs qualités graisseuses et visqueuses, détruire les facultés de l'estomac, ruiner les digestions par leur vertu échauffante, irritante, augmenter l'inflammation, ajouter à la fièvre et aggraver ainsi tous les symptômes alarmans.

Les cautères, les caustiques, les setons et les vésicatoires perpétuels ont été très-généralement employés, non-seulement dans la phthisie, mais encore dans un grand nombre d'autres affections chroniques. On a supposé que la nature dirigeant tous ses efforts vers sa propre conservation, avait la faculté d'expulser à travers ces couloirs artificiels ce qui pouvoit lui nuire, de la même manière que la formation salutaire d'un abcès critique ou l'augmentation d'un écoulement par les voies ordinaires ont quelquefois procuré aux malades une terminaison heureuse. On a donc pensé que la matière de ces écoulemens artificiels était fournie par les molécules nuisibles du sang; en sorte qu'un moyen sûr de rappeler et de rétablir la santé serait de favoriser

ainsi les évacuations dépuratives de ce genre. Que les esprits d'une portée commune, qui sont peu familiarisés avec les lois de l'économie vivante, soient entraînés, séduits par une telle idée, il n'y a rien là que de très-naturel : mais on ne peut se défendre d'une juste surprise en voyant des hommes instruits et d'une expérience consommée, adopter et répandre cette doctrine : « en outre, tandis que les vésica-
» toires évacuent principalement l'humeur sé-
» reuse, les cautères et les setons donnent issue
» à une matière vraiment purulente ; et sous
» ce point de vue, ils ne sauraient qu'être
» très-avantageux dans les ulcères inter-
» nes. » (15) Quel que soit le pouvoir surprenant de ce principe du corps humain appelé nature, je doute fort qu'il ait la faculté d'expulser par ces couloirs artificiels les particules malades du sang (si toutefois il peut en exister de telles dans ce fluide) et de retenir en même temps la partie saine des humeurs.

L'observation prouve que toute plaie avec déperdition de substance, ou, ce qui est précisément la même chose, toute plaie dont la cicatrisation est empêchée par l'intervention d'un corps étranger, quel que puisse être

(15) Whytt remarkable effects of blisters, pag. 70.

l'endroit où elle s'établit, laisse échapper des bouches des vaisseaux ouverts une humeur purulente, laquelle dépend, par la quantité comme par la qualité, et du degré de force, de ton inhérent aux fibres musculaires, et du siége particulier que l'affection ulcéreuse a choisi; car je crois que l'on voudra bien reconnaître, sans exiger le témoignage de l'expérience, qu'un cautère pratiqué sur une personne saine donnera la même quantité d'une matière aussi décidément purulente, toujours dans le rapport exact des forces musculaires, que s'il eût été appliqué à une personne affectée d'une maladie interne ou externe.

Un auteur a recommandé les exutoires faits, pour me servir de son expression, de manière à ce qu'ils « *se fassent sentir*, » des cautères ouverts sur le dos au moyen des caustiques de trois pouces de diamètre, de façon à pouvoir admettre 50 pois après la chute de l'escarre. Le plus grand nombre de personnes atteintes de cette maladie consomptive, étant d'un sexe faible et timide, il est à craindre qu'un tel secours leur paraisse plus formidable que la maladie elle-même, quelque effort qu'on fasse pour les convaincre de ses salutaires effets : mais ce n'est encore là qu'une bagatelle, qu'une *morsure de puce*, en comparaison de la pratique admise par un médecin

français d'une certaine distinction. Il applique le feu actuel dans la cure des maladies, et s'appuie sur l'autorité du père de la médecine. « *Quæ non sanant medicamenta sanat* » *ferrum, quæ non sanat ferrum sanat ignis,* » *quæ non sanantur igne sunt insanabilia.* » Comme cet ouvrage a été publié tout récemment, il n'est point encore généralement connu dans cette contrée : j'ai rapporté en note le passage comme un objet de curiosité. Le lecteur n'aura pas de peine, je pense, à se persuader avec moi qu'il n'était pas nécessaire de s'y arrêter davantage. (16)

S'il m'est permis de prononcer, d'après mon expérience, sur l'usage des exutoires en général, je dirai qu'ils tendent à ruiner les forces

---

(16) « Le lait à la suite d'une couche se porta à la » matrice et à la poitrine ; il y avait fièvre lente, sueurs » nocturnes, crachats purulens, douleurs au bas ventre, » au pli de la cuisse et au genou.

» M. Pouteau applique deux cylindres de coton au » milieu de la cuisse. Pendant la brûlure, la poitrine » fut débarrassée, les douleurs descendirent dans le bas » ventre, et tous les accidens furent victorieusement » combattus et détruits, au moyen d'une longue sup- » puration. »

Cet auteur nous apprend de plus que presque toutes les maladies qui surviennent au corps humain peuvent se guérir par ce léger moyen.

Journal de Médecine. Paris, juin 1783.

des malades proportionnellement à la quantité de matière évacuée, et qu'ils sont toujours fatiguans, douloureux et désagréables. Je n'en ai jamais vu de la grandeur que nous venons d'indiquer plus haut; mais je craindrois que la douleur occasionnée dans une constitution délicate, irritable et maladive par un ulcère de neuf pouces de diamètre, et rempli de pois durs, fût seule capable de produire un degré considérable de fièvre; en sorte qu'à tout prendre considéré comme remède général, ce moyen ne me semble pas être d'un effet assez sûr et assez démontré par l'observation et le raisonnement, pour en conseiller l'usage dans la phthisie pulmonaire.

Les rémissions régulières de la fièvre hectique, et les traits généraux de ressemblance qui la rapprochent des intermittentes, ont fait naître l'idée d'employer l'écorce du Pérou, en ajoutant aux raisons qu'avaient d'adopter cette pratique ceux qui, d'aprés une fausse éthiologie, en attribuaient la cause à l'absorption d'une matière putride. L'analogie de ses bons effets, dans des cas semblables, autorisait encore cette méthode, et je ne doute pas que des observateurs superficiels se soient trompés à son égard en la prenant pour une intermittente vraie. Mais quoique des hommes du premier mérite et de la plus grande célébrité

administrent ce médicament dans toutes les périodes de cette maladie, sous toutes les formes et dans toutes les proportions possibles, on n'en est pas moins encore à chercher des faits bien constatés et bien décisifs de consomption pulmonaire, dont la guérison ait été opérée par lui seul (17). Que de victimesl'application mal entendue de ce remède précieux n'a-t-elle pas fait et ne fait-elle pas tous les jours? Cette recherche n'entre point dans le plan que je me suis proposé; mais il ne serait pas difficile, je crois, de prouver que, dans tous les cas et dans toutes les périodes de phthisie où ce remède a été donné, il a exaspéré les symptômes et précipité le terme funeste du mal.

Le mot hectique est tellement indéterminé, et on l'applique à tant d'espèces de fièvres dépendantes de causes totalement différentes, qu'il n'est pas surprenant que le quina en eût guéri quelques-unes. Ainsi, par exemple, dans les écoulemens abondans d'ulcères formés à la suite d'amputation, ou dans les écoulemens long-temps continués de fleurs blanches, qui

---

(17) Tot habent causas, easque multùm diversas, febres lentæ quæ hectiæ vulgò dicuntur, ut non idem morbus sed alius atque alius esse videantur.

Mead monit. et præcept. med. p. 46. an. 1751.

sont suivis d'une perte considérable de forces et d'embonpoint à laquelle se joignent un pouls précipité et même un léger degré de fièvre, le quina employé avec des modifications convenables est un remède très-efficace et très-puissant : mais comme mon dessein est de traiter de la fièvre hectique pulmonaire exclusivement à toute autre, je ne perdrai pas mon temps à entretenir le lecteur de lieux communs ou d'observations triviales sur des sujets étrangers. L'action qu'exerce le quina se borne à l'estomac et aux premières voies, et probablement il ne pénètre point à travers les organes de la circulation. C'est en augmentant le ton et la vitalité de la fibre musculaire, qu'il précipite les mouvemens du pouls, comme l'expérience l'a toujours prouvé dans la fièvre hectique pulmonaire (18).

J'ai traité fort au long, dans le premier chapitre, de la nature et des causes qui produisent cette fièvre, je me flatte d'avoir rassemblé des preuves suffisantes pour convaincre le lecteur qu'elle est exempte et distincte de tout accident de putridité : mon opinion, sur cet article, va se fortifier de nouveau par quelques considérations sur les effets des mêmes remèdes dans chacune de ces fièvres.

---

(18) Cullen first lines, §. 920. ed. 4. an. 1784.

Les

Les caractères distinctifs et tranchans des fièvres appelées putrides, sont un relâchement de la fibre musculaire, un abattement considérable des forces animales, et les remèdes dont elles semblent tirer les plus heureux effets, sont le quina, la serpentaire, le camphre, les substances volatiles, les cordiaux et autres substances prises dans la classe des antiseptiques, aidées par l'usage du vin de *Porto*. Que l'on administre conjointement ou séparément ces mêmes remèdes dans la fièvre hectique pulmonaire, voyons quelles en seront les suites. Ils augmentent la fièvre et la soif d'une manière notable; ils décident en même temps des douleurs et des resserremens dans la poitrine, qui entraînent une grande difficulté de respirer. La fièvre devient continue et détermine un léger délire. Peut-être que la nature abandonnée à elle-même eût opéré sur les intestins un effort salutaire qui aurait suffi pour juger la maladie. La diarrhée se déclare avant la période accoutumée, et l'instant où le tombeau du malade doit s'ouvrir, se précipite et s'accélère. Ce n'est point ici une peinture tirée de l'imagination; j'ai été plus d'une fois témoin de ces sortes d'exemples dans ma pratique, et chaque jour peut en offrir de semblables : car cette méthode de traitement, quoique selon mes espérances,

beaucoup tombée en discrédit, n'est pas cependant tout-à-fait abandonnée.

Il n'y a peut-être pas d'endroit en Angleterre où se rassemblent tant de phthisiques qu'aux eaux minérales de Bristol, par la réputation qu'elles ont depuis long-temps d'avoir une efficacité singulière dans cette maladie. On pourrait présumer raisonnablement, d'après cela, que les cas multipliés de cette nature, facilitant les moyens de les bien observer, auraient dû favoriser aussi l'établissement d'une méthode curative plus parfaite en faisant bannir les remèdes trouvés inefficaces jusqu'ici, pour leur substituer quelque chose de nouveau. Mais on ne s'attendrait point à tout cela, si l'on voulait se rappeler qu'une méthode de traitement une fois adoptée et répandue, règle la conduite de chaque praticien qui l'embrasse pendant la durée entière de sa vie.

Aux eaux minérales de Bristol, le quina et les nourritures animales sont régulièrement prescrites dans la phthisie confirmée. Depuis la première édition de cet essai, j'ai eu occasion de voir plusieurs malades qui y avaient été traités de cette manière, et qui, comme on devait s'y attendre, n'avaient cessé d'aller de plus en plus mal, jusqu'au moment où, dégoûtés des remèdes, ils abandonnaient les eaux et se traînaient chez eux pour avoir au

moins l'avantage d'expirer au sein de leurs amis, et d'être ensevelis dans leurs propres contrées.

CHAPITRE VII.

Phthisie, pourquoi d'une cure si difficile? -- But que l'on doit se proposer dans le traitement. -- Saignée. -- Apéritifs. -- Calmans. -- Purgatifs. -- Emétiques de différentes sortes. -- Vésicatoires. -- Setons. -- Préparations mercurielles. -- En quoi les poumons diffèrent des autres parties du corps. -- Blessures de cet organe. -- Effets du vomissement.

LE lecteur me pardonnera sans doute si j'ai traité le sujet de ce dernier chapitre avec autant d'étendue; parce que, pour remplir tout ce qui est essentiellement lié au dessein de mon ouvrage, il m'a semblé qu'il fallait, avant de proposer une méthode de traitement nouvelle, examiner les raisons qui doivent faire condamner et rejeter de la pratique des moyens respectés depuis long-temps par tous les médecins fortement engagés dans leur possession, et avec lesquels l'esprit des malades

s'est déjà trop familiarisé : et quoique les gens instruits et formés par l'expérience n'aient pas besoin de cette précaution, elle est néanmoins nécessaire dans un ouvrage destiné à être lu par de jeunes médecins qui commencent leur carrière, et qu'il est important de prévenir contre les impressions malheureuses qu'aurait pu laisser dans leurs esprits le pompeux étalage de remèdes pectoraux et balsamiques, afin de les mettre en garde contre l'emploi général et abusif qu'ils pourraient faire de ces médicamens sans restriction; car je ne connais rien de si difficile que de déraciner les anciens préjugés, et d'établir sur leur ruine des procédés curatoires différens de ceux que la coutume générale a consacrés.

Les auteurs anciens et modernes qui ont écrit sur la consomption pulmonaire reconnaissent d'une voix unanime que cette maladie, même dans son début, ne se guérit qu'avec une grande difficulté, et que, dans ses périodes avancées, elle a le plus souvent une fatale issue (1). Cette triste vérité est trop frappante

---

(1) Dès qu'un seul point du poumon est obstrué, ou que le plus petit ulcère s'est établi, la maladie devient également dangereuse, le degré d'inflammation ou d'ulcération étant le même, quelle que puisse en être la cause, et quels que soient l'âge et la constitution du sujet.

pour être mise en problème. L'expérience de chaque jour prouve combien cette maladie est au-dessus des ressources de l'art. Mais quoique la majeure partie des sujets qu'elle atteint succombent victimes de ses ravages, je ne vois pas quelle raison il y aurait de la regarder comme nécessairement incurable de sa nature ; je suis même disposé à croire que l'opinion de son incurabilité transmise par des hommes respectables, et généralement établie, a beaucoup ralenti les efforts auxquels se seraient portés les médecins qui, au lieu de varier leurs traitemens, et d'attaquer le principe même de la maladie, se contentent d'une cure palliative, et se bornent à retarder les progrès du mal en prescrivant l'air natal, le

---

Fothergill on consump. med. obs. v. 4. p. 243. an. 1772.

Je ne peux souscrire à l'opinion de ce respectable médecin. C'est une chose bien connue, et j'ai fréquemment rencontré des cas de phthisie commençante, où la fièvre hectique étant complétement établie, on ne pouvait plus douter de l'existence des tubercules, qui néanmoins ont rapidement cédé au traitement qui leur convenait. Cet auteur célébre suppose qu'il se forme des obstructions dans les plus petits vaisseaux sanguins, et qu'elles s'augmentent par le mouvement de ce fluide. C'est une vieille hypothèse sur l'inflammation qui ne peut se concilier avec l'expérience. Le sang obstrué dans les vaisseaux, et qui n'est point accessible à l'air, ne peut se convertir en pus.

lait de beurre et les fruits, etc. etc. (2).

Les traités de chirurgie offrent des exemples de blessures des poumons, guéries avec autant de facilité que celles des autres viscères, et les dissections nous fournissent tous les jours des preuves bien convaincantes de phthisies guéries dans une période avancée, lorsqu'un des lobes du poumon, souvent même le plus considérable des deux, a subi une pleine et entière destruction (3).

Les auteurs ont multiplié les faits de consomptions pulmonaires guéries par différens moyens et dans chaque période, dans chaque degré (4) : je dois laisser au lecteur à déter-

---

(2) Cullen first lines, phthisis pulm. vol. 2. edit. 4. an. 1784.

(3) Mudge, dans son traité sur le catarrhe, fait mention d'un homme qui mourut à l'hôpital Saint-Thomas, et qui anciennement avoit été complétement guéri d'une consomption pulmonaire pour laquelle il s'était auparavant rendu dans cette maison; son corps fut ouvert, et l'on ne trouva de ses poumons que le lobe gauche, le droit ayant été entièrement dissous et rendu par l'expectoration.

(4) « Vidi enim, cum materiæ purulentæ usque adeò » graveolentis et fœtidæ, ut adstantes cubiculum ferre » non possent, libra una aut altera, admisto sanguine, » tussi rejiceretur, et tamen lacteæ diætæ et balsamicorum » usu, interpositis pro re natâ anodynis in integram sa- » nitatem æger restitutus est. » Mead, monit. et præcept. med. p. 53. an. 1751.

miner jusqu'à quel point ces ces faits rapportés méritent notre confiance.

Les maladies de poitrine prises à temps se guérissent sans difficulté; mais leur fréquence dans ce climat variable les rend si familières aux habitans, qu'ils leur laissent faire de grands progrès avant de demander et de suivre aucun conseil. Le nombre de remèdes infaillibles que l'on conserve comme des secrets dans chaque famille, ne sert pas peu encore à écarter les salutaires secours du médecin ; si enfin il est appelé, c'est toujours avec une peine extrême qu'il réussit à faire exécuter ses intentions. Quoi! des personnes occupées sans relâche à se procurer de l'honneur et des richesses, peuvent s'imposer à peine le moindre soin pour recouvrer leur santé ! la santé, le premier, le plus précieux de tous les avantages sans lequel tous les autres n'ont aucune valeur! d'un autre côté, les plaisirs, la dissipation et les habi-

---

Fièvre hectique avec crachement de pus, guérie. P. Forest, l. 4. obs. 4.

Fièvre hectique avec sueurs nocturnes et expectoration abondante, guérie. Hoffman med. rat. obs. 10.

Dans le dispensaire de *Westminster*, nous avons dit que de 212 malades attaqués de consomption, 138 ont été guéris ; ce qui fait presque les deux tiers. Millar. Observ. on the management of prevailing diseases, etc. 1783.

tudes de plusieurs élèvent de puissans obstacles contre les avis du médecin prêchant toujours les privations et la réserve. Quand on ne sent qu'une indisposition légère, et qui n'ôte point la faculté de sortir, on se persuade difficilement d'abandonner des jouissances présentes pour courir après la guérison d'un mal éloigné, et qu'on aime à croire un mal incertain.

Voilà quelques-unes des causes qui rendent la cure de la consomption pulmonaire si difficile, indépendamment de sa propre nature; et, j'ose le dire, garanti par l'expérience, cette maladie considérée en elle-même est susceptible de guérison dans toutes ses périodes (5), pourvu toutefois qu'il n'y ait pas une grande destruction des forces, et que l'estomac et les facultés digestives puissent encore bien opérer sur les substances alimentaires et les assimiler à celle du corps (6). Il y a même des

(5) « Atque hinc fit, quod phthisis vulgò tam malè » audiat, ac si esset morbus naturâ suâ prorsùs insana- » bilis, quum (quantum ego longâ experientiâ edoctus » scio) æque certam curationem, atque alii morbi, ad- » mittat, modo debitâ methodo satis tempestivè trac- » tetur. » Morton, phthisiologia, pag. 171. an. 1689.

(6) Je crois que c'est une opinion généralement reçue de nos jours, que la digestion ne se fait point par trituration ni putréfaction ou fermentation, mais bien par

exemples de convalescence après l'établissement manifeste de la diarrhée ; et si nous réfléchissons sur le pouvoir surprenant de la nature, pour écarter les causes de maladie, et s'opposer à leurs progrès destructeurs, nous ne pourrons nous empêcher de taxer d'imprudence et de témérité le médecin qui ose pro-

---

l'action dissolvante du suc gastrique. Néanmoins pour cet objet, il paraît nécessaire que le corps conserve un certain degré de santé, ou, pour m'exprimer autrement, que la maladie ne soit pas continuelle : tel serait le cas où le corps ne pourrait se nourrir. Si nous pouvons raisonner d'après l'analogie, il nous est permis de dire que cette idée a été présentée sous un point de vue bien évident, par le savant et infatigable abbé Spallanzcani ; il a trouvé que des alimens introduits dans l'estomac d'un animal qui n'était pas en santé, ne recevaient aucune atteinte de l'action dissolvante du suc gastrique, tandis que des alimens de même nature étaient promptement dissous par les animaux de la même espèce, qui jouissaient d'une bonne santé ; mais les alimens qui ne se dissolvent point, séjournent, se putréfient, et nécessairement aggravent la maladie. En admettant ce raisonnement qui paraît conforme à l'expérience journalière, on doit regarder comme une vraie folie, comme une absurdité, en un mot, comme une chose d'une conséquence bien funeste, la méthode gorger un malade avec des substances animales : méthode néanmoins universellement répandue dans cette contrée.

Voyez Dissertat. on the nat. hist. of animals, vol. 1. §. 152. a. d. 1784.

noncer que cette maladie est incurable. C'était autrefois la ressource ordinaire dans les cas désespérés, après l'emploi inutile des moyens ordinaires, d'abandonner les malades, en prononçant contre eux une sentence décisive, à la rigueur d'un sort que l'on supposait inévitable ; mais comme la nature, sans respecter les arrêts du médecin, a quelquefois remporté sur la maladie une victoire suivie du recouvrement imprévu de la santé, ceux d'aujourd'hui, guidés par un jugement plus sain et par un sentiment d'humanité plus vrai, ne perdent pas l'espoir d'un rétablissement qu'ils croient possible tant qu'un souffle de vie anime encore la frêle machine. Hé ! quand ils travailleraient même infructueusement, n'est-ce pas une consolation douce pour les malheureux malades de voir que l'on s'attache à tout, que l'on ne néglige rien pour les soulager ? N'est-ce pas leur ouvrir enfin une source d'espérance dans laquelle ils peuvent puiser des forces suffisantes pour supporter l'horreur de leur affreuse situation ?

Le but que l'on doit se proposer dans le traitement de la phthisie pulmonaire, est d'empêcher qu'il ne s'établisse sur l'estomac et dans les premières voies des causes occasionnelles de fièvre, d'écarter les obstructions des viscères situés dans la région des hypocondres ; d'éva-

cuer par la voie la plus prompte et la plus facile, la matière purulente logée dans les poumons, d'apaiser la toux, et de procurer, autant qu'il est possible, du repos aux organes affectés d'inflammation dans leur délicate structure; enfin, de régler sagement les effets de l'air, de l'exercice, de la diète et des passions de l'ame.

On connaît si bien ce que produit l'impression du froid, et il est si facile d'y rémédier par les moyens ordinaires, tels que la saignée, les boissons délayantes, l'abstinence et les antiphlogistiques, qu'un plan de traitement sur ce sujet ne serait pas de la moindre utilité pour les médecins.

Lorsque par une idiosyncrasie viciée, une mauvaise disposition, ou par une suite de la négligence, la toux devient opiniâtre, sèche, sonore, avec des douleurs dans la poitrine, des tiraillemens dans différentes parties du thorax, qui se font sentir avec plus de force pendant l'acte même de la toux, et un degré considérable de fièvre et de chaleur, je recommande une saignée modérée et répétée à des distances convenables, jusqu'à la diminution sensible des symptômes, si toutefois l'état du pouls ou celui des forces ne la contre-indique pas: dans cette première période, les malades peuvent assez généralement supporter la saignée

répétée sans aucune fâcheuse conséquence. On doit entretenir la liberté du ventre par l'usage des doux purgatifs salins, des boissons abondantes d'eau d'orge, ou d'une infusion de graine de lin ; et si la toux entraîne à sa suite l'insomnie, une dose raisonnable d'un opiat, prise au moment du coucher, produira les effets les plus avantageux. Depuis la première édition de cet ouvrage, j'ai observé que l'élixir parégorique, que j'y ai recommandé, augmente la chaleur et la fièvre ; ainsi j'emploie par préférence le sirop d'Emeon, ou, s'il ne suffit pas, la teinture thébaïque en quantité suffisante pour obtenir l'effet désiré.

Dans les commencemens de toutes les maladies accompagnées de fièvre, il est essentiel que le couloir intestinal soit parfaitement débarrassé des résidus de digestion et des *fœces* qu'il contient toujours dans l'état de santé ; les purgatifs que l'on emploie ordinairement ne suffisent pas, et j'ai vu très-souvent des malades faire chaque jour plusieurs selles abondantes pendant quelque temps, auxquels néanmoins une dose de mercure doux et de rhubarbe faisait rendre des *fœces* durs, d'une odeur très-désagréable et d'une extrême putridité, dont l'excrétion amenait un adoucissement considérable des symptômes. Ainsi donc, toutes les fois qu'il ne se rencontre pas de contre-

indications pour l'administration de ce purgatif, j'en fais usage ; et lorsqu'il est convenablement dosé, il opère sans fatiguer et sans apporter aucun désordre dans la constitution (7). Après ces évacuations générales, le remède dont j'ai retiré le plus d'avantage dans toutes les espèces de toux et dans toutes les périodes de la phthisie, est la poudre d'ipécacuanha donnée à une dose telle qu'elle ne décide qu'un vomissement ou deux, et répétée chaque jour, matin et soir, autant que les forces du malade et la violence des symptômes l'indiquent (8). Ce médicament ainsi prescrit peut être employé sans crainte de fatiguer les malades et d'altérer leurs forces ; mais je ne saurais approuver l'usage des émétiques, comme on les prescrit ordinairement, de manière à opérer huit ou dix évacuations : ainsi administré, il tourmente les malades, et chez les constitutions

(7) See lyson's practical essays, p. 70. an. 1783. ed. 2.

(8) « Vomitoria lenia debitis intervallis (præsertim » verò si cum *euphoriâ* ferantur, neque nimis serò » exhibeantur) multùm ad hujus phthiseos curationem » promovendam conferunt : ut potè cerebrum et genus » nervosum deoppilantia et rheumaticos dolores minorantia » rigiditatem et stuporem febrosi generis universaliter » sublevando ; quo fit ut causa procatarctica seu fomes » hujusce phthiseos, plurimùm subtrahatur. » Morton, phthisiolog. pag. 313. an, 1689.

délicates, il a très-souvent de dangereuses conséquences.

La sympathie qui règne entre l'estomac et les autres parties du corps, est si universelle, si puissante, que les anciens étaient tentés d'y placer le siége de l'ame. La condition et le bon état de cet organe assurent la santé, les esprits, la nutrition et toute l'existence de notre machine. Son influence s'étend jusqu'aux parties les plus reculées du corps. Mais comme cette matière sera traitée dans le supplément, je ne m'y arrêterai pas ici davantage.

A raison de leur contiguité avec l'estomac, les poumons doivent nécessairement être affectés d'une manière spéciale par tout ce qui est reçu dans ce premier viscère (9). S'il est surchargé d'une grande quantité de nourriture, pendant l'acte de la digestion, l'air contenu dans les alimens sera dégagé et raréfié de façon à le distendre et à exciter une pression qui, saisissant le diaphragme de bas en haut,

---

(9) « Cui, ut in illo casu non refragemur, nec in aliis „ fortasse in quibus multò priùs ab exteriore illa causa „ læsiones ventriculi quàm pulmonum animadvertantur ; „ undè mala ciborum confectio viscidos acresve succos „ paret, qui et stomachum vellicando, tussim excitent, „ et in pulmonibus tandem subsistendo, irritandoque, „ causam præbeant phthisis. „ Morgagni de sed. et caus. morb. l. 2. ep. 22. art. 20. an. 1761.

aura pour effet naturel et nécessaire de comprimer les poumons et de borner l'espace qu'ils occupent, ce qui leur enlève la faculté de subir une dilatation suffisante par l'air; d'où il suit que, le mouvement du sang à travers leurs vaisseaux, se trouvant ralenti ou empêché, il en résulte une augmentation de toux pour peu que les poumons soient endommagés : de-là cette difficulté de respirer plus grande, plus pénible qu'à l'ordinaire, qui survient aux asthmatiques après le repas et pendant la digestion. Si les alimens sont de nature âcre, acide, stimulante, ou fournis de beaucoup d'air, les plexus nerveux de l'estomac en seront désagréablement affectés, cette irritation se réfléchira sur les nerfs des parties voisines; et comme l'état inflammatoire est le plus favorable au développement, à l'augmentation de la sensibilité et de l'irritabilité, il est naturel que les poumons déjà enflammés deviennent plus sensibles aux moindres affections, soit par la qualité, soit par la quantité des matières contenues dans l'estomac; et je ne doute pas que les viscères hypogastriques ne puissent être plus ou moins affectés, sans que leur altération se répète par sympathie sur les organes pulmonaires, pour peu qu'ils y soient disposés par une inflammation antérieure. Il arrive même souvent que des matières âcres, ou des vers logés dans

l'estomac ou dans les intestins ; occasionnent ou fortifient une toux opiniâtre, quoique les poumons soient parfaitement exempts d'altération locale (10). Les plus zélés partisans des baumes et des pectoraux diront-ils que sa cure peut s'effectuer sans évacuations appropriées à la nature et au siége de la cause dont elle provient ?

C'est un fait d'observation à la portée de tout le monde, que les opiates, les cordiaux et les poisons (11) reçus dans l'estomac ont un effet facile, prompt, je dirai même instantané, à raison de l'impression vive, profonde que leurs molécules exercent sur les nerfs, sur les vaisseaux lymphatiques et par voie de

---

(10) « Si verò ventriculus nutrimenti primaria officina, » crudâ aut pituitosâ congerie laboraverit, undè haud » rarò pectus compatitur, secundo quoque die, lentè » eluatur oxymelite aut melle scillitic. syrupo de Peto » Quercetani (vel unica at mediocri dosi vini Benedicti) » ex sero lactis cerevisiati, aut decocto pectorali repentè » propinatis. » Chr. Benedicti theat. tabid. p. 156. an. 1656.

« Tabes ab abscessu ventriculi sese monstrat fœtidis » eructationibus, tussi sine expectoratione. » Home princip. med. p. 138. an. 1762.

(11) L'eau de laurier détruit quelquefois la vie, dès que son action s'étend sur l'estomac ; la morsure du serpent à sonnettes, dans une partie quelconque du corps, tue en peu de minutes.

sympathie

sympathie sur tout le système. N'est-il pas aussi juste et raisonnable de conclure que les différens organes du corps doivent être sympathiquement affectés quand une matière irritante porte son action sur les nerfs de l'estomac? Car certainement personne ne dira que les cordiaux, les opiates et les poisons ne produisent d'effet qu'autant qu'ils sont absorbés par les vaisseaux chylifères et portés dans la masse des fluides en circulation.

Les opiates reçus dans l'estomac calment la toux, non-seulement par leur impression générale sur le système nerveux, mais aussi à raison des rapports particuliers de sympathie qu'entretiennent l'estomac et les poumons. C'est de la même manière, et suivant les mêmes lois, que la toux est excitée par les différens *stimulus* qui agissent sur l'estomac et sympathiquement sur les poumons.

Il est bien connu que les vomissemens répétés apportent un soulagement marqué dans les toux convulsives ou coqueluches, et cette fatiguante maladie ne reconnaît réellement aucun moyen de guérison plus efficace (12).

---

(12) Mais dans la plupart des cas, et dans chaque état de la maladie, je me suis principalement attaché à l'emploi de ce moyen (vomissement excité par le tartre émétique donné tous les jours) ayant eu rarement l'oc-

En prescrivant l'émétique comme je le recommande, non-seulement on obtient l'évacuation des matières contenues dans l'estomac, non-seulement on prévient l'accumulation des phlegmes visqueux, des sucs âcres et bilieux sur ce viscère, mais on exprime, on chasse encore, au moyen de l'expectoration, tout le mucus et les fluides purulens qui engorgent les ramifications des bronches et des vésicules aériennes, ainsi que le pus renfermé dans les cavités des tubercules et des vomiques, par l'agitation douce, la compression légère que l'acte du vomissement imprime à la masse pulmonaire. Les malades, par ce moyen, seront exemptés des toux fréquentes et laborieuses; ils sentiront un soulagement véritable, et leurs poumons, dont la sensibilité a besoin d'être ménagée, goûteront un peu de repos jusqu'à ce qu'il se soit formé une nouvelle accumulation de matière; ce qui demande un certain espace de temps.

Ceux qui veulent borner les effets du vo-

---

casion, soit de pratiquer la saignée, soit de déterminer quelque autre espèce d'évacuation, si ce n'est de procurer une selle ou deux par jour, si le moyen dont j'ai fait mention plus haut ne produisait pas son effet ordinaire. Fothergill on the Chin-cough, med. obs. vol. 3. an. 1769.

missement à l'évacuation des matières contenues dans l'estomac, ne les ont certainement observées que d'une façon bien superficielle (13). Les secousses et les agitations générales qu'ils occasionnent, divisent, rejettent les humeurs stagnantes des canaux biliaires du foie et des organes de la chylification (14); et dans toutes les maladies qui dépendent de semblables causes, il est le plus efficace, le plus héroïque altérant que renferme la matière médicale.

L'habitude a tant de pouvoir sur l'esprit humain, qu'il adopte avec peine un plan de conduite qui se trouve en opposition avec elle. Les innovations dans la pratique rencontrent des obstacles difficiles à vaincre, soit par l'effet de la crainte, de la faiblesse et de la timidité des uns, soit par la présomption et les préjugés des autres. Tel est le cas de la méthode que j'annonce; mais le temps dont l'influence est aussi bien puissante, le temps dissipera toutes les difficultés qui s'élèvent contre elle, en développant les preuves de son

---

(13) Lorsqu'on fait vomir dans les cas de douleurs ou de spasme fixé sur les muscles de l'abdomen, la plus grande efficacité de ce moyen est de lever les obstructions des glandes, de détruire l'état visqueux des humeurs, et de rendre la perspiration plus abondante. Cheyne dis. body and mind. p. 247. an. 1742.

(14) Huxam on fevers, p. 229. an. 1757.

efficacité manifeste, et en familiarisant l'imagination avec la nature des procédés qui la composent : *Magna est veritas et prevalebit.*

Ce nouveau moyen de traitement alarme d'abord les malades qui craignent de détruire le ton, l'énergie de leur estomac par des émétiques ainsi répétés chaque jour. Les ignorans et les gens intéressés ne manquent pas d'appuyer ces fausses terreurs; mais je peux assurer, sans crainte d'être démenti, et j'atteste le meilleur de tous les témoignages, celui de l'expérience pour garant de cette vérité; je n'en ai jamais vu l'usage continué pendant plusieurs mois avec les précautions convenables, avoir aucune suite fâcheuse; à peine ai-je trouvé au contraire un exemple où la santé n'en fût pas essentiellement améliorée. Je rapporterai ailleurs d'autres autorités qui, en étayant la mienne, affermiront en même temps et la justesse de ma conduite et la confiance du lecteur.

L'auteur d'une critique de la première édition de cet essai, dont l'opinion exprimée avec générosité et impartialité mérite une attention sérieuse de ma part, pense que le tartre émétique est préférable à l'ipécacuanha dans les affections de poitrine (15).

---

(15) Critical review for january 1783.

Le tartre émétique varie beaucoup dans ses degrés d'activité, selon les différentes pharmacies, la manière diverse dont il est préparé et l'espace plus ou moins long pendant lequel on l'a conservé. Cette incertitude de résultat fatigue souvent les malades et détourne très-fréquemment de son emploi qui serait beaucoup plus général sans cela. Il exerce quelquefois une action différente sur le même sujet, quoiqu'il en use dans les mêmes circonstances et à des intervalles très-rapprochés. L'estomac se familiarise bientôt avec lui ; et il arrive qu'aprés en avoir pris une seule fois, il faut augmenter sa dose pour en obtenir quelque effet. S'il ne décide pas le vomissement, il devient infailliblement purgatif, et son action est très-violente dans ce cas. Or, on ne saurait apporter trop de soin pour préserver les phthisiques de cette évacuation intestinale ; non-seulement à raison de la faiblesse qu'elle occasionne, ce qu'il est fort essentiel de considérer, mais sur-tout par ce motif, que les évacuations du ventre une fois établies, quelle que soit la cause dont elles proviennent, ne s'arrêtent ensuite qu'avec la plus grande difficulté. J'ai observé que chez certains tempéramens la dose de tartre émétique permise n'a sur l'estomac aucune action pour le solliciter au vomissement, mais que

cette même action dirigée entièrement sur les intestins réveille leurs mouvemens naturels et décide une évacuation abondante par ce couloir. La dose d'ipécacuanha peut être portée très-haut sans danger ; il ne manque jamais de produire le vomissement ; s'il ne peut pas l'obtenir à une dose trop faible, l'évacuation du ventre par laquelle il y supplée se fait avec beaucoup moins de violence, et est exempte des tranchées qui accompagnent l'effet purgatif du tartre stibié. La dose de l'ipécacuanha, comme celle de tous les autres remèdes continués pendant un long espace de temps, a besoin d'être augmentée ; mais avec un peu d'usage on sait bientôt en graduer la dose et en régler les effets avec la plus grande exactitude. Afin de diminuer le volume de ce remède qui, à la longue, devient désagréable, j'ai ajouté quelquefois une petite portion de tartre stibié, mais je ne saurais dire si en cela j'ai atteint quelque degré de perfection.

Fondé sur ces motifs, je préfère donc l'ipécacuanha à toutes les préparations antimoniales, parce que ses effets sont et plus sûrs et moins difficiles. Je commence ordinairement par une très-petite dose, suivant l'âge et d'autres circonstances particulières aux malades, et je l'augmente graduellement lorsque l'occasion me paraît favorable.

Un auteur ingénieux qui a traité de cette maladie a recommandé le vitriol romain (16), à raison de la promptitude avec laquelle il opère : ce motif est sans doute de quelque valeur pour éviter des fatigues au malade, dont, je l'avoue, il faut toujours consulter l'aisance et le bien-être. Mais je suis dans la persuasion que les effets de l'émétique sont toujours plus permanens, plus soutenus quand il séjourne quelque temps sur l'estomac (quinze ou vingt minutes) avant de se faire sentir. Je n'ai aucune expérience positive sur l'usage du vitriol romain, ayant toujours été détourné de l'employer par la violence de ses effets. Je fus consulté dernièrement par un jeune homme dans la dernière période de la phthisie, qui depuis un an avait fait des remèdes sans autre avis que ceux qu'il trouvait répandus dans les auteurs de médecine, qu'il pouvait se procurer; après avoir fait un usage long-temps soutenu de quina, il prit le vitriol romain, et en porta graduellement la dose jusqu'à 20 grains. Ce remède opéra très-violemment, néanmoins il se trouva toujours plus rafraîchi et plus fort après l'opération qu'auparavant.

Si, dans le début de cette maladie, à cette époque où l'on ne pense guère à recourir au

(16) Simmons, on consumption, an. 1780.

médecin, il paraît des signes qui indiquent une saburre bilieuse, le tartre émétique donné à petite dose produit les meilleurs effets : car, relativement à l'évacuation de l'humeur bilieuse, il possède une vertu spécifique qui lui donne sur l'ipécacuanha une supériorité dont il serait difficile de déterminer la cause. Il n'est pas nécessaire de prescrire aucune boisson pendant l'action de ces émétiques donnés à petites doses, à moins que le malade ne se porte à des efforts extraordinaires, ou qu'il n'éprouve des spasmes qui le resserrent trop violemment. Comme l'on n'a en vue que d'obtenir un vomissement ou deux, ce remède, après son opération, laisse sans fatigue ceux même que la durée du mal a le plus affaiblis et épuisés. Quelque violente, quelque peu conforme à la nature que paraisse être l'action de l'émétique, quelle que soit enfin son énergie véritable, il est bien acquis que les purgatifs ordinaires affaiblissent les malades et consument leurs forces bien davantage encore, même en supposant l'emploi des émétiques dirigés selon la méthode accoutumée (17).

Je continue l'administration de ce remède dans les différens degrés de cette maladie, en réglant sa répétition sur les forces du

---

(17) Cheyne op. cit. p. 150.

malade, l'urgence des symptômes et les autres circonstances accidentelles qui l'autorisent ou s'y opposent. Le matin, il est bon de le faire prendre à jeun et au lit, lorsque le malade a beaucoup de faiblesse ; mais il faut éviter le sommeil qui pourrait en détourner l'action de dessus l'estomac où elle doit se fixer. Rarement est-il nécessaire de le réitérer le soir ; quand le cas l'exige, il faut faire en sorte qu'il ait fini son opération avant l'heure ordinaire du coucher : et comme les médicamens arrangés sous la forme de pillules, répugnent moins à la plupart des malades, il est à propos d'observer que l'ipécacuanha demande qu'on le prépare de cette façon le jour même où il doit être pris, sans quoi les pillules acquièrent de la dureté et ne se dissolvent dans l'estomac qu'avec lenteur et après un long espace de temps : quelquefois même elles percent et agissent sur les intestins d'une manière exclusive, également pernicieuse pour le malade et embarrassante pour le médecin.

Au commencement de la première période de la phthisie, quand la fièvre et la chaleur ont beaucoup d'intensité, de petites doses de nitre, ou la mixture saline de rivière à plus forte dose qu'on ne la donne communément, procurent un rafraîchissement général, et peuvent contribuer à soutenir la liberté du ventre,

ce qui mérite la plus grande attention. On doit procurer chaque jour une évacuation par les selles, en ordonnant pour cela une quantité convenable de sel polychreste et de rhubarbe à prendre sur le soir ou après le coucher. Je me suis toujours bien trouvé de cette composition, quoique au-dessous des éloges qu'on lui a prodigalement accordés. Si cette poudre ne convient pas à l'estomac, comme il arrive souvent, quelque peu d'électuaire lénitif remplira très-bien la même indication.

Quant à l'aide de ces secours, la fièvre et la chaleur sont considérablement tombées, avant qu'aucun signe de pus se soit encore manifesté dans les crachats; j'ai quelquefois employé les préparations mercurielles à très-petites doses avec un avantage singulier, surtout si j'avais lieu de soupçonner une affection du foie; comme j'ai rencontré rarement de ces sortes de cas, et que ce remède demande les plus sages précautions, je laisse au médecin judicieux à déterminer, d'après les symptômes et autres circonstances, les proportions et les règles qu'il faut suivre dans son emploi; car je me suis imposé le devoir et le soin de ne recommander aucun remède que je n'y sois engagé par une conviction entière, absolue, qu'une longue expérience peut seule procurer et justifier.

Si la toux est violente au point d'empêcher le sommeil, on peut prescrire une dose de sirop diacode ou de teinture thébaïque, à prendre au moment du coucher, et que l'on pourra répéter vers le milieu de la nuit, s'il en est besoin ; car c'est une condition essentielle de tenir autant qu'il est possible les poumons dans le repos. Les secousses de la toux, non-seulement fatiguent le malade, elles augmentent encore l'inflammation et hâtent la solution des tubercules. Or, tous ces dangers seront prévenus d'une manière efficace par l'émétique répété, comme j'ai eu souvent lieu de l'observer, puisqu'en peu de temps, et sous l'impression encore subsistante du remède, l'organe pulmonaire est déchargé d'une grande quantité de matière purulente ou muqueuse, qui n'aurait pu être évacuée par la toux que dans l'espace de plusieurs heures. Les toux constitutionnelles qui reviennent chaque année, et qui frappent ordinairement les personnes âgées pendant l'hiver, cèdent très-souvent et en peu de jours à cette méthode curative (18).

---

(18) Une femme âgée d'environ 30 ans, pendant l'hiver de 1762, après une couche très-pénible, se trouvant fort épuisée et prise d'une toux qui s'accompagnait d'une difficulté de respirer, qui souvent approchait de la suffo-

Quand la poitrine et les côtes sont prises d'une douleur fixe qui augmente de vivacité pendant la toux, et qui ne retire aucun soulagement de la saignée et des autres moyens antiphlogistiques que l'on emploie ordinairement, j'ai vu les meilleurs effets d'un petit vésicatoire appliqué sur le siége même de la douleur, et renouvelé aussitôt après la formation de la cicatrice. Cette pratique est bien préférable à l'usage des onguens suppuratifs qui occasionnent toujours de cruelles douleurs, et qui procurent rarement un écoulement copieux. Les sangsues appliquées sur l'endroit du mal peuvent être substituées avec avantage à la saignée du bras; elles apportent quelquefois du soulagement sans affaiblir la constitution, comme il arrive toujours par une suite nécessaire des saignées.

---

cation, fut, pendant quelque temps, sur la supposition d'une faiblesse qui la rendait incapable de soutenir les efforts des émétiques répetés; fut, dis-je, traitée par des moyens différens. Mais n'apercevant aucun effet décidé de l'usage du castor, de la gomme ammoniaque, de la scille, je m'avisai à la fin de lui prescrire la moitié d'un scrupule d'ipécacuanha, de deux jours l'un. Elle supporta fort bien la fatigue de cette méthode; et après l'avoir continuée pendant quinze jours ou trois semaines, elle se trouva complétement délivrée de son asthme et de sa toux. Akenside med. Trans. vol. 1. an. 1772.

Si l'on a lieu de soupçonner quelque épanchement dans la cavité du thorax, et si les symptômes ne sont, ni assez clairs, ni assez tranchans pour déterminer à l'opération de l'empième, ou si, l'épanchement étant bien caractérisé, les craintes du malade la rendent impraticable, alors un seton appliqué dans l'endroit le plus voisin possible de la partie affectée adoucira souvent les souffrances et la violence des symptômes.

On a des exemples multipliés de toux violentes occasionnées et entretenues par des causes totalement distinctes et séparées des poumons, et dans lesquelles cet organe n'est nullement affecté. Les engorgemens du système hépatique (19), des vers logés dans l'estomac et les intestins, enfin une cause quelconque, capable de fatiguer, d'irriter ces viscères, peuvent décider et entretenir la toux. Dans la fièvre lente que l'on a appelé nerveuse, il est ordinaire de voir pour symptôme une toux pénible qui n'a lieu que dans la situation verticale du corps. Il est superflu de montrer l'inefficacité du traitement communément employé dans les cas de cette espèce.

Les poumons diffèrent des autres organes sous un grand nombre de rapports dont nous

(19) Clossy obs. an. 1763.

allons noter les principaux. Leur substance est plus vasculeuse, et reçoit le sang en plus grande abondance. En un temps donné, la trachée-artère, formée de très-petites ramifications qui pénètrent leur substance et se terminent en vésicules aériennes, en forme une dépendance particulière. Ils sont mis dans une agitation perpétuelle par les mouvemens alternatifs de respiration. Ces différens états existent, pendant tout le cours de la vie, dans l'état malade comme dans l'état sain.

Lorsque les poumons sont affectés, non-seulement ils se meuvent avec plus de force par les actes de respiration qui deviennent plus précipités, mais ils souffrent le plus souvent de violentes secousses par les efforts de la toux; ces circonstances qui n'ont pas lieu dans les affections des autres viscères, jettent des difficultés considérables dans la cure des maladies de poitrine; car, de l'aveu de tous les auteurs, le repos est indispensable pour guérir les inflammations.

S'il était possible d'imaginer des moyens de prévenir la toux, les maladies des poumons rentreraient, je crois, à peu près dans la classe de toutes celles qui assiégent d'autres organes, et elles seraient aussi réellement susceptibles de guérison radicale : je dis à peu près, parce que leurs mouvemens auraient toujours une

cause d'augmentation dans l'état même de la respiration accélérée. Mais il n'y a rien là qui doive faire le sujet d'une considération importante, parce que cette cause est naturelle, familière au corps sur lequel elle agit pendant ses exercices quelconques, et dans tous les mouvemens précipités qu'il exécute.

L'expérience apprend que les blessures des poumons par une épée ou par une balle de pistolet, se guérissent et s'effacent radicalement, pourvu que les grands vaisseaux soient épargnés; mais alors il n'y a pas d'obstruction dans les vaisseaux exhalans; il n'existe ni *mucus*, ni pus séparé dans les bronches, qui puissent exciter la toux; il n'existe en conséquence point de fièvre hectique : ainsi, la blessure se cicatrise réellement, aussi bien que si elle avait son siége sur d'autres viscères, c'est-à-dire, par l'affaissement et la réunion des parties divisées. C'est l'air extérieur qui cause la suppuration dans les blessures, sans perte de substance, lesquelles se cicatrisent beaucoup plutôt et plus aisément, quand elles sont isolées et soustraites au contact de ce fluide (20).

---

(20) On a communément supposé que l'hémopthysie était naturellement et presque nécessairement suivie d'ulcère aux poumons. Mais j'oserai dire qu'en général c'est

Quand la toux des consomptionnaires persiste pendant un temps assez long, elle dépend, ou bien de l'affection du canal alimentaire, ou des viscères des hypocondres qui se répètent par voie de sympathie sur les poumons, ou bien d'une humeur muqueuse ou matière purulente séparée dans les vésicules aériennes et les ramifications de la trachée-artère, qui, par l'irritation qu'elles excitent, occasionnent une toux qui ne cède qu'à l'évacuation de ces humeurs : de telles secousses réitérées renforcent, perpétuent dans les vaisseaux exhalans cette disposition spécifique, en vertu de laquelle ils séparent une lymphe visqueuse ou une matière purulente ; d'où il suit que les tubercules les plus gros sont dissous, convertis en pus et remplacés par d'autres nouvellement formés. En outre, la substance parenchymateuse, frappée d'une compression générale, se condense et devient susceptible d'être altérée, rongée et réduite à l'état de pus.

une erreur, puisqu'on peut citer plusieurs exemples d'hémopthysies dépendantes de quelque cause ou violence extérieure, et qui n'ont produit aucun ulcère dans le poumon ; et cela est vrai, non-seulement pour les jeunes personnes attaquées d'hémopthysie, et chez lesquelles elle a reparu à différentes époques, mais encore pour ceux qui l'ont éprouvée plusieurs fois durant le cours d'une longue vie. Cullen first lines, § 864. edit. 4. an. 1784.

La

La cause existante dans les premières voies peut être surement enlevée, et celle qui a fixé son siége sur les poumons mêmes, prévenue en grande partie, sinon entièrement, par l'usage fréquent du léger émétique donné de la manière que nous avons indiquée. La toux une fois prévenue, ou du moins considérablement abattue, l'inflammation se dissipera promptement, parce qu'en même temps la cause prochaine et immédiate de son existence est emportée (21).

Les obstructions, les embarras de l'estomac et des premières voies, des vaisseaux biliaires et des viscères hypogastriques seront atténués, résolus et détruits par les fréquentes secousses que l'action du vomissement imprime à ces parties ; leurs sécrétions seront ramenées à leur état naturel, la digestion s'opèrera bien et donnera un bon chyle pour produit ; en conséquence, les mauvaises qualités du sang seront corrigées, la nutrition se fera mieux, et la santé se rétablira. Comme il me paraît probable que la majeure partie des maladies qui assiégent l'humanité, dépend d'une cause morbifique, logée dans l'estomac et les intes-

---

(21) S'il est un moyen capable de détruire les tubercules, je crois que ce sont les vomitifs. Simmon's on consumption, p. 66. an. 1782.

tins, ou d'une matière putride et irritante, renfermée dans leurs cavités, la première et principale indication curative devrait être d'éloigner les causes d'excitation que ces organes recèlent. Ce travail une fois achevé, la nature déploie l'appareil des forces si puissantes dont le souverain auteur l'a doué, et par lesquelles elle tend toujours à opérer la conservation du corps, en rappelant toutes ses parties aux lois exactes de la santé.

Comme les émétiques sont les agens les plus actifs, les plus puissans que la médecine reconnaisse, on ne doit s'en permettre l'usage qu'avec de grandes précautions et une extrême prudence. C'est aux praticiens judicieux à considérer, à évaluer exactement les symptômes et l'état du malade ; car les circonstances où ils peuvent être employés sans avantage et avec danger, quelques rares qu'elles paraissent, se rencontrent néanmoins quelquefois. Je suis certes mieux convaincu que personne des propriétés salutaires, efficaces, dont ce médicament est doué dans presque toutes les maladies. Mais on aurait tort d'en conclure qu'il doit être indistinctement administré, et qu'en insistant, comme je fais, sur son éloge, je veuille lui attribuer la cure de toutes les maladies dans tous les états, dans toutes les circonstances où elles se montrent.

Ainsi, chez les femmes délicates, il peut occasionner l'avortement pendant les premiers mois de grossesse, quoiqu'elles éprouvent souvent des vomissemens spontanés, parce qu'il agit d'une manière bien différente sur le système des forces et des organes. Voilà des cas où il faut en faire un usage très-sobre et même s'en abstenir totalement. Je ne me serais point embarrassé dans le détail de ces précautions opposées à la pratique des hommes les plus renommés pour cette partie de l'art, si plusieurs faits, dont j'ai été le témoin, ne m'avaient convaincu de leur utilité. Les émétiques sont encore fortement contre-indiqués dans les affections squirreuses de l'estomac, ainsi que dans bien d'autres maladies moins connues, étrangères à mon sujet, et dont je n'ai pas dès-lors besoin de m'occuper.

Il existe des sujets qui, par les vices d'une constitution malheureuse, ne vomissent qu'avec beaucoup de difficulté, et ne reçoivent de la part de l'émétique que des impressions extraordinaires ; c'est pourquoi je recommande, comme une excellente pratique, de commencer toujours son usage par de petites doses, ou des doses au-dessous de celles que l'on a coutume de donner, de les répéter, d'en augmenter les proportions, et de les placer à de plus longs ou de plus courts inter-

valles, selon qu'elles produisent tels ou tels effets sensibles. Il est même essentiel d'en suspendre ou ou d'en supprimer l'usage, si le malade a pour lui une répugnance invincible qui le lui rende absolument contraire : mais dans le cours de ma pratique, j'ai rarement rencontré de semblables cas.

CHAPITRE VIII.

Traitement dans la seconde période. — Astringens et opiates. — Cessation de l'évacuation périodique chez les femmes. — Myrrhe et ses préparations. — Troisième période. Convalescence. — Toniques. — Cas de consomption hépatique.

Lorsque les crachats sont mêlés de matière purulente ou pus, je n'use de la saignée qu'avec circonspection et réserve, excepté quand la fièvre est forte, le pouls plein et dur, avec des douleurs fréquentes et pungitives dans la poitrine et les côtes, qui se font sentir plus fortement encore durant une forte profonde inspiration : dans ces cas on peut

la pratiquer avec avantage et sureté (1), en portant toujours une attention sérieuse aux forces du malade, et abstraction faite de toutes considérations relatives aux qualités apparentes du sang, qui passent assez généralement pour un guide assuré, et qui fournissent cependant des signes très-incertains et fort précaires, comme nous l'avons déjà prouvé.

Le malade arrivé à la seconde période, à cette époque où le pus est expectoré avec aisance, où la toux se développe avec vivacité et fréquence, sur-tout le matin et dans d'autres temps que le malade est dans une position horisontale, où la fièvre hectique est parfaitement établie avec des rémissions régulières et des sueurs colliquatives le matin, l'objet du traitement est alors d'évacuer le pus avec toute la promptitude et la commodité possible, de calmer les pénibles efforts de la toux, de procurer du repos et du soulagement

(1) « Nec quidem ipsa venæ sectio hic convenit, nisi » ad præcavendam inflammationem peripneumonicam, » quoties scil. à dolore pleuritico, potatione liberaliori » liquorum spirituosorum, à frigore recens percepto, » atque aliis hujus modi, medico sagaci eam præ foribus » suspicari liceat : atque tunc etiam sanguis ob tabem » præsentem et virium languorem, parcâ potiùs manu » ventilandus, quàm profusè extrahendus. » Morton, phthisiol. p. 174. an. 1689.

aux poumons sensibles et enflammés, de modérer l'évacuation trop abondante qui a lieu par le couloir cutané, de soutenir enfin la force vitale et le ton de la fibre musculaire.

Si la matière purulente peut être évacuée des vomiques qui la renferment aussitôt qu'elle y est ramassée, non-seulement l'absorption (si toutefois elle est possible), sera prévenue, mais encore le pus n'étant pas versé en même proportion dans les vésicules aériennes et dans les ramifications bronchiques, il sera facile de mettre les poumons sensibles et enflammés à l'abri des toux laborieuses et des agitations ordinaires; ce qui est l'objet le plus désirable dans cette maladie. Dès lors cette affection rentre dans l'espèce dépendante d'une seule vomique, laquelle peut, comme nous l'avons observé, subsister pendant plusieurs années et même pendant le cours d'une longue vie, sans fièvre concomitante et sans danger, sinon au moment de la rupture où la matière, lorsqu'elle est copieuse, décide quelquefois la suffocation et la mort: encore y a-t-il alors un sentiment intérieur, une sorte de perception irréfléchie, confuse, qui avertit le malade au moment de l'évacuation, et lui en dévoile les signes précurseurs; en sorte qu'il y a peu d'exemples où de semblables ruptures aient été funestes, grâce aux précautions conve-

nables qu'elles laissent la liberté de prendre.

L'on ne peut atteindre ce but désirable qu'en excitant le vomissement par de fréquentes reprises, de la manière que j'ai décrite dans le chapitre précédent. Ce n'est pas sans être étonné que l'on observe les heureux effets de ce simple remède (2). Les malades eux-mêmes sont surpris du soulagement qu'ils en éprouvent, et le confessent dans les termes les plus énergiques. Comme durant l'acte même du vomissement, une quantité considérable de pus est immédiatement enlevé des poumons, ils sentent alors un soulagement marqué ; ils respirent avec moins de difficulté et restent plusieurs heures sans éprouver l'agitation de la

---

(2) « Egregiam verò vim medicaminum emeticorum » sæpiùs in eo expertus sum, quoties scil. in maximo » discrimine versari videbatur, à gradu asthmatis aucto » et ab inappetentiâ et maximo languore indè conse- » quenti. » Morton. phthisiol. pag. 241. an. 1689.

« A vomitorio levamen universim sensit, idque non » tantum à symptomatibus phthisicis, verùm etiam rheu- » maticis. » Ibidem p. 317.

Quelquefois si la force du malade peut le supporter, ou que son état de faiblesse ne permette pas l'usage des remèdes purgatifs, je prescris une dose de la racine Indienne (l'ipecacuanha), et son action procure souvent un soulagement marqué, lorsque tous les autres moyens ont échoué. Robinson on consumption. part. 2. p. 54. an. 1727.

toux ; leurs esprits se raniment ; et comme ils l'expriment quelquefois, ils se sentent dans un autre monde.

Il est cependant quelquefois très-difficile de persuader aux personnes faibles et timides d'entreprendre un tel procédé, parce qu'il n'est pas aisé de renverser les coutumes anciennes, et que les préjugés reçus depuis long-temps ont un grand poids, même sur l'esprit des personnes qui jouissent d'une bonne santé. D'ailleurs, telle est l'influence générale des connaissances, que dans les maladies chroniques, et sur-tout dans les consomptions pulmonaires, non-seulement le malade, mais chacune des personnes qui l'entourent, sont autant de médecins expérimentés, qui raisonnent et disputent jusqu'aux dernières conséquences. Mais si l'on a pu obtenir l'usage de ce remède pendant quelques matins seulement, le soulagement sensible qu'il apporte écarte tous les doutes, et détermine les malades à persévérer avec beaucoup de déférence et d'exactitude.

Afin d'arrêter à un certain point les sueurs colliquatives du matin, l'on peut donner au malade, pendant qu'il est au lit, un verre de teinture de rose, ou quelque peu d'élixir acide de vitriol, dans un véhicule convenable : ce qui le raffraîchira et empêchera que l'écoule-

ment cutané se fasse en si grande abondance; on peut encore y joindre un opiat, si l'on en voit la nécessité (3).

L'esprit de vitriol, à la dose de deux ou trois dragmes sur une pinte d'eau, avec un peu de sirop de pavots rouges, forme un julep agréable : on prescrit d'en prendre un verre de temps en temps. Il tempère la chaleur, relève les esprits abattus, et produit un effet légérement tonique.

Je regarde comme une chose essentielle de calmer la toux et de procurer du sommeil. Dans cette vue, il faut prescrire une quantité d'opiat proportionnée et répétée selon qu'elle remplira plus ou moins exactement l'attente. Cette quantité, quelle qu'elle soit, si elle procure l'effet désiré, sera la dose convenable dans cette maladie, comme dans toutes les autres, où les remèdes calmans sont indiqués. Heureux encore les misérables malades, heureux les médecins de pouvoir amener la tran-

---

(3) Dans les derniers temps de la maladie, lorsqu'il se développe une tendance générale à la putréfaction, l'élixir vitriolique peut l'affaiblir, la vaincre même; il réprime encore les sueurs colliquatives; et si les poumons ne se trouvent pas plus indisposés à l'issue des repas, c'est un moyen vraiment efficace. Fothergill med. obser. et inquir. p. 353. an. 1776.

quillité et le calme des douleurs par l'influence de ce don céleste. Il y a quelques inconvéniens attachés à l'usage de tous les remèdes de cette classe ; c'est qu'ils produisent en général la constipation, et quelquefois du mal-aise et des vertiges. On peut s'opposer à l'un par de doux laxatifs appropriés, et diminuer considérablement l'autre par l'usage du café pris le matin de bonne heure.

Dans le plus grand nombre de cas ordinaires, il est inutile de prescrire d'autres remèdes que ceux dont j'ai fait l'énumération. Il peut se présenter plusieurs autres circonstances dans lesquelles le praticien doit prendre son jugement pour guide. Je n'ai dû traiter ici que les points généraux de ce sujet ; si j'avais voulu le suivre à travers tous les détails, toutes les particularités, toutes les variations dont la symptomatologie est susceptible, j'aurais inutilement grossi mon ouvrage et préparé aux jeunes praticiens de l'embarras et des peines superflues. La multiplicité des remèdes, je dois le dire, est inutile dans cette maladie comme dans bien d'autres. Mais il semble que parmi les incontinences dont notre siècle frivole est chargé, on veuille introduire dans la médecine même un luxe de profusion également bizarre et pernicieux. Quelque étrange que cela paraisse, c'est une vérité dont presque

toutes les familles opulentes du royaume fournissent les preuves. A la moindre indisposition, il semble que l'on doive recourir aux médicamens. Les souffrances ont quelque chose de si repoussant, qu'on ne se détermine point à les supporter, quand même elles devraient se dissiper au bout de quelques heures. De-là une telle familiarité avec les boissons et les bols médicamenteux, qu'il ne faut pas être surpris si l'on nous accuse de les prodiguer avec une sorte d'intempérance. Je ne peux me persuader qu'il y ait pour le médecin d'autre motif, d'autre but que le rétablissement du malade par les secours les plus efficaces et les plus prompts, malgré la nécessité où il est quelquefois d'ordonner certains remèdes uniquement pour tranquilliser et rassurer les personnes timides.

Les personnes du sexe qui composent le plus grand nombre des malades atteints de phthisie, s'alarment et s'inquiétent beaucoup lorsqu'il survient une cessation de l'écoulement menstruel, comme cela est ordinaire à l'époque où la maladie est confirmée : elles en désirent vivement le retour. Mais une telle suppression n'étant à mes yeux que l'effet naturel, necessaire d'une augmentation relative dans la quantité de matière évacuée par les poumons et par les pores, jointe à l'affaiblissement du

système général, je ne crois pas qu'il soit nécessaire de prescrire aucun remède dans l'intention de rappeler cet écoulement, parce qu'il ne peut reparaître alors, et qu'il reparaîtra toujours quand la force tonique des fibres musculaires sera rétablie.

L'on a beaucoup parlé dernièrement, et avec de grands éloges, des vertus de la myrrhe dans les affections de poitrine, prise, soit en nature, soit combinée avec le sel martial, les sels alkalins et neutres, etc. Je l'ai donnée sous toutes les formes, et quelquefois avec succès; mais je ne lui ai jamais vu produire aucun soulagement toutes les fois qu'il existait des signes évidens de fièvre hectique. Je pense que dans cette fièvre les toniques, de quelle espèce qu'ils soient, doivent augmenter les symptômes comme ils font dans tous les cas d'inflammation. La médecine, suivant mon opinion, ne possédant aucun agent à qui l'on puisse rapporter les propriétés que l'on entend exprimer par les termes balsamiques et pectoraux dans leur acception ordinaire, je déduis les effets de cette gomme et des remèdes qu'on lui associe, de la faculté tonique dont ils sont doués et par laquelle ils agissent sur l'estomac et le canal intestinal; et, lorsque les moyens de cette classe paraissent indiqués, la myrrhe offre des avantages précieux. Si un état de fai-

blesse et de langueur considérables demande qu'on fortifie les premières voies, je recommande une infusion de cette gomme dans une simple eau de chaux : les particules de la chaux, s'unissant avec l'air fixe qu'elle contient, rendent sa solution dans ce menstrue plus parfaite que dans aucun autre (4). Cette teinture filtrée n'est point pesante sur l'estomac, et peut être combinée avec tout ce qui sera jugé convenable.

Si le plan que j'ai soumis à la considération du lecteur est adopté et suivi avant que l'habitude générale de la constitution ait souffert de grands ravages, avant que le corps soit considérablement décharné et les forces totalement détruites, j'ai tout lieu d'espérer que la maladie le plus souvent ne s'avancera point vers la troisième et dernière période. Mais si, pour avoir trop retardé l'emploi des moyens salutaires (comme on le voit tous les jours), ou par quelque autre cause accidentelle, la diarrhée s'est déjà déclarée, je persiste à prescrire l'ipécacuanha autant que les forces pourront le permettre. Si l'on se décide à faire usage des astringens (et dans les cas désespérés, nous devons tenter tout ce qui est capable de soulager, « *at præstat certè anceps*

---

(4) See Macbride's, essays, p. 240. an. 1767. ed. 2.

remedium experiri quàm nullum »), il faut choisir parmi les plus doux de cette classe de de petites doses de rhubarbe torréfiée : l'infusion de rhubarbe dans l'eau de chaux, la décoction de bois de campêche méritent la préférence ; et comme les premières voies sont souvent surchargées d'acides, la décoction blanche avec ou sans le mélange de végétaux astringens fournit une boisson très-convenable à prendre habituellement. Pour éviter la multiplicité des remèdes toujours fatiguante, j'ai quelquefois employé avec succès la combinaison des astringens et du lait prise en forme de tisanne, comme le recommande un auteur très-célèbre (5). Ces moyens et d'autres de

(5) « Cum in tali igitur loco res sit, illud hoc modo » componendum est : Flores rosarum rubrarum siccata- » rum, ballaustia, cortex malorum granatorum, cinna- » momum, singulorum drachma una, concoquentur in » lactis vaccini libra una. Cùm ebullire incipit, frigida » aqua affunditur parvâ portione, ut restinguatur et sub- » sidat ; sinitur iterùm ebullire, et eodem modo restin- » guitur ; idque toties faciendum est, donec libra una » absumpta, lactis simul et aquæ, quod restat, libræ » unius mensuram adæquet. Tum colandus est liquor, » quem totum, commixto saccharo, partitis, uti com- » modum erit, haustibus, ægrotus ebibet quotidiè. Hâc » viâ nutritur simul corpus et venter comprimitur ; nec » quicquam obstat aliorum ciborum, vel medicamentorum,

même nature, unis à l'opium, arrêtent souvent la diarrhée, et donnent aux autres agens le temps d'opérer sur la constitution.

Si notre pouvoir sur les opérations de la nature était assez étendu pour régler les excrétions alvines et la transpiration, de manière à ne laisser sortir que l'humeur morbifique par ces couloirs, les sueurs et la diarrhée ne seraient suivies d'aucune dangereuse conséquence; mais la force qui, dans le corps humain, tend à évacuer la matière nuisible, semble donner aux fluides une tendance telle, et décider une telle irritation ou disposition dans les organes excrétoires, les pores, les intestins, l'estomac, les reins, etc. que l'excrétion continue et se porte au-delà de ce qui serait nécessaire pour décharger le système général: ce qui produit une énervation, une réduction considérable de forces physiques. L'émétique administré suivant l'ancienne méthode, porte sur les membranes de l'estomac un degré d'irritation telle que l'opération peut quelquefois se soutenir assez long-temps par une simple boisson d'eau chaude. La sueur et l'évacuation par les selles continuent très-souvent, long-temps après que les causes dont

» usui hujusmodi diæta. » Mead, monit. et præcept. med. p. 49. an. 1751.

elles dépendent ont cessé d'agir. Un ptyalisme excité par un scrupule d'æthiops minéral s'est prolongé, malgré tous les moyens employés pour l'arrêter, pendant plusieurs semaines. La coutume et l'habitude ont sur les organes du corps humain un pouvoir très-surprenant, ainsi que sur les affections morales de l'ame. Une évacuation sera plus aisée à rappeler et à établir, par cela seul qu'elle aura été mise en jeu, et elle se continuera plus long-temps que si l'organe n'en n'avait pas contracté l'habitude.

C'est ainsi que j'appréhende toujours de voir les sueurs abondantes du matin surpasser le terme nécessaire pour débarrasser l'habitude générale des fluides accumulés : en opposant donc un obstacle à l'effusion trop copieuse qui pourrait s'en faire, on préviendra la destruction des forces vitales qui lui est nécessairement attachée ; mais il faut apporter beaucoup de modération et de prudence dans l'application des moyens employés pour cet effet ; car si par l'emploi des remèdes actifs quelconques, on décide brusquement une suppression totale de sueurs, la fièvre se transforme en continue, et augmente d'intensité avec tous les symptômes qui reçoivent une exacerbation proportionnelle. C'est pourquoi je n'ai recommandé que peu d'astringens d'une activité douce et modérée. Leur dose et la

la continuation doivent être subordonnées aux effets qu'on en retirera ; car, dans cette maladie comme dans toutes les autres, il n'est pas facile de déterminer *à priori* quelle est la dose convenable d'un remède : cette raison et quelques autres motifs m'ont détourné de donner aucune formule.

Pendant la période de convalescence, quand les symptômes diminuent, que la toux devient moins violente et moins fréquente ; que le malade repose sans le secours des opiates ; que la fièvre hectique et les sueurs du matin cessent d'être aussi fortes ; il faut persister dans l'usage des mêmes moyens, jusqu'à ce que les symptômes soient entièrement disparus. Ce n'est qu'après la cessation totale de la fièvre que les toniques et les astringens peuvent être donnés en toute assurance ; car il reste souvent un état de langueur et de faiblesse même après que les autres symptômes sont entièrement dissipés : dans ces cas, les amers, les martiaux, la mixture de myrrhe de Griffith, et les eaux chalybées d'Islington ou de Townbridge auront les plus heureux succès en relevant le ton des premières voies, et en renforçant les facultés digestives. Mais, comme nous l'avons observé, tous les toniques, en agissant sur le corps humain, précipitent les mouvemens circulatoires du sang, et augmen-

tent la chaleur : ainsi, tant qu'il reste une apparence de fièvre, même quand elle est totalement disparue, il ne faut les employer qu'avec la plus grande modération. Il existe une faculté inhérente au corps vivant, qui, une fois débarrassé et affranchi des causes qui produisent les maladies, ramène d'une manière surprenante et inexplicable la machine animale à son état de santé et de vigueur primitif, et cela sans autre secours que l'observation d'un régime sage et d'un exercice modéré.

En traitant d'une maladie qui s'accompagne de tant de symptômes alarmans, qui se termine si souvent d'une manière fatale, et pour laquelle les auteurs de la première réputation, et les praticiens d'un nom célébre ont recommandé un nombre aussi grand et aussi varié de remèdes, on pourrait croire qu'en proposant des moyens curatifs, si simples et si peu multipliés, j'ai voulu mettre en problème l'efficacité et l'utilité des remèdes en général. Loin de mon esprit une pareille idée ! La médecine mériterait d'être mise au rang des institutions divines (6). L'homme ne se montre jamais aussi

(6) Le père divin de toutes les vertus a employé et prouvé sa mission divine, non en renversant des empires, ou en établissant des codes et des lois pour les gouverner,

supérieur à lui-même ; il ne peut se rapprocher autant de l'Etre suprême par aucun acte de son existence, que lorsqu'il porte sur les douleurs de ses semblables une main secourable, lorsqu'il dompte des maladies cruelles qui auraient infailliblement atteint le terme fatal de la mort sans le secours de son art. La médecine n'a, de tout temps, été décriée que par ceux à qui elle cache la connaissance de ses pouvoirs et de ses secrets. C'est contre l'abus et non contre l'usage des remèdes, que je prétends m'élever ici ; et j'ai grand sujet de croire, qu'il me soit permis de le dire sans offenser les gens intéressés et les présomptueux, que plus nous simplifierons nos procédés de pratiques, plus leurs effets deviendront manifestes et sûrs, plus grands et plus multipliés deviendront nos succès et nos triomphes.

Avant de quitter cette partie de mon sujet, il ne sera pas étranger à mon plan de faire quelques remarques sur les consomptions dé-

---

non en se livrant à de vaines disputes sur des points de doctrine et de controverse, mais en rendant l'aveugle à la lumière, en guérissant les boiteux, en rappelant les malades à la santé. L'art de la médecine est aussi supérieur à tous les arts, que le bien de la santé l'emporte sur tous les autres. *Medicina omnium artium præclarissima.*

pendantes de l'affection du foie, ayant bien des motifs de croire que ces phthisies hépatiques sont plus communes qu'on ne le pense ordinairement ; et quoiqu'elles paraissent faciles à distinguer de la phthisie pulmonaire, cependant elles ont donné lieu à beaucoup d'erreurs, et on les a quelquefois prises pour des vomiques dans les poumons.

J'ai eu occasion de voir dernièrement deux cas de cette nature ; l'un des deux m'ayant offert des caractères plus marqués et plus distinctifs que l'autre, je rapporterai les circonstances et les raisons particulières qui me l'ont fait supposer consomption hépatique.

Un homme âgé de soixante ans vint me consulter, et me rapporta que dix ans auparavant il avait essuyé une fièvre très-violente, laquelle dégénéra en intermittente, mais dont les intermissions furent si courtes, qu'elles ne lui laissaient pas le temps de prendre une quantité de quina suffisante pour prévenir le retour de l'accés. Son estomac d'ailleurs se refusait à garder ce remède, et il le rejetait presque toujours. Quelque temps après la guérison de cette fièvre, dont le traitement fut dirigé par un célébre médecin, il éprouva soudainement une excrétion de pus et de sang par les poumons, laquelle fut si abondante, qu'elle parut être l'effet d'une hémopthisie.

La matière rendue était extrêmement fœtide, d'une couleur brune, et l'expectoration s'en soutint pendant un temps fort long. Il recouvra cependant peu à peu une santé passable, et depuis cette époque il eut de pareilles attaques tous les deux ou trois ans ; mais la matière de l'expectoration n'était ni si abondante, ni d'une odeur si désagréable. Le pouls marqua tant de régularité, tant d'analogie avec celui de l'état sain que (comme il me le rapporta), il fut jugé à propos d'accélérer les mouvemens circulatoires par l'administration des stimulans. Il n'avait jamais cessé, durant tout ce temps-là, de ressentir une douleur dans la région hépatique et dans le dos, laquelle s'irritait violemment par la pression. Il prédisait l'expectoration prochaine du pus d'aprés des douleurs dans l'épaule gauche, dans la partie postérieure du cou, et d'aprés d'autres sensations dont il ne pouvait pas aisément rendre compte : sa respiration ne fut jamais affectée ; et après plusieurs de ces attaques, il put chanter et parler aussi long-temps et aussi fort que pendant la plus parfaite santé : durant le cours entier de cette maladie, il n'eut jamais de sueurs le matin, et que très-peu de toux. La matière purulente s'échappait plutôt par le hoquet et par une forte expiration, que

par les efforts de la toux; dans les intervalles des attaques, il rendit toujours par les crachats une grande quantité de phlegme et de salive, mais sans aucun mélange de pus. Il fut constamment pris de constipation, et ses urines parurent toujours hautement colorées.

Quand il vint à moi, je le trouvai extrêmement décharné et affaibli. Comme on avait attribué sa maladie à une vomique, on lui avait prescrit l'abstinence la plus sévère. Son pouls battait quatre-vingts fois par minute avec molesse et régularité, la toux était légère ou nulle, la respiration parfaitement libre et naturelle; il ressentait un mal-aise et des douleurs sur tous les membres et les parties musculaires du corps. Quelque temps avant, il avait cessé d'expectorer le pus d'une manière plus brusque qu'à l'ordinaire; il appréhendait une prochaine éruption, sur le présage de laquelle je m'accordais avec lui en voyant un sédiment abondant dans ses urines, sans aucun relâchement dans les symptômes. Peu de jours après, son pouls s'éleva à la vélocité de quatre-vingt-dix à cent pulsations par minute: il ne dormit plus; un sentiment de mal-aise général et une grande agitation s'emparèrent de lui. Alors il commença à rendre par la voie de l'expectoration le pus, d'abord

blanc et louable en masse sphérique (7), ensuite d'une couleur brune comme une dilution de chocolat, et il crut y trouver un goût d'ail, mais toujours avec très-peu de toux, aucune exacerbation de fièvre la nuit, ni apparence de sueur le matin, la respiration parfaitement libre, et le pouls redescendit de degrés en degrés à quatre-vingts pulsations par minute. En expirant fortement, il ressentait une douleur si vive dans la partie affectée sous les fausses côtes, qu'il poussait un cri brusque et tressaillant sur son lit. Il expectora toujours le pus avec beaucoup de facilité, et il n'éprouva jamais rien de semblable aux accès de toux qui ont ordinairement lieu dans les affections des poumons. Quand l'évacuation du pus se fit librement, l'agitation se calma, et il put prendre quelques momens de repos.

En considérant les particularités qui ont accompagné ce cas de maladie, dont le détail me fut fait par le malade lui même, dans une conversation de deux heures, je n'hésitai pas de prononcer que les poumons étaient intacts,

(7) Nous ne prétendons pas supposer de ce que le pus parut en masse sphérique, qu'il sortît réellement de quelques cavités de cette forme, cette sphéricité ne reconnaissant pour cause que la qualité visqueuse et tenace de ses parties intimement adhérentes entre elles.

que le siége du mal occupait le foie, dont la substance devait être en grande partie détruite, que le malade serait sujet toute la vie aux retours de ces crachemens de pus, et qu'il ne pouvait pas se flatter d'une guérison radicale. Comme mon avis différait en plusieurs points de ceux qu'avaient donnés les médecins consultés avant moi, je vais rapporter les raisons sur lesquelles je me fondais.

La fièvre qui, dans son commencement, fut traitée comme une intermittente irrégulière, fut accompagnée, je pense, d'une inflammation très-aiguë du foie, qui se termina par un abcès sur la partie supérieure de ce viscère, attenante au diaphragme, avec lequel elle contracta une adhérence très-intime. A mesure que le pus rongea et détruisit la substance du foie, il pénétra insensiblement dans la cavité du thorax. Or, comme les poumons reposent sur le diaphragme, et qu'ils adhéraient probablement à ce muscle, la matière de la suppuration du foie passait à travers leur substance dans les bronches (8), pour être

---

(8) Lorsqu'un abcès est situé sur la partie convexe du foie, s'il s'établit une adhésion de ce viscère avec le péritoine qui touche aux tégumens communs, le pus peut se faire jour à travers ces derniers, et se vider au dehors; ou bien, si l'adhérence se fait au diaphragme,

évacuée de la manière dont il est expliqué dans la note 4, pag. 205 de cet ouvrage. A la première éruption, la quantité de matière purulente fut plus copieuse, et elle présenta un caractère plus fœtide que si elle eût été fournie par une vomique ; sa couleur brune semblait indiquer la nature de la substance dont la décomposition lui avait donné naissance. On ne vit d'ailleurs précéder aucun symptôme de l'affection des poumons. Si la quantité de matière purulente rendue par l'expectoration, et qui, au rapport du malade, fut évaluée à quatre pintes, était venue des organes pulmonaires, leur substance aurait dû être détruite presque en totalité; il y aurait eu de la toux, de la difficulté de respirer, comme on le remarque dans ces circonstances-là ; l'absence de la fièvre et l'état de constipation habituelle semblent indiquer encore l'affection du foie : car on connaît que ce viscère est affecté (dans les inflammations

---

le pus peut le percer, pénétrer de-là dans la cavité de la poitrine et même des poumons, et par ceux-ci s'évacuer en toussant : dans le cas encore où l'abcès occupe la partie concave du foie, en conséquence des adhérences qu'il contracte, le pus peut s'évacuer dans l'estomac ou les intestins, et pénétrer dans ces derniers, soit directement, soit même par l'intervention des canaux biliaires. Cullen first lines, §. 421. ed. 4. an. 1784.

aiguës la douleur doit être rapportée en grande partie à l'enveloppe membraneuse qu'il reçoit du péritoine) au rithme particulier du pouls qui est à peine accéléré, et même quelquefois plus lent qu'il ne l'est en santé. Le pus passait certainement à travers les poumons, ou venait de cet organe, et cependant il n'y eut aucun symptôme de fièvre hectique. Un apothicaire intelligent qui suivit sa maladie à l'époque de la première éruption de pus, a spécialement noté le grand calme du pouls et l'absence de la fièvre hectique ; il a vu que la chaleur n'éprouvait ni augmentation vers le soir, ni diminution vers le matin, mais qu'elle s'est toujours soutenue au même degré d'intensité. Que devient, dans ce cas, la doctrine de l'absorption ?

J'ai noté ces circonstances particulières, pour combattre la théorie qui attribue à l'absorption la cause de la fièvre hectique pulmonaire, et non pas pour traiter de la consomption hépatique. J'observerai seulement encore que, dans toutes les obstructions du foie, le mercure administré dès le début réussit quelquefois d'une manière très-efficace ; du reste, cette maladie est moins rapide dans ses progrès que ne l'est la phthisie pulmonaire ; les malades peuvent supporter une diète plus nourrissante ; les doux émétiques enfin sont également

nécessaires pour procurer l'évacuation du pus avec plus de promptitude que les seuls efforts de la nature ne pourraient le faire.

CHAPITRE IX.

Nécessité de l'air. — Définition du phlogistique. — L'air vicié par la respiration, la combustion. -- Moyen de le corriger. -- Comment on peut se procurer l'air déphlogistiqué, l'air fixe, l'air phlogistiqué, l'air nitreux ou air d'épreuve. — Usage de l'air pur, élémentaire dans la phthisie. — Situations ou séjours les plus convenables aux consomptionnaires. — L'équitation. — Passions de l'ame. — Amusemens.

L'AIR est tellement nécessaire à toutes les productions de la nature, que les plantes même privées de son influence se flétrissent et tombent sans végétation et sans vie. Les découvertes nombreuses faites depuis quelques années sur cette partie de la philosophie naturelle, nous ont donné sur les parties constituantes de l'air athmosphérique une connaissance plus exacte que n'en avaient nos prédécesseurs. Les expériences qui ont été faites,

et que l'on continue tous les jours, nous apprennent non-seulement qu'elles peuvent être changées et viciées en passant à travers les poumons des animaux, de manière à perdre les qualités qui les rendaient propres à soutenir la vie, mais elles nous enseignent encore les moyens de ramener cet air ainsi altéré à l'état de pureté que demande l'exercice de la respiration. Nous pouvons aussi, par leur secours, calculer et déterminer les rapports de salubrité existans entre l'air d'un lieu donné, soit de la ville, soit de la campagne, et celui d'un lieu différent; on peut mettre dans ce calcul autant de facilité et de précision que dans les épreuves usitées pour déterminer la nature des autres fluides. Ces découvertes, ainsi que toutes les recherches philosophiques, convenablement dirigées, doivent concourir au bien de l'humanité en général, et aux progrès de la médecine en particulier.

Comme cet ouvrage peut tomber entre les mains de personnes peu familiarisées avec cette branche de philosophie, je ne leur déplairai point en plaçant ici quelques expériences, sur-tout celles qui sont immédiatement liées à mon sujet.

Nous avons observé que l'air en passant par les poumons pendant la respiration, reçoit un

principe appelé phlogistique (1), et qu'il en est alors plus chargé qu'il ne l'était avant son introduction dans les vésicules bronchiques. L'air ainsi saturé de phlogistique, par l'acte de la respiration animale, par celui de la combustion ou par d'autres procédés, perd la faculté d'entretenir la flamme d'une bougie plongée dans un bocal qui en est rempli, s'éteint aussitôt qu'elle se trouve en contact avec lui : un animal y expire en quelques minutes (2). Ce fait bien établi, il serait raisonnable de supposer que la multitude d'animaux dont la surface de la terre est couverte, devrait bientôt altérer, corrompre l'air atmos-

---

(1) On entend en général par phlogistique, ce principe fixé dans les corps combustibles, de la présence duquel dépend leur inflammabilité. C'est le même auquel les métaux doivent leur malléabilité et leur éclat; c'est lui qui, combiné avec l'acide vitriolique, forme le soufre; c'est encore lui dont le mélange avec l'air commun en diminue la proportion respirable. L'air inflammable est donc le seul principe vraiment inflammable, comme l'a démontré M. Volta, et les substances combustibles, soit animales, soit végétales, ne sont douées d'inflammabilité qu'à raison de ce qu'elles contiennent et produisent de l'air inflammable. Kirvan phil. Trans. vol. 72. part. 1. for 1782.

(2) Voyez les nombreuses expériences du docteur Priestley sur ce sujet.

phérique, et lui enlever sa qualité respirable. Mais l'auteur de la nature, dans sa sagesse, a distribué le remède aussi généralement que le mal. Les plantes se nourrissent de phlogistique, non-seulement elles croissent parfaitement bien dans cette espèce d'air, mais encore elles ont la faculté de choisir, de s'approprier le principe nuisible de l'atmosphère, sans toucher à sa partie pure et salubre. Les végétaux, en même temps qu'ils corrigent l'air déphlogistiqué, laissent échapper de leurs feuilles un air pur ou air déphlogistiqué, au moyen duquel ils produisent sans doute cette purification de l'atmosphère environnante. Les végétaux verts, mis dans un bocal de verre rempli d'eau et renversé sur ce même fluide, exhalent par leurs feuilles, principalement dans la chaude saison, une grande quantité d'air déphlogistiqué : on pourrait toujours l'obtenir par ce procédé. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que le contact de la lumière est absolument nécessaire au dégagement et à la production de cet air; car, dans l'obscurité, les végétaux ne donnent que de l'air impur. Les plantes privées de la lumière perdent bientôt leurs couleurs, leurs odeurs et bien d'autres qualités sensibles (3).

---

(3) Ne seroit-ce pas la raison pour laquelle le corps

Une portion d'air saturée de phlogistique et d'humidité au moyen de la respiration, et dans laquelle une bougie s'éteignait aussi promptement que si on l'eût plongée dans l'eau, se trouva, par le seul contact d'un peu de menthe verte, tellement purifiée au bout d'une heure, qu'une chandelle plongée jusqu'au fond du vase y conserva sa flamme aussi vive et aussi brillante que dans l'air commun atmosphérique. Cette expérience nous démontre bien évidemment l'utilité de la végétation même dans les villes, utilité dont les raisons étaient inconnues avant nous.

On a supposé que l'air atmosphérique respirable était composé de trois parties; de l'air

---

humain se répare davantage par le sommeil pendant la nuit que pendant le jour ? et ne seroit-ce pas encore un motif pour détourner de la manie que l'on a de nos jours de prolonger si tard les veillées; du moins nous ne saurions assez persuader aux gens d'étiquette, aux personnes vouées aux plaisirs et à la dissipation, que cette manière de vivre détruit leur beauté, abrège leurs jours et les conduit à une vieillesse prématurée ? car non-seulement elles respirent un air fortement phlogistiqué par la respiration dans les assemblées nombreuses, mais encore en se couchant si tard, elles perdent cet air frais et réparateur du matin, qui donne au corps cette aisance, cette force, cette gaieté même que l'on éprouve ordinairement après le sommeil.

phlogistiqué ou inflammable, de l'air fixe et de l'air pur ou déphlogistiqué, le seul qui puisse servir à l'entretien de la respiration. Un savant et ingénieux chymiste a démontré que l'air fixe n'est autre chose que la combinaison du phlogistique dans un certain degré de condensation avec l'air déphlogistiqué, dans la proportion de 14,661 gr. du premier, à 85,339 du dernier, « et que ce même phlogistique » extrêmement raréfié, comme il l'est dans » l'air inflammable tiré des métaux, forme » quelques autres composés qui ne sont pas » encore bien connus (4). »

Les différentes espèces d'air dont nous avons eu si souvent occasion de parler, ainsi qu'un autre appelé air nitreux que l'on emploie comme moyen d'épreuve pour déterminer le degré de pureté

(4) Par-là, nous pouvons voir pourquoi une quantité donnée d'air commun ne peut jamais se convertir toute entière en air fixe, puisque la partie déphlogistiquée est la seule qui s'unit avec le phlogistique, et cette partie déphlogistiquée n'excède pas le tiers de la masse totale. Scheele a prouvé cette assertion d'une manière bien décisive, en exposant du foie de soufre à un mélange d'air phlogistiqué et d'air déphlogistiqué. Le mélange a diminué en même proportion qu'il contenait d'air pur, et rien de plus. Scheele, §. 43. Voyez encore Kirvan, Trans. philosoph. vol. 72. p. 1. for 1782.

pureté des autres, peuvent se préparer par les procédés suivans.

L'air déphlogistiqué s'obtient, en grande quantité, par la déflagration du nitre; une livre de ce sel peut donner 12,000 pouces cubiques de ce fluide élastique, quantité plus que suffisante pour fournir à la respiration d'une personne pendant 48 heures : on pourrait aussi le retirer en versant de l'acide vitriolique sur une chaux métallique, et en exposant le vase à un léger degré de chaleur.

L'air fixe s'obtient de toutes les matières en fermentation; on le retire ordinairement de la terre calcaire, sur laquelle on verse de l'huile de vitriol mêlé avec l'eau de chaux. Cet air précipite la chaux, et le fluide reste pur et sans goût. Non-seulement l'eau, mais bien d'autres substances, l'absorbent avec beaucoup d'avidité. L'abbé Fontana a rempli un appartement fermé d'air fixe, et quelques instans après il n'en a plus trouvé aucun vestige sensible. Etant d'une gravité spécifique, plus considérable que l'air atmosphérique, il ne peut s'élever à une certaine hauteur, mais il se précipite aussitôt qu'il est formé, comme il arrive dans la grotte du chien près de Naples.

L'air inflammable se dégage par l'affusion

de l'acide vitriolique sur une substance métallique (5).

L'air nitreux ou air d'épreuve est fourni par la distillation de l'esprit de nitre sur de la limaille de cuivre. Quand cet air entre en contact avec l'air commun atmosphérique, il se produit une effervescence brune, et ce dernier est absorbé en proportion de sa pureté ou de la quantité d'air déphlogistiqué qu'il contient. Si donc on demande de déterminer le degré de pureté d'un air quelconque, il n'y a pas d'autre travail à faire que de vider d'abord une bouteille pleine d'eau dans l'air soumis à l'épreuve, de boucher ensuite exactement le vase avec un bouchon de liége recouvert avec un morceau de vessie mouillée : une mesure d'air nitreux mêlé à deux mesures de cet air ainsi recueilli, produira, dans la somme totale des deux airs, une diminution relative, dont la proportion évaluée indique le degré de pureté de l'air qu'on examine, par rapport à celui d'un

(5) Le docteur Priestley et M. Lavoisier ont découvert un procédé beaucoup plus économique pour obtenir l'air inflammable, par le moyen de la vapeur d'eau qu'ils font passer sur de la limaille de fer, renfermée dans un tube qu'ils échauffent sur un fourneau : par ce moyen, d'une once de limaille de fer, on obtient 600 onces ou mesures d'air, ce qui surpasse de 200 ce que peut donner la même quantité de fer et d'acide vitriolique.

autre air pris pour terme de comparaison. Mais il faut mettre dans cette expérience le plus de célérité possible ; car on a vu que l'air conservé dans des vases, quoiqu'il soit isolé avec tout le soin imaginable, perd au bout de quelque temps ses qualités spécifiques, prédominantes, et s'assimile parfaitement à l'air commun de l'atmosphère dont le vase qui le renferme est environné.

Si l'air déphlogistiqué, dont un ingénieux et savant auteur (6) propose l'emploi à la médecine, devenait plus familier et plus commun dans la pratique ordinaire, je suis fortement disposé à croire qu'il offrirait un moyen précieux dont le traitement de la phthisie pourrait s'enrichir. Mais comme il augmente puissamment l'incandescence et la décomposition des matières combustibles, il serait à craindre que, respiré seul même peu de temps, il ne frappât le système général d'un changement trop brusque, ou qu'il ne précipitât trop rapidement l'extinction de la flamme vitale, parce que, dans son active pureté, il soutire du corps, il absorbe le phlogistique avec plus de force que celui-ci ne tient à la vie. Ne pourrait-on pas l'administrer au moyen de vessies ou de vaisseaux de verre avec des robinets

(6) Dr. A. Fothergill hints on animation.

qui, s'ouvrant et se refermant à volonté, laisseraient au médecin la faculté de prévoir et d'arrêter le danger, et de mesurer sa marche à travers ce sentier inconnu? Les doses et les proportions seraient ainsi graduées comme celles des autres médicamens, selon l'indication et le voeu du médecin : de cette manière, il ne serait que correctif de l'air que le malade respirerait sans le dénaturer tout-à-fait ; et comme tous changemens brusques sont dangereux, il serait prudent et moins périlleux de commencer, dans tous les cas, par de légères doses. Comme cette branche de philosophie, malgré les progrès rapides qu'elle a faits sur ce sujet, est encore dans son enfance, le temps et les expériences répétées pourront seules déterminer les vertus médicinales de l'air artificiel. D'après ces considérations, je ne puis me permettre de prononcer en dernier ressort sur ce sujet.

C'est un point de doctrine assez généralement reçu, que l'automne est la saison la plus dangereuse pour les malades en consomption, « *autumnus tabidis malus* (7), » nous disent

---

(7) Hipp. aph. sect. 3. ibid. de morb. popul. liv. 3. sect. 3.

Erat autem omnibus præscriptis gravissimum quidem ver et multos occidit. Æstas autem facillima, et paucissimi

tous les auteurs. Ce pouvait être une vérité dans la Grèce et dans le Latium. Mais certainement dans les climats septentrionaux les faits prouvent que le printemps leur est beaucoup plus fatal que toute autre saison. Dans l'automne, l'air est le plus souvent doux et modéré, il se soutient de cette manière jusqu'à Noël; alors les gelées paraissent et se continuent avec quelques momens de relâche jusqu'au mois de février ou mars, vers laquelle époque les vents Nord-Est deviennent aussi constans et aussi réguliers que les vents alizés dans les latitudes méridionales. Ces vents perçans, les plus pernicieux de tous dans les maladies de poitrine, renversent souvent l'espoir flatteur d'une convalescence, et précipitent en peu de temps le malade au terme de la mort. Ils doivent donc être évités avec la plus grande précaution. Dans cette contrée, même le mois de mai est fort différent de celui que les poètes se sont plû à chanter, où les amours et les grâces jouaient à l'ombrage, chargés des fleurs et des richesses du printemps. Les malades, avant de sortir, auront soin d'observer le vent; s'ils le trouvent à l'Est ou Nord-Est, ils éviteront de s'y exposer autrement que dans une

---

perierunt; autumno verò, et sub Pleiada, rursus multi moriebantur quartanarii. Ibid. de morbis popul. lib. 3. sect. 3.

voiture, et ils feraient mieux encore de rester à la maison, à moins que le soleil soit beau et dans sa plus grande force. Je crois même que le plus sage serait, si les circonstances le permettent, de se transporter dans un climat plus chaud pour y passer l'hiver et le printemps.

Soit que le témoignage de l'expérience et de l'observation confirme ou renverse la théorie que j'ai essayé d'établir en développant la nature et la cause de la fièvre hectique pulmonaire, la nécessité de l'air pur dans le traitement des affections des poumons n'en a pas moins toute la certitude d'un fait démontré, et les principes que nous avons posés l'établiront encore davantage, s'il est susceptible d'une plus ample démonstration.

Il est malheureux qu'on ne pense à faire usage de ce moyen comme de bien d'autres, que lorsque, par les progrès du mal, il est devenu sans action et sans utilité réelle. Combien de misérables malades parvenus aux derniers momens de leur vie, (quand ils devraient se borner à jouir du repos et de la tranquillité, les seuls biens qu'ils soient encore capables de sentir), se déterminent tout à coup à quitter la ville pour courir précipitamment à Bristol ou à quelque autre place aux environs de la Capitale, et expirent sur la route avant même d'avoir parcouru la moitié du terme de

leur destination ! Cependant l'air pur de la campagne, aidé par d'autres secours appropriés, les aurait rendus à la santé et à la société, si, au lieu d'attendre l'instant où leurs forces sont épuisées, ils avaient pris le parti de s'éloigner dès les premières périodes de leur maladie. Que les malades n'oublient donc pas, toutes les fois qu'ils en auront la liberté, de fuir sur le champ les villes peuplées, qu'ils aillent respirer l'air de la campagne purifié par la végétation, et qu'ils ne perdent pas leur temps à poursuivre un plan de cure idéale : car tout remède qui pourrait être avantageux à la ville, le sera toujours doublement à la campagne (8).

Les opinions d'un célébre médecin de nos jours sur cette partie de mon sujet, sont si justes et viennent si à propos dans cet endroit, que je pense offrir à mes lecteurs un avantage précieux, en substituant à tout ce que je pourrais dire les propres paroles de cet auteur. « Dans le voisinage de la plupart des grandes » villes de l'Angleterre, telles que Londres, » il y a certaines positions auxquelles l'on a » attribué une salubrité particulière : je sup» pose que ces expositions soient bien choi» sies, que le sol soit sec, qu'il n'y ait point » d'eau stagnante dans les environs, que les

---

(8) Armstrong, art of preserving health. an. 1744.

» vents aient sur elles une influence conve-
» nable, sans qu'elles soient néanmoins trop
» battues par les vents pénétrans du nord-est,
» que l'on puisse y trouver des promenades
» couvertes, et se procurer des chevaux, des
» voitures, et tout ce qui peut inviter à sortir
» dans les beaux jours, sans avoir à redouter
» les impressions dangereuses du froid et de
» l'humidité ; de tels séjours doivent être
» choisis pour la retraite des malades en con-
» somption, toujours, autant qu'il se pourra,
» dans le voisinage des grandes villes. Il ne
» sera pas inutile de prendre ici un aperçu
» général de quelques-uns des endroits dans
» le voisinage de Londres, dont on recom-
» mande le séjour dans les cas de maladie de
» poitrine.

» La ville est entourée presque entièrement
» par un rideau de montagnes qui renferme
» outre la cité une plaine basse d'une étendue
» assez considérable vers le couchant ; vers
» le nord, on trouve Highgate, Hampstead
» et Kensington Gravel-pits ; au sud-est,
» Blackheath, Clapham et Putney. Les par-
» ties les plus élevées de ces endroits pour-
» raient être appelées comparativement le
» *Haut-Pays*, et elles sont très-fort exposées
» aux vents perçans du nord-est et de l'est.
» Conseiller aux malades le séjour de ces

» endroits vers le commencement du printemps, à l'approche duquel ces vents deviennent aussi stationnaires, et soufflent avec la même constance que les vents alisés, c'est les exposer, ce me semble, avec trop peu de réserve à un air ennemi des maladies de ce genre.

» Les collines, sur-tout celles qui sont au sud-est et à l'ouest de Londres, tel que Camberwell, Peckham, la partie basse de Clapham, les parties les plus sèches de Lambeth et Battersea, Fulham, Chelsea, Brompton et Kensington, et les autres endroits autour de la ville secs et à l'abri des vents froids, seraient au printemps des asiles sans contredit beaucoup plus convenables.

» A mesure que la saison s'avance et devient plus tempérée, on pourrait choisir une position plus élevée ; car il semble aussi peu raisonnable d'envoyer dans l'été les malades en consomption habiter les endroits bas et marécageux des rives de la Tamise, les jardins de Battersea ou de Fulham, chargés d'exhalaisons putrides qui s'élèvent des engrais et des végétaux en putréfaction, que de leur conseiller dans l'hiver le séjour des sommets d'Highgate ou d'Hempstead-Hill, ou d'aller respirer l'air glacial de Blackheath. Islington,

» le refuge général des habitans de Londres, » serait moins sujet à des reproches, s'il » n'était exposé, dans le printemps, aux vents » perçans du nord-est, et dans l'été, aux » exhalaisons de la ville qui y sont portées » par les vents du sud (9). »

On ordonne très-généralement aux personnes en consomption les eaux de Bristol prises sur les lieux, et l'on vante beaucoup leur efficacité dans les affections de ce genre. Si l'on entreprend le voyage de bonne heure, avant que les forces soient épuisées, et que les poumons soient arrivés à ce point d'altération qui ne laisse plus d'espoir, l'exercice du voyage et l'usage habituel d'une eau pure et légère qui se filtre à travers un roc calcaire, seront sans doute d'un grand secours. Mais ces eaux possèdent-elles véritablement une vertu restaurante supérieure à toute autre qui l'égalerait en pureté et en gravité spécifique? Voilà ce qu'il est presque impossible de déterminer. L'eau pure, douce et légère bue en grande quantité, peut, je l'avoue, concourir efficacement à la cure des maladies chroniques accompagnées d'inflammation, sur-tout quand on aide ses effets par un bon régime, un air

(9) Fothergill med. observ. et inq. vol. 5. p. 361. an. 1776.

salubre et le degré d'exercice que les forces peuvent supporter sans en être affaiblies. L'on trouve tous ces avantages aux eaux de Bristol; l'eau est douce et légère, avec un faible degré de chaleur qui la rend très-appropriée dans les affections phthisiques. L'air est pur et la situation élevée, et presque toutes les personnes qui vont chercher à une certaine distance du soulagement à leurs maux, peuvent se livrer, au bas de la montagne, au genre d'exercice qui convient à leur situation. L'aspect méridional de cette même montagne offre, pendant l'hiver, un abri favorable contre la rigueur du froid. A tout prendre, je ne connais pas de situation plus favorable, pourvu que les malades s'y transportent dès les commencemens de la maladie; car, sans cette circonstance d'être combattue de bonne heure, cette affection ne reconnaît aucun moyen efficace de guérison.

De tous les moyens employés pour arrêter les progrès de cette terrible maladie, aucun n'a été si souvent recommandé, si hautement célébré que l'équitation. Le savant Sydenham, qui a mérité une place sur la même ligne qu'occupe le père de la médecine, y ajoute une telle confiance, qu'il assure que, ni le mercure dans les maladies vénériennes, ni le quina dans les fièvres intermittentes n'ont une

efficacité comparable à l'équitation dans la phthisie pulmonaire, pourvu toutefois que les malades entreprennent des courses assez longues, et qu'ils aient soin de reposer toujours dans du linge bien sec (10).

Quand un auteur, d'une pratique si étendue, d'un savoir, d'une candeur et d'une célébrité

---

(10) « Neque magis hypocondriacis prodest hoc exer-
» citii genus, quam tabidis phthisicisque, quorum nonnulli
» mihi sanguine juncti multum terrarum equo vectore
» peragrantes, ex meo consilio, sanitati sunt restituti.
» Cum certo sciam me vel medicamentis quantivis pretii,
» aut alia methodo, quæcumque demùm ea fuerit, nihil
» magis iisdem proficere potuisse, quàm si multis verbis,
» hortatus fueram, ut rectè valerent, neque in levioribus
» tantum malis, crebra tussi et macie stipatis, id reme-
» dium obtinuit, sed et in tabe, tantùm non deplorata,
» ubi nocturnis sudoribus jam accesserat diarrhœa ista
» superiùs dicta, quæ phthisi confectis mortis prænuntia
» solet esse, atque adeò ut plurimum ultima rerum linea.
» Verbo dicam, quantumcumque exitialis *phthisis* et sit
» et audiat, ut pote qua intereunt duo fere trientes
» eorum quos morbi chronici jugulant, hoc tamen sancte
» assero, quod neque *mercurius* in *lue venereâ*, neque
» *cortex Peruvianus* in *intermittentibus* efficaciores extent
» quam in *phthisi* curandâ, *exercitium* jam laudatum;
» modo æger curet ut linteamina lecti probe fuerint
» arefacta, atque etiam ut satis longa itinera emetiatur.
» Attamen, hoc notandum quod vitæ ἀκμὴν præter-
» gressis multo diutiùs in hoc exercitio persistendum,
» quam infra istam ætatem positis : atque hoc multiplici

avouées de tout le monde, avance une assertion sans les conditions nécessaires, laquelle malheureusement pour les malades ne porte sur aucun fondement, comme on le reconnaît généralement, tout écrivain doit être bien humble à ses propres yeux, et ne parler qu'avec réserve et modestie des moyens curatifs qu'il recommande.

Les praticiens qui ont souvent observé ces sortes de maladies, n'ignorent pas que l'exercice du cheval, sans l'usage d'autres secours appropriés, n'a jamais guéri de phthisie pulmonaire. Je suis persuadé au contraire qu'il a quelquefois aggravé chacun de ses symptômes, quand on a voulu l'employer sans distinction et sans règle (11).

Dans les toux exemptes d'inflammation avant la formation des tubercules, ou au moins avant qu'elles soient parvenues à un certain degré d'accroissement, l'équitation peut

---

» experientia, quæ me vix fefellit unquam, didici : et » licet equo vehi phthisicis præcipue conferat, tamen et » itinera curru facta mirandos sanè effectus quandoque » ediderunt. » Sydenham, epist. ad dr. Cole, an. 1705. ed. 3.

(11) « hic vero phthisicus alter est de duobus, quibus » laudata adeò ab Sydenhamio equitatio, mortem accelerav it. » Morgagni, de sed. et caus. morb. lib. 2. ep. 22. art. 13.

sans doute être d'une grande utilité, parce qu'aucun genre d'exercice ne contribue davantage à renforcer les solides et à dissiper les obstructions des viscères hypocondriaques. Mais quand les tubercules ont beaucoup augmenté en nombre et en grosseur, lorsque les vomiques sont formées, que la substance parenchymateuse des poumons est atteinte d'un violent degré d'inflammation, circonstances dans lesquelles le repos et la tranquillité se trouvent si nécessaires, l'agitation inséparable de l'équitation doit singulièrement fatiguer le malade, et donner beaucoup d'intensité à l'inflammation (12). Ajoutez à cela que l'on prend communément cet exercice dans le temps le plus défavorable, vers le milieu du jour ou l'après-midi, quand la fièvre hectique s'est manifestée, et que les poumons sensibles sont moins disposés que jamais à subir aucune secousse ; tandis que quand l'exercice en général est indiqué dans la phthisie pulmonaire, il devrait toujours être pris les matins, pendant les heures de rémission de la fièvre, d'une manière douce et lente ; car même dans ces

(12) « Errant sæpe medici, dum exercitationes ægris » et valetudinariis imponant, præsertim phthisicis, quibus » equitatio indiscriminatim imperatur. » C. Wintringham, de morb. quibusd. com. §. 73. an. 1782.

instans de relâché, toute précipitation, toute violence dans les mouvemens capables d'accélérer la circulation et de précipiter le jeu de la respiration seraient préjudiciables; un accroissement de symptômes, peut-être une hémopthysie en seraient les suites fâcheuses. Dans le beau temps, plus le malade sortira matin, plus il retirera d'avantage de l'exercice, parce que, d'un côté, il évitera la chaleur du soleil toujours fatiguante pour lui, de l'autre, en abandonnant le lit de bonne heure, il préviendra la trop longue durée des sueurs énervantes du matin. D'ailleurs, on a toujours pensé que l'air est plus rafraîchissant et plus fortifiant au lever du soleil qu'après son élévation à un point avancé de sa course ordinaire : le matin, il y a une plus grande quantité d'air déphlogistiqué émané des plantes de toute espèce, et une moins grande proportion de phlogistique dans l'atmosphère.

Si l'exercice du cheval et l'air de la campagne produisaient les merveilles qu'on nous annonce, la maladie ne serait jamais funeste qu'aux habitans des grandes villes où ces objets de luxe ne peuvent être l'apanage que d'un petit nombre de personnes choisies et favorisées de la fortune. Bien loin d'en être ainsi, elle est très-commune et très-souvent fatale dans les campagnes de l'Angleterre, où

l'on jouit toujours du second avantage, et assez généralement du premier. Mais en accordant aux voyages à cheval et de longs cours toute l'efficacité que leur a reconnu Sydenham, qu'il y a peu de personnes, parmi les malades de consomption, placées dans des circonstances assez heureuses pour pouvoir essayer de ce moyen! La majeure partie étant prise dans les classes basses et moyennes du peuple, incapales de fournir aux dépenses qu'exige le séjour de la campagne, où l'on respire un air doué de propriétés si essentielles dans toutes les périodes de cette maladie.

Dans l'état de convalescence, quand le malade marche à grands pas vers la guérison, que la fièvre tombe, que la toux et les crachats sont considérablement diminués, de légers mouvemens sur un cheval, le matin et avant midi, communiquent à tout le système de salutaires secousses qui favorisent beaucoup le recouvrement d'une santé parfaite. Mais tant qu'il y a apparence de fièvre dans l'après-midi ou le soir, on doit absolument s'interdire l'équitation (13). L'on peut en attendant, si d'ailleurs les circonstances le permettent, se promener l'après-midi dans une voiture, mais

(13) Voy. à paper by dr. Dickson, med. obs. et inq. vol. 4. p. 213. an. 1778.

encore faut-il éviter de sortir, le soir même, de cette manière, tant qu'il reste un signe de fièvre. On peut continuer cet exercice autant que les forces du malade y suffiront, sans qu'il en soit fatigué. Si le malade n'est pas en état de se procurer la commodité d'une voiture, il pourra se promener dans un jardin ou dans les champs, quand le temps est propice, ou dans tous les endroits qui offrent de la végétation et de l'ombrage. Ses mouvemens doivent être doux, tranquilles et lents; il évitera tout ce qui peut accélérer la vîtesse de la respiration, et sur-tout il s'abstiendra de monter ou de descendre des escaliers ou des lieux escarpés.

Des matelas de crins et de légères couvertures doivent composer le lit du malade; il s'y rendra de bonne heure, pour le quitter au lever de l'aurore, dût-il, à raison de sa faiblesse, prendre quelques instans de repos pendant la journée; car rien n'affaiblit, rien ne relâche tant le corps, même en état de santé, que de rester plusieurs heures de la matinée dans un lit, flottant entre le sommeil et la veille : il en résulte un effet analogue à celui que produisent les bains chauds, et une énervation à-peu-près semblable. Mais dans la maladie que nous examinons, cette habitude est sur-tout pernicieuse, en ce qu'elle

excite et prolonge les sueurs colliquatives qui peuvent être très-avantageusement arrêtées par la circonstance d'abandonner le lit de bonne heure ; c'est le moyen le plus efficace à opposer à la langueur et à l'abattement, qui sont les suites nécessaires de l'évacuation cutanée trop abondante. Indépendamment de ces considérations bien importantes, il est avoué par les plus célébres médecins (14), que la chaleur du lit augmente la pleurésie et l'inflammation de la poitrine. Combien sera-t-elle donc funeste, quand il existe un état continuel d'inflammation dans l'organe pulmonaire ? Cet argument ajoute encore à tout ce que j'ai déjà avancé sur l'avantage et la nécessité qu'il y a à ne pas passer dans le lit les premières heures de la matinée, et je crois n'avoir rien de meilleur à dire pour engager les personnes plongées dans le luxe et l'indolence d'une vie efféminée, sur-tout les phthisiques, à ne pas négliger un avis aussi salutaire.

Une observation bien digne de surprise, est de voir les malades phthisiques nourrir un fond d'espérance qui ne les abandonne dans aucune des périodes de cette maladie ; on les voit même, aux derniers instans de la vie,

---

(14) Sydenham. Musgrave, gulst. lect. Huxham. Pringle.

fermement persuadés qu'ils recouvreront la santé, et qu'ils prolongeront assez leur existence pour mener à exécution des projets nombreux ingénieusement formés. Le peu de douleur qu'ils ressentent à raison de la sensibilité peu exquise des poumons, donne en grande partie la raison de ce phénomène; d'ailleurs, les rémissions journalières de la fièvre leur laissent espérer qu'elle disparaîtra un jour entièrement. Sur quelque fondement que porte cette heureuse disposition, cette heureuse situation de l'ame, il faut la nourrir par tous les moyens possibles, et l'on doit écarter avec beaucoup de soin tout ce qui pourrait altérer cette douce tranquillité, cette bienfaisante illusion (15). Il faut en conséquence leur procurer tous les amusemens que leur situation leur permettra de partager, et pour lesquels ils seront portés par inclination: non-seulement ils allégeront le poids de leurs souffrances, mais encore à raison des rapports intimes qui lient le moral au physique, ils ne contribueront pas peu à la guérison de la maladie. La musique sur-tout peut produire les meilleurs effets; elle élève doucement l'imagination, apporte dans les mouvemens de l'ame l'accord et l'harmonie, et fait entrer

(15) Maynwaringe on consumpt. p. 65. an. 1668.

dans l'unisson, le calme et le repos, tout ce qu'il peut y avoir de discordant dans la machine: c'était l'opinion du vénérable auteur de cet élégant poëme, l'Art de conserver la santé (16), dans lequel on ne sait ce que l'on doit admirer davantage, ou la justesse des préceptes médicinaux, ou la beauté et l'harmonie des vers dans lesquels ils sont exprimés.

(16) Armstrong's art of preserving health. an. 1744.

CHAPITRE X.

Changement de climat. — Voyages par mer, efficaces dans la phthisie. — Des vapeurs et des fumigations. — Singulier exemple des effets du mal de mer. — Pureté et salubrité de l'air de la mer. — Endroits de la mer qu'il convient de choisir particulièrement pour voyager. — Madère, la Méditerranée, etc.

Dès que les hommes eurent fait connaître l'influence puissante de l'atmosphère sur les maladies, il fut naturel de chercher à rendre la santé aux malades, en les faisant passer d'un lieu dans un autre, conformément au caprice, à l'usage ou à la raison. Les esprits une fois imbus de cette idée, on ne tarda pas à imaginer les voyages de mer comme le moyen le plus convenable pour faciliter ces sortes de transports. C'est dans cette vue que les auteurs anciens et modernes nous en ont également recommandé l'usage. Celse (1), Pline (2),

(1) « Quod si verò phthisis est, opus est, si vires » patiuntur, longâ navigatione uti, etc. » Celse.

(2) « Quin et vomitiones ipsæ, in stabili volutatione com» motæ, plurimis morbis capitis, etc. utiles. » Pline, hist. nat.

parmi les premiers ; Boerhaave (3), Mead (4), Whitt (5), Cullen (6), Fothergill (7), Gilchrist, et plusieurs autres parmi les modernes en ont

---

(3) Aph. sect. 857, 58.

(4) Monita et præcepta medica, cap. 4. De febribus lentis.

(5) « Un jeune gentilhomme que j'ai vu dernièrement » dans une maladie, et dont le système nerveux était si » délicat, l'estomac et les intestins d'une sensibilité si » extraordinaire, que l'évacuation d'une seule selle, dé- » cidée par une dose d'élixir *sacrum*, le faisait tomber » en défaillance, et qu'un émétique ou un purgatif dé- » cidait chez lui des accès de syncope avec de légères » convulsions, éprouva un tel changement dans sa cons- » titution pendant un voyage qu'il fit sur mer, que, » quoiqu'il vomît beaucoup chaque jour, et qu'il fût purgé » très-souvent pendant quatre ou cinq semaines que dura » le voyage, il n'eut cependant ni défaillance, ni fai- » blesse ; depuis son retour, il s'écoula huit mois sans » qu'il ressentît les accès auxquels il avoit été sujet avant » cette époque ; une douleur occasionnée par l'enléve- » ment d'un emplâtre vésicatoire qu'on lui avait appliqué » à la partie inférieure du sein, décida seulement alors » une syncope avec de légères convulsions. » Whitt.

(6) « Et c'est pourquoi la navigation est de tous les » moyens le plus efficace dans les affections de poitrine, » comme étant de tous les exercices, de tous les mou- » vemens, le plus doux et le plus uniforme. » Cullen, elem. de prat.

(7) « Les vomissemens même que l'on éprouve sur » la mer, et l'air qu'on y respire, sont très-avantageux

sur-tout vanté les heureux effets dans la phthisie pulmonaire.

Lorsque j'examine les succès notables que le changement de climat a produit quelquefois sur des malades, je suis tenté de les regarder comme un effet avantageux du mal de mer, plutôt que comme un événement attaché à l'influence d'un air nouveau. Si je viens à bout d'établir ce fait sur des preuves satisfaisantes, j'aurai démontré, je crois, combien est efficace et sûre la méthode que j'ai proposée : on me permettra donc quelques détails à ce sujet.

Les auteurs qui ont écrit sur les voyages de mer en ont attribué les salutaires effets aux parties balsamiques et résineuses que les malades respirent, et qui leur sont fournies

---

» aux malades en consomption. Ces maladies sont accom-
» pagnées de digestions dépravées, affaiblies, et très-
» souvent d'une bile surabondante : peut-être que de doux
» émétiques souvent répétés et suffisans pour débarrasser
» les premières voies, seraient d'une grande utilité. »
Fothergill, med. obs. et inq.

« Les avantages que le mal de mer apporte dans la cons-
» titution, se réduisent à ce que toutes les parties solides
» acquièrent plus de ton, de force, de tension, d'élas-
» ticité et de vigueur : d'où il suit que les obstructions
» de l'estomac et des autres viscères sont entièrement
» détruites : ce qui enraie le progrès des maladies, avant
» qu'elles soient profondément établies. » Robinson on consompt.

par la charpente du vaisseau, c'est-à-dire, à l'odeur de la poix, du goudron, de la térébenthine. Ils les ont aussi rapportés à l'espèce d'exercice que le mouvement particulier du vaisseau imprime à tout le corps. Les personnes qui ont voyagé sur mer doivent savoir que ce genre d'exercice n'est pas, à beaucoup près, aussi fort que celui d'une voiture, et qu'il devient comme nul dès qu'une fois on s'est accoutumé au mouvement du vaisseau. Quant aux vapeurs qui se répandent dans l'atmosphère en s'exhalant du vaisseau, il semble que la circulation libre de l'air, l'action des vents qui soufflent de tous côtés, le mouvement progressif du vaisseau, la grandeur et la propreté des appartemens devraient suffire pour écarter et dissiper ces effluves qui s'élèvent du vaisseau et des agrès, de manière qu'ils ne produisissent aucun effet sensible en s'appliquant sur la substance altérée des poumons.

D'après cette manière de raisonner, on a voulu imiter sur terre les effets que produit la mer. On a placé des malades attaqués de consomption dans de petites chambres où l'on faisait brûler sur des fers chauds des substances gommeuses et résineuses auxquelles on suppose la propriété de cicatriser les ulcères. Les malades respiraient ainsi pendant un certain

temps, chaque jour, cette atmosphère chargée de vapeurs, et l'on assure que l'usage de ce moyen a obtenu de véritables succès. C'est ainsi qu'on a raisonné par analogie en tirant des conclusions justes de principes qui étaient faux. On dit assez généralement que les gommes et les baumes appliqués sur des ulcères extérieurs les guérissent et les cicatrisent. Donc de semblables substances portées en vapeurs par la voie de la respiration sur les ulcères des poumons, doivent les cicatriser et les guérir. Mais il est faux que les gommes et les baumes détruisent les ulcères extérieurs; ils agissent comme tous les appareils externes dont les bons chirurgiens n'attendent autre avantage que de soustraire les plaies à l'action de l'air ambiant et à l'impression des ligatures. C'est pourquoi le cérat de Galien remplit mieux cette vue que le baume de la Mecque. Il n'y a d'ailleurs aucune sorte de ressemblance entre ces deux affections essentiellement et diamétralement opposées dans leurs causes, leur marche et leurs progrès.

En suivant le même principe, on a employé différentes vapeurs de substances minérales et végétales (8). Mais l'expérience que j'ai eu fré-

---

(8) « Bennet, theat. tab. emploie les fumigations avec des » substances végétales, la térébenthine, l'orpiment, etc.

quemment occasion d'en faire m'a convaincu que, loin de procurer aucun soulagement, elles augmentent, pour l'ordinaire, l'irritation et la toux, en échauffant l'air qui stimule par sa chaleur les poumons déjà trop enflammés. Un des effets constans de ces substances appliquées sur l'organe pulmonaire, c'est de précipiter les mouvemens de respiration, ce qui est une des choses que l'on doit éviter avec le plus de soin.

Les personnes qui voyagent sur mer pour la première fois, éprouvent presque toutes ce que l'on appelle *le mal de mer*, c'est-à-dire, des vomissemens qui continuent pendant plusieurs jours, et qui même, chez quelques individus, se font sentir pendant tout le trajet. Mais en général les premiers jours de l'embarquement une fois passés, on n'éprouve guère ces accidens que le matin, au moment du lever, et lorsque le corps a pris la position verticale : car à l'époque même de leur plus grande violence, les voyageurs ont rarement à s'en plaindre quand ils se tiennent couchés.

» pag. 167. Willis, sect. 1, cap. 2, prescrit les vapeurs » de soufre et d'arsenic. Winthringham recommande les » vapeurs astringentes dirigées sur les poumons, dans » l'hémoptysie par la suppression de l'écoulement mens» truel, etc. etc. »

C'est à ce mal de mer que je rapporte le soulagement qu'on a procuré aux phthisiques en les faisant voyager sur mer. Car quoique ce vomissement constitue une maladie très-violente et très-fatigante en elle-même, quoiqu'il devienne quelquefois capable de pomper la bile de l'estomac, et de la jeter au dehors, en occasionnant une constipation opiniâtre, on voit néanmoins que l'appétit ne diminue pas, que la vivacité et la légéreté des esprits se conservent, que les voyageurs prennent de l'embonpoint, et que leur santé demeure complétement exempte d'altération. J'ai accompagné dans des voyages de long cours plusieurs personnes qui étaient constamment sujettes au vomissement, dès que la mer paraissait agitée par les vents, et lors même que le vaisseau se trouvait fixé par l'ancre. Elles supportaient pendant des années entières les atteintes d'un tel mal, sans que leur santé en fût manifestement altérée. Ces faits nous prouvent, d'une manière positive, que l'on peut se livrer à des répétitions de vomissement fréquentes et soutenues, sans affaiblir l'estomac et sans porter le moindre dommage aux fonctions générales du corps : car le vomissement opéré par le mal de mer est plus violent que celui d'aucun émétique que j'aie vu donner.

On objecte généralement contre l'usage des

médicamens capables d'exciter à vomir, qu'ils affaiblissent l'estomac, qu'ils détruisent le ton de ses fibres, qu'ils irritent ses membranes et éteignent l'appétit. S'il est vrai, comme nous venons de le dire, que le vomissement puisse être soutenu avec violence, pendant des années entières, sans aucun accident, est-il raisonnable de supposer qu'il puisse être accompagné de quelque danger, lorsqu'on l'excite de la manière douce que j'ai recommandée dans ma méthode? Comme il est important de secouer un tel préjugé, je vais étayer ma pratique des autorités de plusieurs écrivains célébres, afin qu'elle ne paraisse pas n'avoir d'autre appui que la mienne.

Dans l'observation de Whitt, que nous avons rapportée en note, le malade, antérieurement à ses voyages sur mer, éprouvait toujours des défaillances ou des syncopes par l'action des émétiques et des purgatifs les plus doux. Mais, pendant le cours d'un voyage de quatre ou six semaines, *il vomit beaucoup chaque jour*, il eut de fréquentes évacuations par les selles, sans être tourmenté, ni par les syncopes ordinaires, ni par le dérangement de son estomac et de ses intestins. Au retour du voyage, il jouit pendant deux mois encore d'une très-bonne santé.

Gilchrist, qui a écrit *ex professo* sur ce

sujet, cite plusieurs exemples de malades qui furent saisis du mal de mer, et qui rendirent une grande quantité de matières bilieuses par le vomissement. Les bons effets du voyage cessèrent d'avoir lieu pour quelques-uns, dès qu'ils furent familiarisés avec le mouvement du vaisseau, et qu'ils se trouvèrent en conséquence exempts de vomir. Il parle d'un malade en consomption, qui tenta trois fois le voyage par mer, en parcourant chaque fois une distance de dix lieues. Il ne manqua jamais d'éprouver le mal de mer, vomit beaucoup de bile et fut guéri. Le docteur rapporte les avantages que son malade retira de ses différens voyages, à l'exercice et à l'air pur imprégné de molécules salines et bitumineuses qu'il respira. Je ne pense pas que personne veuille croire que l'intervalle de cinq ou six heures donné à chacun des voyages, suffise pour achever la guérison du malade, quelle que fût la nature des substances dont l'air était imprégné : n'est-il pas plus raisonnable de penser que le mal de mer en fut la seule cause? L'estomac fut nettoyé par le vomissement, les matières qui engouaient les poumons furent rejetées, les obstructions des vaisseaux biliaires dissipées, et les forces digestives rétablies. Il en résulta la production d'un bon chyle, la nutrition de tout le corps et la santé parfaite

qui suivit l'éloignement des causes dont la maladie dépendait. Un gentilhomme qui, par par ses talens et sa philanthropie, a mérité le respect d'une compagnie illustre, m'a rapporté qu'il fut incommodé, il y a quelques années, d'une toux violente qui l'empêcha pendant plusieurs nuits de dormir horizontalement. Elle était accompagnée de fièvre et d'inflammation à la poitrine. Après un mois de souffrances, qu'il ne put soulager par aucun moyen, il se décida à suivre l'avis de son médecin qui lui conseillait de quitter tout de suite le royaume, et d'aller chercher sa guérison sous un climat plus chaud.

Il s'embarqua à Douvres pour Calais ; le temps fut fort orageux ; et pendant la traversée, qui dura environ trois heures, il éprouva des vomissemens violens et presque continuels. Il débarqua très-fatigué, se mit au lit et dormit profondément jusqu'au lendemain ; et à son réveil, il fut fort étonné de voir que sa toux était entièrement dissipée, ainsi que tous les autres accidens, à l'exception du mal-aise qu'avaient occasionné les vomissemens continuels. Il poursuivit son voyage à Orléans, plutôt par plaisir que par un motif de santé; et depuis cette époque, il n'a cessé de jouir d'un bien-être parfait. Il n'est pas nécessaire d'en appeler ici à la bonne foi du lecteur, pour

assigner la cause à laquelle une cure si subite doit être rapportée. Il paraît aussi évident qu'aucune proposition puisse l'être, que les matières étrangères qui, en surchargeant les poumons, déterminaient la toux et les autres symptômes, furent rejetées par le vomissement, et que l'expulsion de cette cause maladive en fit cesser les effets et ramena bientôt le rétablissement de la santé.

Le vomissement est produit par les contractions et les mouvemens convulsifs de l'estomac. Que ces mouvemens soient mis en jeu par l'agitation oscillatoire d'un vaisseau, ou par le *stimulus* d'une substance émétique, l'effet doit être absolument le même, relativement à la durée de l'opération. Dans le cours de la maladie dont je viens de rapporter l'histoire, le malade avoit pris des remèdes émétiques à des doses capables de n'exciter que des nausées très-légères, suivies quelquefois de crachemens et d'envies de vomir, mais non pas d'un soulagement réel. Si ces substances employées comme émétiques eussent opéré des vomissemens aussi décidés et aussi forts que ceux qu'il éprouva sur mer, elles auraient probablement décidé le même effet, quoique peut-être à un degré bien différent.

On est fondé à croire, d'après ce fait, que dans les grandes affections de poitrine le vo-

missement doit être soutenu aussi long-temps qu'il le faut pour opérer une guérison complète. Mais on ne doit le tenter qu'après s'être convaincu que de plus faibles efforts sont inutiles et sans efficacité. N'est-il pas possible qu'un phlegme visqueux et tenace, semblable à celui qui cause les concrétions connues sous le nom de polypes bronchiques, rende quelquefois cette maladie si opiniâtre, si réfractaire? Mais comme le mal de mer porte son impression sur tout le corps d'une manière bien supérieure à l'action d'aucun autre émétique qu'il soit permis d'administrer avec prudence, le mal de mer pourra donc détruire les obstructions des viscères abdominaux avec plus de sureté qu'aucun autre remède ne saurait le faire.

Il suffit qu'une chose sorte des bornes ordinaires de la coutume, pour qu'elle paraisse pleine de difficultés dans l'exécution. Les voyages par mer présenteront une pratique difficile aux yeux des personnes qui n'ont jamais vu l'eau salée. Mais si l'on se livre à quelques réflexions sérieuses et raisonnables, on reconnaîtra qu'ils sont plus faciles à exécuter qu'un simple voyage à Bristol ou à tel autre endroit d'une certaine distance.

On pourrait essayer dans quelques-uns de ces vaisseaux qui vont et viennent continuel-

lement

lement sur les côtes ouest de l'Angleterre : et maintenant que la paix a répandu sur toute l'Europe sa bénigne influence, on peut arriver en quelques heures aux ports de France, par le moyen des paquebots. Dans l'été, le commerce du nord offre chaque jour des occasions favorables, et il est facile de trouver des vaisseaux qui partent pour la Hollande et pour l'Allemagne.

Si à la suite de ces petits trajets les malades se sentent soulagés, si leurs symptômes s'adoucissent, ils seront bientôt tentés d'entreprendre des voyages de plus long cours. C'est une habitude prise depuis long-temps d'envoyer les malades en consomption, soit à Lisbonne par mer, soit à Nice en les faisant débarquer à Calais et continuer leur route par terre. Outre les inconvéniens attachés au voyage de terre, le séjour de ces deux endroits me semble sujet à de grandes difficultés. A Lisbonne, l'air est généralement très-chaud pendant la journée, et sur le soir cette chaleur est remplacée par le froid perçant du vent d'est. Or, comme ces deux modifications opposées de l'air sont précisément ce que les malades veulent et doivent éviter, il n'en faut pas davantage pour les éloigner d'un lieu où elles règnent constamment. On ne jouit pas d'ailleurs, dans ces deux endroits, des mêmes commodités de la

vie que l'on rencontre en Angleterre, et le séjour n'en est point, à beaucoup près, agréable. Le petit nombre des personnes qui reviennent guéries, démontre enfin suffisamment que le climat de ces contrées est bien loin d'avoir toute la salubrité qu'on lui prête. L'atmosphère de la mer agitée par des vents modérés dans un climat méridional et tempéré, doit être la plus pure que l'on puisse respirer sur la surface du globe, et personne ne me contestera, je crois, que les hommes jouissent sur mer d'une santé meilleure que dans quelque endroit de la terre que ce puisse être. Un célébre marin, qui a mérité nos regrets, après avoir entrepris dernièrement un voyage autour du monde, a prouvé, par le fait, que le scorbut n'est point nécessairement attaché, ni à la nourriture particulière des navigateurs, ni à la circonstance générale d'être enfermé dans un vaisseau et de respirer l'air de la mer, mais qu'il dépend de circonstances locales dont il est toujours possible de s'affranchir: car le nombre d'hommes qu'il a perdus dans ce voyage mémorable s'est trouvé bien inférieur au nombre des personnes qui, d'après les calculs les plus sûrs, meurent à pareils intervalles dans les endroits de l'Europe réputés les plus sains: quoique cependant il ait suc-

cessivement parcouru tous les climats de la terre (9).

D'aprés ces considérations, et d'aprés la nécessité indispensable que les malades puissent rencontrer des objets capables d'occuper, de récréer leurs esprits, je crois que le succès des voyages sera d'autant plus probable, que la durée en sera plus longue et les séjours à terre moins répetés. Les côtes de la Méditerranée offrent une source d'amusement à ceux qui ont quelques teintures des auteurs classiques. Le temps que l'on passe sur mer dans ces voyages est suffisamment long, et les vaisseaux employés au commerce de ces parages parfaitement commodes et fournis de toutes les choses nécessaires à la vie. Les

(9) « Le capitaine Cook, avec 118 hommes d'équipage, » a fait un voyage de trois ans et seize jours ; il a passé » sous les différens climats compris entre le cinquante-» deuxième degré de latitude nord, et le soixante-» onzième sud, et il n'a perdu qu'un seul homme dans » tout ce trajet.

» D'après les calculs, il conste qu'il meurt annuelle-» ment à Madère une personne sur cinquante.

» Dans le Pays-de-Vaud, dans le comté de Switzer-» land, une sur quarante-cinq.

» En Angleterre, une sur vingt-cinq, en prenant un » terme moyen : d'après ce calcul, Cook aurait perdu » à Madère sept hommes en trois années, un peu plus » dans le Pays-de-Vaud, et quatorze en Angleterre.

malades respireraient l'air doux et balsamique de l'Italie, et se nourriraient des fruits délicieux de son territoire. Là ils pourraient faire quelques promenades sur le rivage, pour admirer les restes majestueux de l'antiquité qu'on y rencontre à chaque pas. Mais il faudrait que le vaisseau fût toujours le lieu où les malades prissent leur sommeil, et qu'ils y revinssent chaque soir comme ils feraient dans leurs propres maisons. L'Italie est un séjour très-agréable, sous une infinité de rapports; mais elle manque d'un grand nombre de commodités pour la nuit, sur-tout de celles dont un Anglais fait le plus de cas.

Dans la première édition de cet ouvrage, j'ai cité Madère comme un séjour préférable à Lisbonne, cette île étant à une distance plus éloignée, plus au sud, et l'air y étant, à raison de sa situation, plus pur et plus salubre. J'ai été porté à m'exprimer ainsi en faveur de l'île de Madère, d'après quelques informations que j'avais reçues d'un médecin de mes amis, qui était venu à bout de soulager quelques malades phthisiques en les envoyant dans cette île. J'y étais invité d'ailleurs par les écrits récens d'un grand médecin, qu'une correspondance fort étendue avait mis en état de connaître parfaitement les divers degrés de salu-

brité respective de différentes contrées (10). La longueur du voyage, qu'il cite comme un inconvénient, est au contraire, selon moi, l'avantage principal et essentiel. Mais après avoir eu plusieurs conversations avec des personnes intelligentes qui ont vécu dans cette île, je n'ai pas été peu surpris d'apprendre qu'elle était regardée comme particulièrement préjudiciable aux malades attaqués de consomption. Il était donc de mon devoir de donner au public des informations suffisantes, pour qu'il puisse se déterminer à admettre ou à rejeter l'opinion que j'ai d'abord avancée. Dans cette vue, j'ai écrit à un médecin respectable qui a pratiqué pendant plusieurs années la médecine à Madère, et il m'a communiqué d'une manière très obligeante son sentiment à ce sujet. Il en résulte que Madère n'est, sous aucun rapport, un séjour propre aux consomptions pulmonaires, sur-tout lorsqu'elles ont atteint une période avancée (11). Dès que le vomissement,

(10) « De toutes les places que nous connaissons, » l'île de Madère est peut-être celle où règne la tem- » pérature la plus égale; mais la longueur du voyage » et d'autres circonstances qui l'accompagnent, sont des » inconvéniens considérables qui doivent détourner de » l'entreprendre. » Fothergill on consomps. med. obs. et inq. vol. p. 368, an. 1776.

(11). « Extrait d'une lettre du docteur Gordon,

occasionné par le mouvement du vaisseau aura produit quelque soulagement, ou lorsque le malade n'en aura pas été d'abord affecté, je conseillerais qu'on le fît vomir tous les matins, même plus souvent, selon l'urgence des symptômes, en lui faisant prendre quelque substance émétique appropriée. Je voudrais aussi que l'on tâchât de prévenir la constipation du ventre par l'usage habituel des doux laxatifs. L'eau de la mer est un des moyens les plus propres à remplir cette indication, lorsque le malade n'y apporte aucune répugnance, et que l'on peut l'administrer sans danger. Dans

---

» écrite de Madère, en date du 28 avril 1784.
» M. John Pringle et d'autres médecins de Londres » me faisaient l'honneur, il y a huit ou neuf ans, de » m'envoyer et de confier à mes soins quelques-uns de » leurs malades en consomption; ceux qui y ont recouvré » la santé sont en bien petit nombre; je les détournai » de cette pratique, parce que la plupart de ces malades » avaient atteint la dernière période de phthisie avant » qu'ils quittassent l'Angleterre; ils n'ont d'ailleurs d'autre » ressource que de s'établir dans des maisons publiques, » à moins qu'ils ne soient particulièrement recommandés » à quelques maisons anglaises de commerce. Or, nous » n'avons dans ce pays que des maisons publiques très- » médiocrement montées, et point du tout propres à » à recevoir des malades étrangers. Aucune considération » d'intérêt ne saurait engager les habitans à rendre le » séjour de cette île plus avantageux et plus commode.

les vaisseaux employés au commerce de la Méditerranée, on peut, à l'exception des végétaux frais, se pourvoir de tout ce qui est nécessaire à la vie aussi facilement qu'on le ferait sur terre.

Les cas de phthisie dans lesquels on a tenté les voyages par mer, sont, pour la plupart, des cas désespérés qui ne peuvent dès-lors servir d'argument contre l'efficacité de ce secours, quel que soit le succès que l'on en ait obtenu. Car, que les malades consomptionnaires soient envoyés à la campagne, qu'ils entreprennent un voyage par mer, ou qu'ils

---

» Nos provisions ne sont pas en général mauvaises, » quoiqu'il soit souvent difficile de se procurer les nour- » ritures convenables aux malades faute de marchés pu- » blics. Toutes nos routes sont pénibles et manquent » absolument d'ombrage. La société est fort agréable, » mais seulement pour les personnes bien portantes. On » ne s'y procure qu'avec difficulté du lait d'ânesse, et » les bonnes gardes-malades n'y sont point communes. » Ajoutez à tout cela que l'air de notre île me paraît » être trop vif, trop pénétrant pour les phthisiques. Je » croirais le climat des parties méridionales de la France » beaucoup meilleur que celui-là; je lui préférerais même » les situations élevées de quelques-unes de nos îles dans » l'Inde occidentale. Je suis fâché que l'exposition de » l'île de Madère ne me permette pas de vous engager » par de meilleurs motifs à y envoyer des malades en » consomption. »

aillent habiter un climat étranger, il est toujours indispensablement nécessaire qu'ils s'y décident dès les commencemens de la maladie, avant que les poumons soient gravement offensés, et que le corps soit affecté d'un amaigrissement considérable ; il faut qu'il reste encore une somme de forces vitales, de *stamina vitæ*, suffisante non-seulement pour supporter la fatigue du voyage, mais encore pour fournir convenablement à tout le temps de la convalescence. L'inefficacité générale des moyens que l'on oppose à cette maladie, prouve bien qu'on n'apporte pas à ces considérations toute l'attention qu'elles méritent. C'est aux vices de cette négligence fatale que doit être attribuée la cause de sa terminaison communément malheureuse, et non point, comme nous l'avons déjà observé, à ce qu'elle est incurable de sa nature. Que le lecteur ne m'accuse pas de me livrer à des redites inutiles, si je reviens souvent sur le même objet; car ces réflexions me paraissent d'une nécessité si indispensable, qu'un phthisique devrait avoir dans sa chambre un oiseau auquel l'on apprendrait à répéter *principiis obsta*, et rien de plus.

Le malade a ordinairement atteint une période très-avancée de la maladie avant que le médecin soit consulté. Il a perdu son temps

à faire usage de remèdes, de secrets de famille, à se gorger d'huile, d'émulsions grasses, jusqu'à ce qu'enfin l'art n'ait plus le pouvoir de le sauver. Il n'y a pas de maladie accompagnée de plus grands dangers que la phthisie pulmonaire, et la circonstance de devenir familière à raison de sa fréquence ne contribue pas peu à les aggraver. Elle surprend les malades sous l'insidieuse apparence d'une toux, d'un rhume, d'une fluxion, genre d'affection que notre climat variable est si propre à produire. Et quand, loin de soupçonner le danger, ils croient, ainsi que leurs amis, qu'ils touchent à leur guérison, vous apprenez avec étonnement qu'ils ont déjà passé l'époque où l'on pouvait encore l'espérer. Cette matière est d'une telle importance, que si je pouvais seulement porter les personnes menacées de phthisie à se tenir sur leur garde, et leur inspirer une juste crainte du danger qui les environne, je croirais avoir assez utilement employé mon temps en traitant ce sujet.

Quelle que soit la méthode efficace de traitement au moyen de laquelle les symptômes de la maladie commencent à décliner, il est spécialement nécessaire d'insister sur son usage avec une infatigable obstination, parce que le malade retombe bientôt dans son premier état, pour peu qu'on se relâche sur

l'emploi des remèdes convenables. Lors même que tous les symptômes ont disparu, que la cure est parfaite ; il est encore très-utile de suivre le même plan de régime pendant quelque temps, et de ne revenir à ses premières habitudes, à son ancienne manière de vivre, qu'à pas lents et avec les plus grandes précautions, cette maladie laissant une sensibilité et une disposition particulière qui rend les rechutes fréquentes, et qui affecte la constitution de manière qu'elle demeure éminemment susceptible de toutes les variations de l'atmosphère (12).

Les moyens les plus efficaces pour rétablir la santé générale et renforcer la constitution quand elle a été dérangée et affaiblie par cette maladie ou par toute autre affection chronique, sont d'user d'une diète nourrissante, simple et sobre, qui ne pèche ni en quantité ni en qualité; de respirer l'air pur, sec et libre de la campagne; de prendre autant d'exercice que les forces peuvent le permettre, de façon néanmoins que le convalescent n'en soit pas fatigué ; et de tous les exercices, l'équitation est celui qui mérite la préférence ; les bains froids et les bains de mer pris avec toutes les précautions convenables, forment enfin d'excellens remèdes qui doivent être pratiqués.

---

(12) Morton Phthisiol. lib. 2, cap. 6, p. 138, an. 1689.

CHAPITRE XI.

Nourriture tirée des gros animaux. — Effets de l'abstinence des viandes. — Diète végétale. — Nourritures animales. — Lait. — Testacées et gelées. — Boissons chaudes. — Habillemens. — Appartemens vastes. — Contagion. — Conclusion.

Nos voisins du continent, plus délicats et plus raffinés que les habitans de cette contrée, nous reprochent de manger plus de grosse nourriture animale qu'aucun peuple de l'Europe. L'imputation est si bien fondée, qu'il est extrêmement difficile de persuader à un Anglais qu'il puisse résulter aucun avantage de l'abstinence des viandes, même dans les cas de maladie. On regarde une diète et des boissons nourrissantes, confortatives, comme essentielles au recouvrement de la santé. Ce fait constaté par l'observation, se remarque plus rarement dans les classes moyennes et basses de la société, que parmi ceux qui, par leur éducation et la supériorité de leur rang, sembleraient devoir être plus éclairés et plus sages sur ce point. On trouve dans la chambre des

malades (de ceux au moins qui peuvent se les procurer) de forts bouillons, des gelées, du petit lait au vin, etc. aussi régulièrement, aussi constamment que s'il leur était plus nécessaire d'employer le travail du cuisinier que d'user des avis du médecin.

Lorsque cet ensemble, cet accord, cette harmonie constante qui règlent les mouvemens de la santé n'existent plus dans le corps humain, l'estomac qui préside exactement au jeu de notre machine témoigne de l'aversion pour la nourriture, en éprouvant des inquiétudes, de la peine et des nausées (1). Tous les animaux, excepté celui qui se qualifie d'animal raisonnable, suivent cette indication salutaire; aucun ne la contrarie comme lui; et l'abstinence, ce médecin de la nature, suffit pour ramener les mouvemens désordonnés de leurs corps aux lois de la santé. Il n'entre pas dans le plan de mes recherches actuelles, d'examiner

(1) « L'ingénieux et exact abbé Spallanzani nous apprend qu'ayant introduit des alimens dans l'estomac » d'un animal malade, le suc gastrique fut incapable d'en » opérer la digestion. La nourriture restait dans l'estomac » jusqu'à ce qu'elle prît un caractère de putridité. Le » suc gastrique cependant a dans l'état de santé la propriété de corriger la dégénération putride des viandes, » de telle manière qu'en peu de temps l'odeur et le goût » cessent d'être sensibles. » Voyez dissert. sur la digest.

combien est féconde la source des maladies que l'intempérance ne cesse d'ouvrir aux hommes qui s'y livrent; il n'y a pas de doute que les nourritures succulentes dont se gorgent les malades n'augmentent leurs symptômes et ne les rendent plus dangereux et plus opiniâtres. Y a-t-il en effet quelque chose d'aussi absurde, d'aussi contraire au sens commun, que de prendre des alimens quand l'estomac y répugne? Rien, je pense, sinon de boire quand on n'a pas soif.

Ce principe inhérent au corps humain, qu'on appelle nature, a le pouvoir étonnant de rétablir la santé, lorsqu'il se trouve livré à lui-même, et qu'aucune cause étrangère n'empêche ou n'embarrasse le développement de ses moyens. Un grand nombre de maladies se guériraient par la seule abstinence, mais non telle qu'on voudrait l'entendre, en la bornant à la simple privation des alimens ordinaires, des mets fortement assaisonnés et des liqueurs spiritueuses (2). Elle doit être quelque chose de

---

(2) « Sola abstinentia sine ullo periculo medicatur. » Celse, lib. 3.

Je suis fermement persuadé que tout homme qui voudrait s'assujettir à un travail du corps constant, et à l'abstinence des nourritures animales, se préserverait de cette maladie (la goutte). Cullen first lines, §. 540, ed. 4, an. 1784.

plus ; et ce que j'entends par elle, n'est rien autre que la loi de ne prendre qu'une quantité de nourriture nécessaire pour fournir à l'entretien de la vie ; encore faut-il que ce peu de nourriture soit d'une espèce simple, légère, et composée des substances les moins échauffantes et les moins irritantes possibles. Boire de l'eau pure, coucher sur des matelas durs, se lever de bonne heure, tout cela entre aussi dans ce que j'appelle abstinence. Je pourrais rapporter plusieurs exemples de guérisons opérées par cette méthode. Un de ces exemples peut-être le plus connu, est celui de Wood, le meunier de Billiracay, dans le comté d'Essex, qui, d'une constitution corpulente, et constamment malade, à l'âge de quarante ans, devint alerte et bien portant, par le seul effet de l'abstinence et de l'exercice. Sa nourriture était un pouding fait de biscuit de mer et d'un peu de lait ; sa boisson, de l'eau pure, qu'il ne prenait qu'avec épargne ; il restait peu au lit, faisait autant d'exercice que ses forces pouvaient le lui permettre sans fatigue (3).

Comme les fluides de notre corps sont dans une circulation et dans un changement perpétuel, puisque les veines sous-clavières reçoivent constamment un chyle nouveau re-

(3) Médical Transactions, vol. 2, 1772.

cueilli par les vaisseaux lactés et lymphatiques, que sa partie la plus ténue s'échappe incessamment par la voie de la transpiration sensible, et insensible, et la plus grossière par les autres émonctoires connus, il est clair que dans l'espace de quelque temps, les humeurs seront entièrement renouvelées, et leurs qualités, leurs dispositions tout-à-fait changées, si l'on se réduit à ne boire que de l'eau et à ne manger que des substances végétales en quantité strictement nécessaire pour soutenir les forces et la vie. Les parties du corps altérées par la maladie ou l'intempérance reviendront à leur état naturel, et la santé se répandra sur toutes. Il est, je crois, peu de maladies chroniques qui résistent à ce plan de conduite suivi avec sévérité pendant un espace de temps convenable, pourvu qu'il reste une somme de forces vitales suffisante, et que les facultés digestives ne soient point encore détruites. Mais si les malades ont absolument perdu l'usage de leurs membres, s'il s'est établi des ankiloses dans leurs articulations, s'il existe des indurations squirreuses dans les organes glanduleux, il ne faut pas attendre qu'un régime simple et frugal opère des miracles, et rende à ces parties décomposées leur premier état. Mais, quoiqu'on ne puisse, dans tous ces cas, se promettre d'obtenir une guérison radicale, on doit au

moins se flatter d'en approcher toujours plus que par aucune autre méthode qui soit venue à ma connaissance. On viendra du moins à bout d'adoucir les symptômes, et de mettre la maladie au point qu'elle puisse être plus facilement supportée. C'est-là tout ce que notre art bienfaisant a le pouvoir de faire dans une situation si déplorable.

On ne doit s'astreindre à ce plan de régime qu'avec grande précaution et beaucoup de réserve, tout changement, toute révolution brusque ne pouvant se faire sans danger; car, quoique le physique de l'homme soit, comme le moral, soumis au pouvoir d'un principe qui a la faculté de s'accommoder aux différentes situations où il se trouve, quoique les habitans des Zones glaciales, transportés sous le soleil vertical de l'Afrique, puissent en supporter l'influence sans inconvénient pour leur santé, de semblables transitions néanmoins doivent, autant qu'il est possible, se faire par degrés. Il faut avoir égard à l'âge, à la constitution et à l'ancienne manière de vivre; il faut que les personnes accoutumées au luxe pernicieux de la table passent graduellement et par des privations nuancées, pour arriver au point d'abstinence auquel il convient de les fixer.

La patience et la persévérance sont des qualités

qualités absolument nécessaires, parce que de pareils changemens ne peuvent être produits que d'une manière lente et imperceptible : ce n'est pas l'affaire d'une semaine, d'un mois, mais il faut quelquefois des années entières pour rétablir une constitution qui est ruinée par la maladie et l'intempérance. *Gutta cavat lapidem non vi, sed sæpe cadendo.*

Un régime sage et bien réglé est d'un grand avantage dans toutes les maladies ; mais il n'en est point où il soit aussi indispensable que dans les affections de poitrine ; car non-seulement cet organe entretient des relations avec toute l'habitude du corps, mais encore il est susceptible de partager plus particulièrement toutes les lésions de l'estomac qui l'avoisine. La pratique ordinaire, dans les cas de cette espèce, est de s'abstenir de toute nourriture animale ; il est sur-tout fort convenable de se conformer à cette pratique dans la période inflammatoire, lorsque la fièvre est continue, que la formation des tubercules n'est point encore avancée, ou que la matière purulente n'est pas séparée dans les poumons. Une diète végétale et l'usage du lait sous les formes qui conviendront le mieux à l'estomac, sont les alimens qu'il faut préférer. Le sagou, l'orge, le millet, le ris, forment une variété d'alimens agréables ; les fruits bien mûrs peuvent aussi

être employés suivant qu'ils seront au gré du malade. Le carrelet de la Tamise et les petits merlans peuvent aussi, sans inconvénient, faire partie du régime.

A cette période avancée, dans laquelle le malade rend par l'expectoration une matière purulente, et qu'il se manifeste une fièvre hectique bien décidée avec des rémissions et des sueurs le matin, je pense qu'une petite portion de nourriture animale, prise seulement au dîner qu'il faut faire de bonne heure, a souvent été d'un grand avantage. On peut permettre du poulet, de faibles bouillons faits avec du veau et de l'agneau, par préférence au bœuf et au mouton. Mais comme il subsiste toujours un certain degré d'inflammation dans les organes pulmonaires, ce régime animal est très-propre à augmenter la chaleur et la fièvre : dès-lors il demande à n'être employé qu'avec la plus scrupuleuse attention.

On recommande en général aux personnes faibles et épuisées les gelées de pied de veau, de raclure de corne de cerf et de colle de poisson, comme possédant une vertu restaurante. Comme ces préparations sont composées des parties les plus visqueuses des animaux, et qu'elles ont perdu, par une longue ébullition, leurs parties les plus volatiles, elles paraissent non-seulement mériter les mêmes

reproches que nous faisions à toutes les nourritures animales, mais encore elles sont supposées avoir une propriété nourrissante et restaurante fort douteuse. On y fait toujours entrer une certaine quantité de vin qui même n'est pas ordinairement trop ménagée ; elles forment donc les nourritures les plus mal appropriées aux maladies de consomption, dans lesquelles il est sur-tout nécessaire de s'abstenir d'alimens cordiaux et nourrissans.

Le lait est un fluide doux, qui ne demande, de la part des forces digestives, que peu d'action pour s'assimiler et pour nourrir; comme il doit faire la partie essentielle du régime, les malades pourront le prendre de la manière qui leur semblera la plus agréable. Quelquefois le lait de vache est trop épais, se caille sur l'estomac de manière à ne pouvoir être que très-difficilement dissous ; dans ces cas-là, on peut lui substituer le petit lait fait avec la présure, ou le lait d'ânesse qui serait encore préférable ; mais il doit être pris comme nourriture, et à la quantité de deux pintes, ou même davantage par jour. Le plus léger et le meilleur des alimens de cette classe est sans contredit le lait de femme pris immédiatement à la mamelle. Un tel régime sera supérieur à tout autre, s'il peut être suivi avec toutes les circonstances que nous demandons. Il y a des

exemples de guérison opérée, par ce moyen, sur des malades à la dernière période de la phthisie, et cela sans être aidé d'aucun autre secours de l'art. Dans un ouvrage publié en France sur ce sujet, il est question de deux cures parfaites de cette maladie, qui furent dues au lait de femmes saines et bien portantes, que les malades prirent immédiatement à la mammelle. On y observe aussi qu'une des nourrices qui prêtèrent leurs seins ne survécut pas long-temps : ce qui doit être rapporté non point à l'effet de la contagion, comme l'assure l'auteur, mais à l'épuisement général du système, comme il est très-ordinaire de le remarquer chez les femmes faibles qui prolongent trop la durée de l'allaitement de leurs nourrissons. Si une cause contagieuse eût fait périr la nourrice, elle se serait manifestée dès le commencement, lors que le malade allaité par elle rejetait une quantité considérable de crachats purulens, et que l'haleine était chargée des miasmes qu'exhalait cette matière. Mais ce ne fut qu'après un espace de temps écoulé depuis la guérison du phthisique, que cette femme tomba malade. Il semblerait plus probable qu'à raison de sa force supérieure à celle d'un enfant, le malade absorbait plus de substance que les forces de la nourrice ne pouvaient en fournir. Une suite

nécessaire de cette évacuation trop abondante, fut la faiblesse et le dépérissement de la machine, comme il arrive dans tous les autres cas d'évacuations trop long-temps continuées (4).

La méthode très-commune de mêler du rum ou d'autres liqueurs spiritueuses avec le lait, ne saurait être trop rigoureusement condamnée et bannie de la pratique. C'est une erreur vulgaire qui est devenue si générale, qu'il faut avoir soin de se prémunir contre elle. Le lait de beurre, à raison de sa qualité acescente, calme, rafraîchit, en même temps qu'il contient beaucoup de principes nutritifs. On peut en user à volonté.

Le lait mêlé avec de la conserve de roses, de framboises et d'autres fruits préparés, quand on ne peut pas s'en procurer de frais, sera pour le malade un changement agréable de nourriture. La crême à la glace est une préparation très-gracieuse au goût, et qui n'est point à rejeter lorsqu'il y a une disposition à l'hémoptysie. Pendant la convalescence, on pourrait couper le lait avec des eaux minérales ou avec de l'eau de chaux, selon que les symptômes l'indiqueraient.

---

(4) Fournier, de la fièvre lente ou hectique, année 1784. Dijon.

Les huîtres, les moules, les écrevisses et les autres testacées sont ordinairement admis dans le régime des consomptionnaires ; leurs propriétés sont à peu près les mêmes, et on les range dans la classe des nourritures animales les plus légères. Lorsque ces alimens conviendront à l'estomac, ils peuvent être pris de temps à autre, pour varier.

Il importe d'observer que la quantité de nourriture qu'on permet au malade ne doit point être réglée sur celle qu'il pourrait prendre; il faut qu'elle soit la plus petite possible, qu'elle n'excède pas ce qui est seulement nécessaire à leur subsistance, et qu'elle soit choisie parmi les matières les plus douces et les plus faciles à digérer. L'objet essentiel, en réglant le régime des personnes affaiblies, est qu'elles ne prennent pas une trop grande quantité de nourriture à la fois. Il est des cas multipliés où les alimens nuisent moins par la qualité que par la quantité. L'extrême importance de ce précepte se fait bien sentir à mesure que la phthisie s'approche de sa dernière période; car, comme l'appétit se soutient quelquefois d'une manière étonnante, le malade et les personnes qui l'environnent croient qu'il est bon de le gorger de nourriture. Il est raisonnable, dans ces cas, de ne lui en donner que très-peu à la fois, mais souvent. Ce serait

trop, par exemple, que d'en permettre plus d'une demi-pinte à la même reprise.

La boisson, dans toutes les périodes de la maladie, ne doit être que de l'eau la plus légère et la plus douce possible, dans laquelle on mettra infuser du pain rôti, ou, ce qui vaudrait encore mieux, de l'eau bouillie versée sur une croûte de pain rôtie, et laissée ainsi jusqu'à parfait refroidissement. Par ce moyen, toutes les matières animales et végétales qui se rencontrent toujours en plus ou moins grande quantité dans toutes les eaux, seront précipitées, la crudité en sera détruite, et l'eau acquerra, en quelque sorte, la propriété de nourrir. L'eau distillée, quand on peut s'en procurer, étant plus légère que toutes les autres, doit être préférée, non-seulement comme plus agréable, mais encore comme douée de certaines vertus médicales qui lui lui donnent un grand avantage dans la cure des maladies chroniques. On peut enfin accorder au malade le lait coupé avec l'eau et la limonade, pour varier. Pendant la saison de l'été, où il y a beaucoup de fruits mûrs, leurs sucs mêlés avec l'eau forment des boissons délicates et agréables. Mais quand le malade fait usage de beaucoup de fruits mûrs, il faut éxminer avec l'attention l'état des premières voies, ne jamais perdre de vue cette

tendance à la diarrhée, qui est propre à la phthisie pulmonaire, et que l'art doit empêcher.

C'est un usage, dans presque toutes les espèces de maladies, de donner à chaud les boissons que l'on a jugées convenables, et l'on regarde comme des remèdes souverains les soupés chauds, lorsque la maladie a été produite par l'action du froid. J'ai souvent pensé que cette pratique était aussi contraire aux justes principes de physiologie qu'au sens commun. Nous donnons des remèdes salins, des sels neutres à froid, pour abattre la chaleur, l'inflammation et la fièvre; mais on veut que l'eau d'orge soit bue aussi chaude que les malades peuvent la supporter; nous sommes conduits à des contradictions si absurdes, parce que nous négligeons de consulter la raison, et que nous nous courbons aveuglément sous le joug de l'habitude et de la routine. On accorde aux boissons chaudes la propriété d'exciter la transpiration que l'on met au nombre des moyens de solution communs à toutes les maladies; mais elles déterminent le plus souvent un effet contraire, en augmentant la chaleur et la sécheresse de la peau. Dans les fièvres continues, les boissons froides sont agréables aux malades; elles les rafraîchissent à un point surprenant; je crois, en

général, qu'elles seraient fort utiles dans la plupart des cas, et en particulier, dans les maladies des poumons. Baglivi recommande fortement les boissons très-chaudes, pour résoudre les engorgemens des organes pulmonaires; mais je ne me rappelle pas avoir obtenu aucun succès lorsque je les ai données dans cette vue.

Le vin, les esprits, les liqueurs fermentées de toute espèce, même augmentées de beaucoup d'eau, doivent sévèrement être interdites aux malades, quel que soit le désir qu'ils en témoignent; elles raniment, à la vérité, les forces et soulagent l'état de langueur, de faiblesse, qui accompagnent toujours les sueurs du matin; mais, d'un autre côté, elles augmentent infailliblement l'accès suivant de la fièvre, et aggravent les symptômes.

Ces conseils de détail paraîtront peut-être puérils et vains à ceux qui n'entrent pas familièrement dans la chambre des malades; mais ceux qui ont été souvent témoins de la manière dont ils se gouvernent dans leur régime, savent que leur guérison dépend de toutes ces bagatelles. En vain les médecins observeront-ils avec assiduité et exactitude les symptômes et les changemens d'une maladie; en vain prescriront-ils les moyens et les remèdes

les plus efficaces, si les gardes, en leur absence, peuvent donner aux malades des bouillons forts et indigestes, ou des hachis fortement assaisonnés. Le régime seul, sans le secours des remèdes, ne peut guérir qu'à l'aide d'un espace de temps considérable; mais je ne connais pas de remèdes faits pour apporter un soulagement durable, si l'on ne les soutient par un régime réglé d'après de sages principes.

Les personnes d'une constitution délicate, et qui sont disposées aux maladies de poitrine, ne doivent changer qu'avec une extrême prudence leurs habillemens de l'hiver à l'été. Dans ce climat où la température de l'air est si variable, il faudrait ne se permettre que des changemens très-légers. Un savant auteur a avancé que ces passages imprudens d'un vêtement à un autre tuent plus de monde que la peste, la famine et la guerre. Les femmes s'habillaient sans doute alors, comme elles le font aujourd'hui, s'enveloppant le matin, et souvent toute la journée, de vêtemens assez chauds, pour s'exposer le soir à l'air froid et humide de la nuit sous le plus frais des habillemens possibles. La manière de vêtir les jeunes personnes est une cause fréquente des maladies de poitrine, puisque tout ce qui presse, tout ce qui serre cette partie du corps

est une source inépuisable de dangers (5).

Quand la position des malades leur permet la liberté du choix, il leur sera plus convenable d'habiter une chambre vaste, bien aérée, avec une cheminée, et de laisser dans tous les temps de l'année les rideaux ouverts : *In amplo conclavi tenendus æger.* Cet avis doit toujours être présent à l'esprit, sur-tout dans les maladies de poitrine.

Bien des auteurs ont cru cette maladie de nature contagieuse, et susceptible d'être communiquée de la même manière que les autres fièvres épidémiques contagieuses, par la voie de la transpiration et par celle de la respiration. Je ne peux adopter cette idée. Il est possible cependant qu'à l'époque de la dernière période où le peu qui reste des poumons est baigné de matière purulente, il est possible, dis-je, qu'il s'échappe de la poitrine quelques

---

(5) « Les habillemens étroits et serrés avec des lacets, » que les jeunes filles ambitionnent pour se faire remar- » quer par la finesse et l'élégance de leur taille, en » précipitent plusieurs dans l'hémoptysie. Ils gênent la » respiration et détruisent peu à peu les organes pul- » monaires, dont l'action embarrassée décèle bien sou- » vent les moyens artificiels que la coquetterie inventa » pour séduire. » Huxam, on pleur. p. 234, an. 1757.

particules de cette matière, qui, absorbée par la respiration des personnes saines, introduisent chez elles le germe de cette maladie. Quoi qu'il en soit, la prudence veut que l'on se précautionne toujours contre ces sortes d'impressions, et que l'on évite avec soin l'haleine des malades. Les enfans et les jeunes personnes sur-tout, plus susceptibles de pareils effets, ne doivent pas rester long-temps auprès d'eux. Il faut principalement s'opposer à ce qu'ils couchent dans le même lit ou dans la même chambre.

J'ai traité les différens points de doctrine que je m'étois proposés en commençant cet essai. Je me suis toujours montré moins ambitieux d'écrire bien que d'écrire intelligiblement. J'ai tâché d'unir la précision à la clarté, en évitant les lieux communs, les observations rebattues et les digressions inutiles. Je ne doute pas qu'il se soit glissé beaucoup d'erreurs dans cet ouvrage; mais si la méthode curative que je recommande est confirmée par l'expérience, si elle paraît être avantageuse dans le traitement d'une maladie que l'on a mise, jusqu'à nos jours, au nombre des maladies incurables, j'aime à croire que le lecteur instruit me pardonnera mes fautes avec cette générosité, cette aménité qui

caractérisent le vrai savoir et le talent. Il considérera l'intention qui me dirige avant que d'en critiquer l'exécution , et la première demandera grâce à ses yeux pour la seconde.

CONCLUSION.

Après avoir mûrement réfléchi pendant plusieurs années sur l'objet qui vient de nous occuper ; après avoir observé avec une scrupuleuse attention tous les cas qui se sont rencontrés dans ma pratique ; après avoir saisi toutes les occasions de soumettre à l'examen anatomique les cadavres des personnes mortes de cette maladie, je pense que la consomption pulmonaire est susceptible de guérison comme les maladies des autres viscères, si l'on entreprend de la combattre à temps, c'est-à-dire, avant que les forces soient absolument ruinées, que les poumons aient souffert une grande déperdition de substance, et que les facultés digestives soient devenues incapables d'assimiler les sucs nourriciers. Mais si les malades ou les personnes qui veillent sur eux diffèrent trop long-temps d'appeler du secours, ou bien s'ils négligent les avis qu'on leur donne, jusqu'à ce que la maladie ait acquis un accroissement considérable ; s'ils perdent

un temps précieux à user de secrets de famille, de remèdes dégoûtans et sans vertu, devons-nous être surpris qu'une maladie, toujours pleine de dangers en elle-même, se termine si souvent d'une manière fatale ?

Principiis obsta : sero medicina paratur,
Cum mala per longas convaluere moras.

SUPPLÉMENT.

Opinion des Médecins anciens et modernes sur l'usage et les effets des émétiques fréquens, et quelques exemples pour prouver que dans certaines affections des organes de la poitrine, ils sont les seuls moyens dont on puisse attendre du succès.

L'INDULGENT accueil que le public a daigné faire à la première édition de cet essai, malgré les imperfections qu'on y remarque, m'invite à la plus vive reconnaissance. C'est avec beaucoup de satisfaction que j'emploie les momens qui me restent, non-seulement pour revoir et corriger, autant qu'il dépendra de moi, tout ce qui peut s'y être glissé de défectueux, mais encore pour répondre aux objections qui m'ont été faites, soit en public, soit en particulier, contre la doctrine que j'y ai développée. Les difficultés que l'on a opposées se réduisent à deux chefs principaux, 1°. la résistance qu'offriront toujours les malades à persister dans l'usage de l'émétique, aussi long-temps qu'il est nécessaire pour la guérison; 2°. la crainte

que l'estomac ne reçoive des impressions fâcheuses par la répétition fréquente de ce remède.

Lorsque les malades sont pénétrés et bien convaincus du danger qui les menace, et que leur médecin leur inspire une pleine confiance, ils n'hésitent pas à adopter et à suivre le plan de traitement qu'on leur propose, comme le plus convenable; et si les avantages d'une méthode de traitement ne peuvent pas être rendus sensibles à toute personne d'une conception ordinaire, je suspecte fort la justesse des principes sur lesquels elle est fondée. Comme la constance que l'on apporte dans l'emploi d'un remède dépend presque toujours des heureux effets qu'on en éprouve, dès que les succès seront évidens, le désir de la vie, profondément gravé dans le cœur de tous les hommes, l'emportera bientôt sur les répugnances et les résistances que pourraient faire naître les désagrémens qui paraissent attachés à son usage.

J'ai prouvé d'une manière victorieuse dans le chapitre sur les avantages des voyages par mer, que l'estomac peut, pendant fort longtemps, supporter le vomissement sans qu'il en résulte la moindre circonstance fâcheuse. Mais comme les jeunes praticiens pourraient fort bien ne pas avoir sur les effets généraux de

de ce remède actif des connaissances suffisantes, je rapporterai des faits et des autorités puisés dans des auteurs d'une telle célébrité en médecine, que tout esprit libre de préjugés restera convaincu des avantages que procure le vomissement dans différentes maladies, dans celles même qui affectent les organes de la poitrine. En méditant sur cette conclusion, le lecteur sentira sans doute que la sécurité et les avantages du vomissement répété chaque jour dans les maladies de poitrine, est appuyée sur autre chose que ma simple assertion. Car, quoique l'émétique n'ait pas été employé auparavant dans la phthisie pulmonaire de la manière indiquée dans cet ouvrage, il y a néanmoins d'autres affections de poumons, dans lesquelles il a été continué, comme on le verra, pendant plusieurs semaines, quoique à la vérité d'après des principes différens de ceux que j'ai essayé d'expliquer. Les autorités que je rapporterai en note, prouveront que le vomissement a été recommandé par les médecins de tous les temps, depuis Hippocrate jusqu'à nous. Si les anciens n'ont pas fait de l'émétique un usage aussi fréquent que les modernes, il ne paraît pas que ce fût parce qu'ils le désapprouvaient, mais parce que les substances qu'ils connaissaient et qu'ils employaient pour cela étaient trop violentes,

et difficiles à diriger dans leurs effets. Nous trouvons dans le dernier siècle, que le savant Sydenham formait des regrets sur ce que l'art ne possédait pas un émétique doux, aisé dans son opération, sans danger dans ses suites, et que l'on pût donner aux enfans de tout âge.

J'aurais pu facilement étendre davantage la liste des auteurs dont les sentimens et la pratique viennent à l'appui de mon opinion. Mais j'ai craint d'abuser du temps des lecteurs instruits, et je n'ai pas dû leur apporter en preuve ce qu'ils connaissent déjà parfaitement. Quant aux autres, le nombre des citations que j'ai mis en avant suffira probablement pour les convaincre.

L'estomac situé obliquement à peu près dans la partie moyenne du corps entre l'abdomen et le thorax, est un organe qui, après le cerveau, joue le rôle le plus essentiel dans l'économie animale. C'est-là que s'opère le premier, le principal acte de la digestion, non par la trituration selon l'idée de ceux qui attribuent à des principes mécaniques toutes les opérations du corps vivant, mais bien par une vraie dissolution et une macération des matières alimentaires, au moyen des sucs gastriques dont la sécrétion se fait par un très-grand nombre de glandes et de vaisseaux exhalans situés dans la surface interne de ce vis-

cère (1). La digestion dépend donc d'un certain état, d'une certaine condition de ces vaisseaux excrétoires; et la nutrition, l'existence même du corps reposent sur cette fonction exécutée de telle sorte qu'un bon chyle en soit le résultat. Devons-nous donc être surpris, d'après cela, que les anciens aient eu de l'estomac une idée si relevée, qu'ils en ont fait le siége de l'ame; et que le grand et savant Lord Bacon de Verulam l'ait appelé en style familier mais énergique, *le père de famille?*

Dans presque toutes les maladies qui dépendent de causes internes, et dans plusieurs autres qui reconnaissent pour raison de leur existence des agens extérieurs, les premiers symptômes, la première indication qui annoncent que le corps s'est écarté de l'état de santé, se font apercevoir dans l'estomac par des nausées, par un sentiment de poids et d'inquiétude dans ce viscère, par un dégoût pour les alimens (2).

(1) Spallanzani Dissert. on hist. nat. 1784.

(2) « Dans tous les cas de constitutions ruinées par » l'âge ou par la maladie, l'on trouve généralement » l'estomac et les premières voies affectés, et cela n'est » pas surprenant, puisque c'est-là le centre, le magasin » qui fournit à chaque nerf individuel et à chaque fibre » du corps. » Robinson, on consompt. p. 128, an. 1727.

La puissance dont il jouit dans l'économie animale est tellement étendue, que, dans ces derniers temps, un professeur célébre a observé que « lorsque l'estomac est dans un état » sain, les digestions s'opèrent d'une manière » convenable, les esprits sont bons, un sen- » timent de légéreté et de bien-être se fait » sentir dans le corps ; mais si au contraire

« Dans tous les cas de consomption, je pourrais ajouter » dans toutes les maladies chroniques, on s'aperçoit que » l'estomac est la partie affectée, et rien n'est plus dans » l'ordre que cela soit ainsi ; puisque c'est le réservoir » d'où chaque vaisseau individuel et chaque fibre du corps » reçoivent leur part de sucs nutritifs. » Stephens on consomption, p. 140, an. 1761.

« Dans l'inflammation de l'estomac, il se fait une perte » de forces plus grande que dans le cas de presque toutes » les autres inflammations. » Cullen, first lines, §. 386, an. 1784.

« Ma troisième observation est, que l'estomac, qui » entretient des rapports si universels avec le reste du » système, est l'organe intérieur qui est le plus fréquem- » ment et souvent à un degré très-considérable affecté » par la goutte. Les paroxismes de cette maladie sont » communément précédés par une affection de l'estomac, » et les symptômes de la goutte rentrante sont le plus » communément des affections dans le même organe. » Cette observation nous conduit à remarquer qu'il y a » un état d'équilibre entre les parties intérieures et exté- » rieures, de sorte que le mode de ton de l'un peut être » communiqué à l'autre. » Ibid. §. 802.

» cet organe est souffrant, s'il n'exécute pas
» ses fonctions naturellement, un état de lan-
» gueur, de faiblesse, de tristesse, des in-
» somnies, des rêves fatigans, le cochemar,
» etc. en sont les suites fâcheuses. Des ali-
» mens agréables et succulens, du vin géné-
» reux ou d'autres liqueurs spiritueuses, ne
» sont pas plutôt reçues dans l'estomac d'une
» personne prête à tomber en défaillance par
» défaut de nourriture, qu'ils communiquent
» une nouvelle vie et de nouvelles forces à
» tout le corps. D'un autre côté, différens
» poisons occasionnent de violentes douleurs,
» des vomissemens, des syncopes, des trem-
» blemens, des convulsions, la stupeur, un
» pouls intermittent, un état d'oppression,
» le froid des extrémités et une infinité d'au-
» tres symptômes dangereux, et souvent la
» mort même, comme il est arrivé à ceux qui
» ont pris de l'eau distillée de laurier. Un
» délire fébrile et de violentes convulsions ont
» été les suites d'une piqûre des membranes
» de l'estomac, produite par une épingle. Des
» vers logés, soit dans cet organe, soit dans
» le trajet du conduit intestinal, produisent
» une multiplicité et une variété étonnante
» de symptômes. » Le même auteur dit en-
core : « Une irritation des nerfs de l'estomac
» par des vents, des humeurs âcres ou d'autres

» causes, suffit pour occasionner, par la cor-
» relation qu'il entretient avec tout le corps,
» un ébranlement général. On ne peut nier
» que les accès hystériques reconnaissent sou-
» vent pour cause l'irritation de ce viscère,
» puisque, dans le début des accès, les ma-
» lades éprouvent un sentiment de mal-aise
» et de gonflement dans cette partie (3). »

Après avoir démontré les rapports de sympathie qui lient l'estomac avec chaque partie du corps, et fait voir quel empire important cet organe exerce sur l'économie animale, il me reste à prouver que, parmi les remèdes puissans et héroïques, les émétiques, en supposant qu'ils ne soient pas seuls, sont ceux au moins dont les effets semblent les plus décidés et les plus constamment favorables.

Dans les temps reculés de la médecine, la matière médicale était bornée à un petit nombre de remèdes pour la plupart actifs et violens dans leurs effets. Telle est la cause qui a retenu alors dans des bornes si étroites l'usage des émétiques que nous avons si étendu depuis. Néanmoins nous trouvons qu'ils ont été recommandés dans plusieurs maladies par plusieurs auteurs anciens dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous.

---

(3) Wytt's works, p. 493. 589.

Hippocrate conseille les émétiques, quoique dans des circonstances assez rares (4), et cela n'est pas étonnant. L'idée qu'il avait conçue que chaque maladie se terminait par une crise à certaine époque, à certains jours, lui faisait rejeter l'usage de tout moyen propre à enlever la cause matérielle, avant le temps fixé par la nature, de peur que la coction ne fût dé-

---

(4) « Vomitus commodissimus est, ex pituita ac bile » quam maxime permixtus et non crassus valde neque » multus; nam meraciores, deteriores sunt. Si vero id » quod vomitu rejectum est prasini fuerit coloris, aut » lividum, aut nigrum, quicumque horum fuerit colo- » rum, malum esse putandum est. Si vero omnes colores » idem homo vomit, valde perniciosum hoc est. Celerri- » mam autem mortem significat lividus vomitus, si gra- » veolens fuerit. Omnes vero subputridi ac fœtidi odores » in omnibus vomitibus mali sunt. » Hippocrat. prænot. pag. 404. Lugd. 1555.

« Graciles et facile vomentes sursum purgare oportet, » vitantes hiemem. » Ibid. aphor. sect. 4, VI et XVIII.

« Quicumque ex pleuritide suppurati fiunt, si in qua- » draginta diebus repurgati fuerint, ab ea die qua ruptio » facta fuerit, liberantur. Si vero non, ad tabem tran- » seunt. » Ibid. aphor. sect. 4. XV.

« Car par un émétique administré à temps, la matière de » l'abcès est exprimée par les contractions que le vomis- » sement occasionne dans le thorax : c'est ainsi que l'abcès » se nettoie de la matière qui s'y serait corrompue, aurait » occasionné un ulcère, enfin la consomption. » Sprengell com. on Hippocrat. aphor. p. 115, an 1708.

rangée et troublée dans ses actes salutaires. L'expérience a presque détruit cette opinion, dont la chute peut être attribuée en partie à la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité d'assigner, dans bien des cas, avec précision, le premier jour de la maladie.

Galien (5) entre dans beaucoup de détail sur

---

(5) « At vero qui ægre per superiora purgantur, ii,
» nisi prius reddantur habiles præparenturque ad vomi-
» tum, minime assumant veratrum : præparabuntur autem
» medicamentis vomitoriis mediocribus nec non cibo ube-
» riori et quiete. Etenim nos radiculas ex oximelite propi-
» navimus, quas arundine perforatas ac ramulis veratri
» albi transfixas, per totam diem atque noctem reliqui-
» mus. Atque ejusmodi ex elleboro facta purgatio erit
» imbecilla. Verum qui angustum habent pectus, eoque
» etiam compressum, ineptissimi ad purgationem existunt,
» quæ per vomitoria medicamenta fiunt, ac potissimum
» per veratrum album, siquidem thoracis aliquod vas
» ipsis rumpitur. At bilis supra, pituita per inferna va-
» cuari debet. Est quando contrario modo accidat, siquidem
» in ventriculo pituitosus, biliosus autem in intestinis
» humor resideat. Melancholicum vero semper per infe-
» riora vacuare oportet. Sic æstate quidem superiores
» ventres, hieme vero inferiores movere convenit, ut
» auctor est nobis Hippocrates. Sed regionis etiam, anni,
» temporis, ætatis consuetidinisque non exigua ratio est
» habenda. Siquidem qui, gratia exempli, vomere soliti
» sunt, facilius purgationes ferunt per superiora ; qui non
» assueverunt haud citra periculum, magisque ex veratro. »
Galen. Quos et quando purg. epit. oper. Lugd. 1643.

l'usage, sur les circonstances où l'émétique est convenable ou non, et sur les préparations qu'il est essentiel de faire précéder. Il conseille à ceux qui ont la poitrine étroite d'user de beaucoup de précaution, sur-tout en faisant usage du *veratrum album*, (ellebore blanc) crainte de la rupture de quelques vaisseaux sanguins. Mais nous savons aujourd'hui qu'il n'y a pas sujet à craindre un pareil accident, parce que l'action de l'émétique se porte très-peu sur les vaisseaux qui pénètrent la substance pulmonaire, et que d'ailleurs, pendant cette même action, il ne passe que peu ou point de sang à travers les poumons.

Alex. de Tralles est moins réservé sur l'usage des émétiques ; il les ordonne dans un grand nombre de maladies différentes (6).

---

(6) « Sin autem affectus inveterascit, etiam vomitus » e radiculis raphani prodest. » Alex. Trallianus, lib. 1, cap. 10, ed. Alb. Hal. Laus. 1772.

« Quod si vero mulsam non libenter sumant, tepida » aqua ipsis liberalior dari debet, atque vomitus solli- » citari aut digitis aut pennis anserum ex hydrelæo in os » inditis, donec corrupta abunde evacuata tibi esse vi- » deantur. » Ibid. lib. 7, cap. 14.

Il les recommande encore dans la céphalalgie, la migraine, liv. 12 ; dans l'épilepsie, chap. 15 ; dans la mélancolie, chap. 17 ; dans l'anorexie bilieuse, l. 7, chap. 5 ; dans le cholera morbus, liv. 7, chap. 14, et dans plusieurs autres maladies.

Arétée (7), un des plus savans et des plus instruits des anciens auteurs, recommande l'usage fréquent des émétiques dans un grand nombre de cas, dans la lienterie, l'épilepsie, l'éléphantiasis coliaque, etc. et dans ces cas, non-seulement il l'ordonne comme moyen direct, mais encore il prescrit les plus faibles émétiques, dans la vue de préparer les malades à l'action des plus puissans, comme l'ellébore, quand il est donné à titre d'émétique.

Celse approuve l'usage de l'émétique, et, contre l'opinion de Galien, il aime mieux l'employer l'hiver que l'été chez les tempéramens bilieux, quand il y a des rapports de matières âcres avec des douleurs et un poids dans la région précordiale, de la chaleur dans la poitrine, etc. Par ce moyen, la cause matérielle est évacuée par la voie la plus prompte. Dans les fièvres ardentes et pestilentielles, il prescrit l'émétique pour débarrasser la poitrine; et quoiqu'il ne soit pas partisan de l'émétique dans les maladies de poitrine, néanmoins il l'ordonne comme dernière ressource dans les fièvres lentes. « *Si non liberaverat; decoquebat* » *aquam, sale adjecto, eamque bibere co-* » *gebat, ut vomendo ventrem purgaret* (8). »

---

(7) Aret. Cap. Oxon. 1723.

(8) « Vomitus utilior hieme quam æstate; nam, tum

D'après bien des motifs que les historiens nous ont exposés, il est probable que les Égyptiens portèrent très-loin leurs connaissances en médecine. Des auteurs d'une autorité imposante nous apprennent qu'ils avaient souvent recours aux émétiques et aux purgatifs proprement dits, dans la vue de prévenir les maladies qu'ils attribuaient le plus souvent à la plénitude ou à la mauvaise qualité des alimens, et qui demandaient en conséquence pour remède l'evacuation et l'abstinence (9).

» et pituitæ plus et capitis gravitas major subest. Inutilis » est gracilibus, et imbecillum stomachum habentibus, » utilis vero plenis et biliosis omnibus, si vel nimium » se replerunt, vel parum concoxerunt.

» Qui vomere bis in mense vult, melius consulet, si » biduo continuarit, quam si post quintum decimum diem » vomuerit, nisi hæc mora gravitatem pectori faciet. » Celsus, lib. 1, cap. 3.

« Si pituita in stomacho coiit, inclinata jam accessione, » vomere cogendus est, et tum dandum frigidum olus » aut pomum, ex his quæ stomacho conveniunt. » Ibid. lib. 3, cap. 7.

(9) « Singulis mensibus triduo purgant se, vomendo » atque intestina diluendo, gratia sanitatis conservandæ. » Herod. lib. 2, §. 77, edit. 1618.

« Morbos ut antevertant, clysteriis, et potabilibus quibusdam purgamentis, jejuniisque et vomitu corpora medicantur. » Diod. Sic. bibl. hist. lib. 1, p. 52, edit. Rhod. 1604.

Le judicieux Morton, malgré la répugnance qui l'éloignait de l'emploi des émétiques, atteste leurs bons effets dans la phthisie commençante et ailleurs; il les recommande dans les fièvres intermittentes, et comme remède de préparation à la petite vérole (10).

Willis prodigue ce remède plus libéralement; il le conseille dans l'hydropisie, l'épilepsie, les convulsions, la jaunisse, etc. (11) « L'éva-

---

(10) « Maximi momenti est post extractionem sanguinis, præcipue autem si morbus a crapula ortum suum » ducat, vel si nauseam et vomendi dispositionem con- » junctas habeat, *emeticum* lene præscribere e *melle* vel » *oxymelite scillitico*, immo et aliquando e *vino benedicto* » modica quantitate sumpto. A qua vomitione, non tantum » ventriculus humorum saburra oppressus relevari, et nau- » sea inde nata tolli et digestio restitui possint (quæ omnia » non sunt flocci habenda); verum etiam moles humorum » jam pulmonibus impactorum harum partium exagita- » tione inter vomendum, insigniter expectorari solet, una » cum notabili relevatione ponderis gravativi a mole ista » effecti. Atque hoc ritu non tantum plurimos empiricos » vidi cum successu felici, sese omnem incipientem phthi- » sim curaturos gloriari, verum etiam ipse ego, ratione » et experientia fretus, sæpissime phthiseos incipientis pro- » gressum eodem modo, brevi temporis spatio, præpe- » divi. » Morton, Phthisiol. lib. 2, cap. 8, an. 1689.

(11) Willis, phar. rat. p. 2, sect. 2.

Les substances qu'il employait à cette fin étaient le vitriol, le tabac, la racine de Brioine, la noix des Indes,

» cuation par le vomissement se fait avec » beaucoup plus de violence que celle par les » intestins. Ainsi, quand les forces du malade » le permettront, on en obtiendra, dans cer- » tains cas, plus d'avantage que de doux pur- » gatifs. Car, par leur moyen, les phlegmes » pesans qui sont fortement attachés aux plis » et replis de l'estomac, et sur lesquels les » autres évacuans glisseraient sans aucun suc- » cès, seront enlevés comme avec un balai; » et, par le même effet, les parties adjacentes, » le pancréas, le thimus, le mésentère, la » rate, le foie lui-même sont violemment » agités, de manière que toutes les obs- » tructions qui s'y rencontrent, ainsi que » toutes les stagnations ou dépôt du sang et » d'humeurs quelconques sont très-aisément » dissipés par cette espèce de secousse. Tous » les fermens étrangers, dans quelques parties » qu'ils se soient établis, les germes profon- » dément enracinés des maladies, sont rare- » ment susceptibles d'être extirpés par autre » chose que l'émétique; mais c'est particuliè- » rement dans les affections du cerveau et » des nerfs, que l'emploi de ce moyen est

---

les œufs d'un poisson appelé *mulet* ou *barbeau*, la fleur d'antimoine, le safran des métaux, le mercure de vie, le verre d'antimoine, etc.

» trouvé avantageux ; et c'est par cette raison
» sur-tout que les maladies opiniâtres, les
» grandes affections des viscères sont bien
» guéries par les émétiques, et cèdent rare-
» ment sans leur secours. Mais cependant les
» purgations émétiques ne doivent pas être
» administrées à tous les malades sans dis-
» tinction. Car chez quelques-uns le ton de
» l'estomac est tellement relâché, la consti-
» tution est si faible, que l'action d'un tel
» remède suffit souvent pour le jeter en dé-
» faillance, au point qu'ils perdent toutes
» leurs forces : chez d'autres, les intestins sont
» tellement susceptibles de conserver long-
» temps telles impressions qu'ils auront reçues,
» que le vomissement une fois commencé ne
» s'arrête plus qu'avec peine, quoique le mé-
» dicament n'agisse que long-temps après son
» introduction dans l'estomac, même pendant
» les efforts pénibles et fréquens avec lesquels
» ils vomissent. Ils sont exposés à une déper-
» dition considérable de force, et souvent aussi
» à des défaillances. Et encore à raison de
» ce que les stagnations et la surabondance
» de l'humeur nerveuse sont plus aisément
» guéries par cette espèce d'évacuation que
» par toute autre ; l'usage des émétiques peut
» très-fort être un moyen de guérison dans la
» goutte, l'épilepsie, la folie et plusieurs autres

» maladies qui sont mises au rang des affec-
» tions violentes, et d'une difficulté presque
» insurmontable, etc. »

Les avertissemens et les sages précautions que nous donne ce savant et illustre auteur, méritent certainement une attention sérieuse. Mais elles perdront beaucoup de leur poids, si l'on réfléchit que les émétiques qu'il employait étaient pris dans la classe des drastiques, comme les préparations d'antimoine, de mercure, le tabac, le vitriol, etc. et qu'il donnait ces émétiques à pleine dose, tandis que les émétiques que nous possédons sont doux, faciles et certains dans leur opération, sur-tout quand ils sont administrés à petite dose.

Le grand et savant Sydenham (12) connais-

---

(12) ℞. Infus. croc. metall. 1 gr. oxymel scillit. et syr. scabios. com. ana semi-unc. m. f. emet.

« Sæpe miratus sum dum forte materiam vomitu rejec-
» tam aliquando curiose contemplabar, eamque neque
» mole valde spectabilem, nec pravis qualitatibus insig-
» nem, quî factum fuerit ut ægri tantum levaminis exinde
» senserint; nempe, vomitu peracto sæva illa sympto-
» mata, (nausea, v. g. anxietas, jactationes, suspiria
» luctuosa, linguæ nigredo, etc.) quæ et ipsos excru-
» ciarant et adstantes perterrefecerant, mitigari solent
» ac solvi, quodque morbi reliquum est ἐνδύμως tolerari. »
Th. Sydenham oper. p. 21, an. 1705. ed. 3.

sait parfaitement bien les bons effets de l'émétique, et son usage lui en était très-familier. Plusieurs endroits de ses ouvrages nous en offre une preuve convaincante. En traitant de la cure des fièvres continues, après avoir conseillé le vin bénit donné comme émétique, il s'exprime ainsi : « J'ai souvent été surpris,
» d'après l'examen curieux que j'ai fait des
» matières rendues par le vomissement, lesquelles n'étaient ni abondantes ni de mauvaise qualité, de voir que les malades étaient
» si fort soulagés par l'émétique ; car aussitôt
» après son effet, les violens symptômes,
» (les nausées, les anxiétés, les agitations, les
» soupirs, la noirceur de la langue), symptômes qui, en tourmentant le malade, jetaient les assistans dans des craintes mortelles, étaient communément adoucis, de
» sorte que la maladie n'offrait plus dans la
» suite que des accidens supportables. »

Ceci est un témoignage d'une grande force en faveur de l'action de l'émétique sur le système général, indépendamment de toute évacuation de matière contenue dans l'estomac, laquelle, dans les exemples dont parle Sydenham, et dont nous sommes tous les jours les témoins, n'était ni en grande quantité ni de qualité délétère. Cependant les symptômes seront sensiblement abattus par l'émétique, et totalement

totalement dissipés par sa répétition. L'opinion de Sydenham, conforme à celle qui est aujourd'hui généralement reçue, était que les émétiques bornaient leur action à évacuer la matière qui surcharge l'estomac; qu'ainsi ils devaient être administrés dans le commencement des fièvres, quand une sensation de mal-aise dans l'estomac, des nausées, etc. le demandaient. Mais il les ordonnait encore avec succès, quand il était appelé trop tard, même le douzième jour, pour arrêter les cours de ventre; et il observe que si les émétiques n'avaient pas été donnés de bonne heure, la maladie ne se terminait pas que la diarrhée ne se déclarât; c'est-à-dire, que la matière toujours contenue dans l'estomac et les intestins n'ayant pas été évacuée de bonne heure, y prenait, à raison de l'augmentation de la chaleur, un caractère putride et très-acrimonieux, et en stimulant le canal intestinal, devenait elle-même la cause de son évacuation, et par là guérissait la maladie qui était due à sa rétention. Il ajoute : « Maintenant, avant de finir de parler des émétiques, il ne faut pas passer sous silence qu'il n'est pas tout-à-fait sans danger (du moins dans cette fièvre) de donner même à la plus légère dose aux petits enfans et à tous ceux qui n'ont pas atteint l'époque de l'adolescence, les émétiques préparés avec l'infusion

» de safran des métaux. Il serait à souhaiter
» qu'au lieu de cette préparation nous eussions
» un autre émétique moins dangereux, mais
» d'un effet aussi décidé, qui pût enlever,
» extirper radicalement l'humeur qui, sur le
» déclin de la fièvre, décide presque toujours
» la diarrhée ; ou au moins un médicament
» qui eût la propriété d'altérer, de modifier
» de telle façon l'âcreté et l'action corrosive
» de cette matière, qu'elle ne pût occasionner
» la diarrhée. J'ai souvent vu avec douleur
» des enfans atteints de cette fièvre, chez
» qui l'indication de l'émétique, qui les aurait
» infailliblement guéris, était parfaitement mar-
» quée ; mais la crainte d'une issue malheu-
» reuse m'a toujours détourné de l'employer.
» Chez les adultes, je n'ai encore rencontré
» aucun exemple où il ait été nuisible, lors-
» qu'il a été donné avec les précautions re-
» quises (13). »

---

(13) « Hic autem loci, priusquam de emeticis dicendi
» finem faciam, prætereundum non est, omnino tutum
» non esse (saltem in hac febre) vomitoria ex infus.
» croc. metall. parata puerulis, ullisve infra adolescen-
» tiam constitutis vel minima quantitate exhibere. Optarem
» equidem ut illius loco alia nobis tutiora, sed satis in-
» terim efficacia suppeterent, quæ humorem hunc in febris
» declinatione fere semper diarrhœam minitantem radicitus
» extirpare possit, vel saltem ut medicamento aliquo

Ce qui faisait l'objet des souhaits de Sydenham, nous le possédons dans la racine d'ipécacuanha, remède dont l'action douce en permet l'usage même chez les enfans de tout âge, quoique d'ailleurs il n'ait pas la vertu de corriger, de neutraliser l'âcreté de l'humeur dans les fièvres, humeur dont on ne peut annuller les effets qu'en l'évacuant : ce qui s'obtient avec facilité par le moyen de la racine dont nous parlons. Mais il semblerait, ou que Sydenham s'alarmait trop aisément, ou que le *vinum benedictum* que l'on employait de son temps avait un effet bien prompt et une grande activité ; car nous donnons tous les jours sans inconvénient, même aux enfans d'un mois (14), nos préparations d'antimoine ; et quand elles sont prescrites à des doses proportionnées, on

» idoneo acrem istam materiam ejusque vim corrosivam » ita mutare liceret ac retexere, ut commovere diarrhœam » nequiret. Sæpius profecto mihi molestum illud accidit, » quod ad infantes puerosque febre correptos accersitus, » indicationem conspexi, quæ quidem medicamenti usum » suasit, cujus ope extra periculum collocari potuissent ; » quod tamen exhibere, veritus infelicem exitum, non » sum ausus ; verum in adultis nullam inde noxam hac- » tenus observavi, modo cum cautionibus prædictis eme- » ticum propinetur. » Tho. Sydenham oper. p. 23, an. 1705.

(14) Voyez Armstrong, dis. of children, an. 1777.

manque rarement d'en obtenir les plus heureux succès. Non-seulement cette espèce d'émétique est plus propre à débarrasser l'estomac des matières qui le surchargent, mais encore l'évacuation s'en fait avec moins de nausées et moins d'efforts.

Dans les maladies de poitrine, Huxham (15) avait coutume de prescrire un doux émétique. « J'ai souvent donné avec de grands avantages » l'émétique dans les péripneumonies, quand » l'expectoration se supprimait tout-à-coup, » et que la difficulté de respirer était portée » à un très-haut degré de violence ; mais ce » n'était qu'après avoir fait tirer une certaine » quantité de sang, et que l'intensité de la » fièvre avait baissé : dans ces sortes de cas, » j'ordonnais à mes malades d'être très-modérés » sur l'usage des boissons que l'on donne pour » aider le vomissement. Comme un symptôme » ordinaire de la fausse péripneumonie est » une fréquente envie de vomir, ce doit être » pour nous, je pense, une indication bien » évidente de soulager la nature par cette » voie. Les bons effets que j'ai produits par de » doux émétiques donnés après quelques petites saignées, m'ont confirmé la justesse

(15) Huxham, on fevers, p. 204. 228. 109. an. 1757, édit. 3.

» de cette théorie. Une cuillerée d'oxymel » scillitique, ou de vin d'ipécacuanha, avec » quelques verres de petit lait de moutarde, » ou autres boissons analogues, produisent » l'effet désiré. Il ne faudrait pas user d'une » grande quantité de boisson quelconque. Par » ce moyen, non-seulement l'estomac et les » poumons sont débarrassés de l'humeur pi- » tuiteuse qui les surcharge, mais encore les » secousses, les ébranlemens communiqués » à tout le système vasculaire donnent aux » humeurs une atténuation et une fluxilité » générale ; communément il succède une » sueur ou une évacuation par les selles. Les » belles cures de pleurésies, etc. vantées par » Ruland et d'autres, au moyen de l'eau bé- » nite antimoniée, doivent être attribuées à » la vertu émétique de cette préparation, et » la fameuse poudre des Chartreux ou le » kermès minéral n'a obtenu une si grande » réputation dans les pleurésies et péripneu- » monies, et dans toutes sortes de transports » d'humeur sur la poitrine, au moins en grande » partie, que parce qu'elle excite doucement » à vomir. Il n'y a pas de doute qu'elle n'ait » eu de bons effets dans les fièvres catarrhales » et dans les péripneumonies pituiteuses ; mais » employer, ou cette dernière préparation, » ou telle autre substance analogue dans les

» péripneumonies et pleurésies inflammatoi-
» res, sans en faire précéder l'usage par la
» saignée, c'est une conduite reprochable,
» dangereuse et empirique. »

Ce célébre médecin était pleinement convaincu que dans les fièvres malignes le vomissement était la seule évacuation qui pût être avantageuse : et dans le fait, c'est la seule que les malades puissent supporter ; car la saignée et l'évacuation par les selles les réduisent à un tel degré de faiblesse, que l'art n'a plus de ressource pour y rémédier. « D'ail-
» leurs, le pouls, dans ces circonstances,
» s'affaiblit d'une manière surprenante après
» une seconde saignée, même quelquefois
» après la première ; et j'ai plus d'une fois
» observé ce fait avec douleur et surprise, et
» souvent dans des circonstances où, d'après
» l'état du pouls, etc. j'avais été porté à croire
» qu'il y avait indication de répéter la saignée,
» tant il est nécessaire d'étudier et d'avoir
» égard à la nature particulière d'une fièvre
» épidémique. »

Ce serait pour moi une bien grande satisfaction, si tout ce que j'ai avancé jusqu'ici dans mon essai allait à convaincre les gens de l'art que la cause des maladies a rarement, si toutefois elle a quelquefois son siége dans le sang ; et que dès-lors la prodigalité avec

laquelle on le verse ne peut avoir pour suite qu'un affaiblissement général, auquel, dans plusieurs maladies, il est impossible de jamais remédier. Aucune des évacuations connues ne produit cet affaiblissement comme la saignée.

Cheyne (16), qui a porté l'usage du régime sévère et méthodique au-delà des bornes prescrites ordinairement par les auteurs modernes, recommande fortement les émétiques dans une multitude de maladies différentes, soit du corps, soit de l'esprit. Dans son traité sur ces sujets, il dit : « Je ne crains pas d'avancer » qu'aucune opération, aucun remède, aucun » antidote en médecine n'a une vertu aussi » universelle, aussi prompte et aussi heureuse » que les émétiques, dans les cas où on peut » les appliquer sans danger, au moins dans » nos climats septentrionaux. Je ne connais pas » le nom et l'espèce d'affection particulière » à la machine animale, où les émétiques ne » soient bienfaisans, salutaires et efficaces, » parce que l'origine de presque toutes les » les maladies dépend de l'usage d'une trop » grande quantité d'alimens et de boissons, » ou de leur nature trop substantielle et trop » ardente. C'est un fait assez généralement » connu, qu'Hippocrate, le père de la mé-

(16) Cheyne, dis. body and mind. p. 144, an. 1742.

» decine, conseillait comme moyen préservatif
» l'émétique pris deux fois par mois aux per-
» sonnes vigoureusement constituées et char-
» gées d'embonpoint, et une fois seulement
» à celles qui étaient moins robustes et peu
» replètes. Non-seulement l'émétique emporte
» directement les humeurs impures et recuites
» de l'estomac, du pylore, des glandes qui
» avoisinent l'abdomen et le cœur, (source
» et centre de vitalité et de mouvement),
» mais encore par les spasmes et les secousses
» qu'ils opèrent, ils portent leur action jusque
» sur les veines et les artères les plus éloi-
» gnées du centre, sur les glandes, etc.; ils
» rompent tous les obstacles; ils désobstruent;
» ils communiquent un ébranlement salutaire
» à toutes les parties du système vivant. Il
» semble effrayant dans son opération, et est
» accompagné de quelque douleur et de mal-
» aise pour le malade; mais il est le plus
» avantageux, le plus salutaire et le plus
» prompt de tous les remèdes que possède la
» médecine. Je ne crois pas qu'il y ait au-
» cun cas où il ne puisse et ne doive être
» tenté, et où son usage ne doive être con-
» tinué pendant toute la durée et à chaque
» retour des symptômes : j'en excepte l'hémor-
» rhagie, l'hémoptysie ou la rupture de quel-
» ques vaisseaux, quoique cependant j'ai vu

» de ces sortes de cas parfatement guéris par
» les émétiques ; et si l'on pouvait trouver un
» médicament émétique doux, point fatigant
» et facile dans son opération, je pense que
» cette découverte serait pour la médecine
» britannique de la plus grande utilité, et
» rendroit un service universel. Mais je crains
» d'avancer une chose contradictoire ; car,
» plus les émétiques sont puissans et actifs,
» plus avantageux ils seront ; et je n'en con-
» nais pas qui mérite une préférence mieux
» méritée que la racine des Indes, ou ses di-
» verses préparations unies avec quelques
» grains de tartre stibié, ou quelques drag-
» mes de vin émétique, selon la nature du
» cas et le tempérament du malade ; une dé-
» coction de plantes amères, même l'action
» de solliciter souvent le vomissement avec
» le doigt ou une plume, apporte quelquefois
» un soulagement bien marqué dans les re-
» lâchemens de l'estomac et des glandes,
» quand on persiste pendant quelque temps,
» et qu'on répète l'opération tous les jours. »

Ces opinions quoique exprimées d'une manière singulière, se rapporte tellement à mes idées sur l'usage des émétiques, que je ne saurais m'empêcher de les présenter au lecteur dans toute leur étendue. Cet auteur affecte un style et une manière différente de celle

de ses contemporains ; mais il n'en était pas moins un homme de beaucoup de pénétration, de sagacité, et d'une pratique très-heureuse. L'expérience, je ne doute pas, justifiera l'opinion de ce médecin, et les vertus du remède qu'il préconise.

Whytt (17) nous a conservé un cas d'accès convulsifs qui continuèrent près d'un mois, durant lequel espace de temps le malade éprouva quelquefois huit à dix accès par jour. Après avoir mis en usage sans succès tous les remèdes nervins et antispasmodiques, les accidens ne cédèrent parfaitement qu'à l'usage journalier des émétiques pris chaque matin. L'effet de ces émétiques était l'évacuation de beaucoup de bile.

Dans les détails les plus exacts et les plus authentiques de maladies pestilentielles, qui soient parvenus à ma connaissance, on trouve que les émétiques ont toujours produit les plus heureux effets. C'était le premier remède qu'on employa aussi-tôt après le début de la maladie; et si les nausées et un goût amer dans la bouche ne disparaissaient pas pendant l'action du premier émétique, on en donnait un second et quelquefois un troisième et un quatrième ; même si la violence des symptômes

(17) Whytt's Works, p. 692, edit. in-4°. an. 1768.

l'exigeait, comme les plus petits instans sont précieux dans cette maladie, on les répétait deux ou trois fois dans l'espace de douze heures. Cette espèce d'évacuation n'a jamais été suivie des inconvéniens attachés aux fortes purgations que les malades attaqués de la peste sont incapables de supporter. Les purgatifs, proprement dits, ont même été trouvés dangereux quand les malades pouvaient très-bien supporter l'action des forts émétiques, répétés plusieurs fois quand la nature des symptômes le demandaient (18). Un médecin qui survécut à deux attaques de cette mortelle maladie, commença ses traitemens par un fort émétique qu'il répéta deux ou trois fois; une tisane apéritive lui servait de boisson dans les intervalles; et après ces évacuations, l'usage du quina, du camphre, etc. compléta sa guérison.

Quand le fléau de la peste étendit ses ravages sur cette contrée, un auteur de grande réputation recommandait aux gens pauvres comme moyen préservatif, l'usage répété de deux ou trois grains d'émétique de verre d'antimoine, et à ceux qui étaient atteint de la contagion, il ordonnait le sel de vitriol comme doué d'une action plus prompte (19).

(18) Duncan's com. for 1781 and 1782.
(19) Gideon Harvey on the plaque 1673.

Les effets du vomissement sur le systême absorbant sont très-considérables, et ont été notés par plusieurs auteurs célébres. Home, dans ses expériences cliniques, rapporte que de dix malades hydropiques sept ont été parfaitement guéris par l'usage de la scille en poudre prise à la dose de 2 à 8 grains chaque matin : elle procurait d'abord l'évacuation par les selles et une augmentation d'urine ; les malades rendaient ensuite par le vomissement une grande quantité d'un fluide aqueux et limpide ; après quelques jours, des nausées se faisaient sentir, et le vomissement, qui s'accompagnait souvent d'un sentiment douloureux dans l'estomac ; pendant ce temps, le pouls était d'une lenteur remarquable, quoique cet état ne fût pas dangereux. Il est à croire que, dans ces circonstances, les douleurs de l'estomac et la lenteur du pouls reconnaissaient pour cause la qualité délétère de la scille, laquelle donnée à haute dose agit toujours très-violemment. J'ai vu une personne tombée en défaillance avec perte de sentiment par l'impression de 4 grains de cette substance unis à un opiat. Les bons effets qu'elle a produits doivent être rapportés, ce me semble, au vomissement qui augmente l'énergie du systême général : ainsi, les émétiques qui opèrent plus

facilement et sans douleur doivent lui être préférés (20).

S'il est constant que les émétiques, en augmentant l'énergie du système lymphatique, renforcent la faculté absorbante, il doit s'ensuivre que l'usage fréquent de ces remèdes augmentera la violence de la phthisie, si celle-ci dépend, comme on ne craint pas de l'avancer, de l'absorption du pus par les poumons. Or, j'espère que les preuves que j'ai rapportées en faveur des émétiques prouveront au lecteur d'une manière satisfaisante, qu'ils n'augmentent pas les symptômes des fièvres en général; et pour preuve qu'ils n'augmentent pas non plus la fièvre hectique pulmonaire, je renvoie à mon ouvrage jusqu'à ce que l'expérience ait confirmé ou renversé mes principes.

Dans toutes les espèces de toux ou affections de poitrine que l'on fait dépendre communément du froid, je conseille, dans l'essai précédent, la poudre d'ipécacuanha à petites doses prises chaque matin de manière à n'exciter qu'un seul ou deux vomissemens tout au plus, selon la nature et la force des symptômes. Il m'a été objecté que cette pratique de donner l'émétique si fréquemment détruirait le ton de l'estomac, et entraînerait après elle

(20) On peut consulter Millman sur l'hydrop. an. 1779.

d'autres fâcheuses conséquences. Pour l'instruction des personnes qui font cette critique, et auxquelles je conseillerais de lire avant que d'écrire, je produirai une opinion qui mettra dans le plus grand jour l'efficacité et l'innocence de cette pratique.

Dans un ouvrage sur l'usage de l'ipécacuanha donné au public par un savant et célèbre médecin de ces derniers temps, l'auteur s'explique ainsi : « Mais quand il n'y a rien, dans un » cas particulier, qui puisse rendre l'action » répétée du vomissement dangereuse et dé- » placée, je ne ne connais pas de remède » d'une efficacité si marquée que l'ipécacuanha, » pour dissiper les accès d'asthmes spasmodi- » ques. C'est le moyen que je mets en usage de- » puis plusieurs années dans cette vue. Quand » j'ai trouvé le malade dans un violent paroxys- » me, j'ai fait prendre aussitôt un scrupule d'ipé- » cacuanha, et il n'a jamais manqué d'apporter » le plus grand et le plus prompt soulagement. » Mais quand j'ai eu à traiter de ces sortes » d'indispositions habituelles et chroniques, » j'ai prescrit de prendre chaque matin une dose » de trois à six grains, ou de six à dix, selon » le degré d'intensité de la maladie, et sans » avoir nullement égard à aucun paroxysme. » J'ai persisté quelquefois dans cette méthode » pendant l'espace d'un mois et même de six

» semaines. Quoique d'abord les malades se » plaignissent vivement des nausées et de la » fatigue qu'ils en éprouvaient, néanmoins » après quelque temps d'usage et d'expérience, » je les ai toujours trouvés disposés à conti- » nuer ce remède, et ceux qui l'avaient in- » terrompu, demandaient à le reprendre. A » la dose de six grains, il produit assez gé- » néralement le vomissement; chez certains » sujets, cependant, il n'a d'autres effets et » ne produit d'autre sensation sur l'estomac » qu'un sentiment de mal-aise; ce qui arrive » plus fréquemment, même presque toujours » quand il est donné seulement à la dose » de trois grains. Néanmoins, dans ces » cas-là, j'en ai retiré des effets aussi avan- » tageux que quand la même dose a procuré » chez certains individus le vomissement: de » sorte que le soulagement qu'il procure aux » asthmastiques ne dépend pas de l'action du » vomissement, mais semble devoir être rap- » porté à sa vertu antispasmodique et relâ- » chante: vertu qui, comme j'ai essayé de » l'indiquer ailleurs, est bien acquise et ac- » cordée à l'ipécacuanha, et de laquelle il y a » grande apparence, dérive particulièrement » son effet émétique lui-même (21). »

(21) Akenside, med. Trans. vol. 1, an. 1772.

J'ai très-souvent administré l'ipécacuanha dans les asthmes humoraux et spasmodiques; mais son emploi n'a jamais été suivi d'aucun avantage réel, que quand il a décidé le vomissement; et j'ai trouvé que le tartre émétique donné à une dose capable de procurer le vomissement, soulage aussi de la même manière. Il me paraît donc que les avantages de l'ipécacuanha dépendent de son action émétique et non d'aucune vertu antispasmodique et relâchante, inhérente à cette racine. Quand la maladie dont nous parlons dépend d'un état essentiellement spasmodique, qui n'est pas compliqué de diathèse humorale, comme cela arrive le plus souvent, ce nouveau *stimulus* introduit dans l'estomac peut bien exciter un sentiment d'anxiété, de soulèvement, et réagir, par voie de sympathie, sur le système général, pour procurer quelques légers soulagemens; mais jamais ils ne seront aussi prononcés que celui qui est attaché au vomissement. Dans les toux criardes convulsives, (coqueluches), que j'ai supposées ailleurs dépendre d'un état spasmodique, l'ipécacuanha

« Neque id satis est : vomitus etiam, si pituita tenax » pulmonem aut ventriculum gravat, apprime utilis est, » et is quidem frequenter repetitus. » Mead, monit. et præcept. med. de asthmate, an. 1751.

et

et le tartre stibié sont d'un égal avantage, pourvu qu'ils soient donnés à une dose capable de décider le vomissement.

J'ai fait un usage habituel pendant plusieurs années de la fameuse poudre du docteur James, dans les affections du genre inflammatoire, et elle a toujours comblé mes espérances, quand elle a décidé le vomissement et ensuite l'évacuation par les selles, comme si cette dernière était une suite de la première. Mais quand je n'en ai obtenu aucune de ces deux évacuations, rarement j'ai eu lieu d'en être satisfait.

Je l'ai vu donner quelquefois à très-haute dose sans le moindre effet; je me rappelle d'un cas de fièvre dans lequel l'estomac était affecté d'une manière d'être telle qu'il résistait constamment à l'action des préparations antimoniales; la poudre de James était aussi décidément impuissante, et le tartre émétique coulait sur les intestins sans y laisser la moindre impression. Enfin, après avoir obtenu le vomissement au moyen de l'ipécacuanha (donné à la vérité à une dose au-dessus de celle que l'on prescrit communément), la poudre à dose alors médiocre occasionna des anxiétés, et décida le vomissement et l'évacuation par les parties inférieures; enfin, la maladie céda et disparut par l'usage continué

de cette même poudre. Ce cas joint à plusieurs autres de la même nature dont j'ai été le témoin, m'a convaincu que l'ipécacuanha peut avoir de l'action sur l'estomac, quand les antimoniaux ont blanchi. Quelle est la raison de ce phénomène? je ne saurais la dire : quand, au moyen de l'ipécacuanha, on a détruit l'atonie de l'estomac, alors les autres remèdes ont leurs effets accoutumés.

Je pourrais aisément rapporter plusieurs autres observations pour constater l'efficacité des émétiques en général; je présume que le nombre de celles que j'ai notées paraîtra suffisant. Je dois maintenant étayer les raisonnemens dont je me suis servi pour les recommander dans les maladies des poumons, par des considérations sur l'état de ces organes chez les sujets morts de cette maladie : je préférerai, à mes propres observations, les faits consignés dans différens auteurs.

Home, dans ses expériences cliniques, rapporte un cas de rougeole où le malade mourut le quinzième jour de l'éruption, laquelle avait paru le sixième, après le début des premiers symptômes de la maladie. A l'ouverture du cadavre, on trouva la trachée-artère remplie d'une matière purulente, mais on ne put découvrir aucun point d'ulcération d'où ce dépôt pût provenir. En reconnaissant à cette

matière la nature purulente (ce qui n'est pas hors de vraissemblance) il faut penser qu'elle a été le produit d'une vraie sécrétion et non d'une suppuration. Le jour qui précéda la mort, le malade avait pris un émétique de tartre stibié ; mais le docteur Home doute si le vomissement fut assez décidé et assez long-temps soutenu ; d'aprés l'incertitude de cette opération, je suis porté à croire que le malade ne vomit pas : car, s'il y avait eu un vomissement, on n'aurait pas trouvé la trachée-artère engorgée de pus ; et le court espace qui mesura l'intervalle qui s'écoula depuis l'opération du remède jusqu'à la mort, ne fut pas assez long pour qu'on puisse soupçonner raisonnablement qu'il se soit fait une sécrétion de cette matière en si peu de temps.

Nous trouvons dans Morgagni un cas absolument analogue, qui, au rapport de ce savant anatomiste, est le premier de cette nature qui se soit présenté à lui. Une fille âgée de quarante ans, depuis long-temps asthmatique, et ayant la voix extrêmement affaiblie, fut regardée par ses médecins comme atteinte, sans aucun doute, d'une maladie de poitrine, quand elle succomba à une attaque d'asthme de la plus grande violence. L'inspection du cadavre fit voir les organes du bas ventre, de la poitrine et du cerveau parfaitement sains ; mais

une ouverture longitudinale pratiquée à la partie postérieure du larynx fit découvrir du pus blanc tirant sur la couleur cendrée, d'une consistance pultacée et retenant la forme d'un bouchon qui remplissait entièrement la cavité du larynx, au-dessous de la glotte; et dans cet endroit, la membrane qui revêt le larynx était ulcérée, et même encore, quoique plus légérement, une portion de celle qui recouvre quelques-uns des cartilages annulaires de la trachée-artère les plus voisins (22).

Un savant professeur, en traitant de l'esquinancie trachéale dans ses élémens de pra-

(22) « Virgo igitur de qua modo dicebam, annos nata » ad quadraginta, jam diu asthmatica, imminuta insuper » voce, a medicis procul dubio ex pulmonibus laborare » credebatur, cum acrius asthmate ingruente de impro- » viso mortua est. In thorace autem, ipsisque pulmo- » nibus, nihil omnino vitii; ut jam omnes intra cranium » morbi causam repertum iri putarent. Sed et ibi recte » constituta inventa sunt omnia. Quam ubi à tergo se- » cundum longitudinem incisam (laryngem) diduxi, con- » tinuo manifestum fuit quod quærebamus. Pus enim ex » albo cinereum, et quasi pultaceum, formatum in ob- » turamenti modum occludebat penitus cavum laryngis » quod infra glottidem est : eoque loco tunica laryngem » convestiens erat exulcerata, quemadmodum et proximos » annulos aliquot tracheæ-arteriæ operiebat quanquam » hic levius. » Morgagni, caus. et sed. morb. epist. 15, art. 13, an. 1761.

tique, dit : « Quand cette maladie a une issue » fatale, la mort est ordinairement amenée » par la suffocation, laquelle, comme nous » l'avons dit, dépend probablement d'un état » de spasme fixé sur la glotte, mais aussi quel- » quefois d'une quantité de pus qui obstrue » le canal bronchique. A l'ouverture de quel- » ques sujets morts après quelques jours d'in- » flammation des poumons, on a trouvé les » bronches remplies d'une quantité considé- » rable d'un fluide séreux et épais, lequel, » je pense, doit être regardé plutôt comme » un épanchement de sérosité dont les parties » les plus essentiellement fluides ont été dis- » sipées par la respiration, que comme une » matière vraiment purulente formée soudai- » nement dans la partie enflammée. Il est à » croire que cet épanchement dans les bron- » ches, dont nous avons parlé, concourt » souvent avec l'effusion de la partie rouge » du sang à amener la suffocation qui termine » fatalement les inflammations de poitrine; » que l'épanchement séreux seul peut décider » la suffocation, et que l'épanchement d'une » certaine quantité de *sérum*, plutôt qu'un » état de débilité des facultés expectorantes, » est la cause de la cessation de l'expectoration » qui précède très-constamment le moment » de la mort. Car, dans plusieurs circonstances,

» l'expectoration a eu cessé quand il n'y avait
» encore paru aucun symptôme de débilité de
» l'organe pulmonaire ; et à la dissection, les
» bronches ont été trouvées remplies d'un pus
» liquide. Il est même probable que, dans quel-
» ques cas, un épanchement semblable pour-
» rait avoir lieu sans aucun symptôme de
» violente inflammation ; et dans d'autres,
» l'épanchement ayant lieu semblerait devoir
» écarter les symptômes d'inflammation qui
» ont précédé, et ainsi rendre raison de ces
» terminaisons fatales et inattendues qui ar-
» rivent quelquefois. Peut-être l'on trouverait
» dans cet épanchement la raison de plusieurs
» phénomènes de la péripneumonie fausse.
» Mais je vais encore plus loin : comme l'in-
» flammation des poumons produit très-sou-
» vent un épanchement de *serum* dans les
» bronches, ainsi tel il peut avoir lieu chez
» les personnes avancées en âge au plus léger
» degré d'inflammation ; et quand il arrive
» ainsi, il produit ces cas véritables de pé-
» ripneumonies fausses fatales (23). »

L'exposition de ces faits jettent un si grand jour sur la propriété de la méthode de traitement dont j'ai tâché de démontrer les avan-

---

(23) Cullen, first lines, §. 329, 348, 350, 380, edit. 4, an. 1784.

tages dans les maladies de poitrine, que j'ai cru qu'il était de mon devoir de les mettre sous les yeux du lecteur dans toute leur étendue.

Quand d'aprés la difficulté de respirer et les autres symptômes, on est conduit à soupçonner un épanchement dans les bronches tel que ceux qui font le sujet des observations rapportées par Cullen, la matière médicale nous offre-t-elle un remède mieux indiqué et d'une efficicacité plus réelle que l'émétique? ou l'art a-t-il des moyens, des ressources sur lesquels nous puissions mieux nous reposer, ou qui aient comme lui la propriété de débarrasser les bronches de l'humeur répandue dans leurs cavités? Certainement il n'y en a pas : et dans les cas cités précédemment sur l'authenticité et l'exactitude desquels on ne peut élever aucun doute, si les émétiques eussent été convenablement appliqués, soit dans les commencemens ou les progrés de la maladie, soit même quand la difficulté de respirer semble remplacer le mode inflammatoire, je crois, et tout esprit dégagé de préjugé conviendra avec moi que s'il eût été possible d'évacuer la matière épanchée, on aurait sauvé la vie aux malades, et la terminaison fatale n'aurait pas eu lieu.

Il n'est pas aisé de déterminer avec précision dans les affections des organes renfermés sous le thorax, quel est le siége particulier de

la maladie (24); et dans les grandes difficultés de respirer, excepté quand elles sont accompagnées d'un bruit de râlement dans le gosier, il n'est pas possible d'établir qu'aucun épanchement semblable de matière n'a pas pris place, et quand il est porté à une certaine étendue, nous avons vu qu'il amenait la mort: dans ces cas-là, supposons que nous connaissions par l'espèce de bouillonnement et de râlement de la respiration, mentionné par Morgagni (25), quand commence l'épanchement, que nous sachions encore qu'il remplira bientôt graduellement les bronches, je demanderai à ceux qui combattent l'usage des émétiques dans les maladies des poumons; je demanderai aux savans professeurs quels moyens ils proposeraient pour évacuer d'une manière infaillible cette matière ainsi épanchée? Sur cette question porte la vie du malade, et très-certainement elle mérite et demande la plus

---

(24) « Vix ullum in corpore toto particulum superesse, » cujus non aliquæ in negotio *respirationis* partes sint, » et *illud verissime subjecit*, summam in morbis difficultatem facere magnum numerum organorum, quæ ad » actionem concurrunt, et quorum aliquod læsum totam » functionem turbat, cum interim difficillimum sit scitu, » quæ ex toto numero proprie læsa sit. ». Boerhaave, prælect. ad instit. §. 601.

(25) Morgagni, caus. et sed. morb. ep. 13, art. 4.

profonde et la plus sérieuse délibération. Probablement, selon la méthode ordinaire et routinière, on mettra en usage, avec la confiance la plus respectueuse, les expectorans, les balsamiques, les pectoraux, les vésicatoires, les fumigations, les opiats, les caustiques et les purgatifs, etc. Mais quels effets produiront ces remèdes, qui puissent tendre à débarrasser les poumons de la matière, du fluide séreux qui s'accumulent graduellement sur eux jusqu'à l'extinction de la vie. Ils berceront les maladies et leurs amis d'un vain espoir, mais la maladie marchera sans obstacles et sans interruption à sa fatale terminaison.

Le savant professeur, déjà cité (Cullen), pense qu'il est dangereux dans les *inflammations de poitrine* d'exciter un *plein vomissement*. Comme il très-important pour moi de n'avoir pas un nom si célèbre et si recommandable en médecine, contraire à la méthode de traitement que j'ai recommandée dans les maladies des poumons, je prendrai la liberté de rassembler quelques assertions tirées de ses propres ouvrages, et qui se rapporteront immédiatement à mon sujet, pour montrer qu'il n'est pas toujours constant dans sa désapprobation de l'émétique dans les maladies qui ont leur siége dans la cavité du thorax, et qui sont accompagnées d'inflammation.

« Sous ce titre d'inflammation de poitrine, je comprends toutes les inflammations qui peuvent affecter, soit les viscères du thorax, soit la membrane qui tapisse la surface intérieure de cette cavité : car, non-seulement on ne peut porter un diagnostique certain sur le siége de cette maladie, mais encore, la différence, quand au siége de la maladie, ne fait voir aucun changement considérable dans l'état des symptômes, ni ne conduit à aucune différence dans le traitement (26). » En traitant de la méthode de traitement, il dit : « Je pense que c'est une pratique dangereuse dans cette maladie de donner les émétiques de manière à décider un *plein vomissement* : mais l'expérience m'a prouvé que, donnés à une dose simplement suffisante pour exciter des nausées, ils sont du plus grand secours ; et dans la période avancée de la maladie, donnés de cette manière, ils sont le moyen le plus sûr d'exciter l'expectoration (27). » En traitant de la péripneumonie fausse, il dit : « La toux devient souvent fréquente et violente ; elle est quelquefois accompagnée de maux de tête déchirans ; et comme il arrive dans d'autres cas de toux, elle décide, par les secousses réitérées

(26) Cullen, first lines, §. 334.
(27) Cullen, l. c. §. 371.

qu'elle cause, le vomissement. Le visage est quelquefois enflammé, et quelques vertiges, ou un état comateux accompagne souvent cette maladie. Une difficulté de respirer, avec un sentiment d'oppression ou de resserrement dans la poitrine, avec une certaine douleur obscure dans le même endroit, et un sentiment de lassitude sur tout le corps, sont les symptômes inséparables de cette maladie. Le sang tiré présente à sa surface une croûte d'une consistance couenneuse, comme dans les autres affections inflammatoires. » Ét ailleurs: « Un catarrhe cependant est, à proprement parler, une affection de la membrane muqueuse et des vésicules bronchiques seulement. Mais cette affection peut être, et est très-souvent compliquée d'un certain degré d'inflammation des poumons, et dans ces cas-là devient plus justement la maladie particulière dont nous traitons ici. » *Peripneumonia notha* (28).

La fausse fluxion de poitrine est donc une maladie inflammatoire qui affecte les viscères renfermés sous le thorax, accompagnée quelquefois de fièvre, de toux, de difficulté de respirer et de plusieurs des symptômes de l'inflammation de poitrine, dans la méthode de traitement de laquelle il dit : « Dans tous les

(28) Cullen, first lines, §. 379, 380.

cas, les remèdes d'où dépend essentiellement et principalement la guérison, sont le vomissement et les vésicatoires. L'on peut exciter le plein vomissement et répéter très-fréquemment l'opération, et des doses rompues seulement pour causer des nausées, doivent être constamment employées. »

En traitant du catarrhe chez les personnes avancées en âge, dont les poumons sont naturellement surchargés d'une grande quantité de *mucus* : « Si donc ces personnes sont atteintes d'un catarrhe, et qu'il augmente le transport des fluides sur les poumons avec un certain degré d'inflammation, il peut produire la péripneumonie fausse, qui, dans ces cas-là, a très-souvent une issue fatale (29). » Traitement : « pour rompre la direction vicieuse qui porte ces fluides sur les poumons, et pour les rappeler à la surface du corps, et en même temps pour favoriser l'excrétion du *mucus* qui surcharge les poumons, lequel pourrait, par sa présence plus long-temps continuée, entraîner l'inflammation de ses membranes, l'émétique est le moyen le plus efficace. »

La manière dont il considère l'émétique comme moyen curatif général, est encore plus favorable à mon opinion. « Le vomissement,

---

(29) Cullen, first lines, §. 381, 1056, 1066.

sous plusieurs rapports, est très-utile dans les fièvres, en tant qu'il débarrasse l'estomac des humeurs nuisibles qu'il contient, qu'il stimule les vaisseaux biliaires et pancréatiques, évacue les matières ramassées dans le *duodenum*, et peut-être celles de parties plus reculées du canal intestinal; parce qu'il agite le système entier des viscères abdominaux, y précipite la circulation et favorise leurs différentes sécrétions; et enfin, en tant qu'il agite les viscères du thorax et produit dans ses organes les mêmes effets. Il détermine les humeurs à se porter à la surface du corps, non-seulement par l'exercice du vomissement, en agitant toute la machine, mais par une action particulière de l'émétique sur les fibres musculaires de l'estomac; au moyen de quoi il met en jeu l'action des extrémités artérielles de la surface du corps, et par là détermine d'une manière efficace le sang à s'y porter, il détruit l'atonie et enlève les spasmes qui les affectent (30). »

Des observations critiques ne font point partie de mon plan, ni je n'entreprendrais pas de concilier le sens de ces passages opposés; mon but est seulement de prouver par des assertions prises dans les propres ouvrages de ce savant professeur, qu'il reconnaît l'utilité

(30) Cullen, first lines, §. 172, 173.

et l'absolue nécessité du vomisement plein et fréquent dans les maladies du thorax, accompagnées d'inflammation des parties renfermées dans cette cavité, et de leurs membranes; et même il arrive très-souvent que les préparations d'antimoine qu'il recommande si fréquemment dans les inflammations de poitrine, données à des doses capables seulement d'exciter des nausées, il arrive, dis-je, que ces substances données pour la première fois décident le vomissement, et quelquefois à un degré considérable; ou, pour me servir des expressions de l'auteur cité, un *plein vomissement*, et cela quelques précautions que l'on prenne de proportionner la dose à l'âge et à la situation du malade : et de fait, telle est l'incertitude des remèdes antimoniaux dans leurs effets, et sur-tout du tartre émétique, que je suis convaincu qu'aucun médecin n'entreprendra de déterminer qu'une dose donnée décidera ou non le vomissement, si ce n'est après en avoir éprouvé les effets sur la constitution particulière de son malade. Dans celles qui sont délicates et irritables, la plus petite dose de ces émétiques opèrera le vomissement, tandis que chez d'autres, à quelque dose qu'on les porte (dose cependant qu'il ne soit pas dangereux d'administrer) ils n'auront

pas sur l'estomac la moindre action (31).

Comme il paraît, par la pratique générale de ce professeur, que le *plein vomissement*, dans les maladies des poumons, n'emporte aucun danger, j'espère qu'on tiendra comme évident, que des doux vomissemens, les seuls que je recommande, doivent produire les plus salutaires effets dans les maladies qui ont leur siége dans les organes contenus dans le thorax et sur la membrane qui tapisse sa surface intérieure; et que, dans quelques cas, ils sont les seuls moyens de soulager le malade et de l'arracher à une mort inévitable. Mais à peine puis-je attendre que ma faible voix l'emporte contre le cri général et sur l'opposition de différens partis, ou qu'aucun argument dont je pourrais étayer mon opinion puisse balancer ceux de ce célébre auteur. Cependant, qu'il me soit permis d'engager les gens de l'art à se dépouiller pour un moment de leur préjugé et de leur prédilection en faveur de ce *farrago* informe d'huileux, de balsamiques, et de pectoraux; et quand ils ne pourront pas, avec ces compositions, débarrasser

---

(31) « Il prit quatre émétiques dans une semaine, » composés chacun de quatre grains de tartre émétique, dans » une infusion d'une drachme d'ipécacuanha, et toujours » inutilement : aucun d'eux ne décida aucune évacuation. » Woodward's cases by templeman, p. 117, an. 1757.

les poumons et les bronches des matières accumulées sur eux, ou abattre la toux et la difficulté de respirer, qu'ils donnent les émétiques de la manière que j'ai recommandée dans l'essai précédent, en forme d'épreuve ; et s'ils manquent d'apporter du soulagement, ils ne mettront pas le malade dans un état pire qu'auparavant. L'expérience m'a pleinement convaincu, non-seulement du peu d'inconvénient qu'il y a à les prescrire, mais encore de leur efficacité bien grande dans ces maladies ; qu'il me soit donc permis d'attendre que l'expérience soit la seule espèce de preuve qui puisse autoriser ou détruire la méthode de traitement que je propose.

Dans l'épidémie catarrhale, qui répandit son influence sur toute l'Europe, dans le printemps de 1782, j'observai les meilleurs effets des émétiques fréquemment répétés ; ils calmaient la toux fatigante, et produisaient généralement un état de moiteur salutaire sur toute l'habitude du corps. Dans un détail très-exact publié dernièrement sur cette maladie, et tiré avec beaucoup d'intelligence des différentes relations de plusieurs médecins et praticiens qui les avaient transmis dans cette intention, on trouve, après quelques remarques sur les autres remèdes, le passage suivant sur les émétiques : « Les émétiques ne semblent pas avoir

» été

» été généralement employés ; mais tous ceux » qui les ont mis en usage s'accordent unanimement à dire qu'ils leur furent d'un grand » secours, non-seulement lorsqu'il y avait lieu » de soupçonner une congestion d'humeur muqueuse dans les ramifications bronchiques, » mais encore lorsqu'ils furent prescrits principalement dans la vue de faciliter une libre » et pleine respiration (32). » Les autorités suivantes sont rapportées en notes.

« Dans deux ou trois cas où le danger était » extrême, c'est-à-dire, lorsque la congestion » phlegmatique menaçait de suffocation, les » émétiques doux parurent arracher les malades à la mort. » Dr. Cleghorn, Dublin.

« Les émétiques apportèrent un grand soulagement à tous les symptômes. » Dr. Flint, St. Andrews.

« Un émétique administré de bonne heure, » et suivi d'une grande quantité de boissons » délayantes, bues chaudement, avec le soin » de garder le lit, dissipait la maladie et tous » ses accidens en peu de jours. » Dr. Macqueen, Great Yarmouth.

« Les émétiques donnés de bonne heure » contribuaient d'une manière efficace au

(32) Dr. Gray in med. commun. p. 35, an. 1784.

» prompt rétablissement des malades. » Mr. Henry, Manchester.

« Un émétique et l'excrétion d'une transpi-
» ration modérée paraissaient être les moyens
» les plus propres à amener une prompte et
» facile terminaison de la maladie. » Dr. Houlston, Liverpool.

« Les émétiques d'abord, et ensuite les
» antimoniaux, procuraient beaucoup de sou-
» lagement. Dans quelques cas, j'ai trouvé
» que l'émétique répété deux ou trois fois fut
» d'un très-grand secours. » M. Newel, Colchester.

Dans les dernières périodes de la petite vérole confluente, où les malades sont menacés de suffocation par les phlegmes visqueux et par la matière purulente qui se portent sur les bronches et environnent l'épiglotte, j'ai fréquemment, au moyen d'un émétique, arraché bien évidemment les malades des portes de la mort : et quand j'ai traité ces maladies dès leur début, j'ai toujours, par ce même moyen, empêché les *fauces* de s'engorger, et par-là, non-seulement j'ai prévenu la déglutition de la matière putride et son séjour dans l'estomac et les intestins, mais encore j'ai très-souvent rappelé la maladie du caractère confluent à l'état d'éruption distincte, prévenu la fièvre secondaire, et conservé la langue nette jusqu'à

la crise. La méthode que l'on met ordinairement en usage dans des cas semblables, consiste en gargarismes, en injections dans la gorge, et il n'est pas nécessaire d'apprendre au lecteur pénétrant combien de pareils moyens doivent être fatigans et de peu d'efficacité pour obtenir la fin qu'on se propose (33).

Que les émétiques, par la puissante action qu'ils exercent sur le système général, puissent dissiper les obstructions des glandes et des organes sécrétoires, ou altérer la nature de leurs sécrétions, cela est très-facile à concevoir, et nous pouvons nous former une idée de la manière dont ces effets sont produits; mais dans d'autres maladies qui, à la première vue, sur-tout pour ceux qui sont peu familiers avec les cas médicinaux, doivent paraître extraordinaires, nous ne pouvons nous créer

(33) « Et profecto ubi eo res rediit ut æger singulis » momentis a suffocatione periclitetur, stupore obrutus, » et spiritu fere undequaque præcluso, non satis tuto » huic remedio fiditur : ægro ita ad incitas redacto eme» ticum peropportune ac feliciter nonnunquam exhibui » ex infusione *croci metallorum*, sed dosi paulo majori, » scilic. *ad unciam unam et semi*; quando ob eximiam » qua laborat æger stupiditatem, minor dosis haudqua» quam operabitur, atque interim eos exagitando humores » quos nequeat educere, ægrum in magnum vitæ discrimen » conjiciet. » Sydenham, var. reg. an. 1667, 68 et 69, op. un. p. 121.

une théorie satisfaisante sur leur manière d'opérer.

Un célébre professeur d'accouchement recommande dans ses leçons publiques les émétiques comme un moyen sans danger et très-efficace dans les hémorrhagies utérines, particulièrement celles qui ont lieu à l'époque de la cessation du flux périodique (34).

Dans les hémorrhagies ou crachemens de sang par les poumons, le vomissement est un puissant astringent : « et j'ai moi-même » souvent ordonné le vomissement dans l'hé- » morrhagie (hémoptysie) causée par l'éro- » sion de l'ichor, et l'observation m'a convaincu » quelquefois de leur utilité, mais je n'ai » jamais vu une hémorrhagie quelconque aug- » menter sous son effet (35). »

Dans les hémorrhagies, je suis parfaitement

---

(34) Dr. Osborn. Cullen, first lines, §. 796. Bryan Robinson, on med.

(35) Clossy obs. p. 60, an. 1763.

« Dans un cas d'hémoptysie accompagnée d'une dia- » thèse bilieuse, dans laquelle les émétiques puissans » furent administrés et répétés très-souvent, toujours » avec allégement des symptômes, jamais ils n'occasion- » nèrent le crachement de sang. Pour prendre un fort » émétique, il s'était assis, et paraissait si faible, si lan- » guissant et si abattu, que ceux qui l'entouraient crai- » gnaient qu'il n'eût pas la force d'en soutenir l'effet jusqu'à

d'accord avec cet auteur, qu'on ne doit employer les émétiques qu'avec beaucoup de circonspection, et jamais qu'après avoir tenté les autres moyens ; car dans l'application des moyens pris hors des sentiers battus, il est nécessaire d'avoir non-seulement l'approbation du malade, mais encore de ceux qui s'intéressent à son rétablissement, « *ne videaris* » *occidisse quem servare non potes.* »

D'après l'opinion des auteurs cités, et d'autres que le lecteur peut consulter (36), il est cons-

---

» la fin. Cependant, après l'opération de l'émétique, il » se leva plus rafraîchi, plus refait que jamais, et ses » forces sensiblement relevées... Le vomissement ne lui fut » jamais préjudiciable... Le crachement de sang fut prévu » et prévenu par un émétique. » Woodward's cases by templeman, p. 116 et suiv.

(36) « Etenim vomitus pituitam minuit, caput levat et » ne qui avidius nonnunquam cibum inge serint, cruditate » laborent, item ne qui vinum liberalius sumpserint of- » fendantur, prohibet. » Paul. Æginet. lib. 1, p. 42. Lugduni, 1567.

Ibid. lib. 1, chap. 7. -- Ibid. in morbis ventric. cap. 68. -- Ibid. de choler. lib. 3, cap. 39.

« Tussis infantum fere semper esse solet a stomacho » cruditatibus scatente, quo in casu semper stomacho » respiciendum, non posthabitis tamen pectoris remediis. » Baglivi. p. 114, an. 1636.

« Si vitio stomachi oritur hectica, convenit ante omnia » vomitorium blandum instituere, si vires adhuc sunt » validæ. Audiendum hic *Lindani* Consilium, dum inquit :

tant que l'action du vomissement ne se borne pas à l'évacuation des matières contenues dans l'estomac, mais que, par les secousses qu'il imprime à tous les organes, il détruit les obstructions des viscères abdominaux et de la poitrine; augmente et renouvelle l'action du système absorbant; désobstrue les pores cutanés; et par l'action qu'il a sur le système général, il sollicite et renforce cette puissance médicatrice (la nature) ou cette faculté qui, dans le corps humain, tend toujours au recouvrement de la santé. Il y a peu de maladies dans lesquelles l'émétique ne puisse être donné et ré-

---

„ In curatione hecticæ statim ad partis affectæ cognitionem „ incumbere oportet : qua cognita ego facilius hecticam „ quam quartanam curabo; oriuntur enim plerumque ex „ vitio stomachi. Sic, inquit, curavi meo vomitorio, et „ hinc cum elixir proprietatis, hecticam intra 4 dies. „ Etmuller, colleg. pract. p. 314, an. 1671.

« Si vero pus cœperit per stomachum vomitu purgari, „ adjuvare excretionem oportebit vomitoriis medicamen- „ tis. „ Prosp. Alpin med. meth. lib. 8, p. 500, an. 1719.

Woodward's state of physic and diseases, p. 1, an. 1778.

Woodward's cases by templeman, p. 52, 155, 157, 172, 300, 375.

« Les doux émétiques et les purgatifs souvent répétés „ sont particulièrement avantageux dans les obstructions „ commençantes et indolentes des viscères abdominaux. „ Whytt's, p. 670, edit. in-4°. an. 1768.

pété sans danger et avec le plus grand avantage : et peut-être quand par ce moyen ou d'autres appropriés, nous avons débarrassé l'estomac et les intestins de toutes les sortes de matières nuisibles qu'ils peuvent contenir, nous pouvons dire que nous avons déjà très-avancé la cure d'une maladie.

Au nombre des circonstances qui contr'indiquent l'émétique, il faut rapporter les hernies de toutes espèces, les affections squirreuses et inflammatoires de l'estomac, la néphrésie : et quoiqu'il soit assez généralement reçu de le donner pendant la grossesse (comme il a été observé dans le chapitre 7) l'on ne doit cependant le faire qu'avec la plus grande défiance et les précautions les plus scrupuleuses. La pratique peut présenter une infinité de cas où les émétiques, par plusieurs raisons, ne doivent pas être appliqués : c'est à la sagacité du praticien à saisir ces sortes de circonstances et à prononcer : et comme dans cet ouvrage mon intention n'a pas été de faire valoir mes avis exclusivement, je crois qu'il est inutile d'ajouter de nouveaux préceptes.

Si les argumens que j'ai tirés des ouvrages des auteurs de première réputation dans l'art de guérir, peuvent convaincre le lecteur que les émétiques ont été employés dans tous les temps et dans presque toutes les espèces de

maladies, et qu'ils peuvent être répétés chaque jour pendant un assez long espace de temps, sans altération de l'estomac, mais au contraire avec le plus grand avantage pour la cure des maladies, j'espère que non-seulement les objections qui ont été faites contre la méthode de traitement proposé dans l'essai précédent s'évanouiront, mais encore que les avantages de cette pratique prendront un nouveau degré de certitude. Si cela est ainsi, les hommes dégagés de préjugés et jaloux d'étendre les limites de l'art, n'hésiteront pas de faire de ce moyen l'épreuve que j'ai sollicitée; et je me flatte que l'usage fréquent des émétiques sera reconnu pour abréger les périodes des maladies; qu'il évitera de plus aux malades l'amertume et le dégoût de ces remèdes qui sont tout-à-la-fois pesans, nauseabonds et inefficaces; et qu'enfin il assurera au médecin cette confiance et cette réputation plus précieuses que l'accumulation des richesses.

FIN.

AVERTISSEMENT
SUR
LES NOTES.

La lecture de l'intéressant Traité de M. Reid, *m'a fait naître des réflexions et des idées dont je voulais d'abord composer quelques notes. Ces réflexions, ces idées se sont accrues peu à peu, et elles formeraient aujourd'hui la matière d'un grand ouvrage. Les rédiger toutes en ce moment, serait pour moi une tâche longue, pénible, et qui retarderait beaucoup trop la publication de ce volume. Je remets donc à des temps plus heureux le développement complet de mes idées sur la méthode de M.* Reid, *et sur la maladie qui en est le sujet. Il en résultera un examen raisonné, réfléchi, des opinions et des procédés de cet Auteur, que je pourrais livrer alors au Public avec d'autant plus d'assurance, que mes principes et les siens se trouveront confirmés par un plus grand nombre d'observations pratiques. Dans cette vue, je me borne à détacher aujourd'hui quelques-unes de mes*

réflexions éparses, pour les présenter sous forme de notes, à la suite de cet essai qui invite le Lecteur à la méditation et aux recherches, en même temps qu'il annonce de la part de son Auteur un savoir profond et une manière neuve, grande, qui doit le distinguer de la foule des écrivains modernes. Je n'ai point placé mes notes pour accréditer cet ouvrage à force d'éloges, mais plutôt pour assurer la confiance du Lecteur sur ce qu'il y remarquera de bon, en lui faisant apercevoir ce qu'il renferme de défectueux. Censeur impartial, je m'appliquerai sur-tout à bien discerner les cas où la méthode de mon Auteur serait évidemment convenable, de ceux où elle pourrait être contraire. Enfin, le rôle de traducteur ne m'aveuglera point sur le mérite de son livre, et l'on ne m'accusera pas d'avoir épargné les endroits qui m'auront paru répréhensibles.

NOTES

AJOUTÉES A L'ÉDITION FRANÇAISE,

PAR l'Auteur du Discours préliminaire.

NOTE PREMIÈRE.

LA distinction exacte des différentes espèces de phthisie est assurément la plus sûre, la plus féconde et la plus négligée des sources précieuses dans lesquelles le médecin doit puiser la connaissance des véritables indications curatives. Sans elle, l'art flotte incertain entre les méthodes diverses que l'on propose dans les livres, & avec elle il s'élève bientôt à savoir presque tout ce qu'il est possible de connaître sur ce point. Mais une telle science n'est pas proportionnée au génie étroit d'un très-grand nombre d'hommes ; elle est long-temps demeurée dans l'oubli, et il s'en faut bien que tous les gens de l'art puissent la comprendre dans toute son étendue. Les plus habiles qui l'ont renouvelée de nos jours, ne l'ont point encore poussée assez loin ; ils ont manqué d'y introduire l'ordre et la netteté dont elle serait susceptible ; et la médecine demande encore que l'on distingue la phthisie en espèces bien tranchantes et bien prononcées, au moyen desquelles on sache accommoder et assortir les méthodes particulières applicables à chaque cas. Combien de mé-

decins renommés, qui ne voient dans toutes les phthisies qu'une affection organique des poumons, toujours semblable, toujours la même, et qui les traitent conséquemment à cette erreur, sans aucun égard à la diversité des causes dont elles dépendent. M. *Reid* n'est pas lui-même exempt de ce reproche, et il est tombé dans le vice trop commun aux novateurs de porter les prétentions de sa méthode nouvelle au-delà des justes bornes, et de l'étendre à des cas multipliés où elle ne saurait convenir.

On a défini la phthisie, un état de consomption de tout le corps, entretenu par un ulcère des poumons. *Totius corporis intabescentia ab ulcere pulmonis orta.* Une telle définition ne peut s'accorder avec les faits observés par les anatomistes qui ont eu souvent occasion de voir des cadavres de phthisiques, exempts d'ulcères & remplis seulement de tubercules, de matières pierreuses, sablonneuses, de substances durcies qui gênent la respiration, et le mouvement circulatoire du sang au point d'empêcher que la nutrition se fasse d'une manière convenable, et que les déperditions habituelles du corps se réparent. J'ai vu faire dernièrement l'ouverture du cadavre d'un étudiant en médecine, mort de phthisie, lequel n'a présenté autre chose que des tubercules semés en abondance à travers le tissu parenchymateux des poumons, avec quelques points de suppuration interne, mais sans aucune décomposition apparente, sans aucune perte de substance réelle qui pût caractériser l'état ulcéreux de cet organe. Tout ce qui peut altérer la structure des poumons, et empêcher que ses fonctions ordinaires s'exécutent, doit être mis au nombre des causes capables de produire la consomption pulmonaire : d'où il suit que cette maladie est d'une nature très-variable, et que le corps peut y être amené par des causes qui n'ont souvent aucune ressemblance. C'est parce qu'ils négligent trop la recherche de ces

causes, que les médecins tombent dans des erreurs de pratique si grossières à l'égard de cette maladie, et qu'ils lui opposent presque toujours les mêmes moyens curatifs avec des succès bien différens. Les anciens, en reconnaissant la nécessité d'étudier la phthisie dans la nature des causes qui la produisent, en bornent un peu trop le nombre, lorsqu'ils les réduisent à trois choses, savoir, 1°. à la faiblesse des poumons; 2°. au transport de l'humeur pituiteuse sur ses organes; 3°. à la rupture de quelque vaisseau considérable. Le célébre Morton s'est rendu coupable du vice contraire, et il a multiplié plus qu'il ne fallait les espèces de phthisie, en les distinguant d'après une ou plusieurs circonstances accidentelles et légères. M. *Reid* se rapproche manifestement des idées des anciens, et comme eux, il limite plus qu'il ne devrait le nombre des causes dont la phthisie peut tirer son origine. Je vais en exposer quelques-unes qui mettront peut-être les lecteurs sur la bonne voie, pour juger celles qu'admettent la plupart des auteurs, et pour en reconnaître plusieurs qu'ils n'admettent pas.

Les sujets qui ont des poumons doués d'une irritabilité excessive et vicieuse, qu'elle soit acquise ou native, éprouvent une espèce de phthisie dont le caractère particulier consiste dans un état d'irritation spasmodique fixé sur les organes pulmonaires ou sur les membranes qui les enveloppent : d'où résulte une contraction vive, habituelle, qui tend, qui dessèche ces parties au point d'en déchirer le parenchyme, ou qui du moins les durcit quelquefois en skirres, en tubercules, dont la formation prélude presque toujours à la décomposition totale de leur substance. Cette espèce de phthisie particulière aux personnes qui ont été long-temps sujettes à des toux nerveuses, convulsives, qui ont éprouvé des attaques fréquentes d'asthme sec, et qui sont habituellement exposées à res-

pirer des vapeurs métalliques, irritantes, corrosives; détermine une toux vive, sèche, sonore, et qui n'est pas suivie d'une expectoration abondante. Le tissu de la peau est serré, rude et comme contracté, la voix grêle, la respiration contrainte, la sensibilité exaltée, le pouls dur et imitant les vibrations d'une corde tendue : on y observe des accidens nerveux et des symptômes de vapeurs qui modifient étrangement la suite des phénomènes généraux et communs à toute phthisie. Les exemples de cette espèce dépendante d'irritation nerveuse, se trouvent rassemblés dans les ouvrages de quelques auteurs, tels que Morton, Willis, Vogel et Baglivi, etc. Morton, tom. 1, liv. 3, cap. 3. Willis, pharmac. rat. sect. 1, cap. 6.

L'air pur, l'air déphlogistiqué, le gas oxygène recommandé par quelques médecins dans le traitement de certaines espèces de phthisie, serait assurément délétère et meurtrier dans celle-ci. Je crois pouvoir avancer, fondé sur l'expérience, que l'usage continué d'un tel air introduirait dans les poumons ce degré d'irritation vive qui mène quelquefois à l'état tuberculeux ou à l'état ulcéreux dont cette maladie est la suite nécessaire. J'ai suivi avec quelque soin des expériences faites dans cette vue sur des animaux, et je me suis convaincu que, soumis pendant quelque temps à l'impression du gas oxygène, les poumons s'irritent, s'enflamment, se rougissent et se déchirent. La partie déchirée forme une plaie qui s'agrandit, s'étend, suppure et prend le caractère ulcéreux qui est une cause de phthisie. Je vais rendre compte des expériences que j'ai faites à ce sujet sur des animaux vivans, et que personne avant moi n'a tentées.

J'ai pris un chien de moyenne grosseur et parfaitement sain; je l'ai placé sous un large récipient purgé d'air atmosphérique et rempli de gas oxygène. J'adaptai deux

siphons tubulés au récipient, et je fis placer à la tubulure un robinet que je pouvais ouvrir et fermer à volonté. L'un des siphons me servait à faire sortir l'air chargé de gas oxygène, à mesure qu'il se souillait par la respiration de l'animal; l'autre s'ouvrait dans le récipient, pour renouveler au besoin la quantité de gas oxygène qui se perdait; en sorte que, par le moyen de mes deux siphons, j'étais maître de maintenir dans l'air du récipient une pureté constante, et d'y conserver toujours la même quantité d'oxygène. Mon appareil ainsi préparé, et le chien mis sous le récipient plein d'oxygène, je l'ai laissé dans cette atmosphère qu'il a respirée presque sans mélange pendant l'espace de six heures. Au bout de ce temps, la respiration m'a paru devenir plus précipitée, plus rapide, et l'animal a donné des signes d'inquiétude. Je l'ai retiré alors et rendu à une atmosphère moins pure et mieux faite pour lui. Le soir j'ai renouvelé la même épreuve, et je l'ai répétée constamment deux fois par jour jusqu'au vingt-huitième, où les poumons cessèrent de se mouvoir avec la même aisance. Il fallut diminuer le temps de l'épreuve, et je ne la continuai quinze jours encore qu'avec la plus grande difficulté. A cette époque, l'animal perdit presque entièrement la faculté de respirer et de crier; sa respiration devint sonore, sibileuse, pénible; les sons de sa voix rauques et étouffés; ses yeux parurent ternes et languissans; il perdit subitement une grande quantité de poils, sur-tout aux environs de la poitrine; il tomba dans un amaigrissement considérable, et je crus voir en lui toutes les marques d'une phthisie commençante, lorsque je me déterminai à le tuer et à lui ouvrir le thorax, pour examiner l'état des poumons, et vérifier ce que j'avais d'abord préjugé. La cavité de la poitrine étant mise à découvert, je trouvai sa partie droite remplie d'une sérosité âcre et de beaucoup de

sang grumelé. L'humeur séreuse, jetée sur les charbons ardens, se dissipa dans l'air, à l'exception d'une pellicule qui s'éleva sous forme de vessie, et demeura long-temps attachée aux charbons. Le sang coagulé présenta une consistance charnue, analogue à celle de la couenne pleurétique, et il s'était cantonné vers la partie supérieure des poumons correspondante aux bronches et à la trachée. Les vaisseaux bronchiques en paraissaient même sursis et distendus. La plèvre était déjà légèrement adhérente aux poumons, sur-tout dans leur partie inférieure qui se trouvait en même temps collée à toutes les parties adjacentes. Cette membrane était rouge, tuméfiée et comme frappée d'inflammation. Les poumons rougis et semés de petites déchirures avaient contracté un endurcissement considérable, comme il arrive aux organes qui sont demeurés long-temps enflammés. Enfin, j'aperçus dans le voisinage des bronches une petite plaie suppurante, dont les bords durs et calleux menaçaient de dégénérer bientôt en ulcères. L'inspection anatomique de ces parties ne me permit donc pas de douter que l'oxygène avait porté une impression irritante sur le poumon, et qu'il en était résulté tous les accidens ordinaires de la phthisie.

J'ai voulu répéter encore la même épreuve, et je touchais au moment de la terminer avec le même succès, lorsque j'ai été appelé à d'autres occupations qui m'ont empêché de la suivre jusqu'à la fin. Mais je me propose bien de la reprendre et de la varier dès que je pourrai avoir un moment de loisir. Cette phthisie dépendante d'irritation vive des organes pulmonaires, s'aggraverait sans doute par une méthode active et puissante. Les moyens adoucissans, tempérans et calmans, sont les seuls qui conviennent pour en arrêter les progrès. L'équitation que Sydenham a tant vantée, les résolutifs actifs, le soufre

soufre mis en crédit par M. *Sims*, la myrrhe, les plantes amères, les baumes, le quina, sont autant de poisons qui, dans les cas de cette nature, précipitent la mort que l'on viendrait à bout d'éloigner par des remèdes contraires. Il est inutile de faire observer que l'usage des émétiques, de l'ipécacuanha à petites doses, et par conséquent la méthode de M. *Reid* entraîne les mêmes dangers, et doit inspirer les mêmes craintes.

Si le poumon est frappé de faiblesse, d'atonie assez profonde pour qu'il se refuse à remplir ses fonctions, il surviendra des engorgemens, des amas de matières qui se transformeront en tubercules, et détermineront une autre espèce de phthisie dont la cause essentielle sera dans la faiblesse radicale nerveuse de l'organe pulmonaire. Cet organe inerte et languissant devient alors incapable d'agir. L'absorption & l'exhalation qui doivent se faire par lui, diminuent ou se ralentissent; le sang ne reçoit plus la quantité nécessaire d'oxygène, ce principe vivifiant, ce *pabulum vitæ* qui semble destiné à lier entre eux les principes du sang, et à réparer les élémens des forces musculaires; la sanguification reste imparfaite, vicieuse, et ne donne qu'un sang pâle, dissous, qui, ne se prêtant point à l'assimilation digestive, ne peut fournir au corps une nourriture suffisante; les membres se dessèchent et tombent dans la consomption. Les organes pulmonaires plongés dans l'inertie, manquent de l'activité qu'ils avaient pour rejeter les fluides perspirables dont l'exhalation se fait ordinairement par lui. Une certaine quantité de ce fluide retenu par le défaut d'une excrétion proportionnée, se ramasse, s'accumule sur les poumons, d'où ils refluent dans les voies générales de la circulation, à travers un certain ordre de mouvemens fébriles qui constituent la fièvre hectique pulmonaire. Cette espèce de phthisie se reconnaît par la sécheresse et la maigreur du corps, la dilatation du tissu cellu-

laire, la pâleur du visage, la faiblesse et l'enrouement habituel de la voix, la blancheur & la mollesse de la peau, l'abondance jointe à la difficulté des crachats, l'œdématie des extrémités inférieures, les lassitudes spontanées, la langueur et l'énervation de tout le corps, etc.

Les phthisies héréditaires portent assez communément le caractère de celle-ci, et rien ne contribue à la déterminer autant que la respiration long-temps continuée d'un air épais, nébuleux, chargé de miasmes ou vicié par le mélange de quelque gas délétère. J'ai commencé une suite d'expériences à ce sujet, parmi lesquelles je ne peux produire encore que celles qui confirment l'effet du gas acide carbonique sur les poumons, et qui ne laissent aucun doute sur l'existence et la nature des phthisies qu'il occasionne.

J'ai placé deux chiens sous des cloches pleines de gas acide carbonique, et disposées de manière qu'on y pût introduire au besoin une certaine quantité d'air pur, afin de le rendre plus long-temps respirable, et d'en prolonger davantage l'impression pernicieuse sur les organes de ces deux animaux. Ils sont demeurés sous ces cloches jusqu'à ce qu'ils aient donné des signes d'inquiétude, et je ne les ai retirés alors que pour les soumettre de nouveau quelque temps après aux impressions du gas délétère. Je les ai alternativement placés et retirés plusieurs fois dans le même jour, & j'ai répété les mêmes épreuves alternatives chaque jour, pendant l'espace d'un mois et demi. Ces animaux devenaient peu à peu incapables de respirer une telle atmosphère. Le premier dont les poumons se refusèrent à recevoir le gas nuisible, mourut au milieu d'une expérience; je tuai le second dès qu'il manifesta des signes de faiblesse. J'observai, avant leur mort, qu'ils avaient l'un et l'autre une respiration difficile, une voix rauque et éteinte, la bouche pleine d'écume, et tout le corps considérablement émacié. *J'ou-*

vris d'abord le cadavre du premier, & j'examinai particulièrement les organes de la poitrine. Je trouvai les poumons adhérens à la plèvre du côté gauche, le reste des poumons demeuré libre était rempli d'une matière lymphatique et séreuse, dans laquelle nageaient des pelotons de gelée ou de substances à demi membraneuses. Les poumons parurent semés de taches noirâtres; ils étaient d'un tissu lâche et comme pulpeux; leur volume était diminué au point qu'ils égalaient à peine en grosseur les poumons d'un animal qui vient de naître. J'aperçus des grumeaux de sang cantonnés à l'orifice des vaisseaux pulmonaires, les autres cavités m'offrirent des organes parfaitement sains.

Les poumons du second animal ne présentèrent que des adhérences multipliées, & je vis bien que je l'avais fait périr avant que le gas eût suffisamment agi. Je compte répéter les mêmes expériences avec le gas azote qui, dans la nature, représente le principe le plus en opposition avec le gas oxygène.

La méthode de M. *Reid*, capable de porter une impression tonique et fortifiante sur les poumons, aurait, dans cette espèce de phthisie, tous les avantages qu'on retire des autres moyens fortifians et toniques.

L'organe pulmonaire peut être irrité de deux manières; il peut l'être par une cause essentielle, idiopathique; il peut l'être par une cause éloignée, sympathique: d'où résultent deux classes de phthisie différentes; les unes sont essentielles, et les autres symptomatiques. Ces dernières sont le plus souvent déterminées par une sorte de connexion sympathique, qui lie les poumons avec d'autres organes, et qui les assujettit à éprouver des affections communes: car il y a sympathie entre deux organes toutes les fois que l'affection de l'un occasionne dans l'autre une affection sensible qui ne dérive point

essentiellement de l'ordre général des fonctions qu'ils sont chargés de remplir. Une irritation vive, un spasme considérable sur des parties qui sympathisent avec les poumons, se transmet à ceux-ci par le moyen de cette correspondance naturelle, et les poumons se trouvent harmoniquement dans le même état que s'ils étaient essentiellement affectés. *Baillou* rapporte l'observation d'un homme attaqué d'hémoptysie, qui sentait monter le sang de la région épigastrique au poumon, comme s'il l'eût poussé lui-même avec la main. L'hémoptysie ne fut enlevée que par l'usage des relâchans et des antispasmodiques appliqués sur l'épigastre. Je me rappelle avoir entendu citer par M. *Broussonet*, professeur de l'école de Montpellier, une observation pareille faite chez une femme qui éprouva une hémoptysie à la suite d'un spasme violent fixé sur la matrice, qui en exprimait le sang, pour le jeter sur le poumon. Cet homme respectable, qu'on ne nomma jamais sans éloge, la guérit par des remèdes émolliens et relâchans, placés sur la région hypogastrique. C'est ici que l'on doit ranger les phthisies dépendantes d'une affection hypochondriaque nerveuse, c'est-à-dire, d'un état spasmodique, établi dans les organes des premières voies, laquelle se traite par l'usage des remèdes propres à opérer la détente de ces parties, et de tous les moyens proposés pour remplir cette vue. Les lavemens administrés suivant la méthode de M. *Kempf*, sont ceux qui méritent la préférence. Voyez collect. de *Baldinger*, vol. 3; dissert. de MM. *Kæmpf*, *Koch*, *Faber*, *Elvert*. *Sauvages* nous a donné un exemple de ces phthisies dans sa seizième espèce, et *Morton* en a parlé dans le quatrième chapitre du troisième livre de sa phthisiologie.

Il faut ramener encore à la même classe plusieurs phthisies d'origine gastrique, quelle que soit la nature des matières qui sont contenues dans les premières voies,

et qui les déterminent par leur présence : en sorte que des matières bilieuses, muqueuses, des amas de vers, peuvent produire la phthisie par la seule irritation sympathique qu'elles portent sur les organes pulmonaires. De là les phthisies bilieuses, pituiteuses, vermineuses, gastriques, dans le traitement desquelles on s'occupe spécialement de nettoyer les premières voies. Les poumons ne s'y trouvent affectés que par sympathie, et les organes digestifs renferment le véritable foyer du mal. *Eos solum per consensum affecit, ventriculo causam morbificam continente*, dit M. *Stoll*, un des auteurs qui ont le mieux connu les divers états des phthisies gastriques, soit pituiteuses, soit bilieuses. Rat. med. part. 2. p. 23.

Il est visible que la méthode de M. *Reid* doit avoir l'avantage dans ces différens cas, puisqu'elle attaque directement la cause de la maladie, et qu'elle peut en arracher jusqu'aux premiers principes. Je crois cependant qu'il serait bon alors d'augmenter la dose de l'émétique recommandée par M. *Reid*, afin d'obtenir des vomissemens plus copieux et plus soutenus. Les émétocathartiques me paraissent même préférables à l'ipécacuanha seul, pourvu toutefois que l'affection gastrique n'existe pas depuis trop long-temps, que le malade n'ait point encore éprouvé une diminution notable de forces, et que rien n'annonce l'établissement d'une diarrhée prochaine.

Ce que nous disons de l'irritation sympathique, doit s'entendre de la faiblesse qui peut aussi se communiquer aux poumons par voie de sympathie, comme on l'observe à la suite des évacuations abondantes, des pertes copieuses de force et de substance dans des parties qui correspondent avec les organes pulmonaires.

Il est une troisième classe de phthisies, qui embrasse toutes celles dont la cause consiste dans un état de fluxion humorale, établie sur les organes pulmonaires. L'irritation

et la faiblesse y jouent encore le principal rôle : et nous devons rappeler, à cet égard, les choses que nous venons de dire, afin de mieux comprendre de quelle manière les fluxions se forment sur les poumons et s'agrandissent au point d'occasionner la phthisie.

Le premier effet de l'irritation est d'attirer les forces et les humeurs de tout le corps, pour les fixer comme autour d'un centre sur la partie qu'elle affecte. Cette sorte d'attraction active est rendue bien sensible dans les expériences que MM. *Haller* et *Spallanzanni* ont faites sur des animaux à sang froid. Ils ont vu que s'ils piquaient un ou plusieurs vaisseaux de quelque viscère, cette piqûre déterminait toujours à l'endroit irrité et ouvert un mouvement rapide du sang des vaisseaux voisins. L'irritation des parties nerveuses et membraneuses, attire aussi les fluides en dirigeant le mouvement oscillatoire des vaisseaux capillaires et du tissu cellulaire vers le point irrité. C'est une attraction soudaine de ce genre, qui décide ces transports brusques d'une inflammation à certaines parties éloignées de celle où elle était d'abord fixée, sans qu'il y ait aucun signe de lésion dans les parties intermédiaires. On a un exemple de transports pareils dans la succession de la phrénésie à la péripneumonie, et réciproquement le poumon comme les autres organes peut devenir centre de fluxion, et les matières qui se transportent sur lui peuvent, par leur séjour ou leur acrimonie, le faire passer successivement à travers tous les états d'une phthisie consommée.

Le premier effet de la faiblesse est de disposer les parties qu'elle affecte à recevoir les humeurs de tout le corps, qui tendent vers elles comme vers un centre où leur direction doit aboutir : en sorte qu'une partie trop faible reçoit les humeurs qui s'y déposent d'une manière paisible, à peu près comme une partie irritée attire celles

qui s'y portent d'une manière vraiment active. Cette déposition passive des humeurs sur les organes affaiblis, se trouve confirmée par les observations de tous les praticiens qui attestent que ces organes forment toujours le siége des tumeurs, des dépôts et des abcès critiques. La faiblesse des organes pulmonaires suffira donc pour qu'une grande quantité d'humeurs se dépose, s'accumule sur eux, et qu'elle en fasse le terme d'une fluxion susceptible de dégénérer en phthisie : d'où il suit que la phthisie est quelquefois attachée à un état de fluxion qui peut être déterminé, tantôt par l'irritation ou le spasme, tantôt par la faiblesse ou l'atonie des poumons.

Ces sortes de phthisies, comme toutes les maladies, dépendantes de fluxion, supposent toujours un état de tension ou de spasme dans quelque partie éloignée, et le plus souvent sympathisante, de laquelle partent les humeurs qui viennent aboutir à l'organe souffrant. Les auteurs ont désigné cette partie en l'appelant *pars mandans*, pour la distinguer de l'autre qu'ils ont nommée *pars recipiens*. Voilà donc deux parties essentielles à considérer ici ; l'une est celle qui attire ou qui reçoit la matière de la fluxion pulmonaire ; l'autre est celle qui la pousse ou l'envoie. C'est sur la connaissance des conditions respectives de ces deux parties qu'est fondée toute la théorie pratique de ces maladies dont le traitement méthodique ne consiste qu'à rétablir entre elles un rapport d'harmonie, une répartition égale de forces qui n'existe pas.

L'objet du traitement doit être de rompre la série des mouvemens qui constituent la fluxion par une suite de mouvemens opposés, et les moyens propres à remplir cette vue doivent être pris dans la classe des révulsifs, ou dans celle des dérivatifs, selon que la fluxion plus ancienne ou plus récente est susceptible de céder à des

mouvemens perturbateurs, qui tendent vers des parties plus éloignées ou plus voisines. La méthode de M. *Reid* peut convenir, sous ce rapport, en tant qu'elle imprime à tout le corps des secousses modérées, des impressions perturbatrices qui changent et qui détruisent les tendances particulières, les directions vicieuses des forces sans lesquelles il n'y a point de fluxion. Mais le procédé de notre auteur ne saurait trop être recommandé toutes les fois que la matière de la fluxion pulmonaire vient de l'estomac qui fait alors l'office de partie mandante, *partis mandantis*. L'ipécacuanha donné de manière à produire quelques vomissemens, attaque la fluxion dans la source même dont elle émane, en même temps qu'il arrête la marche des mouvemens qui la favorisent. Or, il y a beaucoup de phthisies gastriques de tous les genres, dans lesquelles il se fait un véritable transport, un flux réel de matières contenues dans l'estomac sur les poumons. Ces sortes de métastases ou de fluxions, parties de l'estomac, déterminent des toux constantes, opiniâtres, qui agitent rudement le tissu lâche de ces viscères au point de les déchirer ou d'en exprimer le sang. Répétés sans interruption, de pareils transports laissent dans les poumons des engorgemens qui se résolvent en tubercules ou en ulcères : d'où résulte la consomption et la phthisie confirmée. *Tabis originem febris biliosa dedit quæ materiei morbificæ portionem pulmonibus infligebat, inde post hæc non extricandam.* C'est ainsi que *Stoll* explique l'éthiologie des phthisies bilieuses, qu'il ne regarde point comme dépendantes d'une dégénération bilieuse, essentielle, de la substance même des poumons, ainsi qu'on l'a tour-à-tour avancé dans de bons et de mauvais ouvrages. On ne voit guère comment la masse pulmonaire pourrait d'elle-même dégénérer en bile, et créer par une telle transformation la cause prochaine des phthisies essentiellement bilieuses.

Les poumons peuvent être engorgés de matières lymphatiques, muqueuses, ou farcis de tubercules durs et concrets, qui décomposent peu à peu sa substance. Dans l'un et l'autre cas, la phthisie est l'effet presque nécessaire de l'engorgement, de quelque nature qu'il puisse être. Ces amas de matières lymphatiques ou muqueuses, épaissies et retenues dans le parenchyme des organes pulmonaires, deviennent eux-mêmes le principe des tubercules dont M. *Reid* a donné une description si exacte, d'après les recherches curieuses du docteur *Stark.* Voyez pag. 48 et 49. Notre auteur a parfaitement suivi et développé la série des phénomènes propres à ces sortes d'engorgemens lymphatiques, depuis l'instant où ils se forment, jusqu'au terme où ils dégénèrent en affections phthisiques. L'histoire des engorgemens tuberculeux est présentée dans son ouvrage d'une manière aussi instructive que complète. Rien ne manque à cette partie intéressante, et l'on peut dire qu'il a poussé très-loin la connaissance et le traitement des phthisies pituiteuses ou catarrhales, et des phthisies essentiellement tuberculeuses. Les autres espèces n'y sont pas, à beaucoup près, décrites avec le même soin; il en est plusieurs qu'il a totalement méconnues, telles que les phthisies inflammatoires et les phthisies ulcéreuses proprement dites, qui dépendent d'un état purulent essentiel. Il est vrai que les engorgemens lymphatiques et les tubercules sont de toutes les causes de phthisie celles qui paraissent être le plus en rapport avec sa nouvelle méthode: c'est sur elle sans doute qu'il en a fait les épreuves les plus fréquentes et les plus heureuses.

La société royale de médecine de Paris vient de mettre en question s'il existe des maladies inflammatoires chroniques; je ne pense pas qu'elle dût en faire la matière d'un problème; et nous avons déjà un assez grand nombre

d'observations recueillies, pour qu'il ne soit plus permis d'avoir deux opinions différentes sur cet objet. *Morton*, dans sa phthisiologie, remarque avec vérité que les péripneumonies mal terminées laissent après elles, dans la substance du poumon, des tubercules durs et susceptibles de s'enflammer, qui sont une cause fréquente de phthisie pulmonaire. Cette espèce de phthisie attaque communément les jeunes gens qui ont le teint fleuri, les yeux étincelans, les omoplates saillantes, les vaisseaux fort développés et qui font un abus de liqueurs spiritueuses et échauffantes. Elles ne demandent à être traitées que par les moyens appropriés à la classe générale des maladies inflammatoires, c'est-à-dire, tout l'appareil des remèdes antiphlogistiques les plus doux. La rougeur du visage, la sécheresse de la toux, la dureté et la fréquence du pouls, la soif ardente, la langue rouge et comme brûlée, la douleur pongitive qui accompagne les mouvemens de respiration; tels sont les symptômes particuliers qui distinguent les phthisies inflammatoires, lesquelles, comme on voit, offrent la plus grande analogie avec celles qui dépendent d'irritation ou de spasme. M. *Stoll* a observé qu'elles surviennent très-souvent à la suite des hémoptysies mal traitées ou mal-à-propos supprimées par l'usage trop brusque des astringens. Il a vu des pleurésies inflammatoires, lentes et chroniques chez des hommes qui ont le cou long, le corps grêle, la poitrine comprimée et étroite, les pommettes rouges, les fibres tendres, délicates et fort irritables. Dans ces inflammations de poitrine lentes et cachées, l'état de crudité subsiste long-temps, et n'est point suivi des solutions ordinaires; les crachats prennent cependant à la longue un caractère de coction qui leur donne une apparence puriforme; ils ressemblent à ceux qu'on expectore après la coction d'un catarrhe, et comme eux

ils diminuent l'oppression et la douleur de la poitrine. Mais ils sortent en si grande quantité, pendant un espace de temps si long, que les malades maigrissent, se consument, perdent leurs forces, et meurent sans qu'ils aient expectoré aucune matière véritablement purulente. Les remèdes échauffans et toniques, les résineux, les balsamiques comme le baume de *Locatelli*, la térébenthine, la myrrhe, les amers, le quina, le lichen d'Islande et autres secours de ce genre doivent être sévèrement interdits. Ils augmentent la chaleur et la fièvre, qui, dans ces cas, pèchent par excès et non point par défaut ; ils irritent, ils enflamment, ils accélèrent la formation du pus, et rapprochent le moment de la mort. Les sels neutres, les substances salines, les eaux minérales, qui opèrent de merveilleux effets dans les phthisies, lorsqu'elles reconnaissent pour cause des engorgemens pituiteux, lymphatiques, des tubercules, le vice scrophuleux, ne sauraient convenir dans celles qui dépendent d'inflammation ou de phlogose. M. *Stoll* a bien connu les inconvéniens du quina dans ces circonstances ; et pour l'employer contre les suppurations internes, il exige qu'il n'y ait point de diathèse phlogistique, que le pus coule librement, et qu'enfin il n'existe aucun signe d'inflammation dans le voisinage des abcès. M. *Stoll* craint tellement ce qui peut irriter les poumons enflammés, qu'il proscrit la diète lactée à cause de la partie caséeuse et irritante du lait. *Lac in diathesi phlogisticâ ob partem caseosam omninò prohibetur.* Rat. med. part. 1, pag. 75, 128, 129, 130. L'équitation recommandée avec tant d'éloge par Sydenham, est une des choses les plus pernicieuses que l'on puisse proposer, lorsqu'il s'agit des phthisies inflammatoires ; les voyages par mer procureraient aussi les accidens les plus funestes, et l'on doit en général bannir de leur traitement toutes les méthodes actives, violentes, pour avoir recours à des moyens doux et

tempérans. C'est donc encore une fois à tort que M. *Reid* n'a point désigné les cas qui forment des exceptions à sa méthode universelle. Les phthisies produites par une inflammation lente et chronique des poumons, par une espèce de pleurésie, de péripneumonie prolongée, ou par une hémoptysie inflammatoire, sont assez communes pour qu'il dût faire pressentir combien il serait dangereux d'essayer leur guérison d'après les vues nouvelles qu'il expose. Donner l'ipécacuanha, même à petites doses, ou exciter des vomissemens faibles, mais répétés, pour guérir une phthisie de cette espèce, serait vouloir traiter une pleurésie, une péripneumonie inflammatoire, ou telle autre inflammation aigüe par de fréquens émétiques et rien de plus.

L'inflammation des organes pulmonaires, qui donne lieu à la phthisie, peut elle-même dépendre de quelque cause irritante; et dans ce cas, elle ne constitue qu'un principe secondaire de la maladie. Le traitement alors doit avoir deux objets, l'un, de résoudre l'inflammation, et l'autre plus essentiel, d'en détruire la cause. *Morton* nous offre un exemple de ces phthisies produites par une inflammation secondaire dans le chap. 6 du liv. 3, où il traite de la phthisie dépendante de calculs qui s'engendrent dans le poumon, ou qui viennent d'ailleurs. *De phthisi a calculis in pulmonibus generatis, atque aliis ab extra in eos demissis, uti etiam a calculo renum, et vesicæ orta.*

Je ne parle point ici des phthisies occasionnées par des virus spécifiques fixés sur les poumons, et qui doivent être traitées par les mêmes remèdes que ces virus particuliers. Les vices vénériens, scrophuleux, scorbutiques, goutteux, dartreux et autres peuvent se cacher sous les apparences d'une phthisie, et indiquer, dans cet état, les mêmes moyens curatifs que s'ils s'annonçaient par leurs symptômes ordinaires. Les nosologistes en font autant

d'espèces différentes, quoiqu'elles dussent plutôt être regardées comme symptôme des maladies spécifiques dont elles dépendent. On trouve dans la phthisiologie de *Morton* d'excellentes choses sur la phthisie scrophuleuse, liv. 3, chap. 1; sur la phthisie scorbutique, *idem* chap. 2; sur la phthisie vénérienne, *idem* chap. 7; sur la phthisie arthritique et rhumatismale, *idem* chap. 11. Je renvoie le lecteur à cet ouvrage classique, me bornant à indiquer ces différentes espèces, pour qu'elles soient encore exceptées du nombre des phthisies que la méthode de M. *Reid* ne peut guérir.

La plupart des auteurs se contentent de diviser les phthisies en tuberculeuses et ulcéreuses; quelques-uns veulent distinguer l'ulcère formé dans les poumons, qui constitue la seconde espèce de phthisie, de l'affection ulcéreuse qui l'entretient, à peu près comme on distingue le cancer de l'affection cancéreuse, l'anévrisme de l'affection anévrismale, les scrophules de l'affection scrophuleuse. Sous le titre d'affection ulcéreuse, ils entendent tout état vicieux des poumons, qui dispose, qui mène à l'ulcère. Nous avons vu que les poumons ne paraissent point suppurans ou ulcérés dans toutes les phthisies. Il est douteux s'il existe une dégénération purulente essentielle, capable de produire immédiatement l'ulcère. Peut-être n'est-il aucune humeur dans le corps vivant qui ne soit susceptible de l'altérer au point de prendre des caractères sensiblement analogues à ceux que présente la matière du pus. Mais quelle que soit l'origine de la purulence, il est certain qu'elle peut s'engendrer dans la masse des humeurs, y exister d'une manière tacite pendant quelque temps, et se porter de là sur des organes nobles, pour y fixer le principe d'un abcès ou d'un ulcère. Voyez *Bonnet*, *de Haen*, *Murray*, dans *Schrœder*, etc. De pareils transports peuvent se faire sur les poumons, et déterminer des phthisies ulcéreuses qui reconnaissent pour principe

la dégénération purulente. L'objet essentiel de leur traitement consiste à corriger la tendance des humeurs vers l'état purulent, et à déterger l'ulcère des poumons. Les sucs de plantes antiscorbutiques et dépuratives, comme le cresson, la chicorée, le cerfeuil, le pissenlit, le cochléaria, la laitue, la fumeterre, le tréfle d'eau, sont les remèdes les plus énergiques et les plus sûrs que l'on puisse administrer dans cette vue. On les donne d'abord à très-petites doses, et on s'élève graduellement à des doses plus fortes, en observant de les varier et de les combiner dans différentes proportions. Les acides végétaux, le quina, l'esprit de Mendererus et les autres antiseptiques connus, doivent être mis en usage, non-seulement parce qu'ils arrêtent les progrès de la purulence, mais encore parce qu'ils entretiennent la matière purulente dans un état de bénignité et de douceur favorables, en écartant d'elle tout germe de corruption et de putridité. La méthode de M. *Reid*, insuffisante pour enlever la cause de ces phthisies, seroit cependant de quelque avantage dans le principe, soit parce qu'elle agit sur les poumons par une force expressive qui les déterge et les lave en les secouant, soit parce qu'elle prévient ou détruit les complications saburrales qui pourraient se mêler à la dégénération purulente, et altérer vicieusement la matière du pus.

Il est inutile de décrire les phthisies qui sont décidées par quelques lésions externes, comme des corps étrangers, des blessures, parce qu'elles rentrent dans les différentes espèces que nous venons d'examiner, lorsqu'une fois elles sont parvenues à un certain degré.

Afin de faciliter l'intelligence de ce que nous avons dit sur les différentes espèces de phthisies, nous allons en présenter le sommaire dans le tableau éthiologique suivant, qui renferme une division exacte des causes capables de produire la phthisie.

TABLEAU ÉTHIOLOGIQUE

Des différentes espèces de Phthisies.

Causes	*de la Phthisie pulmonaire.*	*Siége.*
L'irritation	idiopathique ou sympathique	des poumons ou de ses membranes.
La faiblesse	radicale ou relative	des poumons.
Les fluxions	actives ou passives	sur les poumons, sur la trachée ou sur les bronches.
Les engorgemens	lymphatiques ou tuberculeux	des poumons ou des bronches.
L'inflammation	essentielle et primitive, ou secondaire et symptomatique	des poumons, de ses membranes ou de ses vaisseaux.
Les vices spécifiques,	vénériens, scrophuleux, goutteux, scorbutiques, dartreux,	sur les poumons.
La dégénération purulente,	essentielle ou secondaire	sur les poumons.

NOTE SECONDE.

M. *Reid*, en reconnaissant, pag. 5, que la phthisie peut être héréditaire, établit avec raison qu'elle ne l'est point d'une manière aussi rigoureuse que la goutte, les écrouelles, la lèpre et autres affections de cette nature, qui se transmettent presque toujours des pères aux enfans; car il existe des personnes nées de parens phthisiques, qui cependant n'ont éprouvé de leur vie aucun symptôme de phthisie. On peut même assurer qu'un père affecté de cette maladie ne la communiquera point à ses enfans, s'il s'unit à une femme dont le tempérament robuste et la poitrine bien conformée annonce des poumons inaltérables, qui compensent le vice des siens par une disposition contraire. Un homme d'une constitution pituiteuse et molle, qui porte des poumons faciles à s'engorger, devrait épouser une femme bilieuse, sèche et forte, dont la poitrine n'a point l'habitude des engorgemens ou des fluxions. Il semble donc, d'après une vue très-philosophique de M. *Isenflamm*, que pour empêcher le développement d'une phthisie héréditaire, il suffit que la conception ait lieu entre la personne malade et une autre dont la constitution soit pleinement opposée. *Ut hic tam hærens fomes eradicetur, opus est ut matrimonium homines, qui tales affectiones metuunt, cum talibus ineant quæ oppositum corporis habitum habent.* Comment. Leips. tom. 27, pag. 71.

Cette différence admise par M. *Reid*, entre des maladies qui sont toujours héréditaires, et d'autres maladies qui ne le sont que quelquefois, demande une petite digression

digression sur les caractères qui les rapprochent, et sur ceux qui les séparent.

Les maladies héréditaires ne sont telles, qu'en tant que les enfans tirent de leurs pères cette disposition particulière du corps qui le rend susceptible d'en être atteint. La cause prédisposante des maladies est donc ce qu'il y a de vraiment héréditaire. Mais ce n'est pas la seule chose nécessaire pour qu'elles se développent. Il faut de plus que la disposition transmise aux enfans par les pères obtienne son effet; il faut que des causes d'excitation externes ou internes la mettent en acte et la réalisent; en sorte que les maladies héréditaires supposent le concours de la disposition reçue par voie d'hérédité, et d'une cause excitante occasionnelle quelconque, offerte par le hasard ou par la nature. Elles ne se manifestent, pour l'ordinaire, que lorsque ce concours a lieu. Ainsi le pouvoir de l'hérédité se borne à communiquer aux poumons une structure vicieuse qui les dispose à la phthisie; mais il n'y a de phthisie développée que lorsque la cause accidentelle vient occasionner le développement de cette disposition préexistante; et comme il est possible que, dans le cours total de la vie, il ne se rencontre point de pareille cause, il est facile de concevoir qu'un père phthisique mette au monde des enfans qui échappent à la phthisie. Ne pourrait-on pas comparer le germe des maladies héréditaires à celui de la petite vérole, que tout homme apporte en naissant, mais qui, pour occasionner la maladie, a besoin d'être secondé par l'impression d'un miasme répandu dans l'air extérieur? Tel est donc le caractère de ces maladies, qu'elles ne passent qu'en partie des pères aux enfans, et qu'elles sont achevées par le hasard ou le choc des circonstances extérieures: ce qui appartient à la nature, en conserve l'uniformité et la constance; ce qui est livré au hasard, reste incertain et versatile comme lui; le

concours de ces deux choses, nécessaire pour qu'il survienne aux enfans les maladies qu'avaient leurs pères, ne se formant pas toujours, il est évident que ces espèces de maladies ne doivent pas paraître toujours héréditaires.

Mais il en est d'autres dont la cause occasionnelle étant déterminée par un virus spécifique, inhérent à la substance du corps, se communique en même temps que la disposition native; en sorte que l'état des organes affectés dans ces maladies n'est pas la seule chose qui se transmette par voie d'hérédité; mais tout ce qui est nécessaire pour les produire se trouve communiqué par un seul et même acte : et cela fait que ces maladies paraissent toujours nécessairement, ou qu'elles ne peuvent manquer d'être héréditaires. Ainsi, par rapport aux écrouelles, le père communique non-seulement la modification particulière du système glanduleux qui le dispose à former des tumeurs scrophuleuses, mais il transmet aussi le virus scrophuleux qui occasionne le développement de ces tumeurs : dès-lors un sujet né de parens écrouelleux a tout ce qu'il faut pour être lui-même écrouelleux, et il est absolument nécessaire qu'il le devienne. Il n'en est pas ainsi pour les phthisiques qui apportent bien en naissant la disposition à cette maladie, mais qui manquent souvent de la cause propre à déterminer l'effet de cette disposition héréditaire, parce qu'une telle cause n'est point toujours attachée à la naissance, et qu'elle peut ne pas se rencontrer du tout.

Du reste, on se laisse un peu trop épouvanter sur le compte des phthisies héréditaires. Le préjugé d'incurabilité a mis plus d'obstacles à leur guérison que n'en apporte leur nature. *Boerhaave* n'a-t-il pas sauvé l'héritier unique d'une famille illustre, dans laquelle cette maladie était héréditaire? Il ne fit autre chose que lui prescrire une bonne manière de vivre. Un homme sain et robuste, dit

van Swieten, avait épousé une très-belle femme, dans la famille de laquelle la phthisie était héréditaire; ses frères et sœurs en étaient morts; elle en mourut elle-même. Quatre enfans naquirent de ce mariage, trois périrent phthisiques, le quatrième effrayé de leur sort l'évita par de petites saignées répétées à propos. *Robustus et sanus vir nupserat lectissimæ virgini, in cujus familia phthisis hæreditaria erat, quo morbo ipsa periit uti reliqui fratres ac sorores ante trigesimum annum, ex hoc conjugio quatuor natæ proles, licet pater sanissimus ultra octoginta annos vitam produxerit, omnes eadem labe infectæ, tres perierunt vera phthisi; quartus et ultimus reliquorum sorte territus tempestivis venæ sectionibus funestam hæmophthoen cavit.* (§. 1206.)

NOTE TROISIÈME.

M. *Reid* assure (page 8) que les personnes du sexe sont plus souvent affligées de cette maladie que les hommes, et il en assigne des raisons qui ne sont point sans valeur; cependant on peut dire qu'il l'assure trop généralement, et cela pour n'avoir point connu les différentes espèces de phthisies. En effet, il laisse absolument de côté les phthisies inflammatoires, si familières aux jeunes gens; il porte son attention exclusive sur celles qui dépendent d'engorgemens lymphatiques ou de tubercules, et il n'est point étonnant qu'il les ait trouvées plus communes chez les femmes : c'est une suite naturelle de leur constitution pituiteuse; c'est une fatalité attachée à l'état du système cellulaire et lymphatique, qui prédomine dans leur tempérament. Les travaux des

anatomistes modernes ont poussé très-loin la connaissance du système absorbant ou lymphatique. Ses connexions avec le tissu cellulaire et les glandes ont été mises en évidence, et nous avons aujourd'hui des notions plus exactes sur tout ce qui le concerne. Nous savons, entre autres choses, que joint au tissu cellulaire, il forme le siége des transports, des fluxions, des métastases et des engorgemens lymphatiques. Destiné à l'absorption des matières répandues dans les cavités intérieures du corps, il peut y fixer le principe d'un engorgement, soit parce qu'il y dépose des matières, soit parce qu'il se refuse à en repomper.

Les femmes plus humides que les hommes, pour me servir du langage des anciens, ont besoin que le système lymphatique s'ouvre plus amplement pour recueillir les résidus de cette humidité surabondante. Mais s'il arrive que l'action de ce système soit frappée de quelque altération considérable, ou enchaînée par l'impression de quelque cause accidentelle, il faudra bien que les matières qu'il aurait absorbées s'engorgent dans quelque partie, et les engorgemens qui doivent en résulter seront d'autant plus considérables, que l'action supprimée du système absorbant devait être plus grande. Or, quelle est la cause des phthisies pituiteuses, catarrhales, tuberculeuses, telles qu'en a reconnu M. *Reid*, et telles qu'il faut les rencontrer pour obtenir un profit véritable de sa méthode? Des embarras, des engorgemens sensibles formés sur les poumons par une quantité surabondante de matières lymphatiques ou pituiteuses, qui ne sont point entraînées par les moyens de décharge ordinaires. Que suppose cette exubérance de matière lymphatique, qui occasionne des engorgemens? une force absorbante, proportionnée, qui a perdu toute sa vigueur. L'étendue de cette force, fondée sur le besoin que la nature en a,

peut donc servir de mesure pour estimer la quantité des matières dont l'absorption lui est confiée, et pour juger en conséquence si les engorgemens sont faciles ou ne le sont pas. Cette force absorbante réside toute entière dans le système lymphatique. Il est donc permis de juger la facilité et la fréquence des engorgemens, d'après l'étendue plus ou moins grande de ce système; en sorte que, plus il occupe d'espace dans un corps, plus il doit y avoir de matières destinées à le parcourir, plus il y en a dès-lors qui viennent s'accumuler sur des organes, plus il y a de tendance aux *infarctus*, aux engorgemens de toute espèce. Il ne reste maintenant qu'à prouver combien le système cellulaire, lymphatique et absorbant prédomine chez les femmes, relativement aux autres systèmes que nous connaissons. Or, l'analogie, l'inspection anatomique, l'histoire des fonctions et des maladies propres aux femmes, se réunissent en preuve de cette prédominance.

1°. L'analogie. Si nous comparons d'abord la femme avec les individus d'une espèce différente, nous verrons que le système cellulaire lymphatique, est borné ou presque nul chez tous les animaux dont la nature contraste évidemment avec la sienne, et qu'au contraire ce système semble fort étendu et bien marqué chez tous ceux qui conservent avec elle des rapports manifestes de caractère et de nature. Ainsi, les animaux qui ont reçu la force et la vigueur en partage, ont des fibres dures, robustes, compactes et dépouillées de tissu cellulaire, des muscles bien prononcés, des vaisseaux sanguins amples, d'une substance épaisse et d'un large diamètre. *Baglivi* a le premier observé que les fibres et les lames du tissu cellulaire sont très rapprochées et comme tendineuses dans le lion, regardé de tout temps comme le plus fort des animaux. M. *Daubenton* a confirmé le fait observé par *Baglivi*, qu'il a copié sans le citer; sorte-

de supercherie dont les naturalistes se rendent souvent coupables envers les médecins. Les animaux faibles et délicats, comme les brebis, ont des chairs molles, tendres, et d'un tissu bien épanoui. *Baglivi*, après avoir disséqué des lièvres, des cerfs et des daims, s'est convaincu que leur chair est d'un rouge plus foncé, d'un tissu plus dur et plus compact que celle des brebis, des vaches et autres quadrupèdes plus chargés de graisse, moins agiles à la course et peu propres à produire de grands mouvemens. Il a vu que les oiseaux domestiques, tels que les poules, les canards, lents, timides et casaniers, donnent une chair molle, spongieuse, en un mot plus conforme au système cellulaire que ne l'est celle des oiseaux montagnards et sauvages, qui sont obligés de fournir aux efforts répétés d'un vol continuel et rapide. Le tissu des premiers se remplit facilement de graisse : en cela on les distingue encore des seconds, qui demeurent secs et décharnés. Le tempérament faible et délicat, le caractère timide et craintif, les mœurs douces et tranquilles, les habitudes casanières qui appartiennent aux femmes, donnent lieu de croire, en jugeant par analogie, que leur constitution physique se rapporte à celle des animaux, chez lesquels le système cellulaire et lymphatique prédomine aux dépens des autres systèmes, puisque ceux-ci nous ont paru montrer, comme les femmes, des indices réels de faiblesse, de timidité, de douceur et de disposition à la vie sédentaire et tranquille ; comme elles, les uns se refusent à tout exercice de force ; comme elles, les autres sont inhabiles ou impuissans à la course ; comme elles, ils témoignent tous la même répugnance pour l'agitation, le même penchant pour la mollesse ; comme eux, à leur tour, les femmes sont plus fournies de graisse, et elles conservent sur les hommes l'avantage d'un aimable embonpoint, pour flatter leurs sens avec plus de délices.

Maintenant, si nous voulons comparer les femmes avec d'autres individus de la même espèce, nous trouverons que l'analogie donne les mêmes résultats, c'est-à-dire, que les individus, dans la constitution desquels le système cellulaire lymphatique est prédominant, sont aussi ceux dont la nature offre le plus de ressemblance avec la nature des femmes. Le tissu cellulaire, dense, resserré et durci chez les vieillards, compact et tenace chez les adultes, paraît ample, épanoui, et largement disséminé chez les enfans. Aussi les chairs des enfans ont-elles les pores très-ouverts, dilatés, et singulièrement développés. De là, cette quantité de matières, ou sanguines, ou pituiteuses, dont le tissu cellulaire est imbibé, qui causent les engorgemens et les dépôts si communs à cet âge. *Unde medulla in junioribus tota prorsus cruenta et intersparso sanguine imbuta videtur*, disoit *Sthal*. Les enfans ont aussi des vaisseaux lymphatiques, plus apparens et plus nombreux, au point que plusieurs, comme les vaisseaux lactés du premier ordre, s'effacent et disparaissent à mesure qu'ils avancent en âge. Le célébre *Mascagni* atteste que les injections des vaisseaux lymphatiques réussissent mieux chez les enfans que chez les adultes, et chez ceux-ci mieux que chez les vieillards. On a prouvé par des expériences, que les vaisseaux lymphatiques conservent la faculté d'absorber même après la mort, et M. *Desgenettes*, docteur en médecine, a expérimenté que les animaux les plus jeunes sont ceux chez lesquels ils la conservent le plus long-temps. M. *Valentin* a vérifié le même fait par des expériences qui sont consignées comme celles de M. *Desgenettes*, dans le journal de médecine de Paris. Le développement considérable des glandes pendant l'enfance, prouvé par l'histoire des maladies, est une raison de plus qui confirme l'empire dominant à cet âge de tout ce qui compose le département

lymphatique. Or, nous savons que les femmes et les enfans se ressemblent sous un grand nombre de rapports. Il y a des philosophes qui ont trouvé cette ressemblance assez réelle, assez frappante, pour dire que les femmes ne sont autre chose que de *grands enfans*. Les eunuques qui sont privés des organes de la génération, et qui, faute de leur influence vivifiante, semblent n'être jamais sortis du premier âge, les eunuques tiennent aussi beaucoup de la nature des femmes. Ils en ont les traits, les formes, l'embonpoint, le tissu, toute l'habitude extérieure du corps jointe à la mollesse de l'ame et à la timidité du caractère. *Hippocrate*, dans le chapitre II de son beau livre, *de aere, aquis et locis*, parle des Scythes impuissans que l'habitude de monter à cheval réduisait presque à la condition des eunuques. Peu propres aux exercices amoureux, ces hommes demeurés enfans, laissaient dépérir leur espèce. *Ex quibus viros quam minime venerem exercere par est.* Ils se livraient aux emplois des femmes, ils agissaient et parlaient à leur manière, ils en retenaient le ton et les allures. *Adhuc quoque plerique Scythæ eunuchi fiunt et munia muliebria obeunt, ac velut mulieres factitant et loquuntur, vocanturque hi evirati.*

2°. Le second, le plus direct, et sans contredit le plus sûr moyen que nous ayons pour démontrer l'étendue et la dominance relative du système lymphatique chez les femmes, c'est l'inspection anatomique, c'est-à-dire, l'examen des parties qui entrent dans la structure de son corps. L'enveloppe extérieure, qui, chez l'homme et les animaux robustes, se trouve garnie de poils nombreux, durs, épais, en est absolument dépourvue chez les femmes, ou du moins elle n'en a qu'un petit nombre d'une texture plus fine et plus douce ; et cela dépend de ce que les forces absorbantes sont dans une proportion plus grande dans les femmes que dans les hommes. Car, le système

lymphatique étant chargé de reprendre les sucs superflus après chaque acte de nutrition, pour les porter de nouveau dans la masse des fluides qui circulent, il est clair que ce système doit en repomper davantage dans les corps où il est doué d'une activité plus grande. Dès-lors il doit en absorber une quantité plus considérable chez les femmes, et laisser beaucoup moins de sucs excrémentitiels qui se jettent à la peau pour produire des poils. Plus faible et plus borné chez les hommes, le système lymphatique absorbe peu, et laisse beaucoup de sucs excrémentitiels qui s'organisent en poils, et viennent couvrir en abondance l'enveloppe cutanée. *Alimentum in pilos et ungues, et in externam superficiem ab internis partibus pervenit*, disait Hippocrate. La peau rude, noire, dure et serrée chez les hommes, paraît délicate, blanche, molle et pulpeuse chez les femmes. Elle flatte agréablement les yeux et le tact par sa mollesse et sa blancheur; elle porte le trouble de la volupté dans tous les sens, par les douces impressions qu'elle leur communique. Le tissu cellulaire de l'homme, plus pressé, plus raffermi, se ferme davantage aux mouvemens des fluides lymphatiques ou sanguins; celui de la femme, plus ample, plus répandu, plus épanoui, s'ouvre mieux au passage de la graisse et de la mucosité qui le surcharge; *mulierem rariori præditam carne*, dit le Père de la Médecine, dans son livre *de morbis mulierum*. Le cœur est moins volumineux dans les femmes que dans les hommes, relativement à la masse du corps, les poumons sont plus petits, plus divisés et moins dilatables : voilà pourquoi le thorax qui les renferme présente chez les hommes une cavité plus profonde et plus large. Il suit encore de là que le système artériel et le système veineux y occupent un plus grand espace, et que les vaisseaux de ces deux ordres y existent en proportion plus forte que les autres

genres de vaisseaux. Le foie, viscère glanduleux, a chez les femmes une masse et un volume qui surpassent de beaucoup le volume et la masse qu'on lui remarque chez les hommes. Des anatomistes ont établi que le cœur et le foie croissent en raison inverse l'un de l'autre. Des chimistes, de leur côté, ont mis en évidence l'analogie qui existe entre la bile et la graisse. Plusieurs ont pensé que l'une se forme aux dépens de l'autre. (Lorri, Thouvenel, Fourcroy). *Le foie mange la graisse*, pour la convertir en bile, dit énergiquement M. *Thouvenel*. L'affinité de ces humeurs, jointe à la grosseur relative du foie chez les femmes, ajoute une certitude de plus aux faits que nous avons accumulés pour prouver l'étendue extrême du tissu cellulaire; car, si la graisse et la bile sont des humeurs analogues, c'est une conséquence naturelle que les organes destinés à les recevoir soient dans la même proportion, et que le tissu cellulaire où se ramasse l'une, réponde en tout au foie qui sert à séparer l'autre. Les vaisseaux lactés forment un système très-considérable chez les femmes, ce qui doit faire préjuger que le reste du département lymphatique est aussi fort étendu. Observons ici avec *Ruisch*, que les valvules des veines lactées forment une grande portion du système lymphatique des femmes. Concluons que ce système jouit chez elles d'une activité supérieure, puisque la nature y a moins placé de valvules, qui sont les moyens établis pour modérer l'action de ces vaisseaux, diriger leur mouvement et ralentir le cours des fluides qu'ils absorbent.

L'histoire des fonctions et des maladies particulières aux femmes, vient encore à l'appui de cette prédominance du système cellulaire et lymphatique. *Hippocrate* pensait que la conception de la femme était plus faible, plus humide que celle de l'homme, et il expliquait par là pourquoi la femme est formée plus tard et après quarante-

deux jours, tandis que l'homme est achevé au bout de trente. *Quod autem femina posterius conformetur et articuletur, hæc causa est quod ipsius genitura imbecillior sit et humidior quam masculina; eaque ratione feminam tardius quam masculum conformari necesse est : ut femina quidem primam concretionem duobus et quadraginta diebus, ut longissime, accipiat; masculus vero triginta diebus, ut longissime. De natura puer.* cap. 5. C'est sans doute à raison de cette structure plus dilatable, plus expansive, que l'on voit les femmes croître plus promptement, et arriver plutôt à l'époque de la puberté. Cette époque ne s'annonce point chez elles par le tumulte des sens, la fermentation des humeurs et la fièvre brûlante qui la préparent chez les hommes. Elle marche d'une manière plus douce et plus cachée : c'est ainsi que dans cette révolution puissante qui donne l'éveil au plus impérieux des besoins, la fougue et l'abandon d'un sexe se trouvent modérés par la lenteur et la réserve de l'autre.

Les maladies des femmes prennent presque toujours une teinte du caractère pituiteux, et en général, elles procèdent avec plus de lenteur, moins de véhémence; la solution en est plus tardive, les rechutes plus ordinaires, et le plus souvent leur terminaison a lieu par des dépôts ou des métastases qui s'exercent, comme on sait, dans le domaine des vaisseaux lymphatiques. La grossesse, l'allaitement et les maladies qui s'y rapportent, paraissent avoir la plus grande influence sur ce système qui se développe dans ces circonstances avec une énergie vraiment sensible. *Prosper Martian* observe fort bien que les femmes sentent monter le lait aux mammelles, lorsqu'elles viennent de prendre des alimens : *a cibis et potibus humeri et mammæ intumescunt.* Epid. liv. 2, sect. 3. Le même auteur a trouvé l'odeur et les qualités sensibles des substances alimentaires dans le lait, quoique l'odeur

et les qualités du sang ne fussent pas changées, et que dès-lors ces substances n'y eussent point pénétré. *Prosper Mart. de nat. puer.* pag. 28.

En voilà, je crois, plus qu'il ne faut pour mettre hors de doute la prédominance relative du système cellulaire et lymphatique chez les femmes. Le temps ne me permet pas d'accumuler ici un plus grand nombre de preuves, ou de faire des applications plus directes de ces idées à l'histoire de leurs affections physiques et morales. Il me suffit d'avoir tracé la route que l'on peut suivre, pour apprécier les différences physiques qui distinguent l'homme de la femme, et pour déterminer dans leur constitution ce qui appartient au sexe et ce qui ne lui appartient pas. J'aurai atteint mon but, si les différences que j'ai notées doivent influer sur les maladies des femmes, de manière à rendre chez elles les fluxions plus fréquentes, les engorgemens plus opiniâtres, et par conséquent les phthisies pituiteuses ou catarrhales plus communes. Je ne me suis pas proposé de faire voir comment ces différences doivent influer sur le moral; il est cependant facile de le concevoir, en poussant plus loin les vues que nous venons d'exposer, et qui sont déjà présentées dans une thèse que j'ai fait soutenir aux écoles de Montpellier en 1791. *De prædomin. system.* etc. Cette constitution lymphatique cellulaire des femmes, est celle qui s'assortit le mieux à la nature des fonctions qu'elle est chargée de remplir, puisque le système lymphatique, en rapportant sans cesse à la masse du sang les sucs alibiles qui se dissiperaient sans cela, il doit en rester une portion surabondante d'autant plus considérable pour fournir à la nourriture du fœtus qui repose dans son sein. Espèce de raison finale que j'ai donnée avec quelques détails dans mes thèses de dispute. Quatrième question. *Quid ex vasorum lymphaticorum*, etc.

« Systema lymphaticum cellulare præpollens muliebri » generi novimus, cujus quidem rei non possum, quin » mentem meam aperiam. Cum humanæ speciei genera- » tionem propagandi gratia alimentum ac nutricatum erat » fructui conceptionis allaturum, certe fuit opus illud » systema præpollens atque dominans condere quod suc- » cos ex peracta nutritione intra carnium mæandros redun- » dantes vel in secretoriis exundantes suscipiat, exsugat, » et per satis longum iter ad circulationis organa devehat, » ulteriorem inde nutrimento materiam suppeditaturos. Sic » renovata semper lymphatici systematis absorptio, im- » pedit quominus vasculosi systematis impulsu et caloris » actione, promoveatur substantiæ nutritioni superstitis » effluvium et omnes alimenti reliquiæ consumantur difla- » tione perpetua, ut nihil supersit quod alendo fœtui » inservire queat. Quod superfluum ergo post nutritionem » est, hoc in muliere vasa lymphatica retinent, in circu- » lationem deferunt, coacervant, ne facilius discutiatur, » et sic materierum alibilium assumptio cum fiat major, » et discussio minor, ea suppeditatur materiei copia, quam » postulant fœtus incrementum et existentia. Hinc illis » parcissima fit perspiratio; *nam corpus muliebre minus » dissipatur quam virile* (*a*). Leviores sunt jacturæ et » retentis abundans muliebre corpus longarum abstinen- » tiarum, sine damno, præ virili longe frequentiora dedit » exempla (*b*). Sed quoniam ad pubertatem mulier fœtum » non est conceptura, quod de alimento per vasa lym- » phatica collectum superest, in proprii corporis aug- » mentum vertitur. Et cum acta pubertate, non amplius » in accretionem consumat, sed soli opituletur nutritioni, » pars quæ augendo erat, superflua fit, et nisi alendo

---

(*a*) *Hipp.* de morb. mul. l. 1. *Prosp. Mart.* com. de alim.
(*b*) Voy. acc. bona. com. de Leips.

» fœtui satisfaciat, per menstrua dissipari debet. Hinc » menstruam esse virginem necesse fuit toto tempore quo » non erat uterum gestatura. Unde parisiensis, *in virgi-* » *nibus autem quia, quidquid est, non totum in nutri-* » *tionem et accretionem absumitur, nihil menstruum est,* » *et quod non consumitur in auctionem, menstruas mu-* » *lieres efficit* (*a*). Non aliter se res habent in infantibus » qui ejusdem systematis energia majori donantur. Cum » enim apud infantes corporis incrementum uberiorem » expostulet nutritionem, necessum est, ut succi post » illum superstites, non de corpore foras extrudantur, » sed potius resorbeantur, attrahantur, et in vasa san- » guinea delati, circulationis motibus denuo subjaceant, » novas inde nutritiones suffecturi. Quapropter admodum » potenti systemate lymphatico fuit præditus infans, ita » ut, per illud, muniis naturæ suæ obeundis evadat » compos. Sic prædominium systematis lymphatici in » infante ad suimetipsius corporis nutritionem spectat, » quemadmodum ejus imperia in muliere ad fœtus nutri- » mentum respiciunt. Hinc exurgit medium, quo speciei » sicut et individui perennatio procuretur, institutum. Quæ » ratio speciosa saltem & adhuc dum inaudita modeste » proferatur, uti convenit iis qui de ratione finali rerum » hariolari ac divinare gestiunt. »

NOTE QUATRIÈME.

M. *Reid* donne, dans le premier chapitre, la description de la phthisie, ou le tableau des symptômes qui l'accompagnent, et il l'a tracé avec un ordre, une précision,

(*a*) *Ballon.* de morb. virgin. Vid. *Hipp.* de genitura.

une clarté dont peu d'auteurs nous offrent le modèle : chaque phénomène y est à sa place ; chaque signe est peint avec les couleurs qui lui conviennent ; chaque événement est marqué comme il arrive et quand il arrive. On reconnaît la marche, les révolutions, les périodes, les changemens de la maladie ; tout s'y trouve rangé dans le même ordre que dans la nature. L'auteur n'a rien ajouté à ce qu'elle fait ; il a fidellement copié ses écarts ; il l'a transmise toute entière dans ses peintures ; il n'a rien omis pour rendre connaissable une maladie qui se masque sous des apparences si différentes ; il n'a négligé aucune circonstance, quelque légère qu'elle paraisse au premier abord ; il a tout vu, tout pesé, tout connu, tout décrit, et il n'y a point de phthisique qui ne crut lire dans sa description l'histoire exacte de ce qu'il éprouve. La partie descriptive des maladies est en général parfaitement exécutée dans les ouvrages anglais. M. *Cullen* est sans contredit un des plus grands maîtres dans cet art. Je ne connais pas d'auteur moderne qui soit digne de lui être opposé pour ce qui tient au talent de décrire. Toutes les maladies se dessinent avec avantage sous son pinceau ; il nous transporte au lit des malades ; et tout ce qu'il peint y réveille le sentiment de ce que nous y avons vu nous-mêmes. M. *Cullen* partage ce mérite rare avec les auteurs qui se sont montrés exclusivement solidistes, ou qui ont voulu réduire toute leur théorie médicale aux simples affections des solides. *Erasistrate*, dont la doctrine toute fondée sur le jeu, le rapport et les modifications matérielles de différens ordres de vaisseaux, *Erasistrate* est un des auteurs anciens à qui la médecine doit les meilleures descriptions de maladies. Ceux qui composaient la secte des méthodistes, et qui rapportaient toutes les causes de maladies au relâchement et à la constriction, au *strictum* et au *laxum* des

solides, étaient parvenus chez les anciens à une grande réputation dans l'art de décrire. *Cœlius Aurelianus*, un des hommes qui ont le plus honoré cette secte, est aussi le médecin qui nous a laissé les tableaux de maladies les plus parfaits. L'histoire de certaines affections chroniques est tracée dans ses ouvrages avec une supériorité qu'on ne rencontre chez aucun de ses prédécesseurs : ce qui l'a fait regarder par quelques savans distingués comme le créateur de l'art dans tout ce qui concerne les maladies chroniques. Si nous descendons à des temps plus voisins du nôtre, nous verrons que *Stahl* et ses sectateurs ont excellé dans l'art de peindre les maladies. C'est dans leurs livres qu'il faut étudier l'histoire des affections du bas-ventre, celle de plusieurs maladies nerveuses, celle des maladies propres aux différens âges. Ils les décrivent de manière à ne pas permettre qu'on les méconnaisse. *Hoffman*, auteur solidiste comme *Stahl*, avec des principes cependant bien opposés, *Hoffman* peut encore être cité avec éloge parmi les auteurs qui décrivent bien, quoique dans cette partie, comme dans beaucoup d'autres, il soit inférieur à son antagoniste. M. *Cullen*, professeur d'Edimbourg, a peut-être surpassé *Hoffman* et *Stahl* dans ses descriptions qui peuvent être comptées parmi les chefs-d'œuvre que la médecine moderne ait produits. Quelle est donc la raison de cet accord entre tous les auteurs solidistes, pour mieux décrire que ne décrivent les autres ? Celui qui soutient un système fondé sur la connaissance exclusive des modifications des solides, doit étudier avec soin toutes ces modifications, et s'en former un tableau. Or, les phénomènes d'une maladie ne s'annoncent que par la manière dont les solides sont modifiés ; ils s'expriment tous par des changemens de forme, de couleur, par des affections de sentiment et de mouvement, ou enfin par des

altérations

altérations de force. Mais la forme, la couleur, le sentiment, le mouvement, les forces, sont sous la dépendance plus directe des solides. C'est par leur moyen que les choses qui se passent dans l'intérieur du corps, peuvent se communiquer à l'extérieur ; c'est par eux que l'animal exprime ce qu'il sent, ce qu'il éprouve. Les affections des solides renferment donc en abrégé les affections mêmes de toute la machine ; rassemblées, connues et présentées sous forme de tableau, elles doivent compléter celui de toutes les maladies qu'on a dessein de décrire. Les solidistes, qui rassemblent et connaissent mieux que personne les affections des solides, ne peuvent donc manquer de peindre les maladies d'une manière plus achevée, que ne le font les auteurs qui, s'étant fait des principes différens, négligent d'étudier les modifications des solides, ou ne leur accordent qu'une bien moindre importance.

Mais il y a encore une autre raison à donner de ce fait, que l'on peut déduire des vices inhérens à la pathologie humorale. Ce système bornant le nombre des maladies, et les ramenant toutes à quelques causes dépendantes d'altérations humorales, rend la recherche de ces causes plus précieuse que celle des symptômes. Les médecins attachés à ce système, doivent peu s'embarrasser du reste des symptômes, dès qu'ils sont parvenus à connaître les causes humorales qui produisent la maladie, parce qu'ils savent que les maladies et leurs causes peuvent demeurer les mêmes, et procéder sans changer de nature, quoiqu'elles changent de forme et d'apparence, quoique leurs symptômes sensibles puissent varier à l'infini. De-là, l'espèce de négligence qu'ils apportent dans l'étude des signes et des phénomènes, qui sont les élémens d'une bonne description.

NOTE CINQUIÈME.

M. *Reid*, dans le second chapitre, examine les effets du froid sur le corps vivant, et il les explique en disant que l'impression du froid modifie les vaisseaux exhalans de telle manière que le fluide contenu dans leurs cavités, de clair et transparent qu'il était, reçoit un caractère de viscosité, qui rend nulles pour lui les forces absorbantes des vaisseaux lymphatiques. Il déduit de cette explication tous les phénomènes des phthisies décidées par le froid; il ajoute cependant que l'impression du froid et de l'humidité arrête la transpiration cutanée, fait refouler une partie de ses produits sur les poumons, d'où suivent les accidens qu'il décrit, et qui mènent insensiblement à la phthisie. Tout cela rend bien raison de quelques effets du froid extérieur, mais ceux du froid considéré en général n'en sont pas moins inappréciables, et l'on ne voit pas mieux, par exemple, comment une boisson froide prise lorsque le corps est échauffé, suffit pour occasionner une véritable phthisie. N'est-il pas permis de croire, d'après une vue semblable de *Lentili* et de *Morgagni*, que, dans ces sortes de phthisies, le ventricule est le premier organe affecté, ou que le mal des poumons est seulement secondaire? Le dérangement de l'estomac entraîne le vice des digestions, qui donnent pour produits des sucs visqueux, âcres et stimulans; ces sucs irritent les membranes de l'estomac; l'irritation se propage jusqu'aux organes pulmonaires par voie de sympathie; elle décide la toux, la chaleur, l'expectoration, la douleur et les autres accidens qui sont bientôt suivis de phthisie. Le passage d'une boisson

froide pour aller à l'estomac, ne peut d'ailleurs manquer de faire une impression nuisible sur les parois de la trachée-artère et des premières bronches adhérentes à l'œsophage, ainsi que sur une partie des poumons qui l'avoisinent de chaque côté. Le traitement doit avoir pour objet de rétablir les fonctions de l'estomac, corriger le vice des digestions pour enlever les causes irritantes qui agissent sur les organes pulmonaires. Cette observation nous conduit à donner ici l'éthiologie de certaines affections de poitrine dont nous n'avons pu parler dans la première note.

Malpighi observe que chez les sujets étiques, l'âcreté extrême du sang entretient habituellement une fermentation si violente dans ce fluide, que ses parties non-seulement se fondent et se dissolvent, mais qu'elles s'affranchissent complétement de la combinaison intime qui les fixait, et qu'ainsi dégagées de leur mixtion, elles s'échappent par les divers émunctoires du corps. Un de ces émunctoires principaux est le poumon qui fait une sécrétion abondante d'un liquide âcre et séreux. Pour remédier à ces effets, il ordonne des substances incrassantes, qui peuvent rendre au sang la fixité et la cohérence qu'il a perdues. Ne pourrait-on pas rapporter à cela plusieurs affections de poitrine très-graves dont il semble que l'on ignore la cause ? Il est telles circonstances qui peuvent influer, ou sur les préparations digestives des alimens, ou sur la composition du chyle, ou sur la fermentation vitale des humeurs, de manière à multiplier singulièrement les produits excrémentitiels, qui ne doivent point s'assimiler à la substance du corps. Ces produits, tels qu'ils soient, iront gagner les organes sécrétoires qui leur sont présentés. Pour peu que le poumon y soit disposé, il recevra par préférence le superflu de ces humeurs qui lui appartiennent déjà à titre de sécrétion.

Le poumon irrité par ce nouveau *stimulus*, gêné dans ses fonctions, obligé de se porter à des efforts considérables pour se débarrasser, ne tardera point à être altéré dans ses facultés et dans sa substance : de là l'origine d'une phthisie qui reconnaît pour première cause un dérangement survenu dans le rapport des parties alibiles aux parties excrémentitielles des alimens.

NOTE SIXIÈME.

On a beaucoup disputé sur l'origine et la formation des tubercules. Presque tous les auteurs, dit M. *Reid*, les ont rapportés à l'affection des glandes lymphatiques situées dans la substance intérieure des poumons. Quelques-uns les attribuent spécialement aux glandes placées dans les divisions des bronches, et que l'on appelle glandes bronchiales. On cite en preuve l'excrétion d'un phlegme visqueux et noir, qui survient soir et matin, et qui ne peut provenir que des glandes semées à travers les poumons dans le voisinage de la trachée-artère, lesquelles sont remplies d'une liqueur noirâtre. Le célébre *Morton* regarde cet événement comme un des signes précurseurs de la phthisie imminente. « Matutina et diurna » phlegmatis nigri et viscosi excretio : quippe quod pro- » cedit a glandulis in pulmonibus juxta tracheam positis, » humore nigricante repletis ; quod symptoma sicuti scor- » buticis et scrophulosis familiare est, ita phthisim asthma- » ticam progressu temporis insecuturam, monstrat. » Phthisiol. lib. 2, chap. 2.

Mais il s'en faut bien que ces crachats noirs soient essentiellement fournis par ces glandes, puisque d'habiles anatomistes assurent qu'elles sont de la classe des glandes

conglobées ; qu'elles ne peuvent verser dans la trachée-artère la liqueur qui y est contenue ; que plusieurs enfin allant jusqu'au diaphragme par les deux faces du péricarde, ne conservent absolument aucune liaison avec la trachée, etc. etc. *Morgagni* a examiné ces glandes sur quatre cadavres. Après avoir disséqué celles des trois premiers, il éprouva en effet que le papier dont il se servait pour frotter l'endroit de la section, prenait une teinte noirâtre, analogue à celle que lui aurait donnée un peu de charbon en poudre délayé dans de l'eau. Le quatrième cadavre ne laissa rien voir de pareil, quoique ses glandes fussent aussi saines, aussi naturelles ; on les voyait comme les autres teintes d'une couleur noirâtre, intérieurement et extérieurement ; mais il n'en sortit qu'un liquide jaunâtre très-délayé et fort sale. *Morgagni* trouva cependant chez ce quatrième, comme chez les trois premiers, la même teinte de couleur et l'impression semblable d'un fluide presque noir dans le tronc de la trachée-artère et dans les premières bronches. *De sed. et caus. morb.* lib. 2, epist. 22. Cette couleur et ce fluide n'y avaient donc pas été introduits par les glandes bronchiales ; et dès-lors l'expectoration de matières noirâtres, qui a lieu dans le principe de la phthisie, ne peut servir à prouver que ces glandes se transforment en tubercules. La matière que renferme ces tubercules est si variable, si changeante, qu'il est impossible de lui accorder une ressemblance décidée avec celle qui est contenue dans les glandes. *Morgagni* a vu les tubercules gorgés, tantôt de pus, tantôt d'une substance mielleuse, tantôt d'une matière stéatomateuse, lib. 2, epist. 2, pag. 19. *Valsalva* a observé chez un enfant un tubercule considérable, qui offrait la couleur et la mollesse de la substance médullaire du cerveau. Comment peut-on, après cela, confondre les tubercules avec les glandes des poumons et

des bronches, et leur attribuer le même caractère, la même nature qu'aux tumeurs glanduleuses qui affectent les sujets scrophuleux ?

NOTE SEPTIÈME.

Une des raisons principales que M. *Reid* fait valoir contre l'opinion de ceux qui rapportent l'origine des tubercules à l'engorgement des glandes pulmonaires, c'est que les tubercules sont répandus avec profusion dans les poumons où l'existence d'un système glanduleux est encore un problème. Il est porté à croire que ces organes sont absolument dénués de glandes et de vaisseaux lymphatiques. Les anatomistes modernes y reconnaissent cependant deux ordres de lymphatiques, les uns superficiels et les autres profonds. Ces derniers qui appartiennent plus essentiellement au système pulmonaire, suivent la direction des vaisseaux sanguins. Ils se portent vers les premières glandes situées entre les divisions principales de ces vaisseaux et les bronches. De celles-là, ils vont à d'autres, pour ramper ensuite au-dessus et aux côtés de la trachée-artère, de l'aorte, de l'œsophage et de la veine azygos, où ils rencontrent d'autres glandes qu'ils traversent avant que d'arriver au canal thorachique. Un des premiers anatomistes qui ait connu les vaisseaux lymphatiques, *Rudbeck*, représente ceux des poumons comme naissans de leur propre substance, et se continuant le long de leur racine. *Willis* les a démontrés par des dissections et des expériences, et il a vu qu'ils se gonflent considérablement, et paraissent d'une manière très-sensible, si, lorsqu'on dissèque un chien vivant, on a soin de comprimer la sommité du conduit thorachique, de

manière à ne rien laisser entrer dans la veine sous-clavière. *Hæc vasa pulmonum lymphatica optime conspicuuntur, si inter canem vivum dissecandum, ductus thoracici summitatem, ut nihil venæ subclaviæ infundatur, comprimas : tunc enim pulmonum lymphæ ductus, siquidem in commune receptaculum, obturatum ac impletum sese exonerare nequeunt, summe intumescunt et valde conspicui fiunt.* Willis a fait dessiner une table assez bonne pour le temps des vaisseaux lymphatiques qui rampent à la surface d'un lobe des poumons. Il croit que la nature a eu besoin de les distribuer avec profusion dans ces viscères, parce que la circulation rapide du sang ne lui permettant, ni de passer tout-à-la-fois des artères dans les veines, ni d'être tenu long-temps en réserve dans les glandes, il faut bien qu'il y ait un grand nombre de conduits lymphatiques, pour enlever au besoin la portion surabondante de ce fluide. *Profecto*, dit-il, *vasa hujus generis quamplurima in pulmonibus requiruntur; quippe cum sanguis hic maxime efflagret et rapide circuletur, venæ haud facile totum cruorem ab arteriis excipiunt; porro glandulæ quod in iis depositum est non diu continent; quare lymphæ ductibus, quasi alveis permultis, opus erat, quibus humor continuo superabundans amandari possit.* Vid. oper. omn. tom. 2. pharmac. rat. pag. 12. Willis, un des hommes qui font le plus d'honneur à l'Angleterre, devrait être consulté plus souvent par les savans de son pays et par ceux du nôtre. Il a porté les connaissances anatomiques, physiologiques et même chymiques, à un point tel qu'on ne peut le lire avec quelque attention sans enthousiasme et sans surprise.

« Les vaisseaux lymphatiques des poumons sont très-» nombreux, dit M. *Mascagni*; quelques-uns coulent » superficiellement entre la membrane du poumon et sa » substance elle-même; d'autres sont profonds, et suivent

» le cours des vaisseaux sanguins ; on les voit très-bien, » lorsque la cavité du thorax contient une matière épan- » chée, en injectant de l'eau chaude dans les vaisseaux » sanguins ou dans les bronches : M. *Mascagni* fait en- » suite la description du système lymphatique des pou- » mons, et marque soigneusement le passage de ces vais- » seaux à travers les glandes qui leur correspondent. » *Mascagni*, *prod. pag.* 34.

« M. *Cruiksank* assure que les poumons sont après le » foie la partie du corps où l'on trouve un plus grand » nombre de vaisseaux absorbans. Nous avons été quel- » quefois assez heureux, dit-il, dans nos expériences, » pour voir tout d'un coup la surface extérieure des » poumons couverte d'absorbans, que l'injection avait » pénétrée. La méthode la plus facile de les trouver, » est de souffler par la trachée-artère les poumons d'un » enfant mort né ; car l'air s'échappe aussitôt des cellules, » et remplit particulièrement les absorbans superficiels. » Si l'on fait alors une piqûre avec la pointe d'une lan- » cette sur un de ces vaisseaux absorbans, l'air s'échap- » pera, et l'on pourra injecter du mercure à sa place, » les valvules l'empêchant de s'échapper dans les cellules » aériennes. » M. *Cruiksank* donne ensuite une description de ces vaisseaux, qui diffère peu de celle qu'a donnée M. *Mascagni*. Voy. anat. des vaiss. abs. pag. 368 et suiv.

NOTE HUITIÈME.

M. *Reid* attribue la formation des tubercules à l'engorgement des extrémités des vaisseaux exhalans, par la dégénération visqueuse de l'humeur qu'ils contiennent, et il appuie son idée sur la description très-exacte qu'en

donne le docteur *Stark*. Nous devons cependant relever une erreur assez considérable qui s'est glissée dans cette description. Il n'est pas vrai, comme l'avance M. *Stark*, que les tubercules affectent plus griévement la partie supérieure des poumons, et que le lobe gauche présente des altérations moins fortes que le droit, pag. 49.

Morgagni a prouvé par des inspections anatomiques répétées, que ces sortes d'engorgemens occupent indifféremment toutes les parties du viscère. Il les a vus, tantôt à la partie supérieure, tantôt à l'inférieure; tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche; d'où il a conclu qu'ils peuvent avoir leur siége par-tout, quoique *Valsalva* les ait trouvé plus fréquemment à la partie supérieure. Il prend occasion de là pour faire une sortie contre le *sepulchretum* de *Bonnet*, dans lequel on lit une observation ancienne de *Coiterus* sur les épanchemens dans la cavité du thorax, auxquels le côté droit lui paraît plus exposé, et une assertion trop générale de *Bontius*, qui affirme qu'il n'a jamais vu le lobe gauche des poumons adhérent seul aux côtes, mais toujours, ou les deux lobes à la fois, ou le lobe droit seulement. *Nunquam sinistrum pulmonis lobum solum adnatum costis se vidisse, sed vel utrumque, vel dextrum.* Sepulchr.

NOTE NEUVIÈME.

M. *Reid* termine le second chapitre de son ouvrage par l'examen des signes qui caractérisent la présence du pus. Il cite des moyens d'épreuve pour distinguer les crachats muqueux des crachats purulens. La couleur cendrée et légérement verdâtre, la forme sphérique des masses, la facilité de se mêler avec l'eau, sont les ca-

ractères principaux qu'il assigne à la matière du pus. *Aretée* n'ajoutait pas grande confiance aux procédés de ceux qui veulent connaître le pus, soit par l'épreuve du feu, soit par celle de l'eau; et il voulait qu'on le distinguât par le seul aspect de toute autre matière d'expectoration. *Solo aspectu pus a sputo distinguendum; nec multam suppurationis notitiam haberi ab iis qui humiditates igne vel aqua explorant.* Hippocrate, en parlant des expériences faites dans l'eau, demande qu'on emploie l'eau de mer et un vase d'airain, *vas æneum.* Duret, Houlier et d'autres commentateurs ont tâché d'expliquer pourquoi le père de la médecine exige cette dernière condition. Il est probable qu'elle est fondée sur la nécessité de se procurer une eau qui n'oppose aux crachats qu'une résistance moyenne. L'eau salée en apporte trop, l'eau pure n'en apporte point assez. L'airain diminue tant soit peu la pesanteur spécifique de l'eau de mer, et rend beaucoup moindre la force avec laquelle elle résiste à la chute des crachats qui se précipitent. *Hippocrate*, *Aretée*, *Cœlius Aurelianus*, *Celse* et la plupart des anciens, faisaient en général peu de cas des signes de purulence fournis par la couleur des crachats. Il n'y a rien d'aussi infidelle que ce caractère susceptible de changer, par des circonstances étrangères à la nature de la maladie. Nous sommes cependant réduits à le consulter comme un des signes les plus certains que nous connaissions. Cette partie de l'art a bien besoin qu'on l'enrichisse de quelque découverte, et ce n'est pas sans raison que la société royale de médecine dirige ses vues sur un tel objet. On doit désirer que des hommes habiles réunissent leurs efforts pour donner une solution qui manque encore à la question importante qu'elle propose pour la seconde fois, en ces termes. « Déterminer la nature du pus, et indiquer

» à quels signes on peut le reconnaître dans les différentes
» maladies, sur-tout dans celles de poitrine. »

NOTE DIXIÈME.

Dans le troisième chapitre, M. *Reid* donne la description de la fièvre hectique pulmonaire, et réfute les opinions dans lesquelles on l'attribue à la putridité, à l'acrimonie et à la résorption du pus. Il prouve par des faits convaincans que la putréfaction ne peut atteindre un corps doué de vie, et que le terme *putride* ne peut, suivant son acception ordinaire, être appliqué aux fluides actuellement en circulation. Plusieurs écrivains respectables ont défendu la doctrine de M. *Reid*, et ont affirmé comme lui qu'un corps ne doit pas être regardé comme vivant dès qu'il est frappé de putréfaction. D'autres ont pensé et pensent encore qu'il peut s'établir dans l'économie vivante une putridité analogue à celle dont paraissent susceptibles les corps soumis à l'influence des agens extérieurs de dissolution. Mais tous les auteurs s'accordent en cela, qu'ils reconnaissent dans certaines circonstances, des signes, des effets, des phénomènes de putridité ; ils ne diffèrent que par la manière d'en expliquer la cause. Nous n'avons donc autre chose à faire qu'à donner une explication convenable de ces phénomènes, et voir s'ils dépendent d'une dissolution putride, ou si la putridité est elle-même entretenue par quelque autre cause préexistante.

Pour fixer nos idées sur cette matière, il faut nous rappeler que, dans toute maladie humorale, dans toute maladie avec altération des humeurs, il existe un état de désordre dans les principes constitutifs du sang qui

trouble, qui empêche sa composition vitale naturelle ; en sorte que la mixtion, la combinaison fixe de ses principes est plus ou moins profondément altérée. La combinaison fixe naturelle des principes constitutifs du sang, suppose qu'ils sont assemblés sous des proportions égales, et mêlés de manière qu'ils se confondent mutuellement pour composer un fluide homogène. Tout ce qui dérange ces proportions, tout ce qui tend à faire prédominer un principe sur l'autre, altère ou détruit sa combinaison, sa fixité naturelle. Or, dans toute maladie humorale, il y a quelque principe qui prédomine et qui ne conserve plus ses rapports avec les autres. Ainsi, dans les maladies inflammatoires, la partie concrescible fibreuse devient prédominante à raison de la quantité plus considérable d'oxygène, qui s'absorbe, se fixe dans le sang. La bile prédomine dans les maladies bilieuses ; la mucosité, la pituite, dans les maladies muqueuses, pituiteuses ; la sérosité, dans les maladies séreuses, etc. Il suffit qu'un de ces principes surabonde, pour que la combinaison fixe qui doit résulter de leur mélange bien assorti soit détruite ; en sorte que la maladie ne survient point, parce que la combinaison fixe des principes du sang est dérangée ; mais cette combinaison se dérange, parce qu'il existe antérieurement une cause de maladie, savoir, un principe, une humeur qui surabonde dans le sang.

Il n'est aucune espèce de maladies où ce dérangement de la combinaison fixe des principes du sang ne puisse être porté à l'excès, et acquérir une prédominance sensible sur l'altération humorale qui la cause : alors les humeurs sont menacées d'une véritable dissolution, et c'est ce qui me paraît constituer l'état putride ; en sorte que cet état ne forme point une cause particulière de maladies, mais un accident qui peut venir à la suite

de toutes les maladies, quelles que soient leurs causes.

La malignité qui tient à une résolution complète, ou bien à une distribution vicieuse des forces, n'a-t-elle pas sa source dans un affaiblissement radical de la cohésion fixe des solides ? On sait aujourd'hui qu'elle ne constitue point une cause particulière de maladies, mais un accident, une circonstance grave qui peut survenir à toutes, parce que dans toutes la cohésion fixe des molécules solides peut éprouver un affaiblissement que des causes accidentelles peuvent porter à l'excès ; en sorte que la malignité est aux affections des solides ce qu'est la putridité aux affections des fluides. L'état pestilentiel réunit l'un et l'autre de ces accidens, et il entraîne une complication de l'état malin avec l'état putride, etc.

NOTE ONZIÈME.

Tout le quatrième chapitre est employé à combattre la doctrine très-ancienne de l'absorption du pus des poumons, considérée comme cause de la fièvre hectique. L'auteur a tiré un excellent parti des découvertes modernes sur les vaisseaux lymphatiques et sur les rapports intimes qu'ils ont avec les glandes. Il rapporte, pag. 95 et 96, plusieurs faits qui confirment cette liaison, et qui lui servent à prouver que le pus n'est point absorbé par les lymphatiques des poumons, et qu'il ne peut arriver par leur moyen aux voies générales de la circulation, pour déterminer la fièvre hectique. M. *Cruiksank* a vu, comme M. *Reid*, que le virus vénérien se propage toujours suivant la direction des vaisseaux lymphatiques et des glandes ; de manière qu'il gagne les parotides et la seconde

rangée des maxillaires chez les enfans qui prennent la vérole par la bouche, les glandes axillaires chez les nourrices qui la reçoivent par les seins, et les glandes inguinales chez les personnes qui en sont infectées par les organes de la génération. M. *Assilini* fils nous a transmis des observations semblables sur le poison des animaux vénéneux. Il a vu que la morsure décidait l'engorgement des glandes axillaires, si elle se faisait à la main, et celle des glandes inguinales, si elle se faisait au pied. J'ai vu l'application d'un large vessicatoire aux cuisses produire une tuméfaction douloureuse dans les glandes des aines.

Après plusieurs inoculations pratiquées sur différentes parties du corps, j'étais conduit à croire que l'infection de la petite vérole se dirige en suivant les traces des vaisseaux lymphatiques et des glandes, lorsque j'ai vu ma présomption tournée en certitude dans un ouvrage intéressant de M. *Cirillo*. C'est donc avec raison que M. *Reid* regarde comme impossible le passage du pus à travers les vaisseaux lymphatiques, sans qu'il détermine l'affection des glandes situées entre le lieu où s'est faite l'absorption et le canal thoracique. Nous pouvons déduire de l'observation suivante un raisonnement qui doit ajouter une valeur singulière aux preuves que M. *Reid* accumule contre la doctrine de l'absorption. M. *Mascagni* dit que chez les sujets dont les glandes lymphatiques de l'aisselle ou de l'aine sont endurcies, les vaisseaux lymphatiques du bras et de la jambe se trouvent distendus et gorgés par leurs propres fluides, qui ne pouvant passer à travers les glandes malades restent en état de stagnation. M. *Mascagni* observe que ces sortes d'engorgemens sont plus sensibles dans les cadavres des personnes mortes de consomption. Or, si la lymphe ne peut franchir ces barrières, comment la matière du pus se fraiera-t-elle un passage pour pénétrer jusqu'au système de la circulation

générale ? Ne sera-t-elle pas arrêtée par ces mêmes glandes, dont l'endurcissement s'oppose au cours ordinaire de la lymphe ? Il faudrait donc conclure que la fièvre hectique ne peut avoir lieu chez les personnes dont le système glanduleux est affecté d'une telle manière : car comment serait-elle produite par l'absorption du pus, si ce fluide doit être retenu dans les vaisseaux lymphatiques par l'obstacle que les glandes endurcies opposent à son passage ? On remarque cependant tous les symptômes de cette fièvre chez des sujets qui portent depuis long-temps les glandes des poumons endurcies par le vice scrophuleux ou par d'autres causes. On la remarque chez des sujets dont les cadavres présentent de pareils endurcissemens accompagnés d'une stagnation manifeste de la lymphe dans ces vaisseaux. Ce raisonnement étayé sur l'observation anatomique de M. *Mascagni*, ne figurera point mal avec celui qu'on a lu dans l'ouvrage de M. *Reid*, pag. 97, 98 et 99. Il en résulte contre la doctrine de l'absorption un complément de preuve qu'aucune force logique ne saurait détruire, puisque nos deux argumens réunis combattent et renversent cette doctrine sous des faces très-opposées. M. *Reid* a prouvé que la matière purulente ne peut être absorbée et passer à travers les vaisseaux lymphatiques, sans affecter et engorger les glandes ; d'où il suit que l'absorption ne cause point la fièvre hectique, puisque cette fièvre n'existe pas toujours avec l'engorgement des glandes. Moi, je pense avoir démontré par le fait, que les glandes ne peuvent être engorgées, durcies, sans empêcher l'absorption et le passage du pus ; d'où il suit encore que l'absorption n'occasionne point la fièvre hectique, puisqu'elle se rencontre dans des cas où l'endurcissement des glandes a rendu le passage de toute matière impossible.

NOTE DOUZIÈME.

M. *Reid* examine, page 100, les rapports de convenance et de disconvenance qui existent entre le fluide résultant de l'exhalation des vaisseaux dans les différentes cavités du corps, et l'humeur contenue dans le système lymphatique. Qu'il me soit permis de proposer mes réflexions à ce sujet. La matière aqueuse ou séreuse qui transude à travers les vaisseaux, pour se répandre dans le tissu cellulaire et dans les grandes cavités, ne présente point une composition uniforme et bien tranchée. Elle se combine très-souvent des principes hétérogènes de nature et de qualité diverses qui la rendent plus ou moins nuisible; en sorte qu'elle peut être considérée sous deux rapports différens : savoir, sous le rapport d'une matière aqueuse et pure, qui pénètre les solides et les fluides, et sous le rapport de divers principes hétérogènes que ce fluide aqueux renferme dans son sein. On peut consulter *Charles le Pois* (de morbis a colluvie serosâ), pour le premier objet, *Baillou*, *Hoffman*, *Kaau-Boerhaave* et quelques anciens, pour le second.

De chaque partie du corps, il s'exhale une atmosphère de vapeurs qui se répandent dans la masse de sérosité dont le tissu cellulaire des organes est imbibé. Ces vapeurs retiennent le caractère propre, le ton et les allures de l'organe qui les fournit, suivant l'expression de M. *de Bordeu* : voilà pourquoi on a dit que chaque organe a une perspiration qui lui est propre, qui n'appartient qu'à lui, qui le distingue de tous les autres; car réellement la perspiration dans chaque organe est formée de deux

matières bien distinctes, une matière simplement aqueuse, commune à toutes les parties du corps, et une matière vaporiforme propre à chaque partie qui se mêle avec la matière séreuse générale, et lui imprime un caractère spécifique. On pourrait comparer cette dernière à l'esprit recteur des plantes, et la regarder comme un fluide subtil qui renferme le principe odorant de chaque organe. Ces vapeurs différentes roulent confondues dans la sérosité, et altèrent diversement sa simplicité pure de fluide aqueux.

Mais outre cela il se dégage dans les premières voies des sels, des acides, des substances terreuses, âcres, qui passent dans le sang, et auxquelles la sérosité sert de véhicule. La matière des urines, celle de la perspiration insensible, de la transpiration, des sueurs, nous en fournissent la preuve. MM. *Lavoisier* et *de Milli* ont expérimenté que le gas de la perspiration insensible est le même que celui qui s'échappe par les poumons. Leurs expériences ont démontré qu'il a toutes les propriétés de l'acide carbonique, et non point celles de l'acide phosphorique, comme on l'a gratuitement avancé.

Tant que le rapport des principes hétérogènes à la partie fluide aqueuse est bien établi, la sérosité se promène dans toutes les cavités du corps sans manifester aucune différence et sans déterminer aucun accident, à moins qu'elle ne soit trop abondante. Mais si, par un concours indéterminé de causes extérieures, la partie aqueuse se dissipe, les principes hétérogènes se trouvant alors plus à nud, moins émoussés, moins enveloppés dans le véhicule aqueux, pourront donner des signes de leur présence, modifier à leur manière les produits d'exhalation dans chaque cavité, et les rendre en conséquence bien différens du fluide contenu dans le système des vaisseaux lymphatiques.

Le fluide aqueux ou séreux simple sert de véhicule à

toutes les humeurs que le corps renferme dans son sein ; il les accompagne, il les enveloppe toutes ; en sorte que le sang a sa portion de sérosité, la bile a la sienne, la pituite la sienne, tous les principes âcres, salins, acides qui s'y développent ont aussi la leur. La nature, par une faculté qui lui est propre, et non point par l'effet nécessaire des alimens ou des boissons, attache une portion de sérosité à chaque humeur, pour l'envelopper, la rendre plus douce ou châtrer ses propriétés nuisibles. Tant que ces humeurs sont revêtues de la portion de *serum* qui leur est propre, elles n'agissent que d'une manière plus douce, parce que leur action est modérée par l'eau qui les pénètre. Mais si la sérosité se dissipe, et qu'il n'en reste plus une quantité suffisante par rapport à chaque humeur, l'humeur qui en manque se montre à découvert, agit par toutes ses propriétés nuisibles, et détermine quelquefois de bien funestes effets. Aussi *Baillou* disait-il que la dissipation de la sérosité était un accident fort grave, soit qu'on voulût la considérer comme signe, soit qu'on voulût la considérer comme cause. Comme signe, elle indique une intensité considérable de la chaleur interne qui opère cette dissipation ; comme cause, elle dépouille les humeurs du fluide aqueux ou séreux qu'elles avaient, et les rend plus pernicieuses. *Nam*, dit-il, *omnis humor meracus, id est, suo sero privatus, partibus quibus inhæret et per quas traducitur magnam noxam affert.*

Hippocrate observe que les produits bilieux sont quelquefois bons et doux, *biliosa bona*, d'autres fois mauvais, nuisibles, malfaisans, *mala*, *noxia*, *malefica* ; c'est-à-dire, que les excrétions bilieuses sont quelquefois d'une bonne bile, quelquefois d'une bile mauvaise. Il appelle mauvaise bile celle qui se trouve dépouillée de sa portion aqueuse, de son *serum* naturel, laquelle irrite et brûle, détermine des inflammations qui souvent subsistent encore même

après qu'on l'a évacuée. *Sic indicat talis bilis phlegmonem et ardorem, et dum excernitur parum juvat. Nam ardorem non extinguit et transeundo inquietudinem affert.* Baillou, *post Galenum.*

Ce que nous disons du fluide aqueux, par rapport aux différentes humeurs qu'il accompagne, doit s'entendre aussi de ce même fluide, par rapport aux principes hétérogènes qu'il contient. Si la portion aqueuse de la sérosité se dissipe, les principes qu'elle enveloppait se montrent plus à nu, et deviennent susceptibles d'agir par leur propriété malfaisante. La proportion du fluide hétérogène surpasse alors celle du fluide aqueux, et c'est cet état qui constitue la sérosité âcre, le *serum acre*, la matière ichoreuse des anciens. *Baillou*, ce prince des médecins français, est celui dont les ouvrages renferment les meilleures choses sur ce point.

NOTE TREIZIÈME.

Le cinquième chapitre renferme la théorie nouvelle que M. *Reid* propose sur la fièvre hectique pulmonaire. Après avoir calculé l'énorme quantité de matière perspirable qui s'exhale par les poumons, il fait voir qu'une portion considérable de cette matière doit être retenue dans l'habitude générale du corps, dès que l'organe pulmonaire est altéré dans sa structure. La cause prochaine de la fièvre hectique n'est autre chose que cette portion de fluide perspirable, qui ne peut être entraînée par l'action dissolvante de l'air. Cette théorie, dont le développement est complet dans l'ouvrage de M. *Reid*, s'élève sur un ensemble de faits, sur un appareil de

preuves qui forcent la conviction. Il est fâcheux qu'elle soit gâtée par des erreurs de chymie d'autant plus étranges, que l'auteur semble sur tout le reste s'être mis au courant des découvertes modernes. Je ne veux point m'engager dans la discussion des preuves et des faits que l'auteur accumule pour défendre sa théorie ; je me contenterai de remarquer en passant que la fièvre hectique soutient la plus grande analogie avec certaines fièvres malignes qui sont causées par une matière analogue au fluide perspirable. Le célébre *Willis* nous en a laissé un exemple frappant dans son traité des maladies convulsives, *de morbis convulsivis*, cap. 8, pag. 67. Il s'agit d'une fièvre épidémique qui régna l'année 1661, et qui affectait principalement le cerveau et le genre nerveux. Elle fut annoncée par de grandes intempéries, par des vicissitudes brusques et soudaines de température, par une chute considérable de pluie à laquelle succéda une grande sécheresse ; elle débuta par des symptômes d'anomalie, qui la firent long-temps regarder comme une maladie inconnue. Elle tendait à affecter particulièrement le cerveau et les poumons. L'état de ces derniers entretenait une toux violente et sèche qui subsistait jusqu'à la fin. Elle consumait la substance du corps d'une manière fort prompte, au point de le jeter en peu de jours dans un état de maigreur extrême. Elle attaquait préférablement les femmes, les enfans, les hommes phlegmatiques, qui, à raison de la composition plus séreuse du sang et de la faiblesse relative de leur cerveau, s'y trouvaient mieux disposés. La coction, la crise et la guérison étaient fort pénibles. La crise la plus naturelle se faisait par les sueurs, mais on ne parvenait point facilement à la procurer. Ce qui empêchait la guérison, c'est que la matière séreuse, rebelle aux actes de coction, ne se détachait quelquefois de la masse générale que pour se porter sur des organes

particuliers, et y décider d'autres symptômes d'irritation.

NOTE QUATORZIÈME.

Dans la note seconde de la page 105, M. *Reid* fait honneur au professeur *Hamilton* d'une découverte qui appartient à M. *le Roi*, professeur de l'Université de Montpellier. C'est lui qui le premier a prouvé l'action dissolvante de l'air atmosphérique sur l'eau. M. *de Saussure* a pensé que la chaleur ou le *calorique* disséminé dans l'air est le véritable principe de cette action. Les chymistes modernes ont eu les mêmes idées, mais M. *le Roi* n'en est pas moins celui qui a le premier constaté l'existence du fait.

NOTE QUINZIÈME.

M. *Reid* rend compte, pag. 114, 115, 116, de quelques expériences qu'il a faites dans la vue de prouver l'existence du phlogistique. Tout ce qu'il écrit sur l'objet de la respiration ne peut être soutenu depuis que cette branche de physiologie est éclairée par la chymie moderne. Le règne du phlogistique est passé avec celui des expressions vagues et vides de sens. Les effets de l'air sont mieux appréciés aujourd'hui qu'on peut les soumettre au calcul. Les principes qui se dégagent du corps pendant la respiration de l'animal, sont mieux connus aujourd'hui qu'on peut les recevoir pour en faire d'exactes analyses.

On leur donnait le nom de phlogistique, lorsqu'on ne les connaissait pas; aucune des expériences tentées par M. *Reid* ne permet de croire que la respiration fournisse du phlogistique; la quatrième démontre évidemment qu'elle donne une substance acide, puisqu'il a vu l'air expiré par le moyen d'un siphon dans l'eau de chaux, lui communiquer une couleur laiteuse, et précipiter la chaux qui reprend alors sa nature de terre calcaire. Les belles vues que la chymie moderne a proposées sur la respiration des animaux, n'avaient point échappé au célébre *Willis*, que les médecins Anglais semblent avoir malheureusement oublié. *Willis* reconnaît aussi bien que les chymistes modernes la nécessité de l'air dans la production de la chaleur vitale, et il le regarde comme nécessaire en tant qu'il fournit à la combustion le seul aliment dont elle a besoin. Il est bien étonnant que les chymistes modernes n'aient pas daigné citer une seule fois *Willis* dans cette partie de leur doctrine, que les ouvrages de cet auteur n'auraient pas manqué d'éclaircir. Cet homme doué d'un excellent esprit, est un de ceux qui ont le mieux senti les applications que la chymie peut faire de ses lois aux phénomènes du corps vivant. Mais combien la chymie de son temps ressemblait peu à celle du nôtre? Combien ses rapports avec l'art de guérir étaient moins évidens, moins assurés qu'ils ne le sont aujourd'hui? Quelle révolution étrange s'est opérée dans le systême d'idées qui composent cette science? Quelle simplicité, quelle précision dans ses principes? Comme ils aboutissent sans effort à tous les points des autres sciences? Comme ils se prêtent avec avantage à l'interprétation des phénomènes les plus abstraits de la nature? Gardons-nous cependant de porter trop loin son ambitieuse prétention, et de soumettre aux résultats inanimés de ses froides analyses tous les ressorts actifs

de l'organisation et de la vie. Imitons la sagesse du philosophe chymiste, qui nous donne sur cet article des préceptes pleins de sens et de vérité. « Le peu de succès, » *dit M. Chaptal*, de la chymie dans la science qui a » l'étude de l'homme pour objet, provient de la nature » même du sujet : quelques chymistes regardant le corps » humain comme un corps mort et passif, ont supposé » dans les humeurs les mêmes altérations et les mêmes » changemens qu'elles éprouvent hors du corps ; d'autres, » d'après une connaissance très-superficielle de la cons- » titution de ces humeurs, ont prétendu expliquer tous » les phénomènes de l'économie animale ; tous ont mé- » connu ce principe de vie qui agit sans cesse sur les » fluides et les solides, modifie sans relâche l'impression » des agens externes, empêche les dégénérations dépen- » dantes de la constitution elle-même, et nous présente » des phénomènes que la chymie n'a pu ni connaître ni » prédire, d'après les lois invariables qu'elle observe dans » les corps morts. » Élémens de chymie, tom. 3, pag. 259 et 260. Telle est la manière dont s'exprime M. *Chaptal*, en parlant des véritables applications qui peuvent être faites de la chymie à la médecine. La cinquième partie de son ouvrage commence par un discours dans lequel il trace mieux qu'on n'a fait avant lui, la route que le chymiste doit suivre pour appliquer heureusement ses principes à la science de l'homme et des animaux. M. *Chaptal*, mon maître et mon ami, en introduisant le goût de la bonne chymie à Montpellier, s'est ouvert une voie pour épurer encore la bonne médecine qu'on enseigne dans la première des écoles françaises.

NOTE SEIZIÈME.

Dans le sixième chapitre, M. *Reid* examine les moyens qui ont été et qui sont le plus généralement employés contre la phthisie. Il les rejette tous pour mieux faire valoir sa méthode, imitant en cela l'exemple de *Vanhelmont*, qui, pour faire triompher son arcane fébrifuge, s'élève avec acharnement contre tous les secours que l'art a coutume d'opposer aux fièvres. *Vid. Vanhelmont, de febribus*, cap. 4 et 5. Revenons toujours à la distinction des différentes espèces de phthisies; il n'est aucun médicament qui soit convenable à toutes; aucun qui ne puisse convenir à quelques-unes. Je ne sais comment l'auteur accorde ce qu'il dit sur les cautères, les caustiques et les autres exutoires, avec la théorie et l'observation des faits. On est forcé de reconnaître dans ces moyens les meilleurs antispasmodiques comme les meilleurs révulsifs qui soient au pouvoir de la médecine. Or, n'y a-t-il pas un grand nombre de phthisies dans lesquelles il faut rompre des spasmes ou dissoudre des fluxions? M. *Pouteau* faisait usage du *moxa* pour guérir la phthisie; il l'appliquait entre les deux épaules ou sur le sternum. L'objection de M. *Reid*, tirée de ce que l'évacuation des matières décidées par les exutoires ruine les forces du malade, est nulle; car il est des circonstances où il s'agit moins de ménager les forces du malade que de les bien distribuer. D'ailleurs, il ne faut pas croire que ces évacuations soient très-abondantes; et l'objet essentiel des exutoires semble moins être d'évacuer une grande quantité de matières, que d'appeler ailleurs celles qui se portent vicieusement aux organes pulmonaires. Lors-

qu'une fois elles ont pris la direction nouvelle qui leur est imprimée par les exutoires, elles rentrent en partie dans la masse des humeurs, au moyen des vaisseaux absorbans qui les repompent. Ce qui s'échappe par les bords de la plaie, ne saurait affaiblir considérablement le malade, puisque cela est fourni par la source même, d'où dérive l'engorgement morbifique. Enlever la cause du mal, n'est point affaiblir le malade, c'est au contraire diminuer l'obstacle qui s'opposait à l'exercice de ses forces. C'est à tort que M. *Reid* assure qu'un cautère pratiqué sur une personne saine, donnera la même quantité d'une matière aussi décidément purulente, que s'il eût été appliqué à une personne affectée d'une maladie interne ou externe. On ne peut nier que l'humeur qui sort par la plaie d'une exutoire, porte des caractères différens, selon qu'elle est fournie par un corps sain ou par un corps malade. *Baglivi* a vu les qualités de cette humeur se vicier sous des températures de l'air insalubres, et il veut que l'on fasse la plus grande attention à ces températures, lorsqu'il s'agit d'appliquer des vésicatoires; *in tali constitutione anni ulcera et vulnera promptissimo gangrænismo corripiebantur. Vidi nonnunquam ulcera a vesicantibus exsiccata desiisse in gangrænam.* Baglivi assure que des vésicatoires appliqués sur des sujets cachectiques, hydropiques, mélancoliques, valétudinaires, décident des ulcères qui tendent à la gangrène. *Baglivi, prax. med. de usu vesicantium*, pag. 291. On a ingénieusement appelé les exutoires, des hygiomètres. (Broussonet prof. med.)

NOTE DIX-SEPTIÈME.

M. *Reid*, dans le chapitre sixième, se livre à des

réflexions judicieuses sur l'insuffisance des signes que fournit l'état du sang, pour répéter la saignée dans le traitement de la phthisie. Il réfute les idées d'épaississement, de coagulation, de viscosité qu'on applique communément aux fluides en circulation. Il me semble que notre auteur n'a point mis assez de réserve dans les conséquences qu'il tire à ce sujet. Nous lui devons cependant d'excellentes idées sur les modifications diverses que l'état maladif imprime à la masse des humeurs. L'épaississement, la coagulation des fluides constituent un état qu'il n'est point téméraire d'admettre dans les maladies qui participent du génie inflammatoire. Comment concevoir autrement la formation de cette croûte ferme, épaisse, d'un tissu réticulaire et semblable à du suif figé, dont le sang se couvre dès qu'il est sorti des vaisseaux enflammés? On ne saurait révoquer en doute l'existence de cette matière concrète que les médecins ont nommée couenne pleurétique, et que l'on voit se cantonner dans le voisinage des parties sur lesquelles s'est portée une inflammation locale. Suivant les observations de MM. *de Heurnius*, *de Haen*, *Cottunni*, *Sarcone*, cette croûte inflammatoire a toutes les propriétés de la matière qui transude à travers une plaie frappée d'inflammation, laquelle se connaît à sa ténacité et à sa pesanteur. Je ne me livrerai pas aux réflexions conjecturales qu'il y aurait à faire sur les principes dont cette croûte est composée. Nous abandonnons aux médecins raisonneurs l'explication de ce fait qui n'en est pas moins constant, soit qu'on veuille l'attribuer, avec M. *Gaber*, à la plus grande concrescibilité de la matière albumineuse, et à l'affaiblissement de l'adhésion qu'elle contracte avec les autres principes du sang, soit qu'on la rapporte, avec MM. *Houston* et *de Lamure*, à la précipitation du *cruor*, qui permet à la matière albumineuse de se condenser et

de se concrêtre, ou bien avec M. *Thouvenel*, à la force plastique augmentée de la partie muqueuse, soit qu'on aime mieux penser, avec MM. *Houston* et *Hei*, qu'elle est due aux vapeurs qui s'exhalent du sang et qui facilitent la coagulation de la lymphe, soit qu'il paraisse nécessaire d'admettre, avec MM. *de Haen* et *Moscati*, une cause matérielle particulière qui agisse sur le sang, pour convertir quelqu'une de ses parties en un tissu réticulaire, dur et compact. *Sydenham* est, à mon avis, celui de tous qui, conduit par la seule observation, a proposé les idées les plus saines sur la nature de cette croûte inflammatoire. Il pense qu'elle est la partie fibreuse du sang, qui, dépouillée de sa couleur rouge par voie de précipitation, forme cette membrane blanche et compacte. M. *de Haen*, qui a beaucoup multiplié les observations et les expériences sur cet objet, a trouvé des variétés infinies dans la formation de cette croûte, et il conclut qu'elle n'est autre chose que la matière du pus, opinion qui a été également suivie par M. *Triller*.

Il ne faut pas croire, comme l'observe M. *Reid*, que cette croûte soit la cause essentielle des maladies inflammatoires, puisque le même phénomène a lieu dans des circonstances où ce caractère n'existe réellement pas. *Simpson* rapporte une expérience par laquelle il conste que si l'on fait une ligature bien serrée au bras ou à la cuisse, et que trois ou quatre heures après on fasse une saignée qui donne au sang une libre issue, ce sang se trouvera recouvert de la couenne. Voyez M. *de Lamure*, *recherches sur la couenne du sang*, où il cite les auteurs qui ont vu la couenne paraître sur le sang des personnes qui jouissent de la meilleure santé, ou qui ne sont point affectées de maladies inflammatoires. *Voyez de Haen*, *rat. med. tom.* I, *pars* I, *pars* 3, *cap.* 3; *Triller*, *de pleur. cap.* 2; *Haller*, *phis. tom.* 2, *liv.* 5, *sect* 3; *Lamure*,

recherc. sur la couenne. Toutes ces observations démontrent que la croûte épaisse, fibreuse, réticulaire et semblable à du suif figé, n'est point la cause essentielle des maladies inflammatoires, et qu'on aurait tort d'élever sur elle la base d'un traitement méthodique ou d'un pronostic assuré. Toute cause capable de déranger la composition naturelle du sang, peut y développer ces phénomènes de concrescibilité plus grande, et entraîner la formation d'une croûte semblable à celle qui a lieu dans les maladies inflammatoires.

NOTE DIX-HUITIÈME.

On trouve dans le septième chapitre une exposition détaillée de la méthode que M. *Reid* a imaginé de suivre dans le traitement de la phthisie pulmonaire. Elle consiste à donner l'ipécacuanha à petites doses, de manière qu'il produise deux ou trois vomissemens. Il donne les raisons pour lesquelles il préfère l'ipécacuanha au tartre stibié qu'il condamne. Le meilleur moyen d'inspirer la confiance pour une méthode de traitement quelconque, doit être une affaire d'observation plutôt que de théorie. Multiplier les faits qui constatent son efficacité dans un grand nombre de cas, c'est donc ajouter aux motifs qui doivent déterminer notre préférence. La pratique m'a offert quelques occasions d'observer moi-même les effets salutaires de celle-ci, et je dois compte au public de ce que j'ai vu.

Observ. Iere. Madame *Goujon de Vieuxfort* demeurant à Paris, rue Monmartre, fut confiée à mes soins par M. *Willermoz* médecin de Lyon, un des hommes les plus chers à mon cœur. Cette malade âgée de 43 à 44

ans, d'une constitution pituiteuse et humide, éprouvait depuis plus d'un mois une toux violente, sèche, opiniâtre, accompagnée de vomissemens et de douleurs dans la poitrine ; ses crachats peu abondans présentaient une consistance épaisse, grasse, onctueuse ; il s'y mêlait quelques filamens sanguins ; la difficulté de respirer, les douleurs dans la cavité de la poitrine, la perte de l'embonpoint, la fièvre avec des redoublemens le soir et après le repas, les sueurs nocturnes, etc. tout m'annonçait chez elle une tendance prochaine à la phthisie pulmonaire, j'essayai d'abord d'arrêter le vomissement, et après l'emploi de plusieurs moyens inutiles, j'y réussis en plaçant un vésicatoire sur la région de l'épigastre ; dès-lors je la mis à l'usage des béchiques incisifs et des calmans ; l'infusion de bourrache, de lierre terrestre, le sirop d'érisimum, la terre foliée de tartre dans la première classe, la gomme ammoniaque, les décoctions mucilagineuses, le sirop de karabé composé dans la seconde, furent les remèdes qu'elle employa ; ces préparations une fois faites, je lui proposai la méthode de M. *Reid*. Les sueurs nocturnes étaient augmentées, la fièvre devenait chaque jour plus forte, et il s'y joignait un peu de diarrhée : je lui ordonnai dix grains d'ipécacuanha en poudre et elle éprouva quatre vomissemens ; Je continuai la même dose tous les deux jours, elle produisit chaque fois le même nombre de vomissemens, la malade n'en paraissait pas d'ailleurs beaucoup affectée, et le bien-être qu'elle ressentait après chaque tentative, lui inspirait le désir de les répéter. Les jours d'intervalle, la malade prenait 3 à 4 quatre cuillerées à café d'un sirop fait avec une drachme racine d'ipécacuanha, demi-once du *lichen pyxidatus de Willis* où mauve à capuchon, et demi-once racine d'iris en décoction dans une livre d'eau sucrée en sirop, et aromatisé à la fleur

d'orange : la toux, les douleurs, la fièvre éprouvèrent une diminution qui devint sensible au bout de quinze jours, la diarrhée se supprima sans inconvénient, la maigreur fit place à l'embonpoint, toutes les fonctions se ranimèrent, et la malade était comme parfaitement guérie, lorsque je fus obligé de quitter Paris.

Observation deuxième. M. Atg. commis au district de Montpellier, fut attaqué, il y a deux, ans d'une fièvre continue, avec des redoublemens qui portaient d'une manière spéciale sur les poumons. La saignée ne fut point assez répétée au commencement de la maladie, et vers la fin il fut pris d'une toux vive accompagnée d'expectorations très-abondantes. Il crachoit un flegme visqueux, épais, jaunâtre, en si grande quantité qu'il baignoit une serviette en quelques heures; je soupçonnai dès-lors que la matière de l'expectoration était celle d'une vomique formée dans la cavité de la poitrine à la suite de cette fièvre péripneumonique. En effet, le malade pendant sa convalescence tomba dans une espèce de consomption avec fièvre hectique continue, chaleur dans la paume des mains, rougeur des pommettes, toux opiniâtre, crachats purulens, insomnie, respiration pénible, amaigrissement considérable, sueurs nocturnes, diarrhée et autres symptômes de phthisie. Il fit usage de la méthode de M. *Reid* pendant un mois et demi; il prenait chaque jour douze grains d'ipécacuanha qui lui procuraient quatre ou cinq vomissemens, quelquefois il répétait la même dose avant de se coucher; il emploia le même sirop que Madame *Goujon de Vieuxfort*, auquel j'ajoutai le polygala et le sirop d'érisimum : il fut guéri à la grande surprise de tous ceux qui l'avaient vu malade. L'air de la campagne, le quina, l'exercice et autres toniques furent des moyens dont je tirai le plus grand avantage à la fin de la maladie.

Observ. 3me. et 4me. Madame *Maurice*, rue Mercière à Lyon, M. *Laffont* vicaire à Pignan près de Montpellier, ont été guéris par la même méthode. La première portait dans les viscères du bas ventre, des engorgemens qui nécessitèrent l'emploi des sucs de plantes apéritives, et de la terre foliée de tartre, que je fis marcher de front avec la méthode de M. *Reid* ; le second éprouvait dans la région du foie une douleur violente que je calmai par l'usage d'un liniment fait avec l'onguent populeum, l'huile de jusquiame et celle d'hypericum et le camphre. L'irritabilité extrême des poumons rendirent les bouillons d'escargots, les boissons mucilagineuses et les opiatiques plus convenables pour lui que pour les malades dont j'ai parlé. Mais le véritable secours, le secours essentiel qui opéra sa guérison, fut la méthode de M. *Reid*, combinée avec l'usage de mon sirop.

Je dois cependant avouer que je n'ai pas toujours obtenu les mêmes succès par cette méthode. Deux fois je l'ai employée infructueusement ; il est des cas où elle m'a paru dangereuse. Je me flatte que ma place de médecin de la charité me fournira des occasions nombreuses d'en éprouver l'effet et de constater par des observations ultérieures ses avantages ou ses dangers.

FIN DES NOTES.

ERRATA.

Page xiv, *lig.* 17, Barer, *lisez* Barker. *pag.* xxxiii *lig.* 7, nourir, *lisez* nourrir. *pag.* 4, *lig.* dernière, §. 34, *lisez* §. 334. *pag.* 9, *lig.* 24, la tête, *lisez* la tête; *pag.* 11, *lig.* 3, placés, *lisez* employés. *pag.* 17, *lig.* 12, les poumons frappés, *lisez* les poumons sont frappés. *pag.* 18, *lig.* 10, ils pourraient, *lisez* il pourrait. *pag.* 20, *lig.* dernière, symptôme général, *lisez* symptôme général des. *pag.* 21, *lig.* 20, se pressent, *lisez* se prennent. *pag.* 22, *lig.* dernière, acutiores fiunt, » *lisez* acutiores fiunt, et tussis frequens ac fortis, et *inedia vexat*, et tandem alvus inferne turbatur. » Hippoc. de morb. liv. 1. -- Christ. Bened. tabidor. pag. 111, an. 1636. *pag.* 44, *lig.* 24, maladies, *lisez* maladie. *pag.* 56, *lig.* 26, desesperandum, *lisez* desperandum. *pag.* 60, *lig.* 21, plurimùm, *lisez* plurimam. *Idem. lig.* 23, maximos in hecticis, *lisez* maximos. In hecticis. *Idem.* lig. 24, ad A. Lucara, *lisez* ed. A. Lacuna. *pag.* 66, *lig.* 21, 8 vol. *lisez* 8°. *pag.* 74, *lig.* 11 et 12, pag. 171, n. 7, *lisez* pag. 72, n. 5. *pag.* 86, *lig.* 23, 8 vol. *lisez* 8°. *pag.* 87, *lig.* 11, 8 vol. *lisez* 8°. *pag.* 95, *lig.* 2, voilà, *lisez* voici. *pag.* 98, *lig.* 19, ses, *lisez* ces. *pag.* 111, *lig.* 19, p. clarc. *lisez* P. Clare. *pag.* 114, *lig.* 10, épéter, *lisez* répéter. *pag.* 124, *lig.* 6, absorbtion, *lisez* absorption. *pag.* 127, *lig.* 15, que, devenues, *lisez* qu'elle les rende. *Idem. lig.* 17, celle-ci, *lisez* que celle-ci. *pag.* 130, *lig.* 23, apparere bonum; *lisez* apparere; bonum. *pag.* 133, *lig.* 22, cæterique, *lisez* cæterisque. *pag.* 136, *lig.* 26 et 27, décisif. Je crains, *lisez* décisif, je crains. *pag.* 153, *lig.* 19 et 20, Lucatelli, *lisez* Locatelli. *pag.* 159, *lig.* 26, hectiæ, *lisez* hecticæ. *pag.* 169, *lig.* 15, Spallanczani, *lisez* Spallanzani. *Idem.* lig. 26, méthode, *lisez* méthode de. *pag.* 240, *lig.* 10, incapales, *lisez* incapables. *Idem.* lig. dernière, 1778 *lisez* 1772. *pag.* 321, *lig.* 15, d'un cas, *lisez* un cas. *pag.* 329, *lig.* 11, maladies, *lisez* malades. *pag.* 340, *lig.* 15, leur utilité, *lisez* son utilité. *pag.* 352, *lig.* 9, sursis, *lisez* farcis. *pag.* 384, *lig.* 7, renconte, *lisez* rencontre.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

1
1